CAHIERS

SEXTIL PUȘCARIU

LINGUISTIQUE - PHILOLOGIE - LITTERATURE ROUMAINES

publiés par

ALPHONSE JUILLAND

1952

VOLUME I FASCICULE 1

EDITIONS DACIA - ROMA

et

CARTEA PRIBEGIEI - VALLE HERMOSO

CAHIERS
SEXTIL PUȘCARIU

LINGUISTIQUE - PHILOLOGIE - LITTERATURE
ROUMAINES

publiés par

ALPHONSE JUILLAND

1952

VOLUME I FASCICULE 1

EDITIONS DACIA - ROMA
et
CARTEA PRIBEGIEI - VALLE HERMOSO

CAHIERS

STYLE PYSCHIQUE

PHYSIOLOGIE - PSYCHOLOGIE - LITTÉRATURE

ROUMAINES

publiés par

ALPHONSE JULLIAND

EDITIONS DANIA - ROMANEL

LAUSANNE-PARIS-GENÈVE

Cahiers Sextil Puşcariu
Tome I , fasc. 1
1952

S O M M A I R E

A nos lecteurs, par A.G.J. 1

E T U D E S

Ernst Gamillscheg, Der rumänische Sprachatlas 3
Carlo Tagliavini, Influences du Psautier huguenot de Cl.Marot et de Th. de Bèze dans la litt. roumaine ancienne . . 37
Mircea Eliade, In jurul unùi simbol eminescian 49
Leo Spitzer, Sur le discours direct lié (DDL) 57
Charles Bazell, Has Rumanian a third Gender ? 77
Friedrich Schürr, Die Stellung des rumänischen Vokalismus in der Romania 86
Mario Ruffini, L'influsso italiano sul dialetto aromeno (I) . 91
Knud Togeby, Le problème de l'article en roumain 111
Luis Cortés, Cambios semanticos de origen agricola y pastoril en rumano 120
Wilhelm Giese, Sind Märchen Lügen ? Ein Beitrag zur rumänisch-albanesischen Märchenkunde 137
Alphonse Juilland, Le vocabulaire argotique roumain d'origine tsigane 151

M E L A N G E S

Les Cahiers Sextil Puşcariu et - Péguy, par Fr. Taillez . . . 183
Bacovia, il poeta della dissoluzione universale e Barbu, il lirico delle astrazioni matematiche, di G. Lupi . . . 185
Daco-roumain : întrumpica; întrulpica; întruncica; întrupica, par D. Maniu 188
Les études de phonologie roumaine, par A. Juilland 194
Un nouveau toponyme latin du défrichement en Roumanie, par V. Buescu 201
Noterella filologica : rom. cine, di M. Ruffini 208

C O M P T E S - R E N D U S

Sever Pop, La Dialectologie (Th. Elwert) 209
Theodor Capidan, Les Macédo-Roumains (D. Maniu) 211
Geza Blédy, Influenţa limbii române asupra limbii maghiare (D. Maniu) 215
Alexandru Rosetţi, Influenţa limbilor slave meridionale în limba romînă (I. Popinceanu) 216

A paraître dans les prochains cahiers :

Marcello Camilucci, Storia e poesia francescana in Romania.
Mircea Eliade, Bogdan Petriceicu Hasdeu (titre provisoire).
Pierre Fouché, Les palatalisations roumaines (titre provisoire).
Asgar Hansen, Sur le problème de l'article en roumain.
André Haudricourt et Alphonse Juilland, Romania orientale et Romania occidentale dans le vocalisme.
Alphonse Juilland, Les études d'argot roumain.
Heinrich Kuen, Das Vierkasussystem des Urrumänischen.
Claudiu Isopescu, De la littérature roumaine en Amérique.
Alwin Kuhn, Der Stand der Probleme in der rumänischen Philologie.
Artur Maurer, Sextil Puşcariu und die deutsche Kultur.
Constantin Moldovanu, Contributions à l'étude des mots roumains d'origine orientale.
Nicolae Morcovescu, Critique et histoire littéraire, autour de G. Călinescu, Istoria literaturii române.
Octavian Nandriş, Les mots rares, courants et usuels et leur abrègement en roumain.
Günther Reichenkron, Zur Geschichte des auslautenden -U im Rumänischen.
Mario Ruffini, L'influsso italiano sul dialetto aromeno (II).
Marlene Schürr-Brenscheidt, Lucoafărul - Der Abendstern.
Leo Spitzer, L'impératif en roumain (titre provisoire).
Carlo Tagliavini, Divagazioni semantiche rumene e balcaniche.
Knud Togeby, Le problème du neutre en roumain.
Marius Valkhoff, Sextil Puşcariu et la linguistique romane (titre provisoire).

A NOS LECTEURS

Il est superflu d'insister, dans ces quelques lignes adressées à un public averti, sur l'importance du roumain dans la linguistique romane. Contentons-nous de remarquer que les études illustrées par les noms d'un Gustav Weigand, Christian Sandfeld, Ernst Gamillscheg, Mario Roques, Leo Spitzer, Carlo Tagliavini, Alf Lombard, Jean Boutière, Marius Valkhoff, etc., parmi les savants non-roumains, et par un Hasdeu, Philippide, Puşcariu, Densuşianu, Capidan, Draganu, Bogrea, Pop, Gazdaru, etc., parmi les autochtones, se trouvent aujourd'hui dans une impasse. A la suite des événements qui ont marqué la dernière décade, tour à tour la "Dacoromania", "Grai şi Suflet", "Buletinul Institutului de Filologie Româna Alexandru Philippide", les "Mémoires de la Section de Langue et littérature de l'Académie Roumaine","Arhiva Literara şi Ştiinţifica"de Iaşi, le "Bulletin Linguistique" de la Société Roumaine de Linguistique, etc., ont cessé de paraître, de sorte qu'il n'y a plus à l'heure actuelle de périodique consacré aux études roumaines accessible aux savants du monde entier (les Mémoires de la section linguistique de l'Académie Roumaine actuelle, "Studii şi Cercetari" - dont le caractère et l'impartialité scientifique sont souvent contestables - sont pratiquement hors de portée: en France, par exemple, un seul fascicule de cette publication est parvenu en 1950 à la Bibliothèque Nationale et rien depuis; les autres pays ne semblent guère plus privilégiés).

Pour souligner la gravité de cet état de choses, il suffit de remarquer que, de nos jours, chaque langue romane est desservie par un certain nombre de périodiques, à partir de la demi-douzaine pour la moins favorisée d'entre ces langues, le portugais, et jusqu'à la cinquantaine pour la plus riche d'entre elles, le français. Faute de moyens d'information et de documentation, faute d'un organe apte à maintenir le contact entre les spécialistes, à coordonner leurs efforts et à constituer le débouché naturel de leurs études, les romanistes tendent à se détourner de plus en plus du domaine roumain pour s'orienter vers des terrains moins ingrats. Et ce ne sont pas seulement les études roumaines qui en souffrent, mais aussi la linguistique romane en général, où la romanité orientale tient la place que l'on connaît. C'est pour combler cette lacune et pour éviter cette désaffection que nous nous sommes proposé de faire paraître le périodique que nous soumettons aujourd'hui aux spécialistes, "roumanisants", romanistes ou, d'une manière générale, linguistes.

Nous avons tenu à rattacher notre entreprise au nom prestigieux de SEXTIL PUŞCARIU. On sait à quel point ce nom évoque les réalisations les plus décisives de la science linguistique roumaine: le "Dictionnaire de l'Académie Roumaine", l'"Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache", la "Dacoromania", le "Musée de la langue Roumaine", l'Atlas Linguistique Roumain", la "Geschichte der rumänischen Sprache", autant d'entreprises admirables dues à l'initiative, au travail et aux dons de l'illustre romaniste. On sait, d'autre part, le sort cruel qui fut réservé à ce grand homme et ce grand savant à la fin d'une vie généreusement dépensée au service de notre science et de son pays. Dans notre travail, nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour ne pas trahir sa mémoire.

Nos lecteurs ne manqueront pas d'être surpris de la présentation matérielle si imparfaite du périodique. Qu'ils veuillent nous pardonner ces débuts laborieux, en pensant que les C.S.P. ne disposent d'aucune subvention, ni officielle ni privée, et que la maison qui a bien voulu les prendre en charge est une entreprise de réfugiés dont la situation matérielle est loin d'être brillante. Dans l'espoir qu'ils jugeront avec indulgence le côté technique de notre travail, nous tenons à leur annoncer qu'à partir du second tome (1953), les C.S.P. seront imprimés par les procédés classiques. En plus, dès que l'équilibre financier du périodique sera réalisé par un nombre suffisant de souscriptions, les deux premiers fascicules seront réimprimés ; nos abonnés les reçevront sans frais supplémentaires, en remplacement des présents fascicules miméographiés.

Nous tenons à remercier d'une façon toute particulière les savants non-roumains qui ont généreusement accepté de collaborer à cette entreprise dans des conditions techniques si indignes de leurs contributions. Ne pas les avoir déçu par l'aspect strictement scientifique de ces premiers fascicules serait notre plus vive récompense.

A.G.J.

DER RUMÄNISCHE SPRACHATLAS

Zur Erinnerung an seinen grossen Lehrer und Freund, Sextil PUŞCARIU

von Ernst Gamillscheg.

Der Gedanke, den Wortschatz abgeschlossener Sprachgebiete in Kartenform darzustellen, geht noch in die Zeit zurück, als die Probleme der Lautlehre und damit im Zusammenhang die Frage der Abgrenzung der Mundarten im Mittelpunkt des wissenschaftlichen Interesses standen. Eine solche kartographische Darstellung der Mundarten schwebte schon 1876 dem deutschen Germanisten W e n k e r vor Augen, und nicht viel später stellte der Begründer der modernen Philologie in Frankreich, Gaston P a r i s, auf einem Kongress der Mundartenforscher für das Französische die gleiche Forderung auf. Dabei spielte auch die in Frankreich nicht unbegründete Befürchtung eine Rolle, dass die Mundarten und mit ihnen die zahlreichen Zeugnisse einer in ihnen kristallisierten Kultur verschwinden könnten, bevor sie wissenschaftlich erforscht wären.

Noch ganz unter den Einfluss dieser wissenschaftlichen Forderungen steht der erste rumänische Sprachatlas, der von den Leipziger Rumänologen Gustav W e i g a n d veröffentlicht wurde. Dieser hat zunächst bei seinen mundartlichen Aufnahmen in Rumänien eine beschränkte Liste von sogennanten "Normalwörtern" abgefragt, d.h. von Wörtern, die eine bestimmte Lautfolge zeigen und allgemein gebräuchlich sind, und das Ergebnis dieser Aufnahmen in Kartenform, graphisch nicht glücklich, dargestellt. Wenn durch diese Beschränkung des Materials die sprachgeographische Forschung, so wie sie sich später entwickelt hat, auch kaum wesentlich gefördert worden ist, so hat doch auch dieser Atlas seinen Wert noch nicht vollständig verloren, weil das von Weigand gespannte Mundartennetz viel enger ist als bei den späteren Werken.

Unterdessen hat sich aber die sprachgeographische Problemstellung zweimal gründlich geändert. Ein Schüler von Gaston Paris, der Schweizer Jules G i l l i é r o n, der selbst in weiten Wanderungen durch seine Heimat, die französische Schweiz, und Nordfrankreich die französischen Mundarten und ihre Eigenheiten wie ihre Gemeinsamkeiten gründlich kennen gelernt hatte,

arbeitete auf Grund dieser Erfahrungen ein Fragenprogramm aus, in dem die Probleme der reinen Lautentwicklung vollkommen in den Hintergrund traten. Er hat bei der ausarbeitung der Karten als erster die wichtigen Folgerungen erkannt, die sich aus der geographischen Lagerung der einzelnen Wörter und Wortformen für die Sprachgeschichte ergeben, und so ist durch ihn und seine beiden Schweizer Schüler Jaberg und Jud die Sprachgeographie zu eine Art Sprachbiologie geworden. So konnte schon Gilliéron von einer "Pathologie verbale" sprechen. Er ist den " Krankheitskeimen" nachgegangen, welche die einzelnen Wörter in sich tragen und hat in seiner ebenso schwer verständlichen wie inhaltsreichen Studie "Généalogie des mots qui désignent l'abeille", Paris 1918, die von ihm ausgearbeitete Methodik der sprachgeographischen Forschung niedergelegt. Probleme der Volkskunde liegen Gilliéron noch ferne.

In dieser Beziehung bedeutet die Veöffentlichung des im Kartenteil schon abgeschlossenen Italienisch-südschweizerischen Sprachatlas von Karl J a b e r g und Jakob J u d einen weiteren Schritt nach vorne. Nach dem alten zum Schlagwort gewordenen Prinzip "Wörter und Sachen" haben die Verfasser dieses Atlas erkannt, dass Wortforschung und Sachforschung auch bei der kartographischen Darstellung verbunden bleiben müssten; dass man die Erklärung der Formen zum Beispiel für die "Wiege" im Italienischen nicht überzeugend finden kann, wenn einem die Formen der Wiege selbst nicht bekannt sind. Die Sprachkarten des Italienischen Sprachatlas enthalten wertvolles, für die Wortforschung unentbehrliches Bildmaterial. Ein eigener Band mit Photographien schliesst das grosse Werk ab.

Der neue rumänische Sprachatlas soll die Vorzüge des italienischen und des französischen Sprachatlas verbinden. Dazu kommt aber noch eine eigene Note. Gleich nach der Bildung Grossrumäniens im Jahre 1919 tauchte im Museum für rumänische Sprache in Klausenburg der Plan auf, die rumänischen Mundarten im weitesten Umfang zu sammeln. Dies sollte zunächst durch Fragen über einzelne zusammenhängende Sachgebiete wie etwa "das Pferd" geschehen. Sorgfältig ausgearbeitete Fragebogen wurden an hunderte von Priestern und Lehrern im Lande verschickt. Es wurde also die Methode der Mundartenaufnahme versucht, die bei dem deutschen Sprachatlas von Wenker durchgeführt worden war. Das Ergebnis war negativ. Ein grosser Teil der Antworten traf überhaupt nicht ein, und was geantwortet wurde, war meist unbrauchbar. So kam der geistige Autor des rumänischen Sprachatlas, S e x t i l P u ş c a r i u, der selbst bei Weigand nach dem alten System der Normalwörter die Mundarten des oberen Olttales aufgenommen hatte, (Jahresbericht 5 des Rumänischen Institutes in Leipzig, 158 f.) auf das Gilliéronische Prinzip, die Aufnahme

der Mundarten durch einen einzelnen, phonetisch geschulten Explorator zurück. In zweijähriger Arbeit des allgemein romanistisch geschulten Leiters Puşcariu und eine Reihe von ausgezeichneten Kennern der rumänischen Mundarten nördlich und südlich der Donau wurde nun ein doppeltes Fragenprogramm zusammengestellt, ein kleineres, das 2208 Fragen enthielt und das in 301 Ortschaften abgefragt wurde, und ein grösseres, mit 4800 Fragen, das für 85 Gemeinden bestimmt war. Die Mehrzahl der Fragen und ihre Antworten enthalten aber mehrere Wörter, so dass schon das kleine Programm das Material von etwa 8000 Wörter darbietet. Beide Programme zusammen umfassen also über 7000 Fragen und bringen Aufnahmen von mehr als 380 Ortsmundarten. Die Entfernung der einzelnen Orte, deren Mundarten aufgenommen wurden, beträgt nach dem kleineren Frageprogramm zwischen 30 und 50 km. Das Netz ist also weiter gespannt als etwa im französischen Sprachatlas. Das lässt sich dadurch rechtfertigen, dass die Mundartliche Gliederung in Rumänien viel geringer ist als auf irgend einem anderen romanischen Sprachgebiet. Dass bei einem so weitmaschigen Netz einzelne Erscheinungen sich der Aufmerksamkeit entziehen, ist nur selbstverständlich, war aber auch bei dem französischen Sprachatlas trotz seines engeren Netzes der Fall. Es soll auch der Sprachatlas dialektische Sonderuntersuchungen nicht überflüssig machen; er ist aber schon heute für solche unentbehrlich, weil er den einzelnen Untersuchungen den grossen Rahmen bietet.

Das Netz des grossen Programms ist natürlich noch weitmaschiger.

Die Aufnahmen der beiden Exploratoren umfassen nicht nur das Gebiet Grossrumäniens von 1919, sondern auch ausserhalb des Königreichs gelegene abgesplitterte Mundarten. S e v e r P o p, der sich noch unter der Leitung von Gilliéron in die Methodik der Sprachgeographie und der Mundartenaufnahme eingearbeitet hat, hat abgesehen von den Mundarten innerhalb Rumäniens vier Mundarten in Jugoslawien, zwei in Ungarn, eine in der Tschechoslowakei und eine in Bulgarien aufgenommen. Von süddanubischen rumänischen Mundarten wurden zwei aus dem Bereich des Meglenorumänischen, zwei aus dem Istrorumänischen und 5 aus dem aromunischen oder mazedorumänischen Gebiet erforscht.

Der Explorator des grossen Fragenprogramms, E. Petrovici, hat für seine aufopferungsvolle Arbeit ganz ungewöhnliche praktische Sprachkenntnisse mitgebracht, die ihn instand setzten, auch nichtrumänische Mundarten auf dem dakorumänischen Sprachgebiet aufzunehmen, so 3 ungarische, 2 deutsche, 2 bulgarische, 2 serbische, 2 ruthenische und eine Zigeunermundart aus der Gegend von Bukarest. Zwei weitere Mitarbeiter am Museum der rumänischen Sprache haben das grosse Fragenprogramm in den süddanubischen Mundarten abgefragt: Theodor C a p i d a n, der beste

Kenner des östlichen Balkans , hat die aromunischen und meglenitischen Dialekte bearbeitet, P a ş c a eine istrorumänische Mundart.

Wenn auch einzelne Wörter sich in den Antworten wiederholen - was eine wertvolle Kontrolle der Zuverlässigkeit der Aufnahmen ermöglicht - und mehrere Fragen in beiden Programmen vertreten sind, so ist doch das gesammelte material ausserordentlich reich. Schon jetzt lässt sich aus ihm der schon an und für sich sehr umfassende Wortschatz des Wörterbuchs der rumänischen Akademie wesentlich erweitern. Nicht das ganze Material, das ich auf etwa 4 Millionen Wortformen schätze, soll kartographisch dargestellt werden, zum Teil, weil einzelne Sprachkarten zu einförmig wären und der Wissenschaft kaum etwas Neues bieten wurden, zum Teil, weil das Material auf kleinere Gebiete beschränkt ist. Aber auch dies letztere Material geht der Forschung nicht verloren. Auf den Teilen der veröffentlichen Karten, die von dem eigentlichen Kartenbild freibleiben, finden sich, ähnlich wie bei dem italienischen Atlas, die nicht in Kartenform dargestellten Materialien als Anmerkungen. Während Gilliéron und die Schweizer sich bei der Abfassung ihrer Atlanten zunächst von keinerlei philologischen oder linguistischen Gesichtspunkten leiten liessen, und ihr Streben nur darauf gerichtet war, ein unretouchiertes Bild der Mundarten zu geben, sind die beiden Exploratoren des rumänischen Werkes einen Schritt weiter gegangen. Neben den grossen Ausgaben des Atlas, in denen das Wortmaterial, phonetisch genau, an den einzelnen Punkten verzeichnet wird, ist eine zweite serie von Bänden im Gang, mit im kleinerem Format gedruckten Karten, in denen lautliche oder wortgeschichtliche Probleme, die sich aus der Betrachtung der grossen Karten ergeben, ohne angabe der vollen Formen dargestellt werden. Es soll irgend eine charakteristische Erscheinung mit einem Blick geographisch erfasst werden. Es werden also zum Beispiel die Mundarten durch einen bestimmten Farbton bezeichnet, in denen auslautendes -u geflüstert oder als Vollvokal gesprochen wird, oder in denen zu cap "Kopf" die Pluralform capuri bzw. capete gebildet wird, usf. So zeigt ein kurzer Blick auf diese Karten des "kleinen" Atlas die geographische Verbreitung gewisser Erscheinungen, die schon früher die rumänische Grammatik beschäftigt haben. In den Einleitungen zu den Werken wird aber immer wieder darauf hingewiesen, dass diese kleinen Karten durch das Studium der grossen Karten mit ihren Anmerkungen ergänzt werden müssen.

So wurde es zum Beispiel zu Fehlschlüssen führen, wenn man I m 3 ohne Kontrolle hinnehmen wollte. Die Karte stellt die Formen der Entsprechungen des kurzen lateinischen ĕ in pĕllis, rumänisch piele zusammen. Nach der erwähnten Übersichtskarte würde

undiphthongiertes offenes e und vereinzelt mittleres e auf zwei Dritteln des dakorumänischen Gebietes gesprochen werden, aber auch auf einem Teil des aromunischen Sprachgebietes. Formen des Banats und Olteniens wie pęle, in denen tatsächlich eine Rückbildung von ie zu e eingetreten ist, werden in den gleichen Form bezeichnet wie die Formen Siebenbürgens oder der Moldau, wo das palatale Element des Diphthongen ie (älter ia) im vorhergehenden Konsonanten noch als Palatalisierung lautbar ist (ptyele, pčele, kyeli usf.) Betrachtet man aber die volle Karte piele, Singular und Plural, so ergibt sich daraus eine Fülle von sprachlichen Problemen, von denen ich nur eines herausheben will. In "Mundart von Şerbăneşti" S. 90 habe ich beobachtet, dass bei der Aufeinanderfolge von 2 palatalen Konsonanten entpalatalisiert wird; so gehört zum Beispiel zu literarischem tigvă "Flaschenkürbis" in der Mundart im Singular tyugă mit palatalem t, Plural tuğ, aus älterem +tyuğyi. Nach dem gleichen Prinzip erklärt sich in einzelnen Mundarten des Banats die Pluralform pei zu singularischem piele. Wir sehen so eine allgemeine, früher weiter verbreitete Tendenz, die dann schliesslich in der angedeuteten vollen Entpalatalisierung (pęle) ihren Abschluss findet.

Die literarische Pluralform von piele ist ferner piei mit offenem e, während die Singularform mittleres e hat. Daneben zeigt sich aber im Plural, über das ganze Gebiet verbreitet, die Form piăi (auch mit analogischem Konsonanten piăli) usf. Die Weiterentwicklung von iei zu iăi ist auffällig, denn im allgemeinen hat das Rumänische umgekehrt ă nach i zu e werden lassen (taiă > tăié, chiămu > chiem usf.), und da im Aromunischen , das vielfach eine Vorform des Dakorumänischen erschliessen lässt, die gebräuchlichen Formen Sing. kyale, Plural kyălyi sind, könnte man vermuten, dass das heutige dakorumänische piăi ein Rest der dakorumänischen Vorform +piăli, (Singular piealo) darstellt. Ein Vergleich mit der Karte (acestia sunt copii) miei zeigt aber, dass die Annahme unrichtig ist. Denn auch für miei, (<lat.mei) wo niemals eine Form mit ăi vorhanden war, werden heute die gleichen Formen mit ăi angegeben, wenn auch zum Teil durch die literarische Form eingeengt.

Der Explorator des kleineren Fragenprogramms hat sich in den einzelnen Ortschaften nur 3 bis 4 Tagen aufgehalten und sich bei der Aufnahme auf eine einzige Versuchsperson beschränkt. Schon diese Beschränkung bringt gewisse unvermeidliche Unzulänglichkeiten mit sich. Zunächst ist auch die Sprache eines einzelnen Dorfes nicht einheitlich, und die zeitliche Beschränkung des Verweilens in einer Ortschaft verhindert es, das Ohr mit allen Feinheiten der Mundart vertraut zu machen. Denn auch der phonetisch best geschulte Explorator steht unter dem Eindruck der

eigenen oder wenigstens der zuletzt längere Zeit gehörten Sprachformen und ist geneigt, zu normalisieren. Von den mannigfaltigen Formen der Accentuierung innerhalb des rumänischen Diphthongen oa (und seiner lautlichen Varianten) oder den Formen halber oder voller Palatalisierung, die ich im Bezirk Olt beobachten konnte, ist in den beiden Atlanten kaum etwas vermerkt worden. Ich habe ferner, zunächst in den Mundarten nördlich von Târgu Jiu in Oltenien, dann mit reicherem Material im Gerichtsbezirk Olt beobachtet [2], dass nach dem palatalen Reibe- und Explosivlauten č und š ein palatales Element hörbar ist, das bis zu vollem i oder e werden kann (čeas, čiorba für literarisch gesprochenes čas, čorba). Dagegen wird auf der Karte II, 125 ciuma (sprich čuma) der palatalisierte Typus čiuma überhaupt nicht verzeichnet. Er ist aber weit verbreitet und wurde von mir in Drăgăşani, Teleorman, festgestellt (desgleichen čiuf, kosčiug, ačiuez usf.) čiuma wird mir ferner auch für die Gegend von Câmpulung Muscel angegeben, usf. Dabei handelt es sich nicht um bedeutungslose Lautvarianten, sondern um ein wichtiges Zeugnis für eine slawische Unterschichte. Petrovici hat den entsprechenden i-Nachklang nach š (ušie für uşă) wenigstens im Südosten von Siebenbürgen und in der Dobrugea gehört (II m 286). Şerb.81 habe ich ferner auf die Bedeutung der Form čitura für ciutură hingewiesen, die zeigt, dass in der Mundart einmal čiutură mit voller Palatalisierung gesprochen wurde.

Oder nach I m 340 würde man annehmen, dass die Form ibesc für iubesc nur im Norden des dakorumänischen Gebietes, in Maramuresch, Năsăud usf., ferner im Süden der Moldau zuhause ist. yibi ist aber auch im Bezirk Olt hörbar und lebt daher wohl auch noch sonst im dakorumänischen Sprachgebiet. Die Form yibi zeigt uns ferner erst, auf welchem Weg iubesc zu ibesc geworden ist. Die Kritik hat auch dem französischen Sprachatlas nachgewiesen, dass gewisse Erscheinungen wegen des weitmaschigen Netzes der Aufnahmen nicht zum Vorschein kommen, aber kein ernst zu nehmender Benützer des Atlas hat daraus dem Vefasser oder dem Explorator Vorwürfe gemacht. Soll in einem Menschenalter ein solches Werk zustandekommen, dann muss sich die Arbeit daran selbst gewisse Grenzen setzen. Sonst bleibt das Ganze schliesslich unausgeführt.

P e t r o v i c i hat sich in den untersuchten Ortschaften länger aufgehalten und mehrere Versuchspersonen herangezogen. Es ist daher das von ihm gesammelte Material nicht nur zahlenmässig reicher, sondern es greift auch viel tiefer hinein in das Volksleben. Gelegentlich werden ganze Sätze zur Wiedergabe in der Volksmundart vorgelegt, z. B. II S.83 moartea vine pe neaşteptate, und abgesehen von den lautlichen Problemen, die an einem solchen Satz studiert werden können (oa im moartea,

Palatalisierung dest vor e usf.), führen sie uns mitten hinein in den ausserordentlichen phraseologischen Reichtum des Rumämischen. Für "neasteptate" wurde geantwortet: pe nestiut (ohne dass man es weiss), pe fugă (eilends), fără veste (ohne Nachricht), prea de grabă (zu rasch), pe nestiute s.o., si n'o astepti (ohne dass man ihn erwartet), năprasnică (jäh, plötzlich, heftig), grabnică (eilig), fără să stim nimica (ohne dass wir etwas wissen), pe negândite (ohne dass man daran denkt), usf.

Gewiss spielt dabei auch der Affekt mit, den der Sprechende mit der Vorstellung des Todes verbindet. Es lassen sich aber doch auch unter diesen adverbiellen Ausdrücken einzelne Areale abgrenzen, die zeigen, dass es sich nicht um willkürliche Variationen der Vorstellung "unerwartet" handelt.

Aus der Art und Weise, wie die kleinen Sprachkarten angelegt sind, geht auch bei Petrovici das starke Interesse hervor, das er den rein lautlichen Problemen entgegenbringt, also etwa dem Verstummen der Auslautvokale, den Problemen der Palatalisierung usf. Gelegentlich werden aber, und diesmal in direkter Frage, syntaktische Probleme angeschnitten. So in der S.71 verzeichneten Frage: "Wie sagt man: m'am născut oder am născut în anul cutare (ich bin in dem und dem Jahr geboren). Neben der erst genannten literarischen Form, die für die Geschichte der medialen Verbalkonstruktion wichtig ist (m'am născut), wird verzeichnet sunt născut, wie im Französischen und Italienischen, aber auch am născut, wie im Spanischen; da aber naste ohne Reflexiv im Rumänischen "gebären" bedeutet, sich also die Frage ergibt, ob am născut nicht doppeldeutig ist, schliesst sich daran die weitere Frage: Sagt man femeia n a s t e un copil oder f a c e un copil (die Frau gebiert ein Kind). Oder die Karte II,156 fată de măritat "heiratsfähiges Mädchen" gestattet es, dem Problem der Verbalsubstantiva näher zu treten. In den süddanubischen Mundarten sind noch durchaus die Infinitivformen verwendet: arom. fată de-a mărtare, megl. feată di măritari, istrorum. bura de meritä (d.i. +bona de maritare). Es scheint also in dieser Verwendung des Verbalsubstantivs măritat eine erst dakorumänische Weiterbildung vorzuliegen. Aber auffällig ist es doch, dass im Dakorumänischen der Typus +fată de mărita(re) nirgends belegt ist. [3])

Wie schon erwähnt, werden gewisse Fragen gewöhnlich indirekt gestellt. Aber auch direkte Fragen sind nicht ausgeschlossen, weder bei den grossen wie dem kleinen Fragenprogramm, wenn die Verbreitung eines bestimmten Worttyps, ohne Rücksicht auf seine Bedeutung, festgestellt werden soll. So wurde gefragt: "Sagt man muiere (muliere) bei Euch, was bedeutet das Wort ?" Es handelt sich dabei um ein Problem der altromanischen Wortgeschichte, das noch im Folgenden erwähnt werden

wird. Oder "sagt Ihr fărtat, was bedeutet es ?" Hier handelt es sich um ein urrumänisches wort, eine Ableitung von frate, das im Süddanubischen und in Siebenbürgen erhalten ist, im rumänischen Altreich dagegen fehlt.

Gewisse, auf den freigelassenen Kartenteilen angeführte Fragen und Antworten führen bei den Aufnahmen Petrovicis, losgelöst von aller Sprachgeschichte, mitten hinein in die Volkskunde. So wird II,S.75 die Antwort auf die Frage verzeichnet: "Was macht Ihr mit dem neugeborenen Kind ?" Da erfährt man z.B., dass man im Banat neben das Kind ein Messer, Zwiebel und Weihrauch legt, usf. Ein eigener Textband, mit einem Abschnitt "Gewohnheiten bei der Geburt" wird hier weiteres bringen. S.75 zeigt ferner die Formen der in Rumänien gebräuchlichen Wiegen. Die einen sind an Balken aufgehängt, andere auf ein besonderes Gestell gesetzt, oder sie können am Boden aufgestellt geschaukelt werden, oder sie sind am Boden feststehend, usf.

Wie sich die beiden Atlanten gegenseitig ergänzen, zeigt die Karte orb "blind" II,16 und chior "einäugig" I m 100 . chior "einäugig" ist ein türkisches Wort, das, wie die meisten türkischen Lehnwörter des Rumänischen, auf das Gebiet des rumänischen Altreichs beschränkt ist. Die Karte chior zeigt nun, dass der alte v o r türkische Ausdruck für chior, orb de un ochiu war, ein Typus, der im ganzen Nordwesten des dakorumänischen Sprachgebietes verbreitet ist, sich aber auch bei den Aromunen findet. Nur fällt aber auf, dass vielfach neben orb de un ochiu auch das einfache orb auftritt, so dass es den Anschein hat, als würden diese Mundarten zwischen den Bezeichnungen für "vollblind" und "einäugig" überhaupt nicht unterscheiden. orb bedeutet also, wie schon orbus im späteren Lateinischen, "der Sehkraft beraubt"; das kann sich auf e i n Aug beziehen, aber auch auf beide. Nun zeigt II,16, dass in ganz Bessarabien, aber auch vereinzelt im Norden von Muntenien und in den rumänischen Mundarten in Serbien das türkische chior das ältere orb vollständig ersetzt hat, so dass nun chior die Doppelbedeutung "vollblind" und " einäugig" zu haben scheint, und ein chior, das schliesslich nur mehr "blind" bedeutet, verrät die Mundart 180 im Gebiet von Făgărasch, die für "einäugig" chior de un ochiu neben orb de un ochiu geantwortet hat. Aus dieser Unsicherheit der Bedeutung von orb un von chior retten sich gewisse Mundarten in der Moldau und in Bessarabien, aber auch eine Mundart in Oltenien (378), die für "einäugig" beteag de un ochiu, also " mit einem Gebrechen behaftet an einem Aug" (wie beteag de o mână) einsetzen.

Es bedeutet also im Urrumänischen orb nicht "vollblind", sondern "der Sehkraft beraubt". So ist es auch im ganzen, erst nach 1918 zu Rumänien gekommenen Gebiet geblieben. Soll die-

Beschränkung auf ein Auge ausgedrückt werden, dann stand die Ergänzung de un ochiu jederzeit zur Verfügung. Dann tritt das türkische kör, rumänisiert zu chior, in die Sprache, sodass nun anzunehmen war, dass orb seine Bedeutung zu "vollblind" spezialisierte. Das war aber tatsächlich nur im einem Teil der Walachei der Fall, und im Südosten Siebenburgens, dessen Sprache vielfach unter muntenischem Eifluss steht. Im grössten Teil der Moldau und in Bessarabien ist nun das neue türkische chior eingedrungen, hat sich über orb gelegt und hat von diesem die begriffliche Unklarheit übernommen, so dass nun neben chior "blind" ein chior de un ochiu "einäugig" tritt. Ist diese Deutung richtig, dann ergeben sich daraus bemerkenswerte Ergebnisse über die Grenzen der mittelbaren und der unmittelbaren türkischen Beeinflussung, über die noch die Rede sein wird.

Der Norden der Moldau und die Bukowina zeigen auf anderen Sprachkarten eine starke Durchdringung vom Gebiet von Maramuresch her. Auf die Karte chior ist dagegen auffällig, dass hier, scharf vom Westen getrennt, chior de un ochiu neben chior ohne Ergänzung der feste Ausdruck ist. Die türkische Welle, die chior im ganzen rumänischen Altreich verbreitet, erfasst noch die Bukowina, greift aber in das ehemals ungarische Gebiet nicht hinüber.

Wie schon erwähnt, sind einzelne Wörter von beiden Exploratoren aufgenommen und kartographisch veröffentlicht worden. Im allgemeinen stimmen die Aufnahmen überraschend genau überein. Solche Doppelaufnahmen betreffen z.B. omusor "Zäpfchen", (II m 76, I,33), slab "mager" und slab "schwach" (I,62,63 und II m 141, 142), se sărută (sie küssen sich) I,79 und II m 49, 50 usf. Der Vergleich anderer Doppelkarten zeigt aber doch gelegentlich Abweichungen. Nach I, 206 ist für "schwanger", însărcinată, der Ausdruck borţoasă im grössten Teil von Oltenien und im östlichen Muntenien belegt, s. auch I m 288. Nach II,836 findet sich der gleiche Typus aber nur vereinzelt in Oltenien und in einer nahe der oltenischen Grenze gelegenen Mundart. Dass das Wort im westlichen Muntenien ebenso zu Hause ist, geht aus dieser Karte nicht hervor.

Wohl aber zeigt die Karte burtos "mit starkem Bauch" II,63 die weitere verbreitung des Adjecktivs borţos, namentlich im Süden von Muntenien. borţos, borţoasă ist eine Ableitug von borţ, das nach dem DAR [4]) den Bauch der schwangeren Frau bezeichnet. Wenn die Ableitung borţos nun die allgemeinere Bedeutung "mit dickem Bauch" hat, liegt darin eine verständliche Verallgemeinerung des Wortes. Erst durch genaue Feststellung des Verbreitungsgebietes des Wortes ist meiner Meinung nach seine Herkunft und Geschichte näher bestimmbar. Wichtig ist das Fehlen

des Typus in den Teilen der Moldau, die verhältnismässig früh von Muntenien aus besiedelt worden sind, und im östlichen Oltenien.

Dass dieses bort "Bauch der schwangeren Frau" und burtă "Bauch" (im allgemeinen) irgendwelche Beziehungen zueinander haben, ist bei der begrifflichen und formellen Verwandschaft der beiden Ausdrücke kaum zweifelhaft. Es ist also wichtig, auch das Verbreitungsgebiet von burtă festzustellen. Dazu bietet uns die Karte I m 60 pântece den Ausgangspunkt. Darnach umfasst burtă die ganze Walachei mit einem auch sonst zu beobachtenden Ausläufer in den Südosten von Siebenbürgen. Das bort-Gebiet wird also von dem burtă-Gebiet eingeschlossen, s. die Karten 1 und 2. Ganz anders wird dagegen das Bild, wenn man die Karten II m 121 und 122 heranzieht. Petrovici hat nicht nur nach dem allgemeinen Ausdruck für "Bauch" gefragt, sondern auch nach den affektischen Parallelausdrücken, und da ergibt sich nun, dass ungefähr in dem nach I erschlossenen Verbreitungsgebiet von burtă dieses der allgemeine Ausdruck ist, dass aber weit darüber hinaus im Norden und Osten burtă pejorative Bedeutung hat.

Daraus ergibt sich nun theoretisch die Frage, welche der beiden Bedeutungen, "Bauch" oder "Schmerbauch", die ursprüngliche ist. War burtă ursprünglich allgemein pejorativ, so dass sein altes Verbreitungsgebiet auch Siebenbürgen umfasste, etwa neben dem lateinischen pantice, pântece als generellem Ausdruck, oder aber, ist burtă als fremder Ausdruck in den Norden der Karpathen gedrungen und hat dort, wie dies bei fremden Ausdrücken oft beobachtet werden kann, seine pejorative Bedeutung erst erhalten ?

Zweifellos ist die letztere Annahme die richtige. In 95, im westlichen Siebenbürgen, wird ausdrücklich angegeben, dass burtă ein neues Wort ist. In 228, an der Nordgrenze des Gesamtgebietes von burtă, werden nebeneinander die ganzen regional vertretenen Ausdrücke für "Bauch" als bekannt angegeben, neben dem lateinischen pântiše als scherzhafter Ausdruck burtă, dann Ausdrücke der nördlichen Moldau wie bârdăzan, burdun, die gleichfalls etymologisch dunkel sind, usf.

Das wortgeschichtliche Problem, das hier zugrunde liegt, ist schwer zu durchschauen. Ich will hier, nur zur Erläuterung, warum so weitgehende geographische Überlegungen ihre Bedeutung haben, der Frage der Etymologie von bort und burtă nähertreten. Über die Herkunft von bort sagt das DAR I, 622 "Etymologisch unbekannt. Wahrscheinlich haben wir es mit einem uralten Wort zu tun, das der gleichen Ursprung hat wie alb. bark "Bauch", bark'e "Samen", vgl. auch mbarse "schwanger", dessen Urform bhorko ist und das zu einer indogermanischen Wurzel bher- tragen gehört, vegl. Meyer, Et.Wb.27. Eine Verwandschaft mit burtă

ist gleichfalls möglich. Vgl. boartă, borţoiu". Diese beiden Wörter bezeichnen einen Fisch. Direkter Zusammenhang des Stammes von bhorko mit borţ oder burtă ist nicht möglich.

Zu burtă sagt das DAR I,703 "Etymologisch unbekannt. Das Wort existiert auch bei den Bulgaren: burta, idem. Eine Beziehung zu borţ ist problematisch."

Weiter anklingende Ausdrücke für "grosser Bauch", "Eingeweide" sind ferner burduhan, bârdăhan u.ä., dazu burduf, das auch "Magen, Blase" u.ä. bedeutet und einen Stamm burd- erschliessen lässt, der auch im Ruthenischen und Ungarischen vorkommt. Das Verbreitungsgebiet dieser letztgenannten Formen ist die Moldau und Teile des ehemaligen Ungarn. Es handelt sich hier um ein weiteres Wortelement, dessen Bedeutungsentwicklung vielleicht durch den lautlichen Anklang an burtă, borţ beeinflusst ist. Dieses sekundäre Element soll hier nicht untersucht werden.

Bulgarische Herkunft von burtă scheint auf den ersten Blick wegen der geographischen Lagerung des Worttyps wahrscheinlich zu sein. burta ist aber im Bulgarischen selbst nicht einheimisch. Nach C a p i d a n, Dacoromania III, 225 ist es z.B. in Novo Selo in Ostbulgarien zu Hause, wo sich auch sonst starke rumänische Lehnwörter finden. Deshalb sieht auch Capidan in diesem regionalen bulgarischen burta ein altrumänisches Lehnwort. Es hat also burta ehemals auf das rechte Donauufer hinüber bis in die Gegend der rumänischen Kolonien gereicht, die im Verlauf der Zeit bulgarisiert wurden.

Auf lautlichem Wege borţ und burtă zu vereinigen, scheint zunächst unmöglich zu sein. Ich habe aber bei anderer Gelegenheit gezeigt, das sich gerade im Verbreitungsgebiet von burtă und borţ Vorgänge abgespielt haben, die eine solche gemeinsame Erklärung der beiden Wörter doch zulassen. Das altslawische Wort pohlupa "Augendeckel" erscheint in den walachischen Mundarten in 2 Formen, 1. plehupa, 2. pleopa, aus dem das literarische pleoapă "Augenlid" hervorgegangen ist. Das nebeneinander der beiden Formen erklärt sich daraus, dass in der Walachei in einer nicht genau zu bestimmenden, jedenfalls sehr alten Zeit 2 Bevölkerungsschichten nebeneinander wohnten, eine romanische, mit rein romanischem Lautsystem, im Süden, und eine slawische namentlich im Norden der Walachei, die aber das Vulgärlateinische als Verkehrssprache übernommen hatte. Diese Bevölkerung spricht mit dem slawischen Lautsystem. Das slawische pohlupa wurde also zunächst von der nördlichen slawisch-romanischen Bevölkerung romanisiert und wurde über plohupa zu plehupă. Dieses plehupă wanderte zu den romanischen Bevölkerung zu beiden Seiten der Donau, in deren Lautsystem kein intervokalisches

-h- und kein kurzes ŭ vor Labialen bestand. Die Form pleopa ist also eine Anpassung der slawisch-rumänischen Form plehupa an das rein romanische Lautsystem.

Die gemeinsame Form, die bort und burtă vereinigt, ist burt(h)i, bort(h)i. Dieses wurde einerseits zu burta, mit Einreihung in die sich auch bei anderen altslawischen -i Substantiven zeigt. Bei der rein romanischen Bevölkerung des Südens wurde aber burthi, borthi zu bortium romanisiert. Die Grundform ist das gotische baurthi, eine Ableitung von beran "tragen", das in der Bedeutung "Bürde", eigentlich "Tragen der Leibesfrucht" belegt ist, und wohl auch "Mutterleib" bedeutet haben wird, wenn auch die nur mangelhafte Überlieferung des Gotischen durch Wulfila diese Bedeutung nicht verzeichnet. Das dazugehörige dänische bør hat dagegen die Bedeutung "Mutterleib" erhalten. So sehr die Frage der Erhaltung altgermanischen Wortgutes im Rumänischen umstritten ist, hier spricht alles: Bedeutung, Form und Geschichte, für die hier gegebene Herleitung. Diese Erklärung wurde von D i c u l e s c u angedeutet, und für burtă von mir, Romania Germanica II,255, übernommen; erst durch die Feststellung der geographischen Verbreitung der dazugehörigen Formen wird sie zur Sicherheit.

Wie wichtig der Vergleich der beiden Atlanten ist, zeigt der folgende Fall. Petrovici und Pop sollten die Bezeichnung "Knöchels" am Fuss erfragen, beide in indirekter Form. Über die Art der Befragung gibt Pop an: "Ich habe die gleznă meines Fusses gezeigt, indem ich sie im Gelenk bewegte und habe gesagt: Wie nennt Ihr diesen Teil am Fuss" ; Petrovici dagegen: "Ich fragte durch Hinweis. Indem ich die ouăle piciorelor zeigte, fragte ich: Wie heisst das bei Euch ?" Schon in den Angaben der beiden Exploratoren kommt die Unsicherheit in der Terminologie zum Ausdruck. gleznă heisst nach Tiktin "verdicktes Ende des Schienbeins , Knöchel und dieser Bedeutung entspricht auch die französische Übersetzung des Fragewortes bei Pop "cheville du pied". Aber gleznă bedeutet auch "unterer Teil des Beines, vom Knöchel bis zur Wade, wo es am dünnsten ist", also der Teil unmittelbar oberhalb des Fussknöchels, was nun französisch nicht mehr als "cheville" bezeichnet wird. Es wiederholt sich also hier die Labilität der Bezeichnungen für gewisse Körperteile, die sich im romanischen Sprachgebiet überall zeigt.

Petrovici wies dagegen genau auf das, was er mit einem regionalen Ausdruck ouăle piciorului (wörtlich "Eier des Fusses") benennt, hin. Dieser Ausdruck fehlt bei T i k t i n, der aber ein verwandtes oul genuchiului " "Kniescheibe" kennt. Die Kartenbilder nun, die sich aus den beiden Aufnahmen ergeben, sind nun, ohne Kenntnis dieser Tatsachen, irreführend. Nach II,76 wäre gleznă in der Walachei stark verbreitet, findet sich aber sonst

nur ganz vereinzelt jenseits der Karpathen. Nach I,59 reicht aber ein festes, zusammenhängendes Gebiet von gleznă von der Walachei an über die ganze Moldau in den Nordwesten des dakorumänischen Sprachgebietes und umfasst auch einen grossen Teil des ungarisch-rumänischen Grenzgebietes. Darin kann man tatsächlich das Maximalverbreitungsgebiet von gleznă sehen.

Der Ausdruck oul piciorului "Knöchel" u.ä. findet sich nach I,59 weit verbreitet in Siebenbürgen mit Ausläufern in die nördliche Moldau. Aber der gleiche Typus besteht auf Grund der Aufnahmen von Petrovici II,76 auch im Süden der Walachei und in weiten Teilen der Moldau. Anderseits kann das nach II,76 unvollständige Verbreitungsgebiet von gleznă nach II,S.27, încheietura mânii "Handgelenk, Knöchel" erweitert werden; gleznă findet sich hier, viel weiter als bei der Bezeichnung des Fussknöchels, im Osten Siebenbürgens und dem daran anschliessenden Nordwesten des dakorumänischen Sprachgebietes. Die beiden Typen oul piciorului und gleznă schliessen sich also gegenseitig nicht aus, wenn auch vielfach die Unterscheidung zwischen dem eigentlichen Knöchel und dem Fussgelenk nicht gemacht wird.

Fasst man aber alle Angaben zusammen, so kommt man zu den Ergebnis, dass 1. vor dem Vordringen des altbulgarischen glezna der Typus ovum pedis, oul piciorului in der ganzen Walachei, in der Moldau, und im Nordwesten des dakorumänischen Sprachgebietes vorhanden war, also auf dem Gebiet, dass die Karte 4 als Maximalverbreitungsgebiet von glezna zeigt, und 2. dass im Banat und im Süden von Siebenburgen dieser Typus ebenso fehlt wie gleznă, das also hier nicht eingedrungen ist. Über die Bedeutung dieser Feststellungen für die Frage der dakorumänischen Siedlung sollte mein Buch über die Herkunft der Rumänen Genaueres bringen. 5)

Die Aufnahmen von Petrovici bringen gegenüber denen von Pop, auch abgesehen von den Ergebnissen auf dem Gebiet der Volkskunde, gelegentlich wichtige allgemeine Erkenntnisse. Erst in der speziellen Terminologie, die Petrovici behandelt, kommt zum Beispiel der starke deutsche Einfluss zum Vorschein, der sich in den erst 1919 zu Rumänien gekommenen Teilen des dakorumänischen Sprachgebietes, namentlich auf dem Gebiet der materiellen Kultur, fühlbar macht. Vielfach tauchen dann die gleichen deutschen Ausdrücke einerseits im Banat, dann im Norden von Siebenbürgen, in Maramuresch auf, und dringen von dort aus in Teile der Bukowina und nördlichen Moldau. Diese Erscheinungen treten im Atlasmaterial Pops nicht in Erscheinung. II,221 dulgher "Zimmermann" hat in den erwähnten Gebieten das deutsche tîmărman; für tâmplar sagt man auf dem gleichen Gebiet tîslăr; nach II, 234 pridvor das deutsche gang für die Gallerie vor dem Hause; für das "Gerüst" am Haus nach II,238 crist im Südosten des Banats,

giriht in der südlichen Bukowina; nach II,294 für sfoară "Schnur" im Banat und weiter nördlich in Siebenbürgen das österreichisch-deutsche spogot, spogat und auf dem Weg über das Ungarische spargă; im grössten Teil von Siebenbürgen und im Norden der Moldau für den "Brautschleier", II,160 vălul miresei, das deutsche glaier; nach zăvor II, 251 deutsches "Riegel" als rigli, rigălu in Nordsiebenbürgen, ringlă im Südosten des Banats. Die Banater Mundart 2 hat nach Karte chibrituri Streichhölzer" II, 276 die Formen răipielt, Plural răipielţuri, d.i. "Reibhölzer"; nach II,286 wird für den "Sparherd" in 2 die Form spohért angegeben; das Wort ist aber auch sonst im ganzen Banat und weit in Siebenbürgen verbreitet, mit Formen, die schon eine alte Umgestaltung verraten, s. spoieri, sporhei, spouru, sporiu, spor, das auch in der ganzen Bukowina zu finden ist. Das sind Zeugnisse von dem Einfluss der alten deutschen Kultur, die zum Teil von Wien, zum Teil von den deutschen Volksgruppen im Banat und in Siebenbürgen ausging.

Diesem deutschen Kultureinfluss in Neurumänien steht auf den anderen Seite, gleichfalls auf dem Gebiet der materiellen Kultur, der t ü r k i s c h e Einfluss gegenüber, der vielfach genau an der politischen Grenze der rumänischen Fürstentümer Halt machte. Die Bukovina geht bald mit dem deutschen Westen, bald mit dem türkisierten Altreich, wie schon oben angedeutet wurde.

Bei der Besprechung der Karten orb und chior habe ich die Vermutung ausgesprochen, dass das Zentrum des türkischen Einflusses Muntenien war, dass dann aber die Sprachwellen darüber hinaus sich über das alte Fürstentum Moldau verbreiteten. Der türkische Einfluss ist ein rein materieller Einfluss; Ausdrücke des Geisteslebens sind davon kaum erfasst worden. Ausgangspunkt dieses Einflusses sind ja auch nicht volkstümliche Siedlungen, die sich im rumänischen Lebensraum gebildet hätten, sondern es handelt sich um die Benennung von neuen Kulturgebieten, die auf dem Weg über die Oberschichte in das Volk gedrungen sind. Abgesehen von dem geographischen Gesichtspunkt, der schon erwähnt wurde, ist es nun bemerkenswert zu sehen, wie im gesamten dakorumänischen Sprachgebiet sich über die ursprüngliche primitive rumänische Kultur im Osten wie im Westen eine neue Kulturschichte legt. Diese ist im rumänischen Altraum türkisch, im Westen des Gebietes, in den Länder der ehemaligen österreichischen Monarchie, deutsch. Der ungarische kulturelle Einfluss dringt nur gelegentlich, als 3. Schichte in diesem Bereich der materiellen Kultur, vom Nordwesten her ein.

Das kann man z.B. aus der Karte II m 356 saltea herauslesen. saltea bedeutet sowohl "Strohsack", wie, in der verfeinerten Kultur, "Matraze". Die ehemaligen rumänischen Fürstentümer haben

dafür den türkischen Ausdruck salté übernommen, der ganze Westen, die Bukowina mit inbegriffen, hat dagegen strujac d.i. "Strohsack". Im ungarischen Grenzgebiet, also räumlich viel stärker begrenzt, lebt sălmăjac aus ungarisch szalmazsák. Dazu kommt noch im Südwesten der aus dem Ungarischen stammende Ausdruck dricală, der aber eigentlich "Federbett" bedeutet und in dieser Bedeutung weiter verbreitet ist. Für die zweite Bedeutung der saltea lebt im Banat und in Siebenbürgen das gleichfalls aus dem Deutscen entlehnte madrat u.ä.

Irgendwelche autochthone rumänische Unterschichte ist unter diesen sekundären und tertiären Ausdrücken nicht feststellbar. Der rumänische Bauer und Hirte, der die ethnische Grundlage des heutigen Rumänentums bildet, schläft auf der Erde oder auf Stroh, der "Strohsack" oder gar die "Matratze" sind keine urrumänischen Einrichtungsgegenstände. Wohl aber das "Kopfkissen" oder im primitiver Form eine Unterlage, die der Schlafende unter dem Kopf legt, und deshalb ist auch der entsprechende altrumänische Ausdruck, per(i)nă "Kissen, Polster", von Randgebiet in Serbien und Bessarabien abgesehen, auf dem ganzen dakorumänischen Sprachgebiet verbreitet.

Genau das gleiche Bild zeigt die Karte perdea "Vorhang". Der türkische Ausdruck perdé umfasst wieder die beiden Fürstentümer. Die Bukowina aber und der ganze westliche Teil des Dakorumänischen haben dafür fi(e)rhang u.ä., d.i. mhd. fürhang. Nur der Südostteil von Siebenbürgen, dessen engere Beziehungen zu dem Norden Munteniens ich schon erwähnt habe, hat von dort her das türkisch-rumänische perdea übernommen. Auch hier ist keine ältere Kulturschichte nachweisbar.

Nach II m 401 muşama "Wachsleinwand" ist dieser aus dem Türkischen entlehnte Ausdruck wieder nur im Altreich zu finden. Der Punkt 2 im Banat hat das deutsche viceläivant, d.i. österreichisch "Wichsleinwand" unverändert übernommen. Die übrigen westlichen Gebiete haben Ausdrücke wie pânză cerută u.ä., die nur eine Übersetzung von dt. "Wichsleinwand" sind.

Lighian "Waschbecken" aus türkisch legén hat die gleiche Verbreitung, den Südosten von Siebenbürgen mit inbegriffen. Der Rest des Dakorumänischen hat dafür das aus dem österreichischen Deutschen entlehnte lavor, d.i. "lavoir", s. II n 406. Ein solcher Ausdruck der neuen orientalischen Kultur, der nicht in de Bereich der alten österreichischen Monarchie eingedrungen ist, ist auch musafir "Gast", I m 355. Nur ist hier die lateinische Unterschichte hospite überall zu erschliessen. Die kulturelle Voraussetzung der Wortlagerung ist demnach eine verschiedene [6]).

So hat also die verschiedene historische Entwicklung der

einzelnen dakorumänischen Landesteile eine sprachliche Spaltung zur Folge gehabt, die sich auch, abgesehen von den türkischen Lehnwörtern, gelegentlich deutlich abhebt. Die kirchliche Busse wird im Banat und den anderen ehemals zu Ungarn gehörigen rumänischen Landesteilen mit canon, cănun bezeichnet, d.i.gr. κανών, das auch in die Teile eindrang, die vom Norden des Dakorumänischen aus kolonisiert wurden. In der Walachei und in der Moldau wird dafür aber das altslawische mătănii angegeben, das ursprünglich "Verneigung" bedeutet. Für das Segnen der Gemeinde durch den Priester nach der Messe wird im rumänischen Altreich nach II n 243 das slawische blagoslovi gebraucht, im übrigen Dakorumänischen das lateinische binecuvânta. Beide Ausdrücke sind auch auf den anderen Sprachgebieten bekannt, aber nur aus dieser Kulturellen Zweiteilung des Dakorumänischen erklärt sich die strenge Scheidung der Ausdrücke in der angegebenen speziellen Bedeutung. Kennzeichnend für die Frühgeschichte des Rumänentums ist auch die Tatsache, die aus II n 175 hervorgeht, dass der Ausdruck pelagră für die durch vortgesetzte Unterernährung und übermässigen Maisgenuss entstehende Krankheit der rumänischen ländlichen Bevölkerung in den neu hinzugekommenen Landesteilen keine Entsprechung hat. Umgekehrt ist nach II n 249 die Bezeichnung der Protestanten, reformați oder calvini, nur im Gebiet ausserhalb der Fürstentümer bekannt, wo die in den nordwestlichen rumänischen Gebiete eingedrungene, für die Verbreitug des Buchsdrucks wichtig gewordene reformatorische Bewegung nicht Fuss fassen konnte.

Die Bezeichnungen der zahlreichen kirchlichen Feste sind in der Mehrzahl slawischen Ursprungs. Auch auf diesem Kultugebiet zeigt sich gelegentlich ein Abweichen der westlichen Hälfte von den Fürstentümern. Das "Moșii" genannte Seelenfest, das nach Tiktin 1010, "an mehreren, je nach der Gegend verschiedenen Tagen des Jahres, meist am Samstag gefeiert wird, wobei für das Seelenheil der Verstorbenen an Verwandte und Bekannte Spenden verteilt werden", ist in Siebenbürgen unbekannt. Wohl aber wird es im Banat gefeiert, s. II S.108. Ebenso steht es mit dem, dem Patron des Hauses geweihten Fest der Serbarea patronului, II,218.

Eine ganze Reihe alter Gewohnheiten sind mit dem Weihnachtsfest verbunden. Nur in der Walachei wünschen nach Karte II n 257 die Kinder am Neujahrstag Glück, wobei sie einen Stab mit künstlichen Blumen tragen, der sorcovă heisst. Das Wort ist nach Tiktin eine im Slawischen selbst nicht erklärte Ableitung von slawisch surokă "Termin". Dagegen ist in beiden Fürstentümern ein anderes Gerät in Gebrauch und bekannt, mit dem in der Hand, die Kinder glückliches Neujahr wünschen, der buhaiu, ein Gerät, mit dem man das Brüllen der Ochsen nachahmt, s.II n 258. Ausserhalb des Altreichs ist die Gewohnheit und der Ausdruck unbekannt.

In diesen Ausdrücken liegen noch ungehobene Zeugnisse der rumänischen Frühgeschichte. Vielleicht wird es einmal möglich sein, auch von dieser Seite her die so umstrittene Rumänenfrage aufzuklären.

Bei der Besprechung der Ausdrücke für saltea habe ich schon angedeutet, dass man aus sprachgeographischen Betrachtungen heraus einen kleinen Einblick in die Kultur des "Urrumänen" gewinnen kann. Ähnliches zeigt auch die Karte II n 375 arătător "Zeiger an der Uhr". Das Wort ist eine rumänisch vollkommen klare Ableitung von Verbum a arăta "zeigen" und ist auch in der Verbindung degetul arătător "Zeigefinger" nach II n 106 überall verbreitet. In der Bedeutung "Uhrzeiger" ist das Wort aber in einer einzigen Mundart im Norden Siebenbürgens belegt, und ist hier wahrscheinlich aus dem regionalen Ausdruck ţaigăr übersetzt, d.i. dem deutschen Ausdruck, der, wie bei den erwähnten Ausdrücken der türkischen Kultur, Zeugnis des deutschen Kultureinflusses im westlichen Dakorumänischen ist. Im ungarischen Grenzgebiet ist dafür mutatău aus ungarisch mutató zu finden, in Siebenbürgen manos, das gleichfalls aus dem Ungarischen stammt. In Bessarabien endlich wird dafür strelcă angegeben, aus russisch strelka "Zeiger, Nadel", daneben in der Walachei limbă "Zunge", das natürlich eine sekundäre Bezeichnung ist, usf. Irgend ein altes rumänisches Wort tritt nicht an die Oberfläche. Der Grund dafür ist klar. Der "Urrumäne" richtete sich nicht nach einer Uhr, sondern nach der Sonne, und wie ich anlässlich eines längeren Aufenhaltes fern von allen westlichen und östlichen Kultur im Gerichtsbezirk Olt erfahren konnte, mit einer Sicherheit, die eine Uhr überflüssig macht.

Nicht nur in kultureller Beziehung, durch die gemeinsame Zugehörigkeit zum türkischen Einflussbereich, sondern auch in sprachlicher Beziehung bestehen zwischen Walachei und Moldau enge Zusammenhänge. Wenn dies auch ausserhalb der Aufgaben dieses Berichtes liegt, möchte ich doch kurz erwähnen, dass vom östlichen Muntenien aus der erste rumänische Vorstoss erfolgt ist. Dieser Vorstoss war einer zweisprachigen Bevölkerung zuzuschreiben, die das Südslawische als Heimsprache gebrauchte und das Rumänische als Verkehrssprache benutzte. Später kam vom Nordwesten des dakorumänischen Sprachgebietes ein östlicher Vorstoss in die nördliche Moldau und von dort weiter bis nach Transnistrien. Die enge sprachliche Zusammengehörigkeit der beiden ehemaligen Fürstentümer erklärt sich aus der ersten Wanderbewegung.

Gelegentlich zeigt sich aber ein Gegensatz zwischen Moldau und Muntenien, der sich nicht daraus erklären lässt, dass in der Moldau eine zweite Sprachschichte von Nordwesten her kam,

und die Abweichung kann auch nicht von Bessarabien her stammen, in dem man kein altes rumänisches Siedlunugsgebiet sehen kann. So ist die bezeichnung der "Tante", nătușă fast auf den ganzen dakorumänischen Sprachgebiet einheitlich erhalten [7]), aber für den "Onkel", literarisch unchiu, ist sowohl in der Bedeutung "Bruder des Vaters" wie "Mann der Tante" in der Moldau und in Bessarabien der Ausdruck moș "alter Mann" eingedrungen. Das erinnert an das westromanische barba "alter Mann", das gelegentlich für "Onkel" zu finden ist. Warum ist aber grade in der Moldau unchiu, das seinerzeit, nach der Lagerung des Wortes zu schliessen, im ganzen dakorumänischen Sprachgebiet vorhanden gewesen sein muss, geschwunden ? Es muss hier ein innerer Fehler des Wortes vorliegen, der erst aufzudecken ist. In der Walachei ist umgekert unchiu, wenn auch nur vereinzelt, zum Ausgang einer Neubildung für die "Tante" geworden, nämlich unche, das ins Lateinische zurück übertragen ein +avuncula wäre, aber natürlich erst eine ganz junge innerrumänische Neubildung ist.

Wie die rumänische Sprachlandschaft durch die für sie charakteristischen Lehnwörter namentlich aus dem Slawischen ein besonderes Gepräge erhalten, hat R e i c h e n k r o n wiederholt gezeigt, s. Dt.Literaturzeitung 1940, 611 ff.; Ztschr. für slawische Philologie XVII 1, 1940, 143 ff.; Ungarische Jahrbücher 1940 usf. Diese Beobachtungen werden durch die unterdessen neu erschienenen Bände des Atlas in jeder Beziehung bestätigt. Dafür gebe ich hier nur zwei Belege, einen aus dem Gebiet der slawischen Einflüsse, den zweiten aus den ungarischen Einflussgebiet. Der literarische Ausdruck năsălie "Totenbare" gehört nach T i k t i n 1037 zu kirchenslawisch nosilo, zu nes- "tragen". Das wort lebt nach II, 171 nur in der Moldau und Bessarabien, also im russisch-ruthenischen Einflussbereich, wurde auch in den entsprechenden slawischen Mundarten von Petrovici als nóšia hrobna aufgenommen. Die ukrainische Herkunft des Wortes ist also sicher. Die Zeit der Aufnahme in das Rumänische muss die slawische Philologie feststellen.

Das ungarische Einflussgebiet, das nicht mit ungarischem Substratgebiet zu verwechseln ist, ebensowenig wie man aus der Verbreitung der oben erwähnten deutschen Kulturausdrücke wie Zeiger, Strohsack usf. eine deutsche Unterschichte erschliessen kann, zeigt wieder deutlich I n 372 cumnat "Schwager". Das ungarische sógor, das selbst wieder deutscher Herkunft ist, lebt im Nordwesten des Dakorumänischen als șógor und șogór. Bemerkenswert ist, dass zu diesem eingebürgten Lehnwort die rein rumänische Ableitung șogoriță "Schwägerin" gebildet wurde, wie zu doctor ein ganz junges doctoriță gebräuchlich geworden ist, usf. Der lateinische Ausdruck cumnată lebt nur dort, wo die maskulinische

Entsprechung cumnat erhalten ist."Schwager" und "Schwägerin" bilden also ein Wortpaar, das in der Bezeichnung aneinander gebunden ist, während die Paare Vater und Mutter, Onkel und Tante, wie im Deutschen, mit verschiedenen Stämmen benannt werden.

Aber noch mehr im Brennpunkt des Interesses als diese Zeugnisse einer jüngeren Entwicklung sind die Probleme des Urrumänischen und des norddanubischen Rumänentums. Als ich meinen viel zitierten und ebenso umstrittenen Aufsatz über die "Herkunft der Rumänen" veröffentlichte, war erst der erste Band des Sprachatlas zugänglich. An den grossen Linien haben die späteren Bände nichts geändert.

Eine der Hauptthesen dieser Schrift, die übrigens schon vor mir P u ş c a r i u vertreten hat, ist die Annahme, dass der rumänische Wortschatz nicht einheitlich ist, dass das heutige dakorumänische Sprachgebiet aus mindestens zwei, wahrscheinlich aber 3 verschiedenen romanischen Teilgebieten zusammengewachsen ist. Es kann daher auch nicht von einem einheitlichen Urrumänisch die Rede sein, das sich auf einem geographisch beschränkten Gebiet entwickelt hätte, und von dem aus das gesamte Rumänentum nördlich und südlich der Donau ausgestrahlt wäre.

Die Karte I m 380 femeie "Frau" zeigt, dass der literarische Ausdruck (der auf lat. familia zurückgeht) im ganzen rumänischen Altreich, aber auch im Nordwesten des dakorumänischen Sprachgebietes die einheitliche benennung für 'Frau' ist, also ungefähr in dem Gebiet, auf dem das oben erwähnte altbulgarische glezna eingedrungen ist. Der Banat, der Südteil und das Zentrum von Siebenbürgen und das Kreisch-Gebiet haben dagegen muiere aus lat. muliere. Diese Verteilung der beiden Typen wird durch die Karte 379 sotie "Ehefrau" bestätigt. Die süddanubischen Mundarten haben für Frau" ausnahmlos die Entsprechung von muliere, das also der eigentliche Ausdruck des Urrumänischen war. Für die urrumänische Zeit und wohl schon für das Ostromanische vor dem Zusammenbruch des Imperiums ist für familia eine volkstümliche Bedeutungsentwicklung zu "Kinder" anzunehmen, da, wie schon Puşcariu,Wb.595 gezeigt hat, das lateinische familia mit dieser Bedeutung auch im Albanischen weiterlebt und sich auch in den süddanubischen rumänischen Mundarten so erhalten hat. Tatsächlich bestätigt I m 251 für "Kinder" im Aromunischen den Ausdruck fomealyă, dazu nach Pusc. l.c. meglenitisch fămelyă. Puşcariu zitiert ferner, aber auch nur aus den Gebiet, wo heute muiere als "Frau" angegeben wird, in Dokumenten aus dem 17.Jh. fomeie, fămeie in der Bedeutung "Familie", "Kinder". Für das Urrumänische ist also zweifellos das Wortpaar muliere "Frau" und familia "Familie, Kinder" anzusetzen. Der Übergang von fămeie "Kinder, Familie" zu fămeie, femeie "Frau" ist also nicht urrumänisch. Mit der

Bedeutungsverschiebung steht wohl das Eindringen des sehr alten copil "Kind" in Zusammenhang, wenn einstweilen noch nicht zu erkennen ist, von welcher Seite die Bedeutungsverschiebung der beiden Wörter ausgegangen ist.

Aber auffällig ist es, dass auf dem ganzen Gebiet, in dem heute femeie "Frau",Ehefrau" gebräulich ist, sich keine Spur, weder in alter noch in neuerer Zeit, von einem Weiterleben von femeie "Kinder" zu beobachten ist. Die Bedeutungsveschiebung von femeie "Familie" zu femeie "Frau" muss sich also zwar n a c h der Abtrennung des süddanubischen Rumänentums, aber v o r der ersten Nordwanderung der Rumänen in Ostmuntenien, der die Rumänisierung des Hauptteils der Moldau zuzuschreiben ist, abgespielt haben. Damit kommen wir aber zu einer Zweiteilung des Urrumänischen, oder besser gesagt der vordakorumänischen Periode. Die erste Periode reichte bis zur Lösung des Kontaktes zwischen dem nördlichen Rumänentum und den Aromunen und Meglenorumänen. Die 2. Periode bis zur Ausdehnung des östlichen Rumänentums gegen den Norden zu, die dann schliesslich zu der Vereinigung der verschiedenen rumänischen oder romanischen Kerngebiete führte. In dieser zweiten Periode ist auch der Kontakt zwischen den Rumänen zu beiden Seiten der unteren Donau und der Rumänen im Timoktal und den anschliessenden Gegenden im südlichen Oltenien unterbrochen worden. Bei dieser Einteilung sehe ich vom Istrorumänischen bewusst ab, da ich, wie ich in Südostforschungen, 1940, 3 f. ausgeführt habe, im Istrorumänischen einen vorhistorischen Ableger des westlichen Dakorumänischen sehe.

Wenn ein bestimmter Worttypus im Süddanubischen auftritt und auf einem Teilgebiet des Dakorumänischen, dann schliessen wir allgemein, dass der betreffende Ausdruck dem Urrumänischen angehörte, wobei damit nicht gesagt sein muss, dass er im g e s a m t e n urrumänischen Gebiet verbreitet war. Denn dieses reichte, abgesehen von den romanischen Sprachresten in Siebenbürgen, vom Timokgebiet bis an die untere Donau . Einen solchen Fall habe ich in "Randbemerkungen" etc. S. 23 kommentiert. Lat. vomere "erbrechen" ist im Aromunischen und Meglenitischen erhalten, im dakorumänischen Raum nur im Banat. Dass gerade im Banat das altlateinische Wort erhalten geblieben ist, darf geographisch nicht so interpretiert werden, als wäre dort eine eigene Latinität bewahrt, in der vomere üblich gewesen wäre, während dieses in anderen dakorumänischen Gebieten in alter Zeit gefehlt hätte, sondern das Problem stellt sich folgendermassen dar: Warum ist auf den anderen dakorumänischen Gebieten, auf denen nach der heutigen Lagerung des Wortes vomere einstmals vorhanden gewesen sein muss, dieses Verbum geschwunden ? Der Banat ist nun eine Gegend mit besonders archaischem Charakter.

Das war schon längst bekannt und geht wieder aus den Karten II m 300 mit kuñ für literarisches cuiu = cuneus, I m 225, mit pră statt sonstigem pe, aus II 370 mit skamn, skămnel für sonstiges scaun, scăunel hervor, usf. Wie bei den angführten Beispielen archaischer Lautentwicklung im Banat ist also die Erhaltung von voame "erbrechen" ein Zeichen des Festhaltens am ererbten Wortschatz. Wann dieser Wortschatz sich hier befestigt hat, darüber sagen die angeführten Tatsachen nichts aus. Es wäre aber durchaus denkbar, dass aus irgendeinem Grund auch im Banat voame in vorhistorischer Zeit geschwunden wäre. Dann würde nur das Zeugnis der süddanubischen Mundarten eine Vorstufe des Dakorumänischen erschliessen lassen. Solche Fälle, also Erhaltung des lateinischen Wortschatzes nur im süddanubischen Rumänischen, sind von allen Forschern festgestellt worden, die sich mit diesen Ablegern des Rumänentums beschäftigt haben.

Auch bei solchen Schlüssen muss man sich aber von Verallgemeinerungen hüten. Die Karte II m 95 o mînă (defăină) "eine Handvoll"(Mehl) zeigt im östlichen süddanubischen Rumänischen die allgemein rumänische -ata- Ableitung von dem Stammwort, die das Mass bestimmt, arom. mnată, megl. mănată, zu lat. manus. Es ist dies der gleiche Wortbildungstypus, der in französischen Ausdrücken wie poignée, bouchée usf. weiterlebt. Im Dakorumänischen ist das sonst im Westromanischen sehr stark verbreitete Suffix nur ganz vereinzelt nachzuweisen. So in bucată "Bissen, Stuck", das T i k t i n S.230 wohl mit Recht auf eine schon lateinische Bildung +buccata zurückführt. D r ă g a n u, Dacoromania III,696 erschliesst ferner aus einem Mundartlichen gienoate, gionate "Knie, Füsse", ursprünglich "Teil des Beines, der das Knie umfasst", eine Grundform +genuata, zu genu "Knie", und auch dabei muss es sich um eine schon lateinische Bildung handeln, weil sonst für "Knie" die ursprünglich deminutive Form genuculum, wie im Westromanischen (frz. genou, ital. ginocchio usf.) verallgemeinert worden ist.

Dagegen sind im süddanubischen Rumänischen zwar nicht viele, aber doch immerhin mehrere Bildungen mit dem -ata- Suffix erhalten, s. P a s c u, Sufixele Românesti, 93 f. Von den dort angeführten Bildungen schliesse ich diejenigen aus, die Verbalabstrakta bezeichnen, wie indrată = entrée, da die entsprechenden maskulinischen Formen auf -at auch im Dakorumänischen lebensfähig sind. Wohl aber gehören hierher Formen wie celnicată, "eine Menge von Eigentümern von Schafen", zu celnic; oder megl. mucicată "bouchée" zu mucic, und schliesslich das gleichfalls schon aus dem Lateinischen ererbte +brachiata "was von einem Arm umfasst werden kann", in arom. brăţată, das mit mănată in einer Reihe steht. Dürfen wir also nach dem oben angegebenen Prinzip erschliessen,

dass ehemals auch im Urrumänischen, das dem Dakorumänischen zugrundeliegt, das -ata-Suffix in der allgemeinen vulgärlateinischen Funktion vorhanden war, trotzdem von manuata, brachiata usf. keine Spur zu finden ist und auch in alter Zeit, soweit ich sehe, nicht nachweisbar ist ? Auch die aus dem Süddanubischen angeführten Reste sind zu wenig zahlreich, als dass man auf eine wirkliche Lebenfähigkeit dieses Suffixes schliessen dürfte. Der zunächst liegende Schluss wäre nun der, dass schon in urrumänischer Zeit, also in der Periode, die ich oben als die e r s t e Periode des Vordakorumänischen bezeichnet habe, die Lebenskraft des Suffixes erloschen ist, so dass sich nördlich und südlich der Donau nur geringe Relikte erhalten haben.

Th. C a p i d a n hat nun als Erster darauf aufmerksam gemacht, dass auch südlich der Grenzlinie, die nach alter Annahme im oströmischen Reich den romanischen Norden von dem griechischen Süden trennte, romanische Kerngebiete eingestreut waren. Das erschliesst er aus gewissen Ortsnamen wie Sărună für "Saloniki", das ein altes Salona in streng rumänischer Entwicklung fortsetzt, Lăsun für "Elasona" im Pindus, Băiasă < Vavissa, s. Arom.26 f., deren Formen eine typisch urrumänische Entwicklung zeigen. Als die vom Osten des Dakorumänischen ausgehende Südbewegung der Rumänen einsetzte, stiess die Bevölkerung der Aromunen gelegentlich auf solche ältere romanische Siedlungen und assimilierte sie sich. Es liegt nun ganz im normalen Gang der Entwicklung, dass diese aufgesogenen romanischen Inseln auch ihrerseits gewisse sprachliche Eigenheiten in die neue, nahe verwandte und daher leicht zu erkennende Sprachform der eingewanderten Majorität mit hinübernahmen. So wäre es denkbar, dass Ausdrücke wie mănată, brăţată in das süddanubische Rumänisch kamen, ohne dass sie im Urrumänischen, d.h. der Vorstufe des Dakorumänischen vorhanden waren. 8)

Es bleibt aber theoretisch wenigstens die Möglichkeit bestehen, dass ein lateinisches Wort, das nur im süddanubischen Rumänischen erhalten ist, im dakorumänischen Gebiet dagegen fehlt, in die süddanubische rumänische Verkehrssprache erst sekundär eindrang, also nicht erst im Norden aus der Verkehrssprache wieder ausgeschieden wurde. Im Einzelnen ist die natürlich sehr schwer zu treffen. Einen solchen Fall bieten die Karten I m 246, 247 văr "Vetter" und vară "Base" zur Diskussion. Das lateinische Wortpaar consobrinus, consobrina ist im Aromunischen und Meglenitischen als kusurin, kusurină erhalten. Die dakorumänischen Formen sind die lautgesetzlich entwickelten Entsprechungen von lat. verus, vera "wahr", das im süddanubischen Rumänischen noch als Adjektiv erhalten ist, im Dakorumänischen aber durch

Ableitungen von verus ersetzt worden ist, s.PUŞC.Et.Wb.1856. Das Adjectiv verus dient im Vulgärlateinischen auch sonst dazu, den ersten Verwandtschaftsgrad auszudrücken, s. nach REW 3742 sardisch ermanu veru "Bruder", und so ist nach PUŞC.l.c. im Aromunischen auch noch die volle Form cusurin ver erhalten. Im Dakorumänischen ist aber keine Spur von cusurin zu finden. Liegt darin eine junge Entwicklung, die dadurch ermöglicht wurde, das vĕr allein in der Bedeutung "wahr" aus der Sprache schwand, so dass vĕrul nicht mehr "die Wahrheit" bedeutete ? Bei der allgemeinen Verbreitung von cusurin im Süddanubischen ist es nicht wahrscheinlich, dass hier ein aus den Kerngebieten in die Verkehrssprache eingedrungenes Relikt vorliegt, wie dies oben bei mănată als möglich hingestellt wurde [9]).

Da das Süddanubische von dem Dakorumänischen seit fast 1000 Jahren getrennt ist, sind die Neubildungen auf beiden Seiten naturgemäss sehr zahlreich. Umso auffälliger sind die Übereinstimmungen auch im kleineren Eizelheiten. Nach II,S.60 ist für "Keuchhusten", frz. coqueluche, der volkstümliche dakorumänische Ausdruck tuse măgăreasc̆ă "Eselshusten", entsprechend im Aromunischen tuse gumăreasc̆ă, meglenitisch tusi măgăreasc̆ă. Das in der Ableitung erhaltene Wort für "Esel" ist im ganzen Balkan verbreitet: alb. magar, bulg. magare, ngr. gomári, türkisch hymar usf. Wenn auch der Keuchhusten an Eselsgeschrei erinnert, so ist es doch unwahrscheinlich, dass der gleiche Vergleich die Bildung auf 3 verschiedenen Gebieten unabhängig voneinander hervorgerufen hat. So kommt man zu der Folgerung, dass die Benennung schon in urrumänische Zeit zurückführt. Der Schluss ist aber durchaus unsicher. Denn genau das gleiche Bild wiederholt sich auch im Slawischen. Im Serbischen heisst der Keuchhusten magareci kašalj, im Bulgarischen magareška kašlica usf. Bei aller Gleichheit der inneren Sprachform und der äusseren Wortform können also die dakorumänischen und die süddanubischen Bezeichnungen doch unabhängig voneinander, nach slawischen Vorbild, entstanden sein.

Zu dem gleichen Gefühl der Unsicherheit kommt man bei der Betrachtung der Karte I,10 coadă împletită "Zopf". Der slawische Ausdruck cosiţă (s.kslaw. kosá "Haarflechte", serbisch kosa, kosica "Zopf", bulg. kosa "Haar, tresse de cheveux" usf.) lebt im ganzen Bereich der süddanubischen Mundarten, dann in einem geschlossenen Gebiet in Siebenbürgen und im Norden von Bessarabien, mit Ausläufern in die Moldau. Das Wort ist in anderer Bedeutung wohl auch sonst verbreitert. Denn nach Tiktin 421 wird das Wort "heute nur mehr von den Zöpfen gesagt, die um den Kopf geschlagen werden". Das Gebiet auf dem wir heute cosiţă finden, gehört gerade zu den jüngeren dakorumänischen Siedlungsgebieten. Der Ausdruck war also

ehemals wohl allgemein verbreitet. Hier kann wohl angenommen werden, dass cositä zu den slawischen Ausdrücken gehört, die noch in der urrumänischen Zeit in die ostromanische Verkehrssprache drangen.

Ein anderes Problem des Urrumänischen ergibt sich aus der Betrachtung der Karte I m 219 mamă-ta "deine Mutter". Das Dakorumänische zeigt, wie alle romanischen Sprachen, bei Ausdrücken der Anrede eine starke Tendenz zur Verkürzung. Wie Vuestra Merced im Spanischen zu usted, senior, seniore im Französischen zu sire, sieur verkürtzt werden (neben den vollen Formen afrz. seindre, seigneur), so wird im Rumänischen domnia-ta "deine Herrschaft" zu dumia-ta, mata vereinfacht. Diese starke Verkürzung erklärt sich daraus, dass solche Ausdrücke eine rein formale Bedeutung haben, die eigentliche Wortbedeutung ist geschwunden. Wenn aber mamă-ta "deine Mutter" zu mă-ta verkürzt wird, dann sind die Voraussetzungen dafür andere. Hier drückt mamă noch eine ganz bestimmte Vorstellung aus, der Grund für die starke Verkürzung wird also wohl in der Aufeinanderfolge der beiden m zu sehen sein.

Diese Kurzform mă-ta ist nun im ganzen Gebiet von gleznă verbreitet, s.Karte 4, d.h. wie ich schon angedeutet habe, in dem Maximalgebiet des sprachlichen Eiflusses, der in erster Linie von Süden des östlichen Muntenien ausging, und zwar gerade von der Gegend, in der der Zusammenhang zwischen dem Dakorumänischen und den nach dem Süden abgesprengten Rumänen am längsten bestand. In den süddanubischen Mundarten tritt nun die gleiche verkürzte Form auf, so im Aromunischen und im Meglenitischen. Anderseits sind im ganzen Westen des Dakorumänischen die Vollformen mamă-ta, mumă-ta erhalten. Es spricht also alles dafür dass die Verkürzung von mamă-ta zu mă-ta schon urrumänisch erfolgt ist, aber nur im östlichen Gebiet, sagen wir im Gebiet der bulgarisch-rumänische Symbiose. Die alte Mundart des Timokgebietes und der Munţii Apuseni behalten dagegen den vollen Typus bei. Wer an die Zweiteilung des Urrumänischen unter keinen Umständen glauben will, wird natürlich einwenden, dass mă-ta im Süden und Norden der Donau unabhängig voneinander entstanden ist, oder dass im westlichen dakorumänischen Gebiet mamă-ta eine Rückbildung von älterem mă-ta ist.

Damit sind schon die Schwierigkeiten sprachbiologischer Art angedeutet, mit denen die Interpretation der Wortlagerungen gerade im Ostromanischen zu rechnen hat. In "Randbemerkungen" habe ich einleitend zu zeigen gesucht, dass bei der Betrachtung des Rumänischen andere sprachgeographische Grundsätze beobachtet werden müssen, als auf dem Gebiet der westromanischen Sprachen, bei denen weitestgehende Bodenständigkeit gesichert ist. Namentlich darf man nicht aus dem Auftreten eines bestimmten Worttyps in den

Randgebieten erschliessen, dass das ganze Gebiet ehemals den gleichen Typus besessen hat. Dafür bieten die neuen Karten des rumänischen Atlas einen schlagenden Beweis. Die Karte II,364 pernă "Kopfkissen" zeigt am äussersten Rand des Dakorumänischen, in Bessarabien geschlossen, und in rumänischen Mundarten im Serbien und im Bulgarien vereinzelt den lateinischen Ausdruck căpătâiu = +capitaneum, dazwischen das slawische per(i)nă. In einem ähnlichen Fall etwa auf dem Gebiet des Galloromanischen würde man schliessen, dass +capitaneum die gemeinsame Unterschichte aller Mundarten ist, über die sich auf weiten Gebieten perină sekundär gelegt hätte. Ein solcher Schluss ist für das Rumänische zweifellos unrichtig. Die Mundarten, die căpătâiu aufweisen, liegen in den jungsten dakorumänischen Siedlungsgebieten, und anderseits ist căpătâiu in weiterer Bedeutung, nämlich als "Kopfende des Bettes", "Ort wo man versorgt ist", in Muntenien auch "Ende" usf. allgemein rumänisch. So ist căpătâiu in den angeführten Mundarten ein ungenauer, weiterer Ausdruck, der auch die Vorstellung der pernă mit umfasst. Alle anderen Schlüsse führen auf Irrwege.

Das heutige literarische Rumänische ist voll von Lehnwörtern, und das erklärt sich einmal aus der Notwendigkeit, in verhältnismässig kurzer Zeit aus den untereinander im Wortschatz stark abweichenden Mundarten eine Schriftsprache zu schaffen, die für alle geistigen Aufgaben ausreichte, dann aber auch aus einer gewissen Gleichgültigkeit der eigenen Sprache gegenüber. Da die sogenannte gesellschaftliche Oberschichte Rumäniens seit mehr als einem Jahrhundert das Französische als eine Art höhere Verkehrssprache ansieht, die z.B; in den früheren Jahrzehnten in einzelnen Familien auch im Briefverkehr untereinander verwendet wurde, was es das bequemste und rascheste Mittel, einen komplizierten Gedanken auszudrücken, wenn man das Frazösische mit rumänischer Endung in die eigene Sprache übernahm. So bilden in dem Wörterbuch von C a n d r e a - A d a m e s c u, Dicţionarul enciclopedic ilustrat, die französischen Lehnwörter nach M a c r e a, Dac.10, fast 30% des Gesamtwortschatzes, neben 20,5% lateinischen und 16% slawischen Wörtern. Die wenigsten davon sind in die wirkliche Volkssprache eingedrungen. Vor etwa einem Jahrhundert sind, wenn auch in viel geringerer Anzahl auch italienische Lehnwörter in die Sprache aufgenommen worden, in der medizinische Sprache auch rein lateinische Wörter wie morb oder cord für boală, inimă, so dass nun zwischen der eigentlichen rumänischen Schriftsprache und der Sprache gewisser volkstümlich schreibender Schriftsteller eine Kluft liegt, die manchen national empfindenden Rumänen mit schwerer Besorgnis erfüllt.

Der Sprachatlas, der zwar davon absieht, Bildungen rein

französischen Charakters zu verfolgen, gewährt doch manchen interessanten Einblick in das Verhältnis zwischen den jungen literarischen Lehnwörtern und den Mundarten. Die Karte I,133 verzeichnet für bolnav "krank" im Bereich der Munţii Apuseni das Adjektiv morbos, und für die Gegend des Atlaspunktes 90 im Tal des weissen Kreisch gibt Herr G. B a r b u an, dass dort muorbu für "Krankheit" als durchaus volkstümlich gefühlt wird. morbu, morbosu und andere Ableitungen von morbus sind von der sogenannten latinisierenden Schule Siebenbürgens um die Wende des 18. und 19. Jh.s in die Sprache eingeführt worden. Auffällig und charakteristisch für die Aufnahmsbereitschaft der rumänischen Landbevölkerung ist immerhin, dass auf ganz beschränktem Gebiet solche Ausdrücke ihren Weg bis zum Volk genommen haben.

Für "blass" hat das Rumänische das italienische (oder lateinische?) Lehnwort palid, dazu im Anschluss an frz. pâlir das Verbum a păli "erblassen". Hier scheint das Fremdwort eine wirkliche Lücke auszufüllen. So gibt das erwähnte Wörterbuch von Candrea Adamescu zur Erklärung von palid an "wer die Röte des Gesichtes verloren hat, gelb im Gesicht ist, searbăd". Das zutetzt genannte Adjektiv sarbăd, searbăd bedeutet zwar nicht eigentlich "blass", liegt aber begrifflich nahe, es bedeutet "fahl, matt, schal" usf. Die Karte II m 84 zeigt nun überraschend, dass dieses Adjektiv palid, das scheinbar Aussicht hatte, in die allgemeine Sprache angenommen zu werden, in wirklichkeit nirgends volkstümlich ist. Das erwähnte sarbăd, das lateinischer Herkunft ist, ist vereinzelt im Süden von Siebenbürgen und im äussersten Süden von Muntenien nachgewiesen. Der rumänische Haupttypus ist aber galben "gelb" oder Ableitungen davon, die "gelblich" bedeuten. Von genau entsprechenden Ausdrücken ist nur in Punkt 833 in Süden von Siebenbürgen păli t "erblasst" zu nennen, zu dem erwähnten Verbum păli, wo also tatsächlich der literarische Ausdruck im Begriff ist, einzudringen. Im Allgemeinen wird also zwischen "blass im Gesicht" und "gelb im Gesicht" sprachlich nicht geschieden, der alte Ausdruck für "gelb" reicht für die Bedürfnisse der Volkssprache vollkommen aus.

Dem stehen nun andere Lehnwörter gegenüber, von denen man glauben sollte, dass sie, da sie vollständig überflüssig sind, nun auf die städtischen Kreise begrenzt bleiben. II m 350 dulap "Schrank" zeigt nun das überraschende Bild, dass das frz. Lehnwort garderobe in der Bedeutung "Kleiderschrank" die ganze Walachei und den Süden der Moldau erobert hat, s. Karte 6. Die Formen sind meist verballhornt, gardirop, gardilop, haben sich auch im Geschlecht an dulap angeschlossen usf. Verantwörtlich für das Eindringen dieser Fremdkörper in die Volksmundart ist die Stadt, zunächst Bukarest, dann die Provinzstädte, die mit billigen Ein-

richtungsgegenständen von Bukarest aus versorgt werden. Der rumänische Bauer bewahrt seine Kleider und Wäsche nicht in Schränken, sondern in selbstgemachten Truhen. Mit dem Kleiderschrank als dem Zeichen einer scheinbar höheren Kulturstufe ist so auch die snobistische Bezeichnung des Schrankes eingedrungen. Ein anderes sogenanntes Kulturlehnwort in den Mundarten deckt die Karte II m 79 se rade ("er rasiert sich") auf. In der Walachei und einem grossen Teil der Moldau wird dafür das von dem Lehnwort bărbier "Haarschneider" abgeleitete a bărbieri gebraucht [10]). Es ist nun bemerkenswert, zu sehen, wie das Gebiet von garderobă und das von se bărbiereşte überraschend genau zusammenfällt. So zeichnet sich hier eine neue Sprachlandschaft ab, die übrigens eine ganz alte Sprachlandschaft fortsetzt, die hier nun durch die gleiche Abhängigkeit von der städtischen Kultur zusammengehalten wird.

Ein anderes Lehnwortproblem stellt die Karte II, 403 cârjă "bâton courbé en crosse", also "Krummstab, auf den man sich beim Gehen stützt". Wiederum hat hier der grösste Teil der Walachei und einzelne Mundarten der Moldau das Lehnwort baston, das nach dem DAR I, 512 schon zu Beginn dea 18. Jh.s belegt ist und aus ital. bastone stammt. Das Problem kompliziert sich dadurch, dass bei den Aromunen die Form băstune, im Meglenitischen die Form băstun angegeben wird, so dass es den Anschein hat, als würde das allgemein romanische bastone, REW 982, hier volkstümlich erhalten sein. Soll das italienische bastone auch zu den abgesprengten süddanubischen Rumänen gedrungen sein, etwa als Ausdruck einer höheren Kultur, und sich dort an die volkstümliche Lautentwicklung angepasst haben ? Nur eine ganz genaue Kenntnis der Kultur dieser Bevölkerung wird hier eine Antwort geben können. Nach der heutigen Verbreitung von baston, băstune wäre man fast versucht, anzunehmen, dass băstune ehemals auch im muntenischen Gebiet volkstümlich entwickelt vorhanden war und dass das italienische Wort nur eine Umgestaltung des einheimischen Wortes zur Folge gehabt hätte. Dafür fehlen aber, einstweilen wenigstens, parallele Beispiele.

Schon in den früheren Ausführungen habe ich gelegentlich angedeutet, dass ich in dem Gebiet der Munţii Apuseni, im Siebenbürgischen Erzgebirge, ein altes Kerngebiet des Rumänentums sehe. Ähnliche romanische Volksreste hat es auch in Pannonien gegeben, wo sie sich bis zur ungarischen Landnahme nachweisen lassen. Die romanische Bevölkerung der Munţii Apuseni wurde vor der Entnationalisierung dadurch bewahrt, dass vom Nordwesten, vielleicht auch vom Süden her, rumänische Bevölkerung zuströmte und mit ihr verschmolz. Dabei fand ein Sprachausgleich statt, wie dies ähnlich oben bei den erhaltenen Resten des Romanentums südlich der Donau angenommen wurde. In diesen Tatsachen ist auch die Erklärung der

folgenden Erscheinung begründet, die gleichfalls durch die Karten des Atlas aufgedeckt wurde. Die für das Urrumänische zu erschliessende Form des Ind. Praesens des Hilfsverbums "sein" ist in der 3. Plural suntu, dazu die Kurzform su. Im Nordwesten des Dakorumänischen tauchen dafür die Formen sâmptu, sâmt(u), sâm auf, mit einem charakteristischen -m-, das sonst nirgends nachweisbar ist. Diese Formen liegen im Bereich des im Rumänenaufsatz erschlossenen nordwestlichen Kerngebietes, und schieben sich darüber hinaus gegen den Nordosten zu ins Gebiet der Munţii Rodnei, wo aus anderen Gründen eine sehr alte Einwanderung aus dem Gebiet des Erzgebirges zu erschliessen ist.

Der Übergang von sântu zu sâm(p)tu kann aus den bodenständigen Entwicklung der Mundart heraus nicht verstanden werden. Im normalen Entwicklunsverlauf liegt vielmehr die Entwicklung von m-t zu nt, s.z.B. die Forman von limite, REW 5348, oder amita REW 424 usf. Der Wandel von n>m setzt ein ursprünglich nachfolgendes b,p voraus, das selber ursprünglich sein kann oder aus dem Guttural der Lautgruppen ks, kt und ă entstanden ist. So ist +franxi (für fregi), +franctum (für fractum) zu frâmpsi, frâmptu, arom. frîmsu, frîmtu usf. geworden. Es liegt hierin ein altes Lautproblem des Ostromanischen, auf das ich hier nicht eingehen kann. In der Weiterentwicklung dieser Tendenz ist, ohne dass im Einzelfall die Gründe der Entwicklung bisher aufgedeckt werden konnten, analogische Ausdehnung bzw. Rückbildung des Vorgangs erfolgt. So ist, ohne dass hier die angeführte lautliche Grundlage vorliegt, sentire, sent(i)o, das im Aromunischen noch als sintu erhalten ist, im Dakorumänischen zu sinţi, simt geworden, und nur ganz alte, die Sprache des westlichen Dakorumänischen bewahrende Texte wie der Psalter von Şchei haben die unbeeinflusste Form sinţi erhalten.

Die Bevölkerung der Munţii Apuşeni, die bei der Verschmelzung mit den zugeströmten rumänischen Elementen ihre Sprache an die der zugewanderten Bevölkerung anpasste, übernahm also die Form simţi für ihr eigenes senti, sintir; und als für das eigene sento oder sento für sentio die fremde Form sîntu angenommen wurde, wurde diese Form auch für die Entsprechung der 1. Sing. bzw. 3. Plur. des Hilfsverbums "sein" eingesetzt, die mit der angeführten Form von sentire homonym war, jedenfalls die gleiche anzupassende Lautgruppe -nt- aufwies. Ob sich der Vorgang in dieser Form abgespielt hat oder in Nachahmung einer anderen, ähnlich gebauten fremden Sprachform, jedenfalls setzt die Umgestaltung von sîntu "sunt, sum" zu sîmtu die Übernahme einer fremden Sprachform voraus, eine Episode aus dem Sprachausgleich zwischen der altheimischen romanischen Bevölkerung und der zugewanderten rumänischen.

Wer einmal die Tatsache anerkennt, dass im westlichen Dakorumänischen Spuren einer anderen Latinität zu finden sind als im Urrumänischen des Ostens, dann werden auch andere Erscheinungen des Dakorumänischen durchsichtig, die man sonst nur auf Umwegen erklären könnte. Wenn es auch durchaus nicht allgemein gültig ist, dass die einfachere Erklärung derkomplizierteren vorzuziehen ist, so wird nun eben hier die Erklärung einfacher, wenn das Prinzip als solches anerkannt wird. Die Karte I m 410 eu sugrum "ich erwürge" zeugt in der literarischen Form ein Verbum, das eine schon lateinische Bildung +subgrumare zu lat. grumus "Kehle" fortsetzt, s.REW 3888. Aus verschiedenen Gründen muss die Bildung schon vulgärlateinisch sein. Für das Urrumänische ist sie durch ihr Vorhandensein im Aromunischen gesichert. Nach der Karte ist das Verbum in der Walachei zuhause, fehlt grösstenteils in der Moldau und in Bessarabien, war aber in der Moldau ehemals vorhanden, denn der heutige Ausdruck, eine Ableitung von gât "Hals" (gâtui) ist deutlich eine Neubildung, deren Grund noch erwähnt werden wird. Dann findet sich sugruma strichweise im westlichen Dakorumänischen 11).

Daneben ist ein 2. Typus im westlichen Dakorumänischen vorhanden, der nur in den Grenzgebieten gelegentlich in das rumänische Altreich hinüberreicht, nämlich sugușa, das gleichfalls lateinischer Herkunft ist. Das Stammwort ist als gușă "Kropf" im Rumänischen erhalten. Da aber rumänische Neubildungen mittels des Praefixes sub- nicht gebildet wurden, muss eine schon lateinische Bildung +subgusiare angesetzt werden. Eine ähnliche italienische Ableitung von dem gleichen Stammwort lebt in tragugiare "verschlingen" weiter, s.PUSC.Et.Wb.747. Wo auf der beigegebenen Karte kein besonderes Wort verzeichnet ist, sind für das Verbum Neubildungen wie "ich nehme beim Hals, beim Kopf" usf., oder Neuableitungen von Ausdrücken für Hals, Kehle u.ä. in Gebrauch.

Das Kartenbild zeigt ganz deutlich, dass der Typus sugușa der eigentliche Ausdruck des westlichen Dakorumänischen war, und dass sich anlässlich der bei der Besprechung von giezna erwähnten Wanderung das sugruma der östlichen Verkehrssprache stellenweise über sugușa legte. Die Gegner der bodenständigen westlichen Entwicklung des Rumänischen werden dagegen einwenden, dass sugruma gewiss der ursprüngliche rumänische Ausdruck war, dass aber sugușa eine Kreuzung von sugruma mit gușă "Kropf" sei, nicht eine schon lateinische Bildung. Darauf ist zu erwidern, dass gerade im Gebiet von sugușa "erwürgen" der Ausdruck für "Hals","Kehle", grumaz ist, s.II,46. Wenn also hier einmal das Wortpaar sugruma, grumaz bestanden hätte, dann hätten sich beide Wörter gegenseitig festgehalten. In der Moldau ist aus einem nicht erkennbaren Grund grumaz zu gurmaz umgestaltet worden. Die Folge davon war,

dass das Verbum sugruma den Zusammenhang mit dem Stamme grum-, gurm- verlor, in der Sprache isoliert wurde, und daher durch die verständliche Neubildung gâtui ersetzt wurde. +subgusiare ist also zweifellos eine alte lateinische Bildung, und die Frage kann nur die sein, ob dieser lateinische Ausdruck aus dem Gebiet der Munţii Apuseni in das Rumänische drang oder aus dem Romanengebiet des Timoktals. Die letztere Annahme ist unwahrscheinlich, weil wir dann sugusa in erster Linie in Oltenien und im Süden des Banats finden müssten. So bleibt nur die Annahme bestehen, dass hier ein echtes Relikt aus dem Romanischen des siebenbürgischen Erzgebirges vorliegt.

Was ich bisher angeführt habe, deutet die grossen Probleme an, die durch die Veröffentlichung des Sprachatlas einer Lösung nähergebracht werden können. Auch eine Fülle von kleinen Fragen werden durch die veröffentlichten Materialien geklärt. In meiner Untersuchung über die Mundart von Şerbăneşti habe ich auch Aufnahmen in der Şerbăneşti benachbarten Gemeinde Tîmpeni gemacht. Der Name Tîmpeni ist etymologisch klar, er gehört zu dem Stamm timpa "steiniger Abhang", der in der Toponomastik Rumäniens und Süditaliens stark vertreten ist, s.l.c.S.188. Die heutige Aussprache ist aber nicht Tâmpeni, wie es zu erwarten wäre, und wie auch die offizielle Form ist, sondern Timpeni mit reinem i. Die Karte I m 253 zeigt nun, dass für literarisches tânăr "jung" die Aussprache tinăr mit Übergang von tâ zu ti in Oltenien, im Banat und im Süden von Siebenbürgen weit verbreitet ist; die heutige Aussprache des Namens ist also von der aus dem Norden zugewanderten Bevölkerung beeinflusst, deren Spuren sich auch sonst in der Mundart nachweisen lassen. Ergänzungen zu veröffentlichten Dialektstudien liessen sich jetzt in Menge geben.

Die bisherigen Ausführungen haben den grundlegenden Unterschied hervorgehoben, der zwischen der Entwicklung der westromanischen Sprachen und dem Rumänischen besteht. Daneben aber wiederholen sich die allgemeinen sprachlichen Probleme ohne Rücksicht auf die verschiedenen ethnischen Voraussetzungen, Probleme, die sich mutatis mutandis auf allen bisher veröffentlichten Sprachatlanten vervolgen lassen. So zeigt z.B. die Ortschaft 315 an der ungarischen Grenze für frate "Bruder" die Form frakye, s.I m 219, und der südlich davon gelegene Punkt 59 schwankt zwischen frakye und fratye. Es scheint also ein Wandel von ty zu ky vorzuliegen, während im Allgemeinen im Romanischen ky zu ty wird und nicht umgekert. In Wirklichkeit liegt eine falsche Rückbildung vor, wie sie ähnlich Gilliéron schon vor 30 Jahren in den französischen Mundarten nachgewiesen hat. Die Karte deoache (sprich deoakye) "er trifft mit dem bösen Blick" hat nach I m 332 in Punkt 315 die literarische Aussprache mit ky, 59 und die sonstige Umgebung aber die Form deoatye mit der

normalen Weiterentwicklung der Lautgruppe ky zu ty. Es ist also hier eine unter literarischem Einfluss stehende Rückbildung von ty zu ky eingetreten, und bei dieser Rückbildung wurde auch etymologisch richtiges ty wie in fratye mitgenommen. Es handelt sich dabei um einen Fall der sogenannten "Überentäusserung", s. Sprachgeographie S.14 f. Wie hier fratye zu frakye falsch rückgebildet wird, so auch fetye "Mädchen" zu fekye, s. I m 275.

Eine allgemeine Beobachtung, mit der ich diesen Bericht schliessen möchte, ergibt sich aus II m 374, oglindă "Spiegel". Das Wort ist eine Rückbildung von dem Verbum oglindi, oglinda "bespiegeln", das aus dem Slawischen stammt, eigentlich "ansehen" bedeutet. Nach der Karte II m 373 a se uita (în oglindă) "(in den Spiegel) schauen" ist für "schauen" überall das lateinische a se uita gebräuchlich, s. auch II m 13 a se uita "regarder". Nur im Nordwesten des Dakorumänischen und in einigen davon abhängigen Mundarten im Norden der Moldau findet sich für "schauen" das gleichfalls lateinische a căuta, das eigentlich "suchen" bedeutet. In dem Gebiet von căuta "anschauen" wird nun der Spiegel (literarisiert) als căutătoare bezeichnet, d.i. eine -oria-Ableitung von dem Verbum a căuta, nach einem schon lateinischen Bildungsprinzip, das sich auch im frz. miroir "Spiegel" zu mirer "genau ansehen" zeigt. Warum tritt diese ganz natürliche Ableitung nur in dem Gebiet auf, wo für "schauen" a căuta gebräuchlich ist ? Warum sagt man z.B. in Maramuresch a se căuta în căutătoare, im übrigen Rumänien aber mit zwei Stämmen a se uita în oglindă, und nicht în uitătoare ? Weil uitătoare zu a uita "vergessen" bezogen werden würde, es würde also eine falsche Ideenassociation entstehen, die die Ableitung †uitătoare unmöglich macht. Über diese Erscheinung der irreführenden Ideenassociation siehe Sprachgeographie S.53.

Das grosse Werk, das in so wohlüberlegter, auf bester Sachkenntnis beruhender Weise von Puşcariu und seiner Schule vorbereitet und dank dem wissenschaftlichen Opfermut seiner Mitarbeiter Petrovici und Pop so rasch in die Tat umgesetzt wurde, bietet der philologischen Forschung des Rumänischen auf lange Dauer wertvollstes Material. Ein kleiner Teil der Ernte ist erst eingebracht, und schon zeigen sich auf Schritt und Tritt neue Einsichten und Ausblicke. Der neue Atlas wird stets ein Ruhmestitel der Philologen des Museums der Rumänischen Sprache sein, die mit geringen Mitteln, aber umso grösserer wissenschaftlicher Begeisterung ein Werk geschaffen haben, um das sie andere Länder mit Recht beneiden können.

Ernst Gamillscheg (Tübingen)

Anmerkung. Der vorliegende Bericht wurde 1943 geschrieben und ist

in Band 9 der SÜDOSTFORSCHUNGEN, 1944/45 abgedruckt worden, doch ist bis auf wenige Exemplare der ganze Jahrgang dieser Zeitschrift durch Bombenschaden vernichtet, also niemals ausgegeben worden. Von späteren Besprechungen ist auf A. K u h n, 60 Jahre Sprachgeographie in der Romania, Romanistisches Jahrbuch I (1949) S.49 f. und Sever P o p, La Dialectologie I.S.709 f. hinzuweisen.

Über das Schicksal der zuletzt in Hermannstadt liegenden noch nicht veröffentlichten Materialien des rumänischen Sprach-Atlas ist dem Referenten nichts Authentisches bekannt.

NOTEN:

1) Atlasul linguistic român, publicat ... de Muzeul Limbii Române din Cluj, sub conducerea lui SEXTIL PUŞCARIU. Partea I, Vol.I: Părţile corpului omenesc şi boalele lui, de SEVER POP. Cluj 1938. - Vol. II: Familia, Naşterea, Botezul, Copilăria, Nunta, Moartea. De SEVER POP. - Partea II, Vol I. A. Corpul Omenesc, boale (şi termeni înrudiţi). B. Familia, naşterea, copilăria, nunta, moartea, Vieaţa religioasă, sărbători. C. Casa, acareturile, curtea, focul, mobilierul, vase, scule, de EMIL PETROVICI. Sibiu-Leipzig, 1940. - Dazu die kleine Ausgabe: Micul Atlas Linguistic Român: Partea I, Vol.I, Cluj, 1938; Partea I, Vol.II, Sibiu-Leipzig, 1942; Partea II, Vol.I, Sibiu-Leipzig, 1940. Die Bände werden im Folgenden als I (d.i. erster Teil) bzw. II (d.i. zweiter Teil) mit Angabe der Kartennummer zitiert. Bei der kleinen Ausgabe wird den Angaben I bzw. II noch ein m. (d.i. mic "klein") hinzugefügt.

2) E. GAMILLSCHEG, Die Mundart von Şerbăneşti-Tituleşti (Gerichtsbezirk Olt, Kreis Vedea) Jena und Leipzig, 1936. Berliner Beiträge zur Romanischen Philologie VI, 1-2.

3) Im äussersten Westen wird angegeben fată de mărit(u). Măritu ist ein anderes von a mărita rückgebildetes Verbalsubstantiv, s.z.B. bei Tiktin 955: că măritu-i lucru mare "denn das Heiraten ist eine grosse Sache".

4) Academia Română. Dicţionarul limbii române.

5) Das druckfertige Manuskript ist in den Kriegswirren verloren gegangen.

6) Die Beschränkung der türkischen Lehnwörter auf die alten rumänischen Fürstentümer ist schon von REICHENKRON, Ungarische Jahrbücher XX, 23 hervorgehoben worden.

7) Die süddanubischen Mundarten haben dafür das entsprechende slawische tetă und in einzelnen bessarabischen Mundarten und in Mundarten der früheren russischen Moldaurepublik ist das russische tjotja in der Form čoče, kyokye eingedrungen.

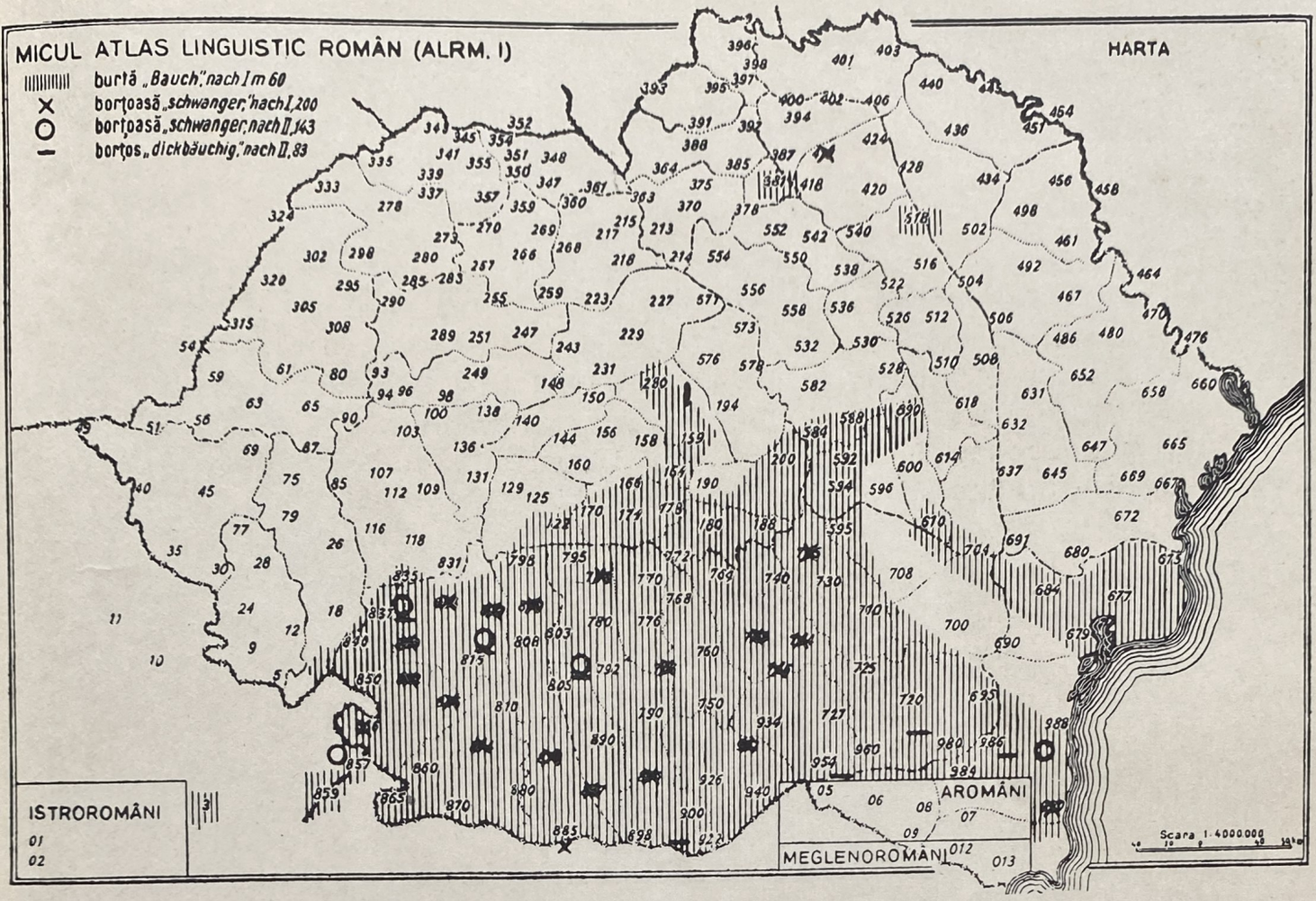
8) Als einen Nebenbeweis für die Bodenständigkeit des Romanentums im Siebenbürgischen Erzgebirge habe ich in der Rumänenbroschüre die Tatsache angesehen, dass gerade dort die nichtromanische Lautgruppe sl nach einem alten, im Vulgärlateinischen schon wirksamen und später auf galloromanischem und auf italienischem Gebiet noch nachweisbaren Prinzip durch skl wiedergegeben wird - ein Beweis für das rein lateinische, vom Slawischen noch nicht beeinflusste Lautsystem dieser romanischen, in die Gebirge geflüchteten Bevölkerung. Dem ganzen Charakter dieser Broschüre entsprechend bin ich dort auf Einzelheiten nicht eingegangen. Dadurch ist es wohl auch zu erklären dass gewisse Kritiker (z.B. zuletzt LADISLAV GÁLDI, Teoria e realtà nella storia della Romanità orientale, Budapest, Teleki-Institut, 1943) gegen diese Erklärung z.B. einwenden, dass in l a t e i n i s c h e n Wörten mit der Lautgruppe -skl- diese Gruppe heute in der Form sky- erscheint, (excloppus, d.i. vulgärlat. scloppus > șchiop), während skl in rum. sklab für slab erhalten bleibt. Es handele sich also bei dem Übergang von slab zu sklab um eine junge Erscheinung des Rumänischen. Die Palatalisierung des Anlauts von scloppus zu sklyopu ist eine Erscheinung des Vulgärlateinischen etwa der Zeit des 2./3. Jh.s, die Lautanpassung von slab zu sklab hat sich zu der Zeit abgespielt, als die Romanen der Munții Apuseni die allgemeine rumänische Verkehrssprache übernahmen, also ein Jahrtausend später. Es ist also gar nicht einzusehen, was der Einwand Herrn GÁLDIS bedeuten soll. Es war mir natürlich bekannt, dass CAP. Arom. 149 im aromunischen Gebiet des Olymp die gleiche Entwicklung von sl zu skl nachgewiesen hat (s.zu dieser Frage auch WEIGAND, Balkanarchiv 4,28 f.; PHILIPPIDE, Orig. II,579; TREIMER, Balkanarchiv II, 292 usf.), wo also gleichfalls für slăbi, slăbință Formen wie sklăy'i, sklăbintsă leben usf. Das beweist aber nicht, was Gáldi glauben möchte, dass der Übergang von sl zu skl ein Lautwandel ist , der in der Natur der Sache liegt, sondern, dass die gleiche Voraussetzung auch an verschiedenen Punkten das gleiche ergebnis hat. Die urrumänische Verkehrssprache wird in Gebiete getragen, deren Bevölkerung rein romanisches oder auch griechisches Lautsystem hat, und die Reaktion ist der angführte Lautersatz. Die Frage ist nur, ob diese Bevölkerung im Gebiet des Olymp altromanisch war, was nach den angeführten Namen durchaus möglich ist, oder ob hier

griechisches Substrat die Weiterentwicklung bedingt.

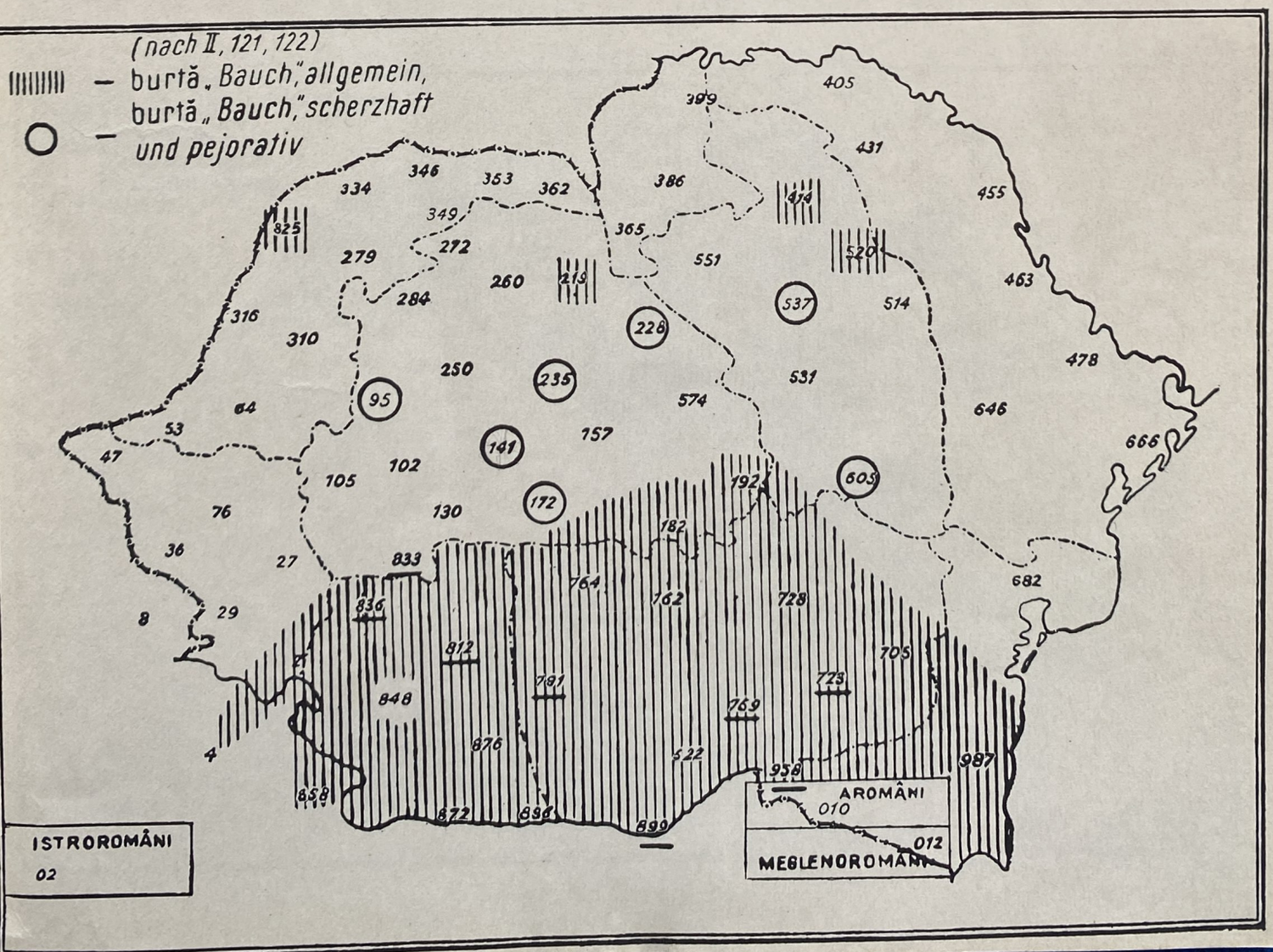
9) Mann könnte den Untergang von cusurin im Dakorumänischen daraus erklären, dass mit dem Eindringen des türkischen cusur "moralisches oder körperliches Gebrechen" zwischen cusur und cusurin eine Ideenverbindung entstanden wäre, die begreiflicherweise vermieden werden musste. Ich habe aber schon darauf hingewiesen dass die türkischen Lehnwörter nur im rumänischen Altreich eingedrungen sind. Wäre diese Deutung richtig, dann musste man Spuren von cusurin wenigstens im Westen des Dakorumänischen finden.

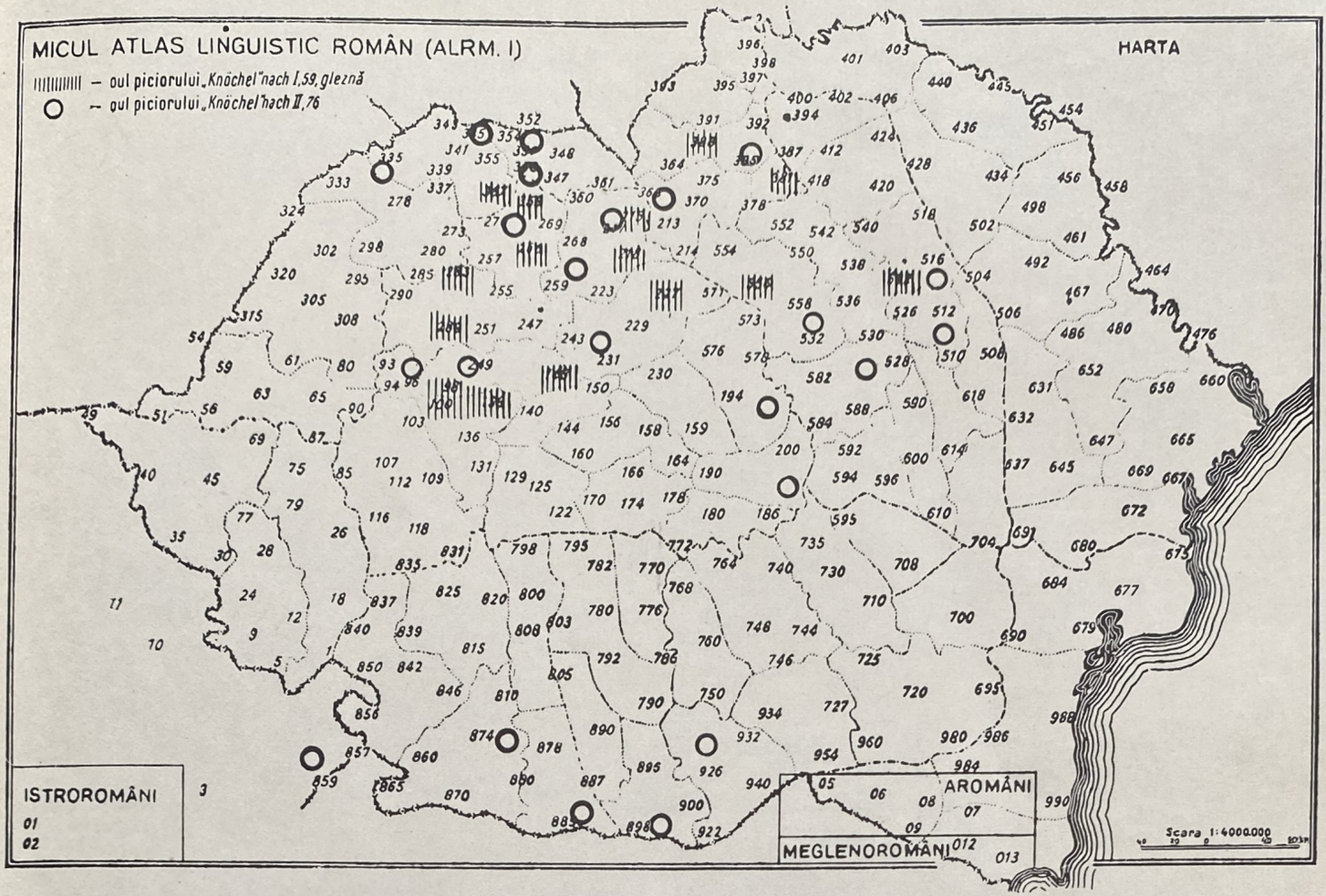
10) Nach dem DAR I, 495 ist bărbier ein schon im 17. Jh. eingedrungenes Lehnwort, das unmittelbar aus dem Griechischen aufgenommen wurde. bărbieri ist aber eine junge Neubildung. Auf dem Lande unterscheide man scherzhaft zwischen a rade und a bărbieri. Das erste wird nur von Schweinen gebraucht, bărbieri von den Menschen.

11) Der Atlaspunkt 846 in Oltenien bezeichnet eine Siedlung, die aus dem nördlichen Siebenbürgen stammt.

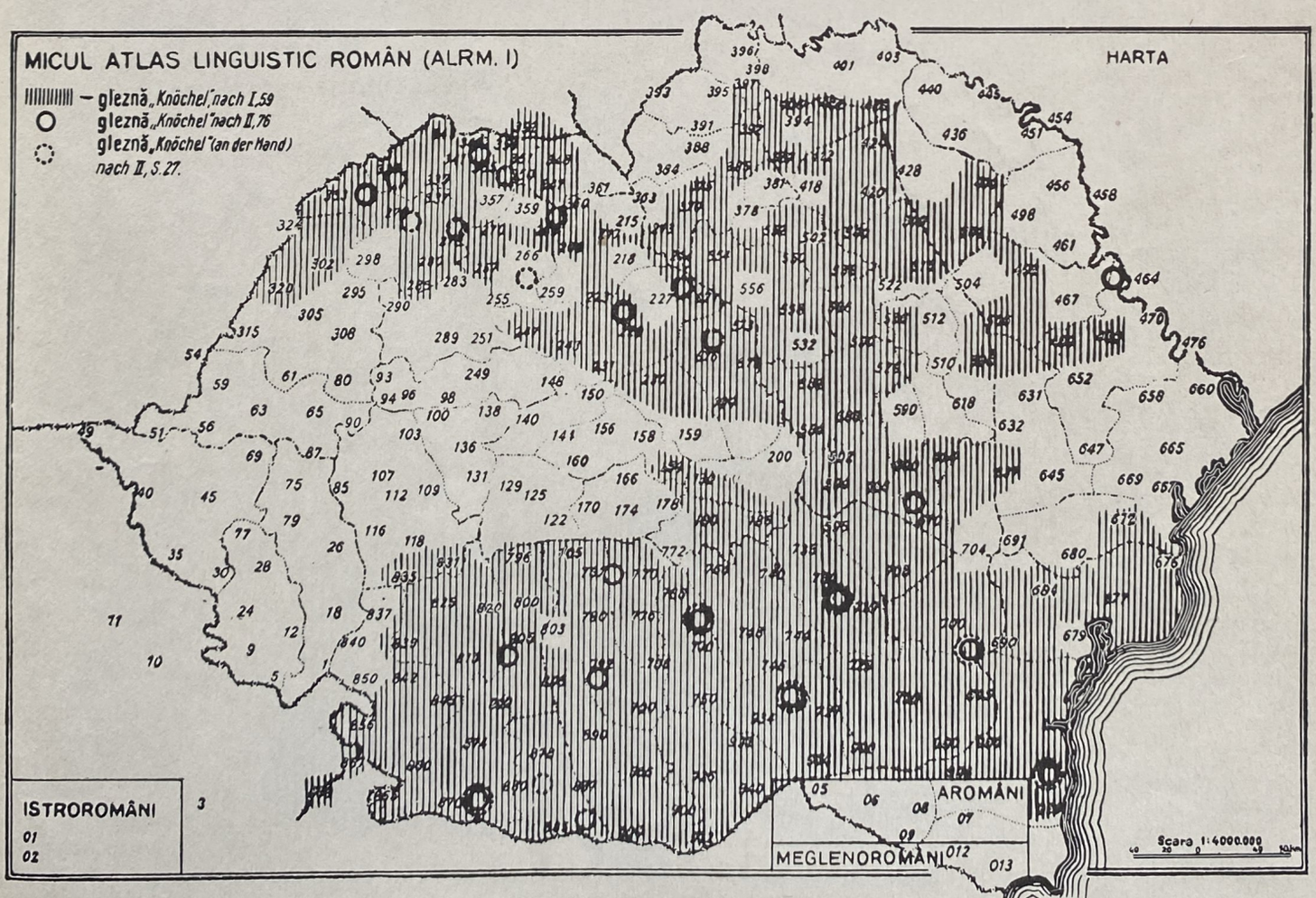

MICUL ATLAS LINGUISTIC ROMÂN (ALRM. I)
HARTA
burtă „Bauch," nach I m 60
bortoasă „schwanger," nach I, 200
bortoasă „schwanger," nach II, 143
bortos „dickbäuchig," nach II, 83
ISTROROMÂNI
01
02
AROMÂNI
MEGLENOROMÂNI
Scara 1:4000000

Karte 1

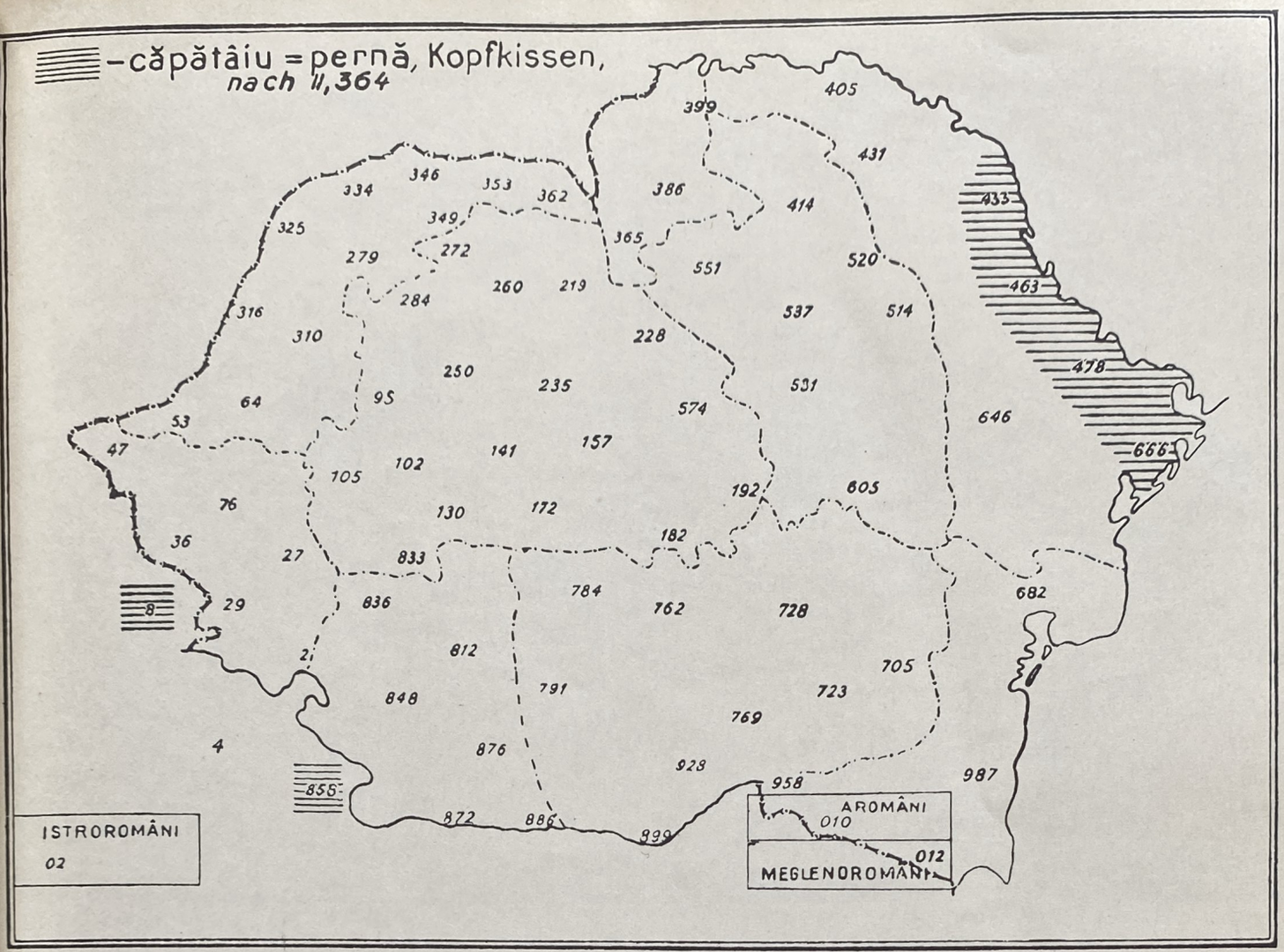

(nach II, 121, 122)
burtă „Bauch," allgemein,
burtă „Bauch," scherzhaft
und pejorativ
ISTROROMÂNI
02
AROMÂNI
010
012
MEGLENOROMÂNI



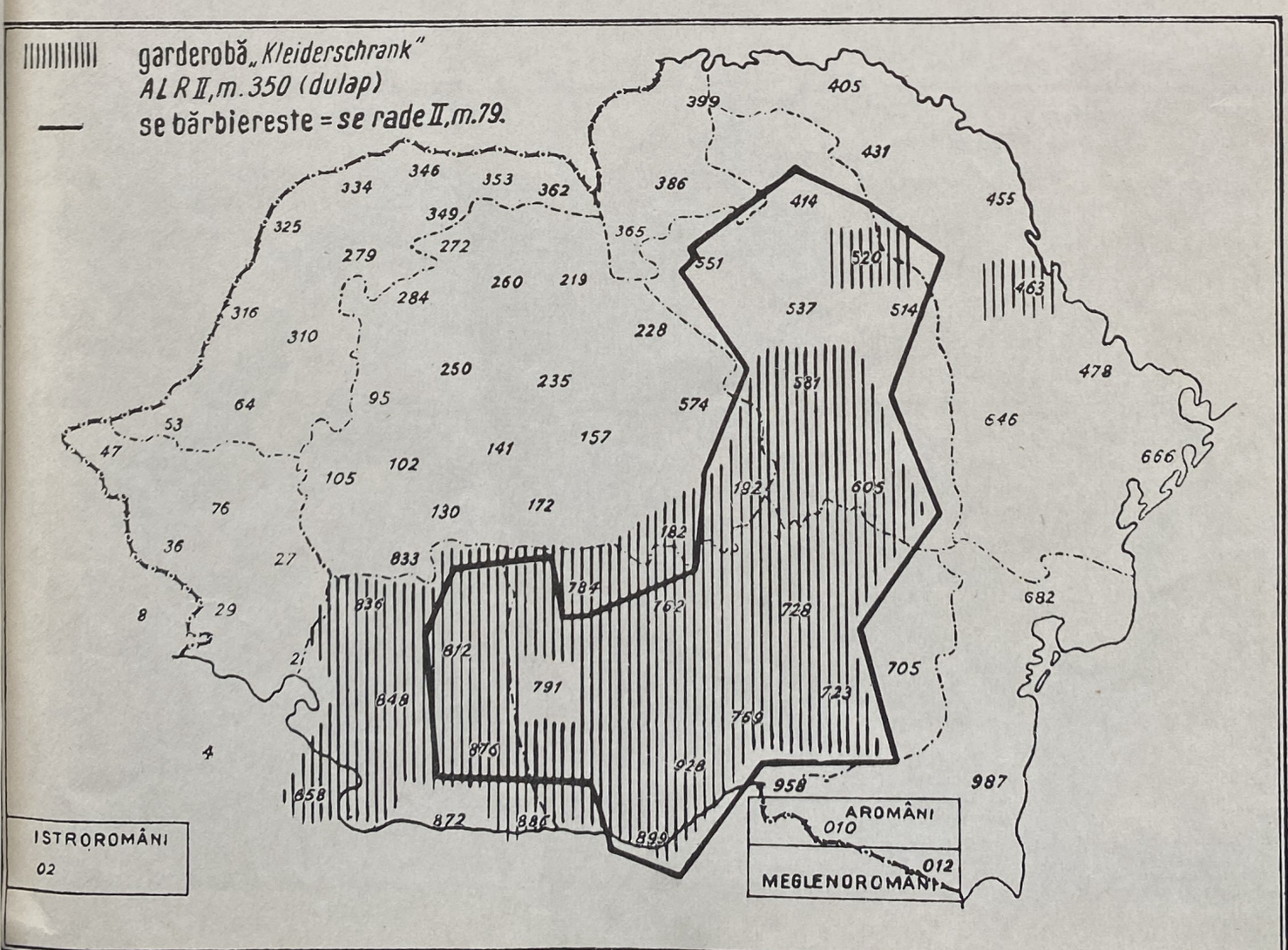
Karte 3

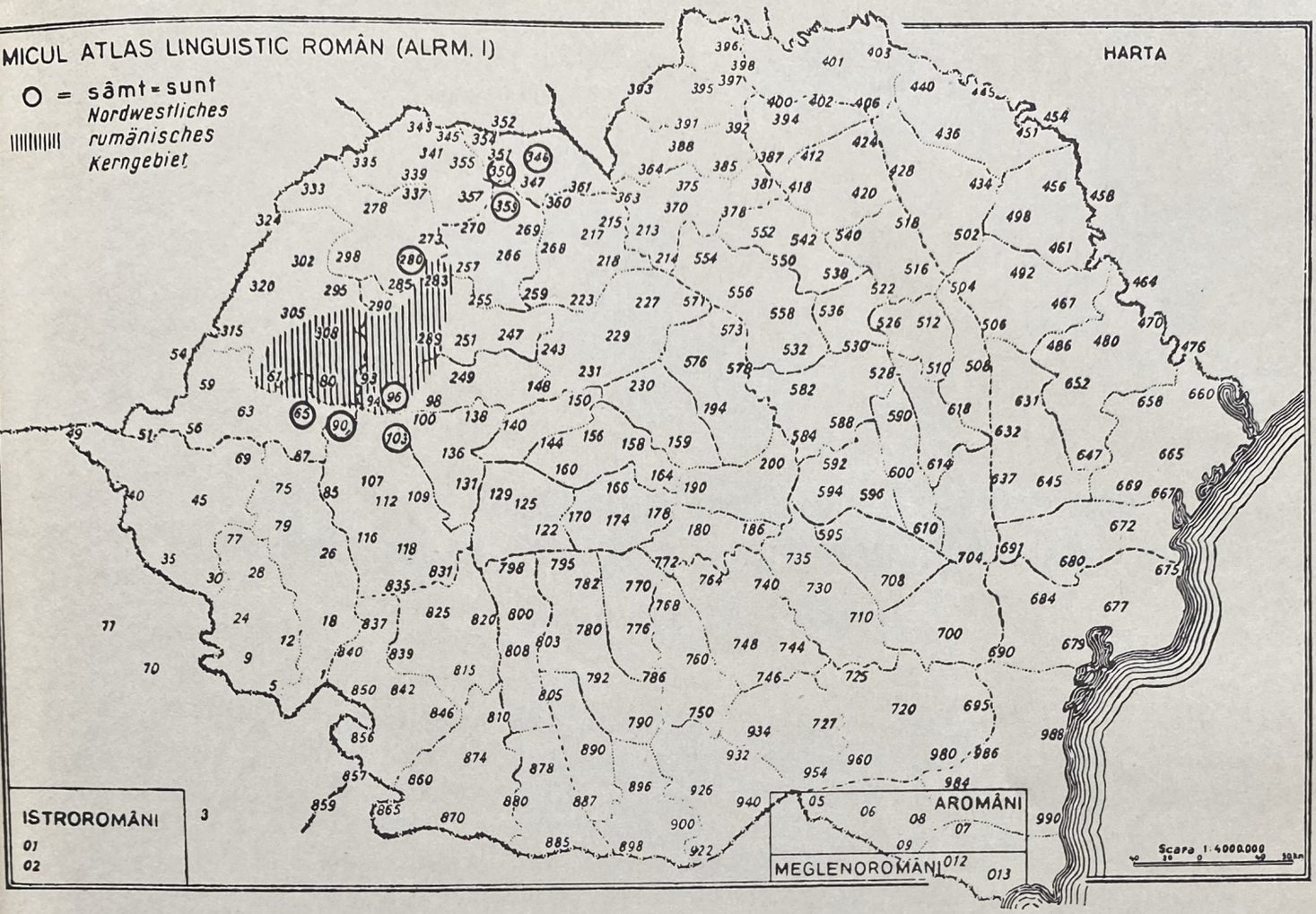


Karte 4

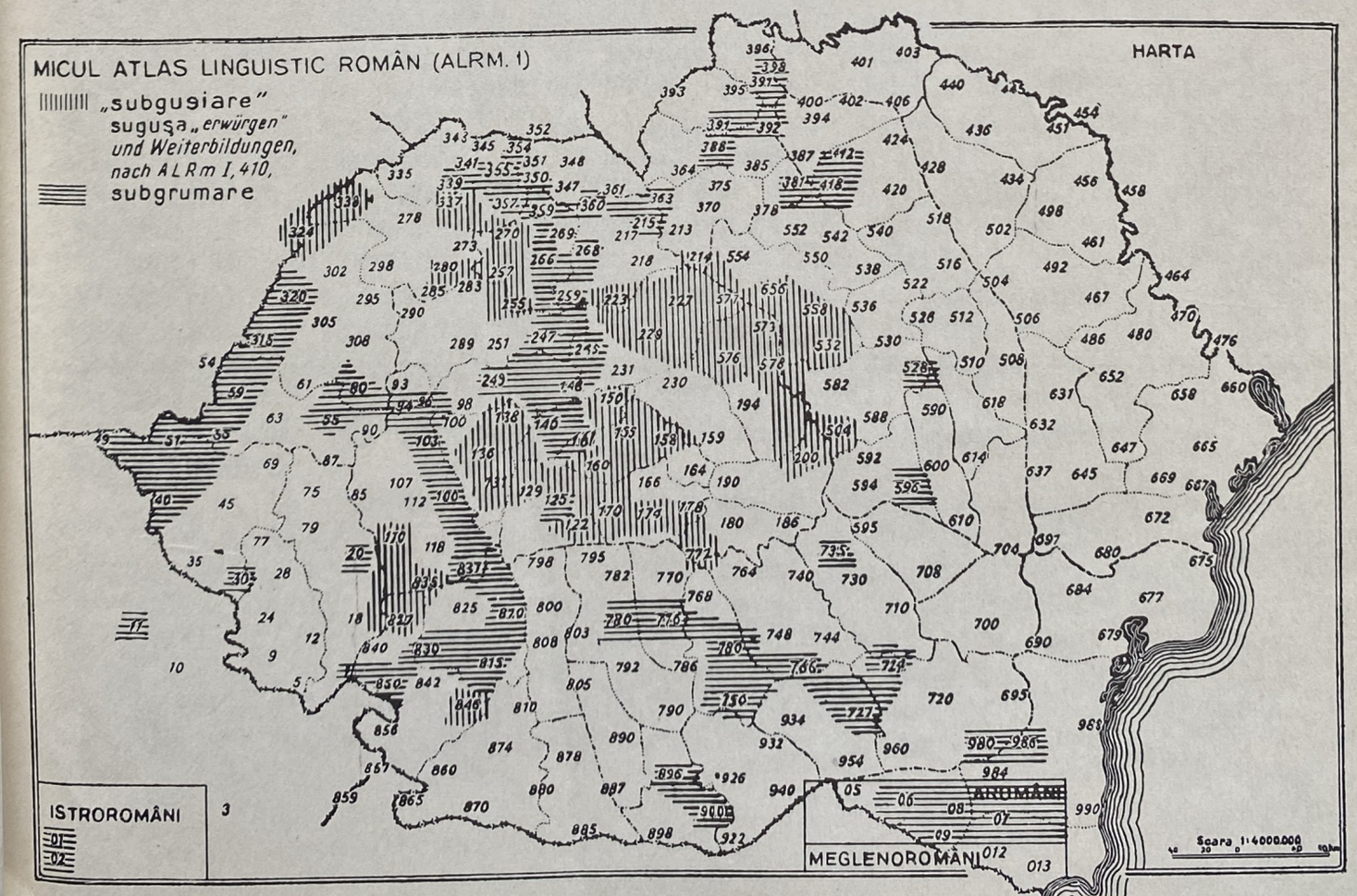

-căpătâiu = pernă, Kopfkissen,
nach II,364
ISTROROMÂNI
02
AROMÂNI
010
MEGLENOROMÂNI
012

Karte 5


garderobă „Kleiderschrank"
ALR II, m. 350 (dulap)
se bărbiereste = se rade II, m. 79.
ISTROROMÂNI
02
AROMÂNI
010
MEGLENOROMÂNI
012



Karte 7



Karte 8

INFLUENCES DU PSAUTIER HUGUENOT DE CLEMENT MAROT ET DE THEODORE DE BEZE DANS LA LITTERATURE ROUMAINE ANCIENNE

par Carlo Tagliavini

Chaque romaniste sait que la langue roumaine a, pour la linguistique romane une importance extraordinaire; la position isolée du roumain, le détachement de l'Occident, le caractère rural et pastoral de l'ancienne vie roumaine, l'absence de l'influence du latin de l'église, l'absence d'une rennaissance et d'un humanisme, le caractère tout à fait spécial des couches additionnelles étrangères etc., tous ces facteurs donnent au roumain une place à part, et de toute première importance, parmi les langues romanes. On pourrait même dire que le roumain est, après le sarde, la langue romane qui, par rapport au latin, a le caractère le plus archaïque. Toute autre est la position de la littérature roumaine parmi les autres littératures romanes; elle a aussi, c'est vrai, une place à elle, tout à fait différente de celle des autres littératures romanes occidentales, mais son importance est presque négligeable pour le romaniste. Le plus ancien texte écrit en roumain remonte au début du XVIe siècle (la lettre du boyard Neacşu de Câmpulung de 1521), c'est à dire, à une époque où toutes les autres littératures romanes (à la seule exception de la littérature rétoromane qui ne doit sa vie qu'à la Réforme protestante) avaient déjà produit de grands chefs d'oeuvre comme la Chanson de Roland, le Cantar de mio Cid, la Divina Commedia, etc.. Et même après les premiers documents écrits, l'ancienne littérature roumaine nous donne presque exclusivement des traductions du vieux slave de livres religieux, quelques chroniques, des vies de saints, quelques livres populaires traduits ou imités. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle et à au début du XIXe, qu'on trouve les débuts d'une littérature roumaine ayant une valeur esthétique.

Si le regretté linguiste roumain Sextil Puşcariu a pu fixer dans un discours à l'Académie, devenu classique, la position du roumain parmi les autres langues romanes, il est presque impossible (l'historien Niculae Iorga a vainement tenté de le faire) de fixer la place de la littérature roumaine parmi les littératures romanes, ou du moins, dans cette partie de la philologie romane qui a comme objet l'étude des littératures comparées, les influences réciproques, etc., et qui se borne, en général, à la période du Moyen-Age. On pourrait bien

fixer la place de la littérature roumaine du XIXe et du XXe siècle parmi les littératures européennes; on peut et on doit le faire, mais ceci fait déjà partie de cette étude des littératures comparées de l'Europe, ou si l'on veut, du monde entier, étude qui excède les limites de la philologie romane.

Nous trouvons néanmoins dans l'ancienne littérature roumaine des influences occidentales, latines et italiennes surtout, qui s'insinuent par l'intermédiaire du polonais (en Moldavie), du hongrois (en Transylvanie) et du néogrec (en Valachie). C'est ainsi que l'humanisme occidental, à travers les universités polonaises et hongroises, a pu influencer certains auteurs roumains. Pour ce qui est de la France et de la littérature française, son influence a été très faible jusqu'au XIXe siècle, lorsqu'elle devient absolument prépondérente dans les Principautés danubiennes; les romantiques français, l'esprit de la grande révolution, la pensée moderne, etc., ont complètement transformé la société et la littérature roumaines. Mais il reste toujours que, dans le domaine de la littérature roumaine ancienne, les influences françaises ont été de peu d'envergure.

L'ancienne littérature religieuse roumaine, reflète tout de même les influences de certaines réformes de l'occident. Suivant la théorie du regretté Nicolae Iorga-théorie suivie par certains philologues roumains dont il suffira de nommer Candrea et Puşcariu-les plus anciennes traductions de textes religieux en roumain seraient la conséquence de la propagande de l'hérésie hussite; l'hussitisme de la Bohème et de la Slovaquie aurait gagné les régions du Maramureş, région que nous indiquent certaines caractéristiques dialectales des premiers textes religieux roumains (comme le Codicele Voroneţean, la Psaltirea Şcheiană, etc.). Une de ces caractéristiques dialectales est le rhotacisme de -n- intervocalique. Dans ce cas, il faudrait admettre que les plus anciens textes religieux roumains remontent à la seconde moitié du XVe siècle, même s'ils ne nous sont connus que par des copies du XVIe siècle.

Suivant la théorie d'Ovid Densuşianu et de son élève Alexandru Rosetti, les traductions des premiers textes religieux roumains, ne seraient pas antérieures au XVIe siècle; elles seraient la conséquence de la Réforme Luthérienne. L'influence luthérienne est très nette et évidente dans le premier cathéchisme roumain imprimé à Sibiu (Hermannstadt) en 1544 et dont on ne connait malheureusement pas l'original (le texte nous est livré, plus ou moins exactement, par des copies postérieures). Même dans les livres imprimés par le diacre Coresi-entre 1559 et 1581-on trouve des traces, plus ou moins évidentes, de l'influence luthérienne. L'aspect extérieur de ces livres était pourtant tout à fait orthodoxe, pour ne pas entraîner les anathèmes de l'Eglise orthodoxe roumaine; ils étaient tous imprimés, par exemple, en caractères cyrilliques.

M. Bărbulescu est le seul parmi les philologues roumains à soutenir que les premières traductions roumaines des livres religieux seraient dues à la propagande catholique. Cette hypothèse est dénuée de tout fondement; et l'une des raisons qui font rejeter cette hypothèse (je tiens à en faire mention ici, car les historiens de la littérature roumaine l'ignorent généralemant) est justement la présenc

d'un nombre assez élevé de traductions du psautier (Psaltirea Şcheiană, de Voroneţ, Hurmuzachi, etc.) dans l'ancienne littérature roumaine; or c'est un fait bien connu que le psautier n'a jamais joué le rôle d'un livre de liturgie pour les fidèles, dans l'Eglise catholique. On sait bien qu'à l'époque de la Réforme, le simple chant des psaumes était le sibboleth des Réformés, et qu'il était condamné par l'Eglise catholique.

Mais, à côté de la Réforme luthérienne, la Réforme calviniste commence à pénétrer de son côté en Transylvanie et dans le Banat, en venant de Hongrie où elle était florissante; tandis que les Saxons de Transylvanie gardaient le luthéranisme, un grand nombre d'Hongrois, soit en Hongrie historique, soit en Transylvanie, passèrent au Calvinisme. Il était naturel que les deux églises réformées, luthérienne et calviniste, fissent du prosélitisme parmi les Roumains; le centre de la propagande calviniste en Hongrie était la ville de Debrecen, la Rome calviniste; on sait que le Molitvelnic imprimé par le diacre Coresi en 1564 est une traduction de l'Agenda du calviniste hongrois G. Heltay et que la célèbre Palia de Orăştie, c,à.d. la traduction roumaine des livres de la Génèse et de l'Exode suit mot à mot le texte hongrois de Heltay. M. Mario Roques, qui nous a donné en 1925 une édition malheureusement inachevée de la Palia, a confronté le texte roumain avec l'original hongrois. Mais ces textes, même s'ils étaient subventionnés par les protestants et traduits sur des textes calvinistes, ils gardaient leur aspect extérieur orthodoxe et étaient imprimés sans exception, en caractères cyrilliques.

En 1910, entre les pages de garde d'un volume qu'on sait avoir été relié avant l'année 1601, on a trouvé une feuille imprimée de huit pages contenant quelques chants religieux calvinistes, rédigés en langue roumaine mais écrits en caractères latins avec l'orthographe hongroise; il s'agit de dix chants qui portent en tête le premier vers de l'original hongrois. Sur ce texte, connu sous le nom de Fragment Todorescu (du nom du bibliophile roumain qui le possédait et qui fit don de sa précieuse bibliothèque au Musée national hongrois de Budapest) ou de Psautier Tordaşi, on a écrit pas mal de choses inexactes. Même le nom de Psaltirea Tordaşi est erroné. L'origine de cette fausse titulature est la suivante: Une lettre de l'évêque de Transylvanie, Paul Tordaşi, datée du 9 Décembre 1570 prie les prêtres roumains convoqués à un synode à Cluj d'avoir sur eux l'argent nécessaire pour acheter deux nouveaux livres: un psautier et une liturgie et, par conséquent, il ne saurait s'agir de l'un des deux livres dont parle l'évêque Tordaşi. Aussi le nom de Psautier est inexact; le texte roumain est le fragment d'un de ces livres de chants religieux (les Gesangbücher des protestants allemands, les enekeskönyvek des Hongrois) et il ne contient pas de psaumes. La chose est d'ailleurs naturelle, quand on pense que les Hongrois eux mêmes n'ont eu de psautier calviniste qu'en 1607 (voir plus bas).

Le fragment Todorescu-nous pouvons continuer à le désigner par ce nom, parceque plus sûr et moins équivoque-est très important par sa date d'impression, relativement ancienne pour un livre roumain

L'étude des particularités typographiques nous porte vers

1570-1575. Elle pose plusieurs problèmes historiques et philologiques qu'il serait inutile de discuter ici. Je me bornerai aux plus importants ayant trait à l'argument qui nous occupe dans cette étude.

D'abord, il s'agit d'une seule feuille; est-ce que cette feuille est tout ce qui nous reste d'un livre imprimé jusqu'au bout? ou bien n'est-elle pas par hasard une épreuve, un échantillon d'un livre qui, faute de souscriptions suffisantes, n'a jamais été imprimé? Cette seconde hypothèse me semble la plus probable, soit à cause du silence des sources historiques (ce qui d'ailleurs ne dit pas grande chose), soit du fait que la feuille porte la signature b, ce qui signifie que c'était la seconde feuille, mais la dernière page est imprimée jusqu'à moitié et ne porte pas, comme les précédentes, l'indication du mot par lequel aurait du commencer la page suivante. Or, comme on ne saurait admettre qu'un livre de chants religieux soit réduit à 16 pages seulement, il vaut mieux croire qu'il s'agit d'une épreuve destinée à une souscription. Le regretté Alexics qui avec Sztripszki a donné une édition de ce fragment, a cru reconnaître la source hongroise dans le livre de chants de Szegedi Gergely de 1562; mais parmi les 10 chants contenus dans les 8 pages du fragment roumain, seulement 7 se trouvent chez Szegedy; les trois autres se trouvent dans des recueils différents tels que le Varadi énekeskönyv de 1566, le livre de Gönczi de 1592 et un seul chant se retrouve dans le livre de chants faussement attribué à David Ferenc. Il s'en suit que, le fragment roumain était une anthologie, comme presque tous les recueils de chants de ce genre; il n'était dons pas la traduction d'un seul texte hongrois.

Même si le Fragment Todorescu se trouve limité à dix chants, il est très important du point de vue historique et littéraire, car:

1) c'est le premier livre liturgique pour l'église calviniste roumaine,

2) il est imprimé en caractères latins et pour cela même il est indépendent des traditions orthographiques des textes cyrilliques, ce qui nous permet, àcause de l'orthographe presque phonétique, une interprétation des particularités linguistiques de la langue du traducteur.

Mais le Fragment Todorescu n'est pas le seul produit littéraire de la propaganse calviniste; parmi les imprimés, nous avons aussi des catéchismes, comme celui de Fogarasi (dont M. Tamas nous a donné une excellente édition critique qui, parue pendant la guerre, est restée presque inconnue à l'étrager), des dictionnaires, comme le Lexicon Marsilianum, dont j'ai publié l'édition critique il y a vingt ans, etc..

Dans le genre du Fragment Todorescu, c.à.d. dans le domaine des chants religieux, les autres produits littéraires sont restés à l'état de manuscrits et ils sont très imparfaitement connus.

Un manuscrit de la Bibliothèque du Collège réformé de Debrecen en Hongrie, relié à la fin d'un catéchisme calviniste hongrois et écrit en 1642 par un certain Sandor Agyagfalvi a conservé, à côté de quelques prières en prose qui occupent les premières 20 pages, 66 chants religieux calvinistes traduits du hongrois. La aussi, comme dans le Fragment Todorescu, les chants roumains, écrits en caractères latins avec l'orthographe hongroise, sont en prose rythmique ou en poésie et ils débutent par le premier vers de l'original hongrois. Cette indication n'est pas le fait d'un scrupule scientifique du traducteur,

c'est une simple indication de la mélodie sur laquelle on devait chanter. Ceci est prouvé par le fait que, parfois, au lieu de l'indication de l'original, on trouve seulement: Ad notam...et l'indication d'un chant différent.

Le troisième texte, par ordre chronologique, est un manuscrit de la Bibliothèque du Collège réformé de Cluj en Transylvanie, manuscrit de 414 pages qui remonte à l'année 1660. Il a été signalé par Alexics qui a cru reconnaître dans ce texte un Graduale, c,à.d. un texte écrit pour le pasteur. Il s'agit en réalité d'un livre de chants commun, destiné aux fidèles. Les premières 360 pages contiennent le psautier en vers, les dernières 50 pages contiennent 35 chants religieux calvinistes.

Le quatrième texte est, lui aussi, un manuscrit de la Bibliothèque du Collège réformé de Cluj, qui remonte à l'année 1697 et dont l'auteur (qui indique cette fois-ci son nom sur le frontispice) est Janos Viski de Boldogfalva. Ce texte est presque en tout semblable au précédent. Jusqu'à la page 325, on y trouve la traduction en vers du psautier et, à la fin, 36 chants religieux.

A côté de ces textes conservés dans les bibliothèques, le psautier calviniste dont nous allons parler plus bas, a eu d'autres traductions roumaines, ou, du moins, des essais partiels dus à Mihai Halici (le patrice de Caransebeș que le regretté Draganu suppose être l'auteur du dictionnaire roumain-latin connu sous le nom de Anonymus Caransebesensis et publié par Hasdeu et Crețu) et à Etienne Fogarași, l'auteur du Catéchisme mentionné dans les paragraphes précédents.

Nous savons, en effet, que Fogarași avait donné une traduction des psaumes calvinistes, qui était déjà prête à être imprimée en 1648.

En résumant, nous avons:

1) le psautier calviniste en deux rédactions (de 1660 et de 1697). Il ne s'agit pas de deux traductions indépendantes; les différences entre les deux textes, dans la plus grande partie des psaumes s o n t, presque exclusivement orthographiques. Je ne crois pas que Viski ait copié le texte de 1660, mais plutôt que, soit l'auteur du manuscrit de 1660, soit que Viski lui-même, ils aient copié une traduction précédente, probablement celle de Fogarași de 1648; ma thèse est fondée sur des arguments d'ordre technique, qu'il serait trop long de discuter ici.

2) quelques prières en prose dans les textes de Agyagfalvi et de Viski.

3) 147 chants religieux destinés à être chantés dans les églises réformées roumaines. Sur ces 147 chants, 10 remontent sûrement au XVIe siècle (car ils se trouvent dans le Fragment Todorescu) et 137 au XVIIe siècle, même si la plupart d'entre eux ne sont que des copies de textes plus anciens. Il ne s'agit pas cependant de 147 chants entièrement différents, car plusieurs se trouvent dans plus d'un texte. De sorte que les chants différents se réduisent à 103 et précisément:

15 conservés en 3 rédactions
21 conservés en 2 rédactions
67 conservés en une rédaction unique

En comparant les chants qui se trouvent dans deux ou trois textes, on s'apercoit que, quelques rares exceptions mises à part, les différences sont minimes. P.ex. le chant 7 du Fragment Todorescu est la reproduction presque sans variantes de Agyagfalvi (N.50) et de Viski (N.21). Les chants 3, 8, et 9 du Fragment Todorescu se retrouvent avec quelques différences graphiques, chez Agyagfalvi (44, 60, 59). La chose est assez importante, car elle démontre que, au moins pour une partie des chants, Agyagfalvi n'a pas fait oeuvre de traducteur mais de copiste seulement. Ceci résulte également des considerations d'un ordre différent. Agyagfalvi nous dit, dans une note, qu'il a écrit son texte du 31 Août au 4 Novembre 1642; le temps de deux mois serait trop court pour la traduction poétique, voir rythmique, car les chants devaient suivre la métrique de l'original hongrois pour pouvoir être chantés sur la même mélodie, de quelques 70 chants, qui ont parfois trois ou quatre pages de longeur. De plus, on trouve dans le texte d'Agyagfalvi quelques omissions de lignes, répétitions de mots, etc., qui sont les fautes caractèristiques du copiste. Aussi, les deux textes de Cluj représentent-ils des copies. Viski nous donne parfois un texte qui ne reproduit pas celui de 1660, mais celui de Agyagfalvi de 1642.

Les sources hongroises sont très différentes; depuis une vingtaine d'années je me suis penché sur la recherche de ces sources; malheureusement, les textes roumains ne sont pas la traduction d'un livre de chants hongrois (s'ils le sont, ce texte nous est inconnu). J'ai déjà dit qu'Alexics s'est trompé (l'erreur se trouve même dans le titre de son livre) en croyant que le Fragment Todorescu est une traduction de l'énekeskönyv de Szegedi Gergely. Ces livres de chants étaient des anthologies; le choix des chants était laissé au pasteur, il n'y avait pas une liturgie aussi fixe que celle de l'Eglise catholique. En cherchant tous les énekeskönyvek hongrois, imprimés et manuscrits (même les imprimés sont souvant très rares et conservés en un exemplaire unique) j'ai réussi a trouver les originaux pour 101 chants sur le total de 103; pour un chant j'ai trouvé une variante hongroise assez ressemblante, mais qui ne peut pas avoir été la source immédiate; pour le dernier, enfin, je n'ai pas pu trouver de source. Ces chants hongrois traduits en roumain sont parfois des poésies originales de poètes hongrois réformés, comme par exemple le chant 49 de Agyagfalvi, qui traduit une poésie bien connue de David Ferenc, le chant 16 du manuscrit de 1660 qui traduit un chant de Batizi Andras, etc.; parfois les chants hongrois sont eux même des traductions ou des adaptations de chants religieux allemands, comme le Nr.13 de Agyagfalvi (qui se trouve aussi dans les deux textes de 1660 et de 1697), qui remonte, par l'intermédiaire d'une traduction hongroise (probablement celle de l'énekeskönyv de Gönzi) au chant de Luther "Von Himmel hoch, da komme ich her", mais plus souvent à des anciens chants religieux latins, parfois communs à l'Eglise catholique. Le chant de Viski, qui commence par les mots: Dziwa weni ku maenie, kare cu foc tot wa arde, et qui porte comme indication du texte hongrois "Az nap el jö nagy haraggal" n'est qu'une paraphrase du Dies irae, qui se trouve pour la première fois dans le receuil hongrois de Ujfalvi Imre de 1592. Le chant de Viski qui commence par les mots:

"Cse sze uzbejre lume`n alnicsie" remonte,à travers le hongrois"Mit bizik ez vilag,etc.",au chant bien connu "Cur mundus militat sub vana gloria" du mystique italien du XIIIe siècle Jacopone da Todi et qui était connu par les catholiques hongrois,comme le prouve sa présence dans les Cuntus catholici de 1675 ou dans les deux éditions du Cantionale catholicum de 1676 et de 1719.

Nous avons ainsi à faire à des sources occidentales complétement ignorées jusqu`ici dans la littérature roumaine;et ce qu`il y a de plus intéressant pour nous,c`est que,même si le traducteur roumain suivait le texte hongrois ( chose qui était nécessaire à cause de la métrique qu`il devait respecter s`il voulait rester fidèle à la musique composée généralement pour le texte hongrois ),nous avons la preuve qu`il connaissait également les originaux latins;il y a des exemples où le traducteur roumain est plus fidèle au texte latin que le traducteur hongrois,ce qui prouve qu`il a eu sous les yeux l`original aussi.P.ex.,dans les chants:"Surrexit Christus hodie",qui se trouve chez Agyagfalvi,la citation même du vers latin nous porte plutôt vers l`original latin que vers la rédaction hongroise.Nous avons ici,p.ex.,les vers:

Apparuit primo Matri alleluia
Post Magdalenae dolenti

Le traducteur hongrois dit:

Meg ielenec Marianac,alleluia
Az bankodo Madolanac,alleluia

Le texte roumain dit:

Sze ivise enteny ei Mariaj alleluia
Karej kieme Magdalina,alleluia

La traduction est faite sur le hongrois,mais le correspondant du mot enteny c.à.d.întâi dans la forme dialectale du Banat,se trouve seulement dans le texte latin (primo).

Le chant de Jacopone,que j`ai déjà eu l`occasion de citer, nous fournit la preuve évidente que le traducteur roumain a suivi,çà et là,le texte original latin,comme j`ai eu l`occasion de le démontrer dans un article publié dans le volume X des Studii Italiene paru à Bucarest en 1943 et que je n`ai jamais vu:il a été détruit lors du bombardement de l`Université de Bucarest.

Viski traduit"flos foeni"par"floare slaba de fân",tandis que le traducteur hongrois se contente de traduire:"comme une fleur"; "Pulcher Absalon"est traduit "Absolon cel frumos",tandis que l`adjectif"beau"manque dans la traduction hongroise,etc..

Mais abandonnons les chants religieux pour en venir au Psautier.J`ai déjà dit qu`il existe plusieurs psautiers dans l`ancienne littérature religieuse roumaine.A côté des trois psautiers plus anciens rhotacisants (de Scheia,de Voroneț et Hurmuzachi) on a deux psautiers de Coresi (de 1568 et de 1570) et plus tard celui de Alba Iulia de 1651.Tous ces psautiers sont rédigés en prose et ils sont des traductions du vieux slave.En 1673 et en 1680,on a un psautier en vers du métropolite Dosofteiu,traduit du polonais,sur le texte du célèbre poète Kochanowski.Les deux psautiers de Cluj de 1660 et de 1697 sont probablement des copies d`un texte plus ancien,peut-être de celui préparé par Fogarasi en 1648.Ce sont des psautiers partiel-

lement versifiés, mais toujour rythmiques et qui représentent l'adaptation du célèbre psautier hongrois de Szenci Molnar. Mais, à son tour le Psaltorum hungaricum de Szenczi Molnar, dont la première édition parut en 1607, est une traduction du célèbre psautier huguenot français de Clément Marot et de Théodore de Bèze, faite par l'intermédiaire de la version allemande d'Abroise Lobwasser.

Ce n'est pas le cas d'insister ici sur la grande valeur littéraire et poétique de Marot, qui eut le mérite de comprendre-le premier-qu'un lyrisme élevé exige de l'allégresse, de la variété et de la concision formelle et qui révolutionna la poésie lyrique en introduisant le quatrain. Il sut, d'autre part, se liberer des survivances médiévales en s'inspirant de la poésie populaire française. Je ne veux parler non plus des Psaumes de Théodore de Bèze qui, inférieurs aux psaumes de Clément Marot, ont néanmois de grands mérites et notamment celui d'employer pour la première fois les alexandrins dans des versifications lyriques.

La fortune du psautier huguenot n'est que partiellement due à la valeur littéraire des auteurs du texte français; elle est due surtout à l'excellence des mélodies qui les accompagnaient. La génèse de la musique du Psautier huguenot a été écrite, il y a longtemps, par Orentin Douen, dans deux gros in-folios qui sont encore l'oevre de chevet sur cet argument. Contrairement à l'opinion générale, Claude Goudimel n'est pas l'auteur des mélodies du Psautier; Goudimel-qui en 1543 écrivait des messes et des motets pour l'église catholique, qui n'a pas été à Genève, qui n'a jamais été en correspondence ni avec Calvin ni avec de Bèze-entre dans l'histoire du psautier par la publication (à Paris) de seize psaumes en forme de motets et par la publication plus importante (en 1565) de cent cinquante psaumes à quatre voix. Mais, dans cette dernière publication, il déclare avoir suivi les mélodies en usage, sans rien changer. Le musicien qui mit en musique le Psautier, sur la demande de Calvin lui-même, fut Louis Bourgeoys, chantre à Genève, entre 1541 et 1557. Au moment où les psaumes lui furent confiés, ceux qui appartenaient à la première édition de Strasbourg avaient déjà leurs mélodies. C'étaient des chants populaires et des chorals allemands qu'on avait adapté aux psaumes de Marot; Bourgeoys remania 8 de ces mélodies et remplaça les autres par ses propres compositions, n'en laissant que trois dans leur formes originales. Par un travail inlassable, il mit en musique tous les psaumes de Marot et les 34 premiers de Bèze. Il adapta quelques unes des mélodies, par lui composées pour les psaumes de Marot, aux derniers morceaux de Bèze. Ensuite, il quitta Genève en laissant à d'autres le souci de terminer le Psautier. Parmi les sources de ces mélodies il se trouve une chanson flamande et quelques airs ecclésiastiques allemands, mais la plupart des mélodies proviennent des chansons populaires françaises. C'est à ce caractère populaire que les mélodies doivent leur grande fortune devant les masses. Mais ce ne fut qu'avec la musique à 4 parties de Claude Goudimel que le Psautier commença son odyssée à travers l'Europe protestante.

Un professeur de l'Académie de Königsberg, Ambroise Lobwasser, fit en 1573 une traduction rythmique allemande du psautier français,

tout en respectant la possibilité de les chanter sur des mélodies genevoises: Die Psalmen Davids, nach französischer melodey in deutsche Reimen gebracht... Cette traduction n'est pas un chef d'oeuvre; elle est très lourde et souvant obscure. Le principe de l'accentuation était différent dans les langues française et allemande et le beau rythme des vers français se perd dand sa traduction. L'obscurité des rythmes de Lobwasser s'accroît davantage étant donné la faible possibilité de reproduire les rimes féminines en allemand. Malgré ces défauts, le psautier allemand "nach französischen Meloday" du jurisconsulte allemand, eut beaucoup de succès et les éditions en furent aussi nombreuses que celles du Psautir français. La traduction de Lobwasser (malgré l'opposition des luthériens qui plaisantaient en disant: ein anderer lob Wasser, ich lob den Wein) imposa bientôt sa domination exclusive, pour plus d'un siècle et demi, dans toutes les églises réformées d'Allemagne et de la Suisse allemande. Un exemplaire de l'édition originale de Lobwasser (1573) se trouve dans la collection Fétis à Bruxelles.

Le nom de Lobwasser devint ainsi très populaire et on finit par lui attribuer la composition des mélodies diverses (p.ex. dans une version danoise de 1662). Il est intéressant de noter que la traduction italienne de Andrea Planta (1740) suit non pas l'original français, mais le texte allemand de Lobwasser, tandis que les traductions hollandaises du calviniste flamand Datheen, suivent l'original français. C'est par l'intermédiaire de la traduction allemande de Lobwasser que le psautier huguenot pénétra en Hongrie. Albert Molnar de Szenc (né en 1574 dans le petit village de Szenc près de Presbourg et mort en 1633 à Cluj), ancien élève des écoles réformées de Györ et de Debrecen, fit des séjours, entre 1590 et 1613, en Autriche, en Allemagne et en Suisse. Ce fut probablement à Strasbourg qu'il entendit les psaumes huguenots dans la version allemande et, pourquoi pas?, dans le texte original français aussi; mais comme il connaissait parfaitement l'allemand, sa traduction (à laquelle il travailla probablement longtemps, mais dont la rédaction définitive ne fut faite que du 9 Mars au 23 Septembre 1606) suivit le texte allemand et parut à Herborn en 1607 et eut beaucoup de succès en Hongrie. Les éditions du Psalterium hungaricum se multiplient; déjà en 1608 on trouve une seconde édition, en 1635 une troisième, en 1645 une quatrième et, à partir de cette date, à peu près toutes les années ou chaque seconde année, on trouve une nouvelle édition, parfois rattachée à la traduction de la Bible.

Le seul principe de rythme qui ait présidé au travail de Molnar était de respecter rigoureusement le nombre de syllabes exigé par les mélodies. Il lui arrivait quelquefois de donner à ses phrases une cadence hongroise parfaite, dans le cadre de la mélodie française. M. Ferenc Halmi qui a étudié, il y a dix ans, le psautier de Molnar, estime à juste titre, que Molnar a amélioré le rythme allemand de Lobwasser en s'approchant de l'original des mélodies.

La traduction de Molnar, bien qu'elle ait suivi le texte allemand-soit grace à la connaissance du texte français, soit grace à la connaissance du texte latin-est beaucoup plus claire et mois lourde

que celle du professeur de Königsberg. C'est donc sur cette traduction-connue en Hongrie depuis 1607, mais dont le succès ne remonte pas plus haut que la moitié du XVIIe siècle-que les calvinistes roumains firent leurs traductions. Et je pense, comme je l'ai déjà dit, que c'est la traduction de Fogarasi de 1648 (dont le texte nous est malheureusement inconnu) qui a servi de modèle et d'original aux deux rédactions de Cluj (1660 et 1697).

La traduction roumaine est rythmique et respecte le nombre de syllabes du texte original pour pouvoir s'adapter aux mélodies des maîtres genevois. Prenons quelques exemples.

Le début du troisième psaume est chez Marot en sixains de vers de six syllabes, avec rimes AABCCB

O Seigneur, que de gens
A nuire diligens,
Qui me troublent et gravent!
Mon Dieu, que d'ennemis
Qui aux champs se sont mis
Et contre moi s'eslevent!

Certes plusieurs j'en voy
Qui vont disant de moy:
Sa forse est abolie.
Plus ne trouve en son Dieu
Secours en aucun lieu
Mais c'est à eux folie...

Et Lobwasser traduit:

Je viel seyd der, o Herr,
Die mich betrüben sehr
Und mir sind gar entgegen?
Viel ist der, meinen Feind
Der mir gehässig seynd
Sich wider mich auflegen

Von vielen wird geredt
Niemand ist der ihn rett
Es ist mir ihm verloren
Er findt in seiner Noth
Kein Hülff noch Trost bey Gott
Sie reden wie die Thore...

Et à son tour Molnar:

O mely sokan vannak
A kik haborgatnak
Engemet, én Istenem!
Nagy sok ellenségim
És sok gyülöléim
Tusakodnak ellenem.

Sokan azt allitjak
Lelkemről azt mondjak
Veszet ennek ö dolga,

Segitsége nincsen,
Mert elhagyta Isten,
Igy szolnak bolond modra...

La traduction de l'allemand est évidente; dans le deuxième vers "A kik haborgatnak" reproduit "Die mich betrüben(sehr)" de Lobwasser, plutôt que l'original "qui troublent et gravent"; le traducteur allemand a cru pouvoir résoudre l'endiade avec l'adverbe sehr; le traducteur hongrois se limite à dire "haborgat" troublent.

Et voyons maintenant la traduction roumaine, qui est la même dans les deux manuscrits (sauf pour l'orthographe) :

Câtu-s mulţi oh Doamne
Cari-s pizmaşi mie
Cari îmi buşluiesc
Mulţi vinzatorii mei
Şi uritori mei
Cu alean îmi gonesc.

Mulţi aceaia graiesc
De sufletu-m gândesc
Lukrul a lui ii perit
Nici o nadejde
Şi agiutor n'are
Ca Domnul l-a parasit

La traduction sur le hongrois est évidente et presque littérale, même dans les cas où l'esprit de la langue roumaine exigeait des constructions différentes; voyons par exemple le troisième vers de la seconde strophe: Lucrul îi perit qui rend à la lettre le hongrois Veszzett ennek ö dolga. On trouve encore les mots ajoutés par Molnar pour compléter le vers; ainsi, p.ex., dans une autre strophe du même psaume Marot disait:

Qui fait que puis aller
Haut la teste levée

Et Lobwasser:

Du machest, dass ich mag
Mein Haupt empor aufheben

Mais Molnar ajoute:

Fejem dicsöségre
Idövel fölemeled

c.à.dire "ma tête en honneur, avec le temps je vais lever".

Et le traducteur roumain:

Capul meu cu vreme
Pre slava radica îl-vi

On voit que le traducteur roumain n'est pas un pòète: il ne tient compte que du nombre des syllabes. Quant aux rimes, il se contente souvent de simples assonances. Cette traduction n'est pas moins imparfaite que celle de Dosofteiu, avec ses vers lourds, d'imitation polonaise. Avec la publication de ces psautiers et livres de chants, je ne prétends pas révéler de nouveaux poètes; je ne veux pas non plus déterrer des chefs d'oevre littéraires. Mais, du point de vue strictement philologique, ces textes ayant échappé à toute influence slave nous présentent une langue populaire riche en mots et constructions

intéressantes. L'intérêt linguistique et philologique mis à part, ces textes nous révèlent en outre, que les douces mélodies des chanteurs genevois et les vers inspirés de Marot et de Bèze, ont rejoint, dans leur expansion, les limites orientales de l'Europe.

Carlo Tagliavini (Bologna)

IN JURUL UNUI SIMBOL EMINESCIAN

de Mircea Eliade

Scrisoarea bătrânului sihastru, cu care începe capitolul III din Cesara, cuprinde, fără îndoială, cea mai desăvârșita viziune paradiziacă din literatura românească. "Lumea mea este o vale, înconjurată din toate părțile de stânci nepătrunse, care stau ca un zid din spre mare, astfel încât suflet de om nu poate ști acest rai pământesc, unde trăiesc eu. Un singur loc de intrare este-o stânca mișcătoare ce acoperă maiestru gura unei peștere, care duce până înăuntrul insulei. Astfel, cine nu pătrunde prin acea peșteră, crede că această insulă este o grămadă de stânci sterpe înălțate în mare, fără vegetație și fără viață. Dar cum este inima? De jur împrejur stau stâncile uriești de granit ca niște păzitori negri, pe când valea insulei, adâncă și de sigur sub oglinda mării, e acoperită de znopuri de flori, de viță sălbatece, de ierburi înalte și mirositoare, în care coasa n'a intrat niciodată. Și deasupra păturii afânate de lume vegetală se mișcă o lume intreagă de animale. Mii de albine..., bondarii imbrăcați în catifea, fluturii albaștri... In mijlocul văii e un lac, în care curg patru izvoare... In mijlocul acestui lac, care apare negru de oglindirea stuhului, ierbăriei și a răchitelor din jurul lui, este o noua insulă mică cu o dumbravă de portocale. In aceasta dumbravă este peștera, ce am prefacut-o în casă, și prisaca mea. Toată aceasta insulă în insulă este o florărie sădita de mine anume pentru albine...".

Cercetătorii operei lui Mihail Eminescu, și în deosebi d. G. Călinescu, au subliniat în repetate rânduri sensul și valoarea edenică a insulei descoperită de Euthanasius. Lăsând la o parte aspectul luxuriant al insulei, se găsesc în descrierea călugarului elemente categoric paradiziace; cum ar fi, bunaoara, cele "patru izvoare" - reminiscență a celor patru fluvii ale Raiului (Facerea, 2, 10) - și "florăria din insula cea mica, replică a "grădinii" din mijlocul Paradisului. De altfel, Euthanasius, cu tot panteismul lui, nu se depărteaza prea mult de tradiția iudeo-creștină a Raiului; Eden poate fi tradus și ca substantiv, însemnând "plăcere, deliciu", iar în Vulgata găsim chear expresia paradisium voluptatis.

Firește, nu ne gândim să sugerăm o eventuală "sursă" a lui Eminescu. D. G. Călinescu a arătat cu o îndestulatoare competență ineficiența

unei exagerate cercetări de"izvoare și influențe" (Opera lui Mihai Eminescu,vol.V).Chear în legătura cu insula lui Euthanasius,d.Călinescu a amintit câteva analogii din literatura romantică (vol.V,p.316 sq.), menționând,nu fără oarecare ironie,și un text din Suttanipata,în care Nirvana este asemanată unei insule.(Un"surcier"impenetrabil la orice fel de ironie ar putea obiecta că acest din urmă"izvor"nu putea fi accesibil lui Eminescu.Din chear versiunea italiană a lui Pavolini, pe care o folosește,d.Călinescu știe ca Suttanipata a fost pentru întâia dată tradusă în englezește în 1881,iar în nemțește în 1889.Asta nu înseamnă-ar putea continua un"surcier"împătimit-că Eminescu n`a cunoscut o altă"insulă" mitica indiană,de asta dată o insulă care prezinta oarecare analogii cu cea descoperită de Euthanasius;și anume,lacul Anavatapta si insula Svetadvipa,respectiv din tradiția hindusa și buddhistă.Despre aceste insule paradiziace și despre eventuala lor origine creștină,s`a ocupat Weber între 1860-1874,în mai multe memorii.Trecând în revistă,Opera lui M.E.,vol.II,p.80 sq.,lucrările indianistice pe care ar fi putut să le cunoască poetul,d.Călinescu crede că istoria literaturii indiene a lui Weber,publicata în 1852,a fost consultată de Eminescu.N`ar fi deci exclus ca poetul să fi cercetat și alte scrieri ale lui Weber-cel mai renumit indianist al epocii-din care să fi aflat de alte insule paradiziace.Ne grăbim să adăugăm totuși că,în ceea ce ne privește,această eventuală obiecție a"surcierului"ni se pare nesemnificativă,chear dacă ar fi întemeiată).

Este deci de un interes mediocru"sursa"lui Eminescu dacă,în cazul nostru,va fi avut vreuna.Insula lui Euthanasius prezintă însă un interes maxim pentru înțelegerea poetului.Ea nu are de loc un rol întâmplător în istoria pasiunii lui Ieronim și a Cezarei.S`ar putea spune,dimpotrivă,că reprezintă adevăratul centru al povestirii;nu numai pentrucă face posibilă întâlnirea finală între îndrăgostiți,dar mai ales pentrucă magia insulei,ea singură,rezolvă drama personajelor.Ieronim nu izbutește să se îndragostească de Cezara decât după ce o contemplă,nudă,pe malul lacului din insulă.Nuditatea aceasta nu are mimic licențios;ea păstrează,în proza lui Eminescu,sensul originar,metafizic,de"desbrăcare de orice formă",reîntoarcerea la primordial,la preformal.De <u>această</u> Cezară se îndragostește Ieronim.Repetatele lor întâlniri în"cetate",cu toată pasiunea deslănțuită a fecioarei,nu izbutiseră să topească rezerva,placiditatea,melancolica șovăire a lui Ieronim.Insula,însă,participă la altă geografie;mitică,nu reală.Aici,Ieronim regăsește starea edenică."Adesea,în nopțile calde se culcă gol pe malurile lacului,acoperit numai cu o pânză,de in,și atunci natura întragă,murmurul izvoarelor albe,vuirea mării,măreția nopții,îl adânceau într`un somn atât de tare și fericit,în care trăia doar ca o plantă,fără durere,fără vis,fără dorință".In această insulă paradiziacă este posibilă întâlnirea și dragostea adamică a celor doi tineri.

De altfel,chear din descrierea lui Eminescu,insula lui Euthanasius ne apare miraculoasă.Nu prea depărtată de mal,ea este totuși pustie.Anevoie de crezut că alți cercetători nu vor fi descoperit, înainte de Euthanasius,peștera și mica deschizătură care conducea înlăuntrul insulei.Cezara izbutește să pătrundă acolo cu destulă ușurin-

ţă. Este deci un tărâm accesibil anumitor oameni; celor cari tind cu întreaga lor fiinţă către realitatea şi beatitudinea "începutului", a stării primordiale. Insulă paradiziacă, participând la o geografie mitică, ea poate fi, în acelaşi timp, o insulă a morţii, asemenea acelor "insule ale fericiţilor" din antichitate, în care locuiau anumiţi eroi, precum Peleu, Cadmus, Achile. In "insulele fericiţilor" sau insula Leuké, eroii erau adesea întovărăşiţi de femei pe care voinţa zeilor le răpise morţii prin descompunere; aşa, Achile avea de soţie pe Medeea sau pe Iphigenia sau Elena. Evident, este vorba aici de o reprezentare a morţii; căci de multe ori "insulele fericiţilor" erau localizate în mările Extremului Occident, acolo unde (după tradiţiile egiptene, celtice, elenistice) se îndreptau sufletele morţilor "glorioşi" (eroi, aristocraţi, iniţiaţi, etc.). In orice caz însă, "insulele fericiţilor" nu sunt accesibile oricărui suflet muritor. In ele pătrund numai aleşii, în timp ce sufletele celorlalţi se prefac în umbre fără memorie, forme larvare, fumurii, însetate de sânge.

Ambivalenţa insulei lui Euthanasius nu trebuie să nedumirească. Este un tărâm paradiziac, calitativ deosebit de zona înconjurătoare, în care beatitudinea vieţii adamice nu exclude beatitudinea "morţii frumoase"; şi una şi alta, sunt stări în care condiţia umană-dramă, durerea, devenirea-a fost suspendată. Simetria este de altfel pusă în evidenţa chear de poet. Cadavrul gol al pustnicului Euthanasius stă îngropat sub cascada unui pârâu. "Liane şi flori de apă să înconjure cu vegetaţia lor corpul meu şi sa-mi străţeze părul şi barba cu firele lor... Râul curgând în veci proaspăt să mă dizolve şi să mă unească cu întregul naturii, dar să mă ferească de putrejune (sublinierea e a noastră, n.b.). Astfel cadavrul meu va sta ani întregi sub torentul curgător, ca un bătrân rege din basme, adormit de sute de ani într`o insulă fermecată". Repulsia faţă de descompunere, pe care o mărturiseşte atât de categoric Euthanasius, răspunde întocmai repulsiei faţă de formele larvare pe care o trădeaza spiritul eroic şi aristocratic elen; "fericiţii" din insule îşi păstrau, acolo-în ceeace pentru oameni putea însemna moarte"-personalitatea, memoria, forma. Nuditatea descoperită de Cezara şi Ieronim în insulă reprezintă tocmai o stare ambiguă, de viaţă plenară şi, în acelaş timp, de moarte simbolică. (Pentrucă morţii se îngroapă goi, şi cadavrul dobândeşte o soartă agricolă, devenind sămânţă). Cei doi tineri izbutesc să trăiască adamic pentrucă au renunţat la orice formă" omenească, s`au dezgolit complet, au depăşit condiţia umană pătrunzând într`o zonă sacră, adică reală; spre deosebire de spaţiul înconjurător, "profan", măcinat de veşnica devenire şi surpat de iluzii, dureri şi zădărnicii...

Insula lui Euthanasius nu este un "motiv" izolat în creaţia poetului. D. Călinescu a comentat cvenţa insulelor şi a mediilor oceanice în toată opera lui Eminescu. In poezia Vis, întâlnim o insulă cu "negre, sfinte bolţi" (Opera lui M.E., IV, p. 18-19). In Avatarii Faraonului Tla, eroul coboară spre un lac în mijlocul căruia "se desemnau formele negre şi fantastice ale unei insule acoperite de o dumbravă..." ibid., p. 40). Fat frumos din lacrimă cuprindea de asemenea o insulă cu dom. "Luna răsărise dintre munţi şi se oglindea într`un lac mare şi limpede, ca seninul cerului. In fundul lui, se vedea sclipind, de limpede ce era, un nisip de aur; iar în mijlocul lui, pe o insulă de smarand înconjurat de un crâng de arbori verzi şi stufoşi, se ridica un mândru pa-

lat de o marmură ca laptele, lucie și albă...(ibid., p.51). In poemul Mureșan se întâlnesc "insule bogate", "insulele mândre și de dumbrave pline", "insulele sfinte" prin care "străbat cântări ferice", etc. (ibid., p.53). Aceleași "insule bogate cu mari gradini de laur" în Povestea Magului (p.56). Evident, așa cum observa și d. Călinescu (p.57 sq.), prezența aproape obsedantă a insulelor paradiziace din opera lui Eminescu trebuie pusă în legătură cu elemetele oceanice. Pe bună dreptate, emeritul critic vorbește despre "aspirațiunea neptunică" a poetului. Mai am un singur dor, cu numeroasele sale variante, face parte dintr`o bogata producție de inspirație maritimă:

"O mare, mare înghețată, cum de nu sânt
De tine-aproape să mă`nnec în tine!
Tu mi-ai deschide a tale porți albastre
Ai recori durerea-mi înfocată
Cu roua ta eternă. Mi-ai deschide
A tale albastre hale și mărețe
Pe scări de valuri coborând în ele
Aș saluta cu aspra mea cântare
Pe zeii vechi și mândri ai Valhallei" (p.59).

Elementele acvatice din Luceafărul sunt bine cunoscute:

...Și s`arunca fulgerător,
De cufunda în mare...
"Colo`n palate de mărgean
Te-oi duce veacuri multe,
Și toată lumea`n ocean
De tine o s`asculte".

In poemul Fata din grădina de aur (Calinescu, op.cit., IV, p.61), zmeul își îmbie iubita:

"O vin cu mine, scumpă`n fundul mării...
...Vei fi Oceanului monarchul pal..."

Aceeași chemare în alte poeme:

"O vin pe marea ce-o cuprinde
Un cer înalt de stele plin..."

"In fereastra de spre mare
Sta copila cea de ceară...
Fundul mării, fundul mării
Fura chipul ei balai..."

"Adâncă mare sub a lunei față...
Indiferentă, solitară-mare!...".

Citatele pot fi cu ușurință înmulțite. Urmărind configurația "cadrului psihic" al operei lui Eminescu, d. Călinescu n`a șovăit să acorde elementului acvatic o importanță capitală, în măsură să explice în buna parte intuițiile mitice ale poetului. "Avem de a face cu o gândire cosmogonică, Atunci când poetul filozofează apa ia înțelesul nutrit de mitologie al materiei primare din care ies și în care se revarsă toate

IN JURUL UNUI SIMBOL EMINESCIAN

Când însă imaginile sunt reflexe şi în legătură cu un sentiment de regresiune, atunci poetul care nu văzuse în tinereţe marea, presimte în elementul ei vatic, asociat adesea cu întunerecul, o întâie treaptă de îngustare a conştiinţei cosmice şi de topire în neant. De nu vor fi amintiri de naştere în sens fiziologic, apele eminesciene sunt însă hotărât în ordinea universală, cosmogonică, imaginea tipică a Nimicului" (p.55). Iar mai departe, după ce a citat şi interpretat atâtea texte, d. Călinescu se crede îndreptaţit să formuleze următoarea afirmaţie sintetică: "Eminescu e stăpânit de imaginea fundamentală a naşterii, de simţul cosmogonic, trăit ca geneză sau ca extincţie şi simbolizat mai ales în elementul neptunic". (p.70).

Într`adevăr, asemenea "obsesii" nu sunt întâmplătoare în opera unui mare poet. S`ar putea spune că elementele oceanice şi nostalgia insulei paradiziace aparţin în general romanticilor; căci romantismul a "descoperit" oceanul, a fost sensibil la magia lui, i-a interpretat simbolismul. Dar observaţia aceasta nu infirmă rezultatele d-lui Călinescu. Romantismul în întregimea lui reprezintă nostalgia după "începuturi" matca primordială, abisul, noaptea bogată în germeni şi latenţe, principiul feminin în toate manifestările sale, sunt categorii romantice majore, care nu depind de "influenţe" livreşti sau de "modă", ci definesc o anumită poziţie a omului în Cosmos. Înrudirea lui Eminescu cu alţi poeţi romantici nu poate fi, aşa dar, explicată prin "influenţe", ci prin experienţa şi metafizica lor comună. Poziţia romantică este una din puţinele atitudini ale spiritului omenesc care nu poate fi învăţată, nici mimată. (Evident, când este vorba de creatori; mediocritatea poate plăsmui hibrizi de tot felul).

Insula lui Euthanasius însă, deşi se integrează perfect în simbolismul oceanic şi cosmogonia lui Eminescu, are semnificaţii metafizice şi mai precise. Dacă apa-şi în deosebi apa oceanică-reprezintă în foarte multe tradiţii haosul primordial de dinainte de creaţie, insula simbolizează manifestarea, Creaţia. Întocmai ca şi lotusul din iconografiile asiatice, insula implică "stabilirea fermă", centrul în jurul căruia s`a creat lumea întreagă. Această "stabilire fermă" în mijlocul apelor (adică: a tuturor posibilităţilor de existenţa) nu are totdeauna sens cosmogonic. Insula poate simboliza şi un tărâm transcendent, participând la realitatea absolută şi deosebindu-se, ca atare, de restul Creaţiei stăpânite de legile devenirii şi ale morţii. O asemenea insulă este fără îndoială Svetadvipa, în care nu se poate ajunge decât "în zbor", adică prin mijloace magice, şi către care se îndreaptă yoginii şi arhaţii indieni (cf. Yoga, p.257, nota 1). "A zbura", însă, ca şi a "avea aripi", înseamna a avea acces la realităţile transcendente, a te desprinde de lume. In Svetadvipa (= "insula albă"; cf. Leuké, Insula Şerpilor, etc.) nu pot ajunge decât cei cari au depăşit condiţia umană-întocmai după cum insula lui Euthanasius este inaccesibilă celor cari nu se întorc în starea adamică, paradiziacă. Joseph din Arimathea, după tradiţia romanelor cavalereşti din ciclul Graal, se duce în insula Avallon ("insula albă"), aşezata în extremul Occident, şi traduce acolo cartea Sfântului Graal. Este, deci, o insulă transcendentă, păstrătoare a unei revelaţii divine pe care o zonă profană nu ar putea-o "suporta".

Există, de altfel, o echivalenţă între toate aceste "insule transcendente" şi paradisele indiene. Sukhavati (paradisul lui Buddha) este echi-

valent cu aşa numitele Brahmalokas(lumi ale lui Brahma),şi la rândul lor aceste tărâmuri transcendente pot fi cu uşurinţă omologate insulelor mitice din atâtea tradiţii. Toate sunt formule simbolice ale realităţii absolute şi ale"Paradisului". Intocmai cum în mijlocul apelor amorfe insula simbolizează Creaţia, forma, tot aşa, în mijlocul lumii în eternă devenire, în oceanul de forme trecătoare ale Cosmosului, insula transcendentă simbolizează realitatea absolută, imutabilă, paradiziacă.

Insula lui Euthanasius face parte, aşa zicând, din clasa insulelor transcendente. Pentrucă"devenirea", acolo, nu mai e tragică şi umilitoare; într`un anume sens, se poate vorbi de"oprire pe loc", căci cadavrul lui Euthanasius e ferit de descompunere, şi el rămâne sub casă veacuri întregi, "ca un bătrân rege din basme". Chear dragostea dintre Cezara şi Ieronim nu mai e o"experienţă", acolo, ci o"stare"paradiziac prelungită, căci ei se întâlnesc într`o perfectă nuditate, adică desbrăcaţi de orice"forme", eliberaţi de orice individuaţie, reduşi la archetipuri-fiinţe care pot cunoaşte fără să"devină". S`ar putea vorbi, deci, de o regresiune(obsesia poetului, după d. Calinescu), dar, mai de grabă, în sensul de reintegrare în archetip, de abolire a experienţei umane, considerată fiind ca o consecinţă a păcatului originar; întoarcerea la starea adamică de dinainte de cădere, care nu cunoştea "experienţa", nu avea"istoria"...".

Intrebarea este în ce măsură sunt valabile asemenea consideraţii în jurul operei unui poet. D. Călinescu declară, pe bună dreptate, că gruparea elementelor neptunice din opera lui Eminescu ne ajută să înţelegem gândirea poetului. In privinţa aceasta, d-sa nu se sfiieşte să folosească anumite rezultate ale psihanalizei, pentru reconstituirea şi interpretarea elementelor onirice şi cosmogonice din creaţia eminesciana. Este drept, totuşi, că emeritul critic respinge afirmaţiile prea apăsate ale psihanalizei, deşi uneori pare a se lăsa fescinat de explicaţia freudiană a viselor de naştere. "Insula cu bolta în care descoperim un mort este, uşor se poate vedea, insula cu peştera, înconjurată de ape, pe care Euthanasius îşi sfârşeşte existenţa. Avem de a face, dar, cu un vis de naştere, în care amintirea apelor amniotice, a şederii în pântecele matern, se traduce în această privelişte"(vol. IV, p. 20). Ne grăbim să adăugam că"amintirea apelor amniotice", de care au făcut atâta caz psihanaliştii în interpretarea miturilor, este, ca să fim îngăduitori, cel puţin o afirmaţie pripită. Dacă amintirea apelor amniotice explică atât cosmogoniile acvatice cât şi iniţierile prin cufundare în apă-cum crede O. Rank în Der Mytus von der Geburt des Helden (Leipzig, 1909)-ar trebui sa întâlnim exclusiv cosmogonii acvatice şi exclusiv iniţieri prin cufundare în apă. Caci doară toţi oamenii au cunoscut, în faza prenatală, apele amniotice, şi nu e de presupus că anumiţi indivizi au păstrat amintirea acestor ape, iar alţii au pierdut-o.

In realitate, cum am arătat, între alţii, W. H. Rivers(The Symbolism of Rebirth, "Folk-Lore", 1912, p. 14-33, criticând tocmai cartea lui Rank mai sus menţionată), sunt foarte multe cosmogonii continentale, telurice, care aşază înainte de Creaţie nu un ocean, ci o substanţă amorfă, solidă sau aburoasă. De asemenea, simbolismul renaşterii(iniţierea) în foarte multe culturi(Africa, Oceania, Nord-America) nu foloseşte niciun element acvatic, şi nici apa. Amintirile prenatale se dovedesc a fi destul de slab documentate, şi ele n`au fost luate în serios nici de psihologi ca

Rivers, nici de etnologi ca F.Boas sau Kroeber, nici de sociologi ca Malinowski, nici de istorici ai religiunilor ca prof.Clemen. Este suficient să citească studiul acestuia din urmă, Die Anwendung der Psychoanalyse auf Mythologie und Religionsgeschichte ("Archiv für gesamte Psychologie". vol.61, 1928, 128 p.) sau Der Oedipus-Komplex (Berlin, 1929) al lui W.Schmidt, pentru ca un cercetător serios să-şi dea seama de greşelile de metodă, lipsa de informaţie şi discernământ, optica de maniac a freudienilor cari au explicat psihanalitic miturile şi riturile. Rămân însă pe deplin întemeiate afirmaţiile d-lui Călinescu relativ la importanţa elementelor cosmogonice (apele, insulele) în opera lui Eminescu. Ele aparţin atât de mult climatului spiritual al poetului, încât creaţia lui artistică pare de neînţeles-sau, în orice caz, lipsită de semnificaţie şi consistenţă metafizică-dacă nu ţinem seama de ele. Dacă psihanaliza-fie că face uz de amintirea apelor amniotice, fie de amintirile onirice-nu ne ajuta prea mult să înţelegem sensul şi mecanismul creaţiei poetice a lui Eminescu, suntem îndreptaţiţi să căutăm în altă parte o asemenea "cheie".

Observăm cu alt prilej că simbolul intervine în opera unui scriitor chear fără voia lui; chear, mai ales, dacă acesta nu-şi dă seama de sensul şi valenţele simbolului prezent în creaţia sa artistică. Nu e vorba, firesţe, de un "simbolism" personal, descoperit sau interpretat de un scriitor anumit (creaţiile de acest fel sunt în deobşte hibride şi inerte). Ci de simbolismul ecumenic, universal, uşor de recunoscut în mai multe culturi şi fecund pe mai multe niveluri (mit, architectonică, ritual, iconografie, etc.). Intuit de un creator, un anumit simbol intervine într`o operă de artă şi o organizează cu o coerenţă a lui proprie, cu o "logică" absconsă, fără ca poetul să-şi dea totdeauna seama de sensul, proporţiile sau valenţele acestui simbol. Fiecare mare creator redescoperă anumite simboluri, fără să ştie de ele. Este nevoie, totuşi, de un act iniţial de intuiţie, asupra caruia nu e locul să ne oprim acum. Fără îndoială că asemenea simboluri centrale sunt "revelate"; ele coboară dintr`o zonă extraraţională, pe care o putem sau nu numi "inconştient" (căci se înţeleg foarte multe prin acest cuvânt). Fapt este că adâncind şi luminând simbolul central al unei opere de artă, facilităm "înţelegerea" şi desfătarea ei, realizând condiţiile optime unei desăvârşite contemplaţii estetice. (Contemplaţia estetică, de altfel, n`a exclus niciodată, în timpurile bune ale filosofiei, cercetarea metafizicei implicate în opera de artă. Căci nu există operă de artă care să nu fie solidară cu un "principiu", oricare ar fi el).

Cunoscând vocaţia filosofică a lui Eminescu şi descendenţa sa romantică, sumtem îndrituiţi să acordăm simbolului şi metafizicei un rol important în explicaţia operei sale poetice. Este mai puţin interesant de aflat dacă el "ştia" sau "voia" să creeze folosind anumite simboluri. Fapt este că aceste simboluri, ca în opera oricarui mare creator, se dovedesc a fi ecumenice, deci valabile metafiziceşte, şi în jurul lor nicio hermeneutică nu e excesivă. In privinţa originii acestor simboluri, nici analizele onirice, nici apele amniotice nu ne ajută prea mult.

Căci dacă visul prezintă atâtea analogii cu mitul, nu putem deduce o relaţie cauzală între ele. Putem afirma, cel mult, că mitul ca şi visul sunt de natură extraraţională, şi impun spiritului uman cu tăria unei "revelaţii". De altfel, mitul derivă totdeauna dintr`un sistem de simbo-

luri foarte coerent; el este, cu un cuvânt cam apăsat, o "dramatizare" a simbolului...

Mircea Eliade (Paris)

N.B.

A se vedea şi Traité d'Histoire des Religions (Paris, Payot, 1949) pp. 169 sq., 373 sq..

SUR LE DISCOURS DIRECT LIÉ (DDL)

par Leo Spitzer

L'intéressant mémoire de M. H. Jacquier (Bull. ling., XII,7-13) traite d'un phénomène répandu dans beaucoup de langues qui fait partie de leur stock commun, de ce fonds d' 'Elementarverwandschaft' dont nous parlait naguère Schuchardt, et qui jette un jour sur cette psychologie généralement humaine qui informe nos langues. Aussi le DDL (c'est à M. Jacquier que revient l'honneur d'avoir forgé ce terme commode et clair) a-t-il déjà été traité par nombre de linguistes. Pour ne nommer que les plus marquants : par Misteli, Zeitschr. f. Völkerpsychologie, VII, 399 ; Diez, Gr. d. rom. Spr., III3, 344 ; Tobler, Verm. Beitr., I2, 264 ; Brugmann-Thumb, Griech. Gr., § 655; Brockelmann, Grundriss... der semit. Spr., II, §§ 404-408, et, enfin, M. Kieckers, Indg. Forsch., XXXV (1915), pp. 14-34. C'est chez ce dernier que nous trouvons la récolte la plus nombreuse d'exemples, sans, il est vrai, d'essai d'explication. D'après M. Kieckers le DDL s'est développé s p o n t a n é m e n t à l'intérieur des langues suivantes :

a) en sanscrit, non pas dans les poèmes épiques, mais par ex. dans le Pantschatantra : conjonctions yad ou yadha se plaçant devant des discours directs (DD), des citations (proverbes), devant des questions et des pensées conçues en monologues, donc après des verba dicendi et sentiendi ; de même en prākrit (jahā) ;

b) en persan mod. (Firdousi) ; conjonction ki ;

c) en grec (pas chez Homère, mais dans la prose attique de Xénophon, Platon, Démosthène) ; conjonctions ὅτιοὡς devant discours directs et citations, πῶς devant question ; usages continués en neo-grec dans certains dialectes avec ὅτι (tandis que Pallis rend le ὅτι biblique par πῶς);

d) en lithuanien (kàd) ;

e) en albanais : conjonctions k'ε et se (aussi devant des questions) ;

f) en hébreu (kī), araméen (dī), arabe ('an), assyrien ((um)ma), éthiopien (kama, 'esma), coptique (ʒe-) ;

g) en turc (avec la conjonction d'origine persane ki, cf. encore Deny, Gr. d.l. langue turque, § 991) ;

h) dans la langue bantou Douala (ná).

Au contraire, dans certaines langues le DDL ne se trouve que dans les traductions de la Bible et ainsi forme une sorte d'emprunt syntaxique : c'est ainsi que le passage grec ἐκεῖνος ἔλεγεν ὅτι ἐγὼ εἰμι (où le DDL peut être soit d'origine hébraïque soit grecque autochtone) est rendu par la Vulgate en latin, donc dans une langue qui ne connaissait pas le DDL : ille vero dicebat, quia ego sum, en anc. bulg. par onŭ že glagolaaše, jako azŭ jesmŭ, en gothique iþ is

gaȣ, θatei ik im ; de même uuanta en a. h. all. (à ajouter les passages parallèles anglo-saxons dans Mätzner, Engl. Gr., III, p.439). On pourrait ajouter ici DDL avec πῶς du néo-grec (Pallis).

Un troisième groupe est formé par les langues qui ont adopté à l'origine le DDL par imitation du texte biblique grec, mais lui ont donné droit de citoyenneté, de sorte que l'usage y est devenu vraiment populaire : M. Kieckers introduit ici le latin vulgaire (cf. Grég. de Tours : dicens quia dedi arrham ; Form. Marc. a 850 : dicens quod iste mihi abstulit), les langues anciennes romanes et le roumain mod. (dont il donne des exemples d'après Tikton, Rum. Elementarbuch avec că :...întreabă că muieți-s posmagii (introduisant une question) et avec pe cum că :... zice, pe cum că 'Ioane, când ei ajunge la fîntînă sub deal'..., je traduirais en fr.: 'comme quoi' ; d'autres exemples se trouvent dans le dict. de Tiktin s.v. că), et, enfin, dubitativement, l'arménien (conjonction thī).

J'ajouterais ici deux langues dont ni M. Kieckers, ni M. Jacquier ne parlent :

i) le russe, et k) le hongrois, dans lesquelles le DDL est populaire, sans que je sache s'il faut les englober dans la catégorie No. 3 de Kieckers.

Pour le russe je citerai Gogol, Ревизор (acte 4, sc. 7) : un citoyen de la petite ville Bobčinski, qui croit que le jeune fourbe Xlestakov est l'inspecteur-général envoyé de Saint-Pétersbourg, demande à celui-ci d'intervenir pour lui à la cour de la façon suivante : ... скажите всем там вельможам разным: сенаторам и адмиралам, что вот, ваше сиятельство, или превосходительство живет в таком-то городе Петр Иванович Бобчинский... скажите и государю, что вот мол, ваше императорское величество, в таком-то городе живет Петр Иванович Бобчинский c'est-à-dire : 'dites aux différents fonctionnaires là-bas, aux sénateurs et amiraux que, voilà, Votre Grâce ou Excellence, dans telle ville vit P. I. Bobč. ; dites-lui ceci : P. I. Bobč. vit... dites à l'Empereur que voilà, en vérité, Votre Majesté Impériale, dans telle ville vit P. I. Bobč....' (l'interponction de l'édition du gouvernement, Léningrad, 1936, n'est pas tout à fait logique ici : les deux points après разным devraient être transposés après адмиралам). On voit que, quand Bobčinski émet son idée la première fois, il parle en 'discours direct lié' (DDL), mais quand il la répète ('dites-lui ceci'...), c'est-à-dire quand il en a pleine conscience, il omet le 'que'.

Dans un autre passage (V, 2) le gouverneur charge un gendarme de rendre public le mariage noble de sa fille : Да объяви всем, что знали: что вот-дискать какую честь бог послал городничему, что выдает дочь свою за такого, что и на свете еще не было, можем все сделать, все, все, все ! Всем об'яви, чтобы все знали „annonce à tous, afin qu'ils le sachent, que, à savoir, quel bonheur Dieu a donné au gouverneur, qu'il mariera sa fille à un homme comme tout le monde n'en a pas encore vu, qu'il peut faire tout, tout, tout ! Annonce ça à tous, afin qu'ils sachent ". Le gouverneur transforme et 'stylise" lui-même le message, en parlant de lui même à la 3-e personne ('quel bonheur Dieu a donné au gouverneur !' est évidemment ce texte officiel, introduit par 'que'). Dans la sui-

te le message officiel se transforme en jubilation personnelle ('il peut faire tout, tout, tout'), mais le 'que' relie toujours ses éjaculations à l'impératif, 'annonce'. On notera que dans nos deux exemples nous trouvons en plus de что les indications typiques d'un discours rapporté en russe, soit мол (voulant dire à l'origine : 'il y a une rumeur', cf. молва 'rumeur'), soit дискать, дескать (= 'de 'il dit, on dit' ← сказать 'dire'), le russe étant particulièrement sensible à la différence entre le fait sûr et les on-dit (cf. будто , introduction de ce qu'on sait par ouï-dire).

On remarquera ici l'inclusion de что вот-дескать dans le discours direct ; ces particules prennent la place des guillemets. A l'acte III, sc. 10, le serviteur Osip raconte : бывало заедет куда-нибудь : "что Осип, хорошо тебя угостили?" „Плохо, ваше высокоблагородие". ordinairement nous arrivons quelque part. "Que Ossip, t'a-t-on bien traité ?" "Mal, Votre Excellence". Evidemment, что est comparable à un '(je dis) que' elliptique, que nous retrouverons en français .

Pour le hongrois, je sais que Zsigmond Simonyi, Magyar Kötöszók, II, 15-22 a traité le phénomène, mais je n'ai accès qu'à un article de M. Mariánovics (Magyar Nyelvör 39, 306) qui cite Simonyi. D'après Mariánovics le développement du hongr. hogy 'comme' > 'que' (après verba dicendi et sentiendi) > 'que' devant la citation textuelle est parallèle au développement syntaxique de l'anc. bulg. jako et est calqué sur ce dernier. Je sais par expérience personnelle que le DDL avec hogy est tout à fait populaire et est employé par les personnes les plus cultivées dans des cas comme azt mondta hogy nem 'il dit que non', azt mondta hogy 'jöjön velem' 'il dit que : venez avec moi', azt kérdezte hogy jöhet velem ?' 'il demanda que : pouvez vous venir avec moi'? Simonyi, dans Die ungarische Sprache, p. 426, mentionne le fait que, alors que dans les textes anciens le pronom interrogatif suivait directement la principale, à une époque plus récente le hogy se glisse entre les deux : Kérdi, hogy hol kobobolnak 'il demande que : où ont-ils erré ?'

Ensuite je remarquerai que N. Bögholm a un exemple anglais moderne de la construction, qui ne me semble pas provenir du langage biblique (Engl. Studien, XLIV, 83) : „Mr. Henry Grattan declared at a meeting in Dublin that 'if Her Majesty were once fairly placed in the hands of the Tories, I would not give an orange peel for her life'". Le phénomène pouvant se reproduire partout, je suppose que le passage moyen anglais, tiré de Ayenbite of Inwyt par M. Kieckers, ne doit pas nécessairement remonter au langage biblique : "θe maister him ascede, hou long time te zette θet vor to done. He answerede θet 'ine ten dazes'" (le diable lui demanda combien de temps il y mettra pour faire cela ; il lui répondit que 'en dix jours').

En ce qui concerne le roman, un courant populaire et un courant 'biblique' subsistent pendant des siècles : ainsi le passage grec ὅτι doit survivre dans la traduction espagnole citée par Diez : él decia que 'yo soy', mais les exemples beaucoup plus nombreux tirés des littératures anciennes romanes par Diez et, particulièrement, Tobler, attestent bel et bien un usage établi de DDL en anc. roman, continuant peut-être, mais pas nécessairement le quia-quod du latin

vulgaire[1]; a. prov. dis que 'vos es trop valens' ; dreitz dis 'qui men es mos enemicx' (proverbe-citation) ; a. it. la cameriera disse che 'volentieri' (Décaméron) ; esp. preguntólo que buscaba ? respondió que 'a unos caballeros' ; pour l'esp., Weigert, Untersuchungen zur span. Syntax, p. 217, n'avait trouvé qu'un seul exemple dans Cervantès : 'el niño... dijo viéndole que emil bienes haya la madre que te parió y el padre que te engendró' ; mais K. Pietsch, Spanish Grail Fragments, II, 75 a copieusement attesté la construction en anc. esp. (conjonctions que et ca) et en anc. port. Keniston, The Syntax of Castilian Prose, § 42, 47-48, a trouvé au XVI-e siècle des cas de propositions interrogatives liées (quiero preguntas que quién es) et de fragments de phrases liées (yo dixe 'si' ; fue de edad de catorze años y creo que 'mas' ; siendo preguntado cómo será un reino bienaventurado, respondió que 'menospreciando el rey su propia ganancia'). Enfin nous avons, à part le roumain ancien et moderne (v. supra), les nombreuses attestations a. fr. du type et apres dist Agolans qu'se ma gent est vaincue, je prendré baptesme' ; et dist Jourdains que 'g' estoie malades de la colee qu'avant hier me donnastes' ; et dist que 'par sainte esperite, /bons rois, nel tenés a despit'[2] et les restes en fr. moderne : dire (croire) que non (oui)

---

1) M. Salonius, Vitae patrum, p. 329 suggère que la victoire de quia comme remplaçant de l'acc. c. inf. en latin vulgaire sur son concurrent quod et la prépondérance de l'indicatif après ce quia s'expliquent précisément par le fait que quia a servi comme traduction du ὅτι biblique devant des discours directs.

2) Je crois que Meyer-Lübke, Gr. d.l. rom., III, § 579, a eu tort d'inclure dans ce paragraphe les cas avec impératif anacoluthique du type a.fr. je te conjur sur t'ame que me di (dic au lieu de dicas) verité. Ici il s'agit d'une méprise de la part d'un individu parlant façonnant sa propre phrase, non pas rapportant un discours en narrateur. Le cas d'un impératif relevant de notre type serait je te conjurai que me di ou il me conjura que di... Tous les exemples que Tobler, sur lequel Meyer-Lübke s'appuie, a donnés pour l'impératif dans une incidente contiennent des verbes à la 1-ère pers. sing. prés. dans la principale. Au contraire le grec connait des cas de DDL avec impératif : Kühner-Gerth, II, 367 : ἕως ἂν εἴποιεν, ὅτι Ὦ Σώκρατες μὴ θαύμαζε τὰ λεγόμενα.
Et avec celui-ci concorde : et dist que 'par sainte esperite, /bons rois, nel tenés a despit, exemple donné par Tobler au bon endroit (quand il traite du DDL).- L'exemple tiré du Roman de la Rose de Guillaume de Dole (v. 644) ne me semble pas non plus bien interprété: „Fet l'empereres : 'Se te vient /D'orgoeil ou de melancolie/ Que tu nez tant la compaignie ?" - un que du DDL après faire 'dire' serait étonnant : il faut interpréter se = 'je voudrais savoir si', angl. I wonder if et que comme introduisant la phrase-sujet ('le fait que...'). - Les exemples a. ital. que donne B. Wiese, Altit. Elementarbuch, p. 184, ne sont pas non plus convaincants, mais Pietsch, l.c. a cité un exemple anc. ital. probant, et un grand nombre en a été extrait du Tristano vénitien par G. Vidossich, Bausteine zur rom. Phil., p. 158 s.

(cf. esp. decir que no, a.it. risponder che no), et les formules elliptiques que non ! (esp. que no), que Lerch, Hist. frz. Syntax, I 180 reconduit avec raison (contre Tobler) à (dire) que non.

Le phénomène du DDL décrit par M. Jacquier n'est pas le seul à montrer le mélange du discours direct et du discours indirect, et en effet les grammaires historiques regorgent de faits similaires : Tobler, l.c., parle du que introduisant un discours direct dans le même traité où il atteste le passage du du DI au DD et vice-versa, par ex. (Roman du Chevalier de Coucy) : 'Si li a eu requoy conte[t] comment il aime une pucelle,/ qui moult est amoureuse et belle,/ A qui ne puis mie parler; /mes se y vouloies aler/ et estre ses privé loyauz/ de celer ses privés consaus,/ il le feroit riche et manant' (les phrases qui contiennent un verbe souligné sont du DD ; elles sont encadrées par le DI - Tobler note que le retour au DI est assez rare), (Erec) 'Erec respont qu'il a a feire / mout longue voie et grande jornee,/ por ce a sa voie atornee;/ que mout an sui en grant espans'. Behaghel, Deutsche Syntax, III, § 1348 s. a des cas m. h. all. encore plus surprenants : (Parzival) 'der helt si vragen began / umbe ir site und umbe ir pflege/, daz ir so verre von dem wege / sitzt in dirre wilde', (ibid.) 'si fuorten in alumbe für sehzehen porten / und beschieden in mit worten/, daz der decheiniu waere bespart,/ sit wurde gerochen Isenhart / an uns mit zorn. naht unde tac / unser strit vil nach geliche wac' (avec transition au milieu de la proposition subordonnée), (Nibelungenlied) 'si dahte hallen ziten) : /ich will den künec piten,/ daz er ir des gönde / mit güetlichen siten' (avec encadrement du DD par le DI, assez rare d'après Behaghel). Kühner-Gerth, II, 367 a aussi des cas mixtes grecs comme : ἐπιδείκνυσι δὲ, ὡς εὔηθες εἴη (DI) ἡγεμόνα αἰτεῖν παρά τούτου, ἃ λυμαινόμεθα (DD) τὴν πρᾶξιν.

Ces faits semblent contredire l'opposition du DDL [1] au discours indirect libre (DIL) [2], telle que la propose M. Jacquier : le DDL ne serait, d'après ce que nous venons de voir, qu'un cas particulier du discours mixte' (DM).

---

1) Il est peut-être aussi excessif de dire avec M. Jacquier que le phénomène en question décèle un „stade primitif ou populaire des langes", vu qu'il peut au contraire se recommander dans une certaine communauté parlante de l'autorité d'un texte sacré et être d'origine populaire dans le texte copié, mais, par la feit d'appartenir à la haute littérature (ou littérature savante) dans cette communauté particulière, faire une impression savante : c'est ce qui s'est passé pour le ille dicebat quia ego sum de la Vulgate et les parallèles anglo-saxons et gothiques, qui tous se moulent sur la syntaxe biblique hébraïque et grecque.

2) D'ailleurs le DIL n'est pas aussi récent dans les langues de civilisation européennes que le prétend M. Jacquier : nous en trouvons les amorces en a. fr., c'est-à-dire comtemporaines avec le DI et Delbrück a découvert le même trait dans la langue d'Homère.

Si nous recourons maintenant au livre intelligent de Mlle Marguerite Lips, Le style indirect libre (Paris, 1926), voici ce que l'auteur nous enseigne sur les tendances psychologiques qui s'expriment par le DI en opposition avec le DD : dans le premier le rapporteur a plus d'importance que dans le second et une transposition des paroles du DD est nécessaire (transposition de personne - qui n'a pas lieu dans les vieilles langues aryennes et sémitiques - transposition de temps ou de mode, ou des deux ensemble, selon les langues; la conjonction subordonnante n'est pas toujours développée) ; le DI permet d'exprimer l'attitude du rapporteur (qui peut prétendre, croire, supposer que...) vis-à-vis du texte rapporté, mais en général renonce à la reproduction textuelle des paroles : le DI procède d'une tendance à l'abstraction et à l'intellectualisation, par conséquent les éléments affectifs d'un DD sont généralement éliminés. Ainsi, un dialogue comme celui-ci : 'Barbara n'eut qu'un cri : -Maman, ils viennent, ces brigands ! - Comment !!! Barbara !!! on ne doit pas parler ainsi ; ils n'y peuvent rien, ces ouvriers qui viennent travailler', transposé en DI, perdrait tous ses éléments affectifs et toutes les traces de l'émotion personnelle (qui doivent être définis dans la phrase principale) : 'Barbara cria à sa mère que ces brigands venaient. Sa mère lui dit sur un ton de reproche qu'on ne devait pas parler ainsi, que ces ouvriers qui venaient travailler n'y pouvaient rien'.

Mais Mlle Lips s'est bien aperçue que la forme pure du DI ne se trouve pas toujours ; sans faire appel aux constructions a. fr. et m. h. all. que j'ai citées plus haut, elle trouve même en fr. mod. nombre de phrases mixtes : (Marivaux) '(le cocher) traversa la foule, qui s'ouvrit alors...pour livrer passage à Mme Dutour, qui voulait courir après lui, que j'en empêchai, et qui me disait que, jour de Dieu, j'étais une petite sotte' (jour de Dieu est un écho DD) ; (Proust) 'En répondant, j'ajoutai que je connaissais aussi M. de Carlus, lequel „avait été très bon pour moi à Balbec et à Paris"'. Bögholm cite des cas similaires de l'anglais moderne : (Scott) ...'demanded in his broad national dialect „what in the foul friend's name, they lacked now"'. Je crois que, dans les langues où le DI est développé (et toutes nos langues modernes sont dans ce cas), la conversation courante est pleine de ces types mixtes, et les textes littéraires n'en reflètent qu'une image pâle et réduite. Ici Mlle Lips a été induite en erreur par une sensibilité trop livresque : commentant la phrase de Proust, elle écrit : „Parfois des guillemets sont le seul critère offert au lecteur, et il n'est pas linguistique, puisque la parole ne peut le reproduire" -- le contraire me semble vrai : c'est la parole vivante qui se charge, par l'inflexion de la voix, de rendre cette transition possible : si on lit le texte de Proust à haute voix, on sera surpris d'avoir choisi spontanément soi-même un ton plus empreint de sentiment et d'emphase au moment de prononcer avait été très bon pour moi, ton qui contraste avec la façon objective dont on lirait en répondant, j'ajoutai ... et qui, évidemment, répond à une tradition orale de distinction entre le DI et le DD 1).

---

1) On peut comparer nos concepts de DD et DI aux formes pures de la géométrie ou de la stéréométrie, qui ne se réalisent presque jamais dans la vie. Le grammairien est comme un mathématicien, un platoni-

Behaghel a vu plus juste que Mlle Lips en reconnaissant dans les constructions mixtes de l'a. h. all. des traces de conversation orale (il note qu'elles manquent dans des poètes plus livresques tels que Hartmann et Gottfried von Strassburg).

Pour comprendre ces mélanges, nous devons d'abord saisir les nuances particulières au DD : nous nous adresserons ici au livre profondément pensé du savant suisse Werner Günther, Probleme der Rededarstellung (Marburg-Lahn, 1928) : le DD selon lui est propre à une époque primitive, prélogique, qui ne s'explique pas encore l'univers, mais le portraiture naïvement ; la parole (divine ou humaine) a encore un caractère mythique et mystérieux et la reproduction textuelle en est de rigueur : les contours âpres de cette parole puissante ne sont point estompés. La transition du plan de récit à celui de la reproduction de paroles est brusque, une pause marquant ce changement de plans. Le procédé naïf datant de temps anciens reste acquis à certains genres (le poème épique, le conte populaire), et le conteur moderne qui les emploie sait instinctivement qu'il „stylise" son discours, qu'il transfigure la réalité (tels ces enfants suisses qui emploient couramment dans la vie de tous les jours le DI, mais racontent les Märchen, sans pression de la part du maître d'école, en DD). M. Werner a bien senti la nécessité de déployer la voix, de la déclamation, des effets mimiques pour cette dramatisation qu'est le DD, et il note que la conversation de tous les jours

---

sant de la langue, sacrifiant à l'Idée. Dans le cas qui nous occupe, toute narration a la tendance d'imiter par nos paroles celles qui ont été prononcées dans la situation rapportée, ne fut-ce que par une légère inflexion de voix. A lire la phrase : 'Hitler prétendait que l'Allemagne n'avait pas assez de Lebensraum', nous semblons avoir à faire au D I pur ; mais si nous la prononçons à voix haute, nous nous apercevrons facilement de l'intonation de citation ironique que nous donnons au mot allemand - ce qui équivaut à dire qu'il y a eu irruption de DD (en l'occurence imitation du discours de Hitler) dans le DI. Pourtant, la nuance imitative ou 'de citation' est fuyante ; à l'heure actuelle Lebensraum est probablement un mot ayant droit de citoyenneté en français et la théorie correspondante a perdu son mordant, de sorte que le DI pourrait vraiment figurer dans notre phrase comme forme pure. Bien entendu, ce n'est pas seulement dans des cas de mots étrangers que l'attitude imitative s'insinue. Admettons une phrase comme 'H. p. que son Allemagne n'avait ... - et son relèvera évidemment, encore aujourd'hui, du DD. Les guillemets sont singulièrement peu aptes à rendre ces nuances fuyantes du débit oral : ils tranchent trop rigidement la question. Que j'imprime 'Hitler prétendait que „son" Allemagne avait besoin de „Lebensraum", ou 'H. p. que „son All. avait b. de Lebensraum", ou 'H. p. que „son" All. avait b. d. L.", - toutes ces interponctions violentent la fluidité et les fluctuations du débit oral. J'ai insisté à plusieurs reprises sur le fait que nos ponctuations modernes rigides, s'adressant à l'œil du lecteur, tendent à supprimer la mobilité de la parole vivante dans les textes médiévaux, faits pour être entendus plutôt que lus.

se dispense de cet effort et, par conséquent, préfèrera le DI au DD (p. 7 : „das Dramatisieren kostet im mündlichen Verkehr vielfach eine zu grosse Anstrengung und ist zu umständlich"). C'est dire que notre vie journalière est basée sur l'intellect, sur la prévalence de l'intérêt personnel, sur l'épargne de l'effort : le DI, qui donne au rapporteur la supériorité sur la matière vovante qu'il rapporte, doit plaire à l'égoïste, préoccupé des choses en tant qu'elles affectent ses intérêts ; ce n'est que dans la poésie stylisée, affranchie de tout pragmatisme, qu'il sortira de son moi étroit et épousera la forme verbale qu'un personnage héroïque a voulu donner à son discours. On peut sentir la valeur héroïco-poétique du DD dans l'exemple tiré de la Chanson de Roland que M. Werner a préposé à son chapitre sur le DD: 'Quant veit Rollanz, de sun tens n'i ad plus/ devers Espagne est en un pui ajut, A l'une main si a sun piz batud:/ „Deus, meie culpe vers les tües vertuz...'" (4 lignes de DD). L'hypotaxe (de sun tens n'i ad plus, marquée par la transposition de la personne) est évidemment déjà développée à l'époque de la chanson, mais le poète a préféré la parataxe du DD, solennel, précédé par une pause forte (accompagnée d'un geste monumental). Alors que l'auteur de la chanson connaît l'hypotaxe (marquée particulièrement par la transposition de personnes, mais aussi par des que), il emploie le DI seulement quand il s'agit de phrases rapportées assez courtes, ne s'étendant pas au delà d'un seul vers (type : (co) dist li reis que sa gueule et finee) ; le DI n'atteint dans la chanson, d'après le calcul de M. Günther, que le chiffre peu impressionnant de 2,2%. En général, les héros, renfermés dans leur armure de fer - et dans leur armure verbale, font retentir leurs paroles vibrantes devant un poète voyant, écoutant, notant sans commentaire, ou plutôt imitant, comme sous une obsession magique, les péripéties du grand drame - la présence, la contemporanéité pour ainsi dire, du poète avec les évènements qu'il rapporte, s'exprime d'ailleurs aussi par le présent historique (plutôt magique et hallucinatoire) qui est le temps de base de la Chanson [1]. Notons que la chanson de geste ancienne française concorde absolument avec Homère : lui aussi connaît le DI (avec transposition de personne, mais non pas de mode, mais la plupart des discours est solennellement annoncé (τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς), et rendu par la DD. Misteli a déjà parlé de l' 'Anschaulichkeit' épique d'Homère qui se refuse au DDL avec ὅτι d'écrivains grecs postérieurs - nous dirions que la contemporanéité que sent l'auteur avec les évènements lui fait répéter le texte des discours sans transpositions ni tempéraments.

Si l'imitation de la façon de parler du personnage mis en scène qui accompagne la reproduction textuelle de ses paroles dans le DD, requiert un effort mimique, d'autre part la subordination et transposition des paroles directes en DI demande un effort mental - et c'est le choc de ces deux forces antagonistes qui produit le mélan-

---

1) Ceci a été démontré par Mlle A.G. Hatcher dans son article 'Tense-Usage in the Roland' (Studies in Philology, XXXIX, p. 597 s.) : "The autor of the Roland is loath to become a historian ; at almost every moment of the story he is by the side of his characters".

ge des deux systèmes. Or, se hisser sur le plan de l'"imitation", de la mimique est probablement plus difficile au commencement et demande un effort initial, mais une fois ce niveau atteint, le narrateur n'a qu'à continuer, à persévérer ; si au contraire il épouse le système indirect, il devra faire attention à maintenir la subordination (nous connaissons tous la difficulté de maintenir une succession de que en bon ordre). Le narrateur qui a adopté d'emblée le DD n'a pas de mauvaise conscience, celui qui a choisi le DI est plus tourmenté ; il tombera, s'il n'y prend garde, dans le DD, qui est pourtant la manière de rendement la plus fidèle à la situation. Ici l'effort initial ne suffit pas, il faut de la vigilance de la part du narrateur. Nous connaissons cet état de choses par beaucoup de situations de notre vie ; c'est la raison du fonctionnement admirable de la discipline militaire, qui une fois acceptée par l'individu, semble travailler pour lui, alors qu'un effort continu dans la vie civile n'est obtenu qu'à grand peine ; un grand effort initial semble dispenser d'efforts moindres, réitérés. Voilà la raison pourquoi nous trouvons tellement plus souvent un DI suivi par la chute dans le DD que le phénomène inverse (voir ci-dessus les constatations de Tobler et Behaghel)[1] ; le lien de subordination se relâche en général après le premier que. D'autre part il n'est pas dit que l'effort de se maintenir sur le plan mimique avec le DD ne coûte pas lui aussi au narrateur ; nous connaissons tous les nombreux "dit-il" intercalés par des parleurs populaires dans leur DD, mais, il me semble, ils tendent plutôt à souligner par ces interpolations leur maîtrise achevée qu'à trahir une détresse à laquelle ils succomberaient (ils nous mettent en garde contre la confusion possible entre leurs paroles à eux et les paroles rapportées, en se réjouissant pour ainsi dire du rôle difficile qu'ils ont assumé).

Le DDL élimine évidemment la pause qui marque d'une façon tranchante le passage du récit au langage rapporté - la "liaison" doit appartenir à une époque où la solennité hiératique de la Chanson de Roland n'est plus en vogue et où le DI rationnel a gagné de prestige.

Pourtant, si l'analyse qu'on a lue peut être juste en tant que description de la valeur du DD, DI et DDL dans les textes où ces trois modes se trouvent ensemble, elle ne me semble pas encore suffisamment expliquer la genèse du DDL ; comment un narrateur populaire aurait-il trouvé en lui-même l'audace extraordinaire de sauter sans gêne du DI : et dist Jourdains que... au DD : g'estoie malades...? Ce serait une innovation hardie, sans parallèle, un changement brusque d'attitude. Nous autres linguistes sommes plutôt habitués en syntaxe à des développements lents, à des transitions imperceptibles qui établissent un état de choses nouveau après beaucoup de préparations : le discours indirect libre tel que le manient Balzac et Flaubert n'a-t-il pas une préhistoire de 900 ans, avant qu'il ne s'établisse en système? C'est ce que par ex. Misteli a senti quand il veut nous rendre compréhensible le développement du DI. Selon lui le DDL (qu'il n'appelle pas encore ainsi puisqu'il n'a pas pu lire M; Jacquier) est une

---

1) Naturellement il faut nuancer cette assertion en tenant compte de la forme régulière du discours rapporté qu'affecte une certaine communauté : là où par ex. le DI est la forme absolument normale comme en Suisse, M. Günther peut montrer qu'un écrivain populaire comme Gotthelf éprouve des difficultés à se maintenir sur le plan DD et glisse dans le DI (p. 76).

des étapes à travers lesquelles a passé le DI ; voici son tableau historique :

1.- le DD seul règne (en sanskrit où le DI est complètement inconnu) ;

2.- le DDL s'établit (en sanskrit et en grec à une époque plus récente) ;

3.- le DI arrive, avec transposition de la personne seule (Homère) ;

4.- le DI complet, avec transposition de mode (indicatif, subjonctif optatif), se trouve en grec postérieur.

Eh bien, Misteli a eu tort, selon moi, non pas dans son idée de l'évolution lente des langues, mais en voyant en 2 une étape précédant 3 et 4, alors que, selon ce qu'on va lire dans ce qui suit, le DDl n'est qu'un développement secondaire d'un DI déjà établi, "phénomène de transition", comme dit M. Jacquier avec raison, - mais il ajoute ce que je ne puis approuver : "...qui a dû marquer au sein de chaque langue la phase du passage de la parataxe à l'hypotaxe". Je ne pense pas en effet que l'origine du DDL se place historiquement après le passage à l'hypotaxe. Il me semble très caractéristique que, dans une grande langue de civilisation comme le français, seuls subsistent des restes pétrifiés de phrases assez brèves telles que dire que oui (non). Ces restes si tenaces ne seraient-ils pas en même temps les cas originaires?

Pour répondre à cette question, nous nous adresserons de préférence à des langues qui n'ont pas particulièrement développé le DDL, où l'exigüité des exemples attestés peut nous montrer plus clairement leur nature originaire, tandis que là où le procédé a tellement évolué, le commencement de l'évolution ne peut plus être observé (comme en sanskrit, en roumain et en anc. fr.). Prenons par ex. le cas isolé du moyen anglais : "ȝe maister him ascede, hou long time te zette ȝet for to done. he answerede ȝet 'ine ten dazes'" - il est évident que le tronçon de DD 'en dix jours' introduit par 'que' est un tour elliptique, qui s'explique par l'identité du verbe dans la réponse et dans la question : le diable a demandé 'combien de temps y mets-tu pour faire cela?' et la réponse complète serait 'je le ferai en dix jours'. Notre exemple de DDl est donc au fond un exemple de DI, seulement avec un verbe supprimé par ellipse, à la suite de l'identité du verbe dans le DI et dans la question qui précède la réponse. Cette sorte d'ellipse est très fréquente dans la période ancienne de nos langues : ainsi l'anc. fr. oïl (o je), nenil (nen je), si est une phrase elliptique où le verbe a été supprimé, parce qu'il était identique avec celui qui figure dans la question (aimez-vo - o je (sc. = j'aime); de même aimé avez-vos? - o j'ai, avec ellipse du participe aimé)[1]. Nous ne nous étonnerons donc pas de trouver dire que non (oui) dans les langues romanes (pour les attestations a. fr., cf. A. Schulze, Der altfrz. Fragesatz, p.253), puisque par ex. dans un dialogue est-il venu? - je dis que non un verbe identique ou semi-identique avec celui de la question est supprimé : (je dis que) non (est venu, fait). De nouveau, il ne faudrait pas, si on tenait compte de l'origine, imprimer je dis que : 'non' (DDL), mais je dis que non (est venu), c'est à dire il s'agit de DI, compliqué seulement par l'ellipse.

---

1) C'est la même ellipse que dans a. fr. il fait que fols = 'il fait que fols (fait)' ou esp. viene donde yo (sc. vengo) 'il vient où moi (je viens)' 'il vient vers moi'. Le français moderne a écarté ces ellipses, mais le patois peut dire encore...'volait où la foudre'(sc. vole), Herzog, Neufranz. Dialekttexte, p. 73.

On voit que la situation est identique dans l'exemple du Décaméron (VII/9) : la maîtresse Lidia dit à sa suivante : 'il mio amore gli (à Pirro) significherai... e s'il pregherai da mia parte che gli piaccia di venire a me quando tu per lui andrai. La cameriera disse che volentieri', c'est à dire : 'la cameriera disse che volentieri (gli significherebbe e'l pregherebbe)'. De même dans la plupart des exemples espagnols : 'preguntólo que buscaba? - respondió que a unos caballeros (buscaba)', 'fué de edad de catorze años y creo que (sc. fué) mas'. J'ajouterai ici une superbe copla espagnole populaire, que j'ai citée dans un article de la RFH que je mentionnerai plus tard : 'Ayer me dijiste que hoy, /y hoy me dices que mañana, /y mañana me dirás: / - . Ya se me quitó la gana ! ! On peut décrire les que hoy et que manana comme cas de DDL, s'opposant au DD de la dernière ligne, si "direct" aussi dans un autre sens (la jeune fille adopte une attitude fuyante aux lignes 1 et 2, son 'non' franc n'éclate qu'à la fin), mais du point de vue historique, nous sommes clairement en présence du DI : les que hoy et que mañana sont des incidentes avec ellipse du verbe latent dans la situation, du verbe qui doit avoir précédé la réponse dans la question insistante de l'amoureux, que le poète anonyme a retranchée pour nous conduire d'emblée in medias res : un texte complet (et moins poétique) débuterait par le récit plein de reproches, de l'amoureux : '(Je t'ai demandé à plusieurs reprises quand tu voudrais exaucer mes voeux). Hier tu m'as répondu que (tu m'exaucerais) demain...' J'ajoute encore un exemple anc. prov. (Appel, Provenz. Chrestom. 160, 190) : 'Et qui de mieus demanda : qui es lo confessatz, vos lor o podetz dire... /que Sicartz de Figueiras' (= que es S. d. F.).

Or, les comparatistes ne semblent pas avoir remarqué jusqu'ici que le grec ancien, malgré l'extension qu'y a eu le DDL, permet encore d'en retracer l'origine à des DI avec ellipse du verbe, comme nous avons pu le faire en it., esp., moy. ang. Mâsteli avait déjà signalé le parallélisme entre le fr. je dis que non et le passage de Xénophon ὁ δὲ ἀπεκρίνατο ὅτι οὔ ('il répondit que non'); évidemment le verbe de la question a été supprimé dans la réponse aussi en grec. Il y a deux passages de ce type dans l'Anabase, I/6, que Kühner-Gerth II, 367 citent comme cas "où le verbe fini a été supprimé": Cyrus dit Ὦ Ὀρόντα ἔστιν ὅτι σὲ ἠδίκησα; ἀπεκρίνατο (Orontes) ὅτι οὔ (sc. 'que Cyrus ne lui a pas fait de tort', ὅτι οὐκ ἠδίκησεν) - c'est le passage que Misteli avait mentionné ; l'autre : Cyrus demande : ἀδικηθεὶς ὑπ' ἐμοῦ νῦν τὸ τρίτον ἐπιβουλεύων μοι φανερὸς γέγονας; εἰπόντος δὲ τοῦ Ὀρόντου ὅτι οὐδὲν ἀδικηθείς ... ('quand Orontes répondit que nullement offensé (sc. il s'était montré... conspirer contre Cyrus)' = 'que ce n'était pas à la suite d'une offense qu'il était devenu conspirateur', (ὅτι οὐδὲν ἀδικηθεὶς ἐπιβουλεύων γέγονε).). L'édition Rehdantz observe correctement que le ὅτι indiquant le commencement d'un DD a été à l'origine l'introduction d'une incidente dans laquelle le verbe doit être suppléé - ma théorie! M. Kieckers a depuis attesté dans Platon des réponses "consistant en un seul mot", sans en tirer autrement parti : εἴ τις ἔροιτο ἐμέ τε καὶ σέ ... αὐτὸ τοῦτο δίκαιόν ἐστιν ἐστιν ἢ ἄδικον, ἐγὼ μὲν ἂν αὐτὸ ἀποκρινάμην, ὅτι δίκαιον 'si quelqu'un nous demandait, à toi et à moi, si cela est juste ou injuste, moi, de ma part, je répondrais que (c'est) juste' (suivent deux autres exemples parallèles).

Je suppose donc que c'est dans ces incidentes (DI) où un verbe était supprimé par ellipse, que nous devons chercher l'origine du

DDL dans la plupart des langues où il se présente[1] : dans un type de phrase ἀποκριναίμην, ὅτι δίκαιον, he answerede θ et ine ten dazes, je camerera disse che volentieri, respondió que a unos caballeros, je que non ἀπεκρίνατο ὅτι οὐ etc. (que j'imprime, conformément au sens originaire, sans guillemets) on pourrait arriver à sentir un écho "direct" de la question - autrement dit, on pouvait avoir le sentiment que se traduit par les guillemets ; ἀποκριναίμην ὅτι 'δίκαιον la camerera disse che 'volentieri', je dis que 'non' etc., et, une fois que cette nouvelle interprétation s'était glissée dans ces phrases, le chemin était ouvert à des constructions où il n'y avait plus d'identité du verbe de la phrase précédente et de celui de la proposition indirecte, et par conséquent, où il n'y avait plus possibilité d'éllipse. Un long passage comme celui de Démosthène : ἂν δέ, παρελθών λέγῃ τις τἀληθῆ, ὅτι λῃρεῖ, Ἀθηναῖοι, Πάντων τῶν κακῶν καί τῶν πραγμάτων τούτων αἴτιος ἐστ' αἴτιος. Εἰ γὰρ ἐκεῖνος ἡσυχίαν, οὐδὲν ἂν ἦν πράγμα τῇ πόλει' ὡς οὐκ ἀληθῆ ταῦτ' ἔστιν οὐχ ἕξετ' ἀντιλέγειν (si quelqu'un venait à vous dire la vérité que : 'vous délirez, ô Athéniens ; c'est Philippe qui est la cause de tous ces maux et de toutes ces affaires ; s'il se tenait en paix, la Cité n'aurait aucune raison de se troubler', vous ne sauriez contredire cette vérité") montre évidemment le DDL développé au plus haut degré, sans écho d'une phrase précédente et sans ellipse du verbe commun aux deux phrases. De même et dist Agolans que 'g'estoie malades /de la colee que avant hier me donnastes' montre une étape de beaucoup plus avancée que je dis que non ; et en sanskrit, en hébreu etc., je ne puis plus retracer les humbles origines d'un procédé qui doit s'être développé dans une longue tradition littéraire que nous ignorons.

Pourtant, pour certains cas anc. français, nous pouvons encore prouver l'origine du DDL dans le DI : Tobler se refuse à voir dans le célèbre que au noauz du Roman de la Charrette de Chrétien de Troyes un exemple de DDL parce que quand la construction est explicitée (que au noauz le reface or), elle est du type DI. Nous dirons qu'au contraire ce passage nous montre l'origine d'une construction que Foerster, dans son édition critique, imprime comme DDL (il met au noauz entre guillemets) : l'origine en est un DI. La situation est la suivante : la reine Guenievre voit que dans le tournoi Lancelot, restant incognito, 'comance si bien a feire' que tout le monde s'émerveille des prouesses du chevalier inconnu et pousse des exclamations : 'Qui est cil qui si bien le fet?' (5655). Or la reine, qui veut éprouver son amant en lui enjoignant de se comporter en lâche, lui envoie trois messages successifs par l'intermédiaire de sa chambrière. Au v.5658 elle la charge ainsi du premier de ces messages : 'Pucele, un message/vos estuet fere, et tost le fetes/a paroles briement retraites/... Et si li dites a consoil (= en secret) que 'au noauz'(= au pire possible, lat. nugalius), que je li mant' (= que je lui ordonne de se comporter au noauz). La 'pucelle' s'acquitte du message en disant à Lancelot : 'Sire

---

1) Je dis 'la plupart', car par exemple pour l'hébreu Ki devant DDL Brockelmann indique l'origine interjectionnelle de la conjonction, patente par l'ordre des mots dans une phrase comme 'et la femme vit que (ki) l'arbre était bon à manger', qui s'exprime en hébreu par 'et la femme vit l'arbre que (combien, ki) bon à manger' (à l'origine : 'et la femme vit l'arbre : voyez combien bon à manger!') Nous pouvons donc reconduire un cas de DDL comme 'et elle dit que (ki) Jéhova a entendu' à une construction : 'et elle dit : voyez comme Jehova a entendu'.

ma dame la reïne/par moi vos mande et jel vos di/que 'au noauz'(Lancelot réagit en humble servant : 'Mout volentiers'). Le second message n'est plus conçu dans une phrase elliptique (5861) :'Et si li redites ancor/que au noauz le reface or', et la pucelle s'exécute : 'Si li vet tantost conseillier/ que ancor au noauz le face'(réaction de Lancelot : 'Des qu'ele le comande... la soe merci!') La troisième fois la reine (5896) 'a la pucele, dit qu'ele aille/...et si li die/ que ele li comande et prie/que tot 'le miauz' que il porra', message transmis ensuite à Lancelot sous la forme (5908) : 'Or vos mande ma dame, sire,/que tot 'le miauz' que vos porroiz'(Lancelot : 'quanque li plest m'atalante'). Qui ne voit que la phrase dominant le passage qui s'étend de 5655 jusqu'à 5908 (et même au delà : au v. 5983 le héraut d'armes se passionne et s'exclame : 'Hui mes verroiz que il fera Hui mes apparra sa proece!') est l'opinion générale formulée au v. 5655 : 'Qui est cil qui si bien le fet?' et que le au-noauz du premier message (avant d'être explicité dans le second : que au noauz le reface or) fait écho à cette question - qui doit aussi être présente à l'esprit de la reine. La phrase 'Si li dites a consoil/que au noauz (que je n'imprimerais pas entre guillemets) contient un '...que au noauz (le face) contracté, tronqué par l'ellipse. Mais - et ici nous pouvons voir la transformation dont nous avons traité à l'oeuvre - d'autre part le au noauz, sorte de consigne quasi-militaire, donc laconique (la reine elle-même dit : 'a paroles briement retraites'), à laquelle Lancelot répond en bon 'soldat de sa dame' avec un laconisme correspondant, peut aussi, particulièrement si nous ne pensons pas au le faire de 5655, dominant la situation, être conçu, d'une façon secondaire, comme un ordre textuellement transmis - et alors nous ne sommes plus en présence d'un DI, mais du DDL.

Naturellement, à partir du moment où un nouveau verbe apparaît dans l'incidente (au lieu du verbe supprimé par ellipse) les attaches avec le DI sont rompues : si au lieu de ἀποκρινάμην ὅτι δίκαιον, la cameriera disse che volontieri, respondió que a unos caballeros on choisit une construction ἀποκρινάμην, ὅτι οἶμαι τοῦτο δίκαιον εἶναι', la cameriera disse che 'lo faro', respondió que 'a unos caballeros quiero encontrar', nous avons devant nous les germes du DDL si puissamment développé dans toutes ces langues. On peut voir des cas de transition chez Joinville dans des que non (oui)(DI), suivis de phrases en DD ou DI (Aug. Fischer, Die indir. Rede im Altfrz., diss. de Iéna 1900, p.11) ; 'Et li califes respondi que oÿl : "Il furent mien"' ; 'li cuens de Bretagne dist que nanil ; que li chastel n'estoient pas...

L'exemple a. fr. li califes respondi que oÿl. 'Il furent mien' est sur le même plan que les nombreux exemples anc. vénitiens que donne Vidossich, du type : e lui disse che cussi he ben lo vero. 'E vuy lu sapié', c'est à dire qu'il y a dans les deux cas la transition du DI au DD, étudié par Tobler. La "mauvaise conscience", qui tourmente le narrateur employant d'abord le DI, de ne pas être fidèle au texte, lui enjoint d'abandonner sa première façon, normale, "égoïste" (li califes dist que oÿl) et de s'engager dans la reproduction textuelle ('Il furent mien'). (J'ajoute encore un passage de Gogol, V/7 : le prévôt rapporte ce[illegible] de Chlestakov : и так даже погубал: говорил 'что застрелится. Застрелюсь, застрелюсь, говорит: effrayés, il dit qu'il va se suicider. Je me suiciderai, je me suiciderai, dit-il' - donc d'abord rapport en DI, où l'individu parlant exprime son sentiment personnel, ensuite l'imitation directe, le DD qui met en scène le personnage dont il rapporte les paroles. Le 'dit-il', typique en russe, sert à maintenir la conscience qu'il s'agit de

paroles rapportées.)

On comprend que le système li califes dist que oÿl (DI) 'Il furent mien' (DD), e lui disse che cussi he ben lo vero. 'E vui lu sapié' 1) fut régularisé en li califes dist que 'oÿl, il furent mien', e lui disse che 'cussi he ben lo vero e vui lu sapié', parce qu'il était difficile de maintenir séparés ces deux modes de rapport, demandant des intonations si différentes. La réinterprétation se faisait nécessaire aussi pour une raison inhérente à un changement de système dans les réponses affirmatives et négatives : le système flexible du latin et des anciennes langues romanes qui consistait à répéter dans la réponse, par technique d'"écho", des morceaux de la question, a été remplacé en roman moderne (contrairement à l'anglais : will he come? he will) par le système des formules passe-partout, pétrifiées et lexicalisées 'oui', 'non', 'volontiers'.2) A cette époque que un 'je dis que non' n'était plus interprété comme parallèle à un écho : je dis que oyl (il est venu, il a fait, etc..), mais comme parallèle à un je dis que 'oui' avec répétition d'un mot "textuel". C'est alors aussi que li califes dist que 'oyl, il furent mien' s'est développé, et que le sentiment nouveau : que le texte, c'est à dire le DDL, est né : à partir de ce moment on pourra dire li calife dist que il furent mien (sans que oyl). Bien entendu, dans des formules comme dist que oui la cohésion des mots était assez forte pour les sauver jusqu'à aujourd'hui, mais elles appartiennent à la syntaxe 'morte'.

Dorénavant on peut préfixer que à un texte assez long, et l'on aura soin de marquer fortement le commencement de ce 'texte' après le 'que' du DDL. On trouve en effet dans nos langues non pas seulement ces transitions insensibles qu'observaient Meyer-Lübke et Vidossich3), mais des attaques brusques après le 'que' par ex. des formes de protestation solennelle, qui relèvent du débit oral ; dans un passage de Platon comme ναί, ἐγώ ἀναμνησθείς εἶπον, ὅτι ναί μὰ Δία κινδυνεύομέν γε τὸ μέγιστον τῶν ἀγαθῶν παραλιπεῖν la protestation solennelle est ναί μὰ Δία 'par Zeus'. De même dans l'anc. fr. et dist que 'par Sainte esperite, /bons rois, nel tenés a despit'. Une fois le DDL constitué, il était important de marquer de la façon la plus forte possible, dès après le 'que', le commencement du DD - les protestations solennelles du type ναί τόν Δία, par sainte esperite étaient l'indication forte du caractère oral de cette partie de l'incidente. Ce qui milite pour mon hypothèse, ce sont les nombreux vocatifs, eux aussi indicateurs du débit oral, qui se trouvent après le 'que' du DDL dans plusieurs de nos langues : καί εἶπoι πρῶτον μὲν ὁ ἰατρός, ὅτι ὦ Σώκρατες, ἐξαπατᾷσε Γοργίας' (beaucoup de cas parallèles chez Kieckers), roum. zice, pe cum că 'Ioane, cînd ei ajunge!.., anc. vénitien E jovernal responde che 'zia, per lui non savaré', turc : hoga dedi, ki adam, nicün ysyrdyn "le maître dit que 'homme, pourquoi l'as-tu mordu?", dedi ki, efendi, su herif beni tutup öpdi, elle disait que 'Maître, ce garçon m'a saisie et embrassée', cf. les exemples russes supra. L'individu parlant aurait voulu marquer l'attaque brusque du DD par ces vocatifs - comme d'ailleurs dans les cas d'interrogation directe et d'exclamation introduits par 'que', par les pronoms interrogatifs et exclamatifs (roum. voiam să știu dela el că : cum se poate, v'am spus-o că : ce bine era...)1)

Tobler voudrait écarter du DDL des exemples contenant des proverbes comme ne menti pas qui dist que 'de si haut si bas', parce qu'on ne sait pas si le proverbe était vraiment conçu comme DD. Je pense qu'il a tort, non seulement parce que dans tant d'autres langues (v. supra) les proverbes et les citations se trouvent au DDL, mais parce que le proverbe en question montre la syntaxe affective du débit oral - les proverbes sont vraiment des Sprichwörter, des 'dictons', le peuple les conçoit comme étant 'dits' (cf. les introductions populaires 'comme dit l'autre' 'ce dist li vilains' etc.) ; et qui pourrait nier que 'de si haut si bas' ne fût à l'origine une exclamation (par conséquent sans verbe) suggérée par la contemplation d'une situation particulière, à laquelle se rapportent les deux si? Tous les caractéristiques d'un DD sont donc présents ici. On peut croire qu'au moment où le DDL était chargé de reproduire des tronçons de phrase, le proverbe avec sa syntaxe fragmentaire était le bienvenu.

Le DDL a survécu, comme nous avons dit plus haut, dans des formules assez brèves en fr. moderne (comme d'ailleurs en

---

1) Vidossich atteste aussi un type et elo disse de non. 'Sença falo io non sso desso' avec le de italien au lieu du che attesté aussi en anc. it. Supposons donc un et elo disse de non. Sença falo io non sso desso - ià aurait infailliblement conduit à et elo disse de 'non, sença falo io non sso desso'.

2) Ce système tendit à s'établir dès une époque assez reculée de l'a.fr.: A.Schulze, Der altfrz. Fragesatz, p.253, cite la traduction du passage biblique Pacificusne est ingressus tuus? Qui respondit: Pacificus dans Quatre livres des rois: 'et la dame enquist erramment se il venist par bien et en pais. Cil respundi que oïl' (oïl pétrifié au lieu de o je).

3) Par ex. et apres dist Agolans que, se ma gent est vaincue, je prendré baptesme; et dist que par sainte esperite, bons rois, nel tenés a despit. C'est donc selon ces auteurs grâce à ces morceaux de phrase qui pouvaient aussi bien être du DD que du DI, que la conscience linguistique a déraillé (Vidossich essaie même de corriger quelques cas où le sujet du DIL apparaît immédiatement après le 'que'). Mais pourquoi la conscience linguistique dérailleraitelle? On ne fait pas de faute, à moins qu'il y ait une raison suffisante nous engageant à la faire. Et d'ailleurs, ne voit-on pas par le se ma gent est vaincue que le DDL commence immédiatement après le que? Enfin, comme je le montre ci-dessus, quelquefois l'attaque du DDL après le que est au contraire brusque.

1) En russe, on peut aussi retracer le DDL au DI avec ellipse du verbe contenu dans une phrase précédante : dans Guerre et Paix je trouve au Мар. XII la phrase suivante : спросил, кого им угодно, княжен или графа, и, узнал, что графа, сказал. '(le portier) demanda qui c'était leur désir de voir, et, ayant appris que (c'était leur désir de voir) le comte, il dit'.

esp.)1) : 'je dis (réponds; crois, suppose, pense, prétends) que oui (non, si)' - à condition qu'elles aient subi l'intellectualisation. Car nous avons aujourd'hui encore à côté de la formule 'intellectuelle' je dis que non (quelque peu désuète aujourd'hui) la formule 'vocale' : je dis non, qui reflète un je dis : 'non!' dramatique et mimique. Les deux formules, ce que la plupart des grammairiens ne se mettent pas en peine de nous révéler, me semblent se distinguer de la façon suivante : dire que non a un sens intellectuel ; il s'agit de choisir entre les deux possibilités 'oui' ou 'non', étroitement associées l'une à l'autre et le 'oui' ou 'non' se rapporte à des faits ; au contraire, dire non (oui) est une attitude unifiée (= all. verneinen, bejahen), plutôt émotive et volitive, qui veut créer des faits : si je dis non (oui), c'est non (oui)4 ; dire non (oui) à la philosophie de Nietzsche ; dire non (oui) de la tête. Le non (oui) de dire non (oui) porte encore les marques d'une parole vivante, reproduite 'avec dramatisation' ; dans dire que non (oui), les particules sont intellectualisées et 'dé-dramatisées'.

Que les verbes exprimant la pensée se trouvent suivis du DDL comme les verba sentiendi, c'est à dire que je pense (crois, prétends) que oui ait la même construction que je dis que oui, n'est pas surprenant : dans toute langue la pensée est conçue comme une sorte de parole intérieure : l'homme ne peut penser sans fixer sa pensée par des formules verbales (sans toujours éprouver le besoin de les extérioriser, de les 'prononcer' à voix haute). Le peuple est partout enclin à figurer l'acte de la pen-

---

1) On peut comparer ici le что russe dans les passages de Gogol cités ci-dessus, dans lesquels il s'agit d'un message avec un certain contenu intellectuel, avec les cas où l'individu parlant offre une imitation du discours de son partenaire : (V 4ème acte) le gouverneur répète ironiquement les cris humbles des marchands : Не погуби'не nous ruine pas!' sous la forme : Не погуби !теперь: не погуби!а прежде что?'ne nous ruine pas! maintenant (c'est): ne nous ruine pas! mais avant qu'est-ce que c'était?' Puisqu'il y a imitation vocale le что'que' après теперь n'est pas possible: les deux points marquent le passage de la voix au registre ironique. De même (V/1) le prévôt s'imagine devenir général : alors il mangera avec le gouverneur et fera attendre le prévôt : ce qui est rendu par : а там: стой,городничий !(je dirai) 'là : attends, inspecteur!'.

Un autre contraste s'impose: à côté de dire que non il n'y a pas de faire que non, bien que faire au sens de 'dire' se trouve en a.fr. comme en fr. mod. à côté de tronçons de phrase rapportés (d'abord dans le Couronnement Louis, puis chez Chrétien: Haï, fet il; Dame, fet il; Oïl, fet il etc.)J'ai montré dans Stilstudien, I/15 que ce faire (le même qu'il y a dans faire un geste) est réservé au parler affectif; il est donc exclu du DDL, intellectuel. Par Oïl, fet il on insiste sur l'émotion (le caractère exclamatif, interjectionnel) de 'oui', par dist que oui sur l'aspect noétique, sur la communication.

L'ital; dir di si et l'esp. dar el si (à côté de decir que si) sont tout à fait intellectualisés: la prép. di indique 'le traitement d'une certaine façon' (cf. dar del tu) et l'article en esp. indique une substantivisation (el si "le mot 'oui'").

sée par l'acte, perceptible au sens de l'ouïe, de la parole (ang. I say, esp. digo au sens de 'je pense, j'ai l'opinion'). Comme je pense que oui contient en soi un je dis que oui, ainsi en sanskrit le DDL apparaît introduit par le vad qui ordinairement suit les verba dicendi : "le discours doit être compris quasi comme un monologue", nous dit Kieckers. Nous pouvons nous expliquer ainsi pourquoi dans une langue 'concrète' comme le turc le gérondif 'disant' développe les sens de 'afin que', 'cherchant à', 'à force de', l'impératif négatif 'ne dis pas' le sens 'indifféremment' (Deny § 1339 et 1359) ; tandis que chez nous 'on cherche par ici et par là', en turc 'on dit : ici! et là!' J'interprète par la même substitution d'un 'dire' à un 'penser' des cas où le mot 'dire' ne figure pas textuellement, mais où la construction révèle (comme dans je crois que oui) sa présence : dans des expressions populaires avec impératif comme c'est toujours : saute! ou ...et fouette, cocher! employé dans une narration (= 'et on se mit en mouvement') c'est l'impératif qui suggère une personne donnant un ordre fictif, qui prend la place de l'expression d'une habitude (...et fouette, cocher! : les préparatifs avaient été faits et, alors, on se mit en marche). Je signale encore un cas roumain où le verbe 'dire' n'est pas explicité, mais où il est latent :

M. Iordan signale dans sa Stilistica limbii romîne, p.276 nu et nu şi nu comme formes affectives de réponse négative : Eu I-am sfătuit să se astîmpere. El nu (plus emphatique : el nu şi nu), a continuat să atace şi să înjure. Il pense qu'il y a ellipse de verbe dans les deux cas, mais que dans le cas de nu seul celui-ci se rapporte au verbe de la phrase précédente (soit astîmpere soit sfătuit), tandis que nu şi nu répondrait à un verbe 'il a répondu (que non et que non)', qui ne se trouverait pas dans la phrase précédente. Il me semble que dans les deux cas il y a imitation d'un individu qui parlerait : 'Lui (dit) non', 'Lui (dit:) non et (répète:) non', c'est à dire que, de nouveau, une attitude de la pensée serait représentée par un 'dire' (comme en turc) et la force de ces expressions provient de l'imitation directe de cette situation fictive : évidemment nu şi nu doit être plus fort que nu. Dans el nu (et encore davantage el nu şi nu) il y a un petit drame : un protagoniste el qui dit (fictivement) nu. Il faudrait écrire, au moins à l'origine, comme dans une pièce de théâtre : El : "Nu!", El : "nu" şi : "nu".

Les constructions cristallisées du type je dis que non ont survécu en roman aussi dans des abréviations, qui ne sont plus claires à l'individu parlant, mais se révèlent comme dérivées aux yeux du linguiste historien : les exclamations françaises que si, que oui, que non! sont du nombre de ces abréviations d'un type (je dis) que si... Le français moyen ne sent dans que non qu'un non renforcé. Ce sentiment vient probablement du '(je dis)' supprimé, mais agissant en sourdine (cf. 'puisque je vous dis').

Ici je dois placer le que dans l'esp.¡que me place!, indiquant un sentiment spontané suscité par les paroles de l'interlocuteur. Tobler hésitait à reconduire ce type au DDL, parce que le verbum dicendi manquait toujours, et Weigert voulait y

voir un que pronom relatif ('ce qui me plaît');;mais Pietsch a attesté plusieurs fois en anc. esp. la formule après le verbum dicendi : Et essa ora dizo el rey que 'me plaze mucho et tengolo por bien ...' Ce qui est curieux dans cette construction appartenant évidemment à la langue orale, c'est que le DDL a été employé par l'individu parlant (il faut suppléer la 1ère pers. digo) dans une manifestation du sentiment personnel; mais c'est au fond ce qui se passe aussi dans le fr. que non ! L'individu qui abrège '(je dis) que non' en 'que non!', digo que me place en 'que me place !' assume précisément le rôle d'un rapporteur en une matière qu'il doit connaître mieux que tout le monde, dans une affaire de sentiment personnel - et c'est ce qui donne à ce sentiment une nuance de sûreté de soi-même teintée d'une légère ironie.

Il faut distinguer ce que fr. et esp. plutôt fort d'un que plus faible qui sert à introduire des „on-dits". Le que employé en esp. dans ces cas là est extrait, non pas d'un (digo) que..., mais d'un (diz)que 'on dit', avec un diz impersonnel = dicit, très usuel en lat. vulg. et dans les anciennes langues romanes (= all. es heisst, ang. it says), qui est conservé dans l'esp. de l'Amérique du Sud, v. l'article exhaustif de C.E. Cany, Hisp. Rev., XII, 168) 1) : dans un cas comme (Panamá) Qué tocas ? - Dizque una sonata (M. Cany traduit : 'supposedly', ici encore une attitude de l'esprit, en l'occurence le doute, est exprimé par 'dire', et plus particulièrement par 'on dit') le DDL est à la base de la locution pétrifiée :

---

1) L'auteur, il est vrai, parle d'un dizque impersonnel, mais il n'a pas vu clairement qu'il ne s'agit ni d'un dicen (3-e pers. du plur.), ni d'un latin dicitur, mais d'un a. esp. diz 'it says'.- Quant aux formes quizque = que + dizque, M. Cany les explique par un renforcement comparable à mecum conmigo. Il y a renforcement, mais précisément par le type que introducteur d'un narratif dont je parle plus loin, qui est en concurrence avec dizque.- La pétrification de dizque (comme l'esp. el penséque, etc.) montre d'ailleurs que le procédé turc (la conjonction 'que' incorporée à la proposition principale : o bana dedi-ki, sen dün geldin, litt. 'il m'a dit que : tu es venu hier', § 956) n'est pas inconnu dans nos langues. De même, cf. la pause après că, avant le discours direct : supt pretextul că, un copil avem, Titu a fost obligat dans l'exemple cité dans une note précédente. Et enfin en russe (Gogol, I:1) : то значит вот что: Россия...хочет вести войну ('cela signifie que : la Russie veut faire la guerre').- A la cristallisation de dizque (comme de parece que) doit avoir probablement contribué le fait que la locution se trouve dans des phrases-écho avec ellipse : 'Croyez-vous que tel fait soit arrivé?' - Diz que (parece que) 'on dit que (tel fait est arrivé)' ('il paraît que'). Cf. en prov. mod. cresc que, sai-que elliptiques ('je crois que'), (Ronjat, Gramm. ist. des parlers prov. mod., III, § 832.

Beaucoup des exemples de M. Cany avec dizque en fin de phrase doivent s'expliquer ainsi.

diz que 'una sonata'[1]. L'esp. continental a développé le que seul, issu du DDL, dans des cas où il s'agit d'on-dits ou d'un discours vague, sans portée [2] : j'ai cité dans mon article de RFH, IV, 106 s. des exemples comme : (le prêtre Padre Polinar récapitule les différentes requêtes qu'on lui adresse :)'Pae Polinar, que este hijo está, fuera del alma, herbo una bestia ... pae Polinar, que este obro es una cabra montuna... pae Polinar, que esta condenada criatura me quita la vida a disgustos ; que yo no puedo cuidar de

---

1) Mon ami Américo Castro me communique la strophe populaire suivante :

Bulli', bulli', zarabulli',
Que si me gané, qué si me perdí';
Que si es, si no es, si no soy, si no fui'.

Il s'agit évidemment d'une invitation à la danse : l'individu parlant veut s'échapper de la vie pleine de doutes dans le mouvement tourbillonnant : les si rendent cette atmosphère de doute intégral, mais le que aussi est une sorte d'équivalent de 'dubitatif' : '(on dit) que peut-être je me suis perdu...'

2) Je pense à des cas comme: Qué me respondió (le président du conseil des ministres) lo de siempre : que el estado del país; que el debarajuste de las pasadas administraciones ; que los compromisos contraídos; que la demagogia... ; Farsa, señores, farsa todo ! (Pereda). Pour donner l'impression de paroles vides de sens prononcées, de lambeaux de conversation, les commencements de phrases seuls sont rapportés . Les que du DDL semblent plus importants que les propositions intégrales : l'écrivain nous communique l'impression d'un moteur fonctionnant à vide. -Un effet de style, peut-être pas identique, mais similaire se trouve employé dans le passage de Creangă cité à la p. 10 par M. Jacquier : le vieux boïar harcèle son interlocuteur de phrases avec că dépendant d'un 'leur reprochant ou bien... ou bien... ou bien...'. Ici ce n'est pas l'impression du fonctionnement à vide qui prime, mais celle du puissant moteur verbal que le boïar a à sa disposition, de son éloquance naturelle. La répétition de 'que' tend à attirer notre attention sur le fait de la continuité, longueur, insistance du discours. Il y a ici une sorte d'attitude critique, c'est-à-dire esthétique, compatible d'ailleurs avec le DI comme nous avons dit plus haut, vis-à-vis du discours rapporté, qui est produite par le fait de la répétition d'un mot, sorte de mimique caricaturale. On se rappelle la déesse Discorde de La Fontaine avec son frère Que-si-Que-non (Fables, VI, 20) - j'ai cité un passage similaire esp. avec que si, que no comme exposants d'une querelle dans RFH.

a) Dans la conversation espagnole courante on peut entendre des phrases comme dijo que nada, que no quería 'il dit que : rien, qu'il ne voulait pas'... nada paraissant ici comme un écho d'une négation tranchante prononcée oralement : 'rien' = 'je n'en veux rien savoir'. Pourtant il se pourrait bien que dijo que nada ne fût à l'origine que l'écho d'une phrase précédente : 'ils lui demandaient de faire cela' - il dit que rien').

b) Un exemple du DDL tiré de Guerre et Paix de Tolstoi (chap. V; (le sourire de Pierre) ничего не говорила, разве только вот что „Мнения мнениями... = 'ne disait sinon que: les opinions sont des opinions'.

él...' (Pereda). J'ai appelé cet emploi du *que* le mode 'bavardatif' (mon texte espagnol disait : 'chastativo'), synonyme de ce que M. Deny appelle en turc le 'dubitatif' (la forme avec *-miš*: *geldi* 'il est venu' *gelmiš* 'il est venu, d'après ce qu'on dit', 'il est peut-être, apparemment venu')[1] et susceptible d'évoluer (comme la forme *-miš* en turc) en un mode narratif : nous avons cet état de choses en espagnol même où les récits populaires affectionnent un *que* dépendant vaguement de (diz) 'on dit' supprimé (exemples de Lope jusqu'à Garcia Lorca), et dans le 'parler gendarme' français : il paraît que les agents de police français, habitués qu'ils sont à concevoir le monde entier comme sujet de rapports, ajoutent des *que* dans leurs récits, même devant la 1-ère personne: 'Que c'est une mise de carnaval que je constate... *de plus que* je trouve une femme... *que* je dresse procès-verbal...' - c'est comme si les agents de police se méfiaient de leur propre perspicacité ou véracité et se réfugiaient derrière le texte sacré, leur propre rapport (pas encore écrit, mais anticipé). Les *que* dépendent ici, évidemment, d'un 'le rapport dit'. Grâce à la bureaucratie illétrée moderne une forme de langage désuète et populaire est ressuscitée.

Il est assez paradoxal de voir le DDL, qui, en somme, est censé donner le 'texte textuellement rapporté' DD, évoluer dans le sens opposé et exprimer l'à-peu-près, l'incertitude. C'est que les *que*, affranchis du verbum dicendi, ne retiennent pas l'énoncé du texte qui suit dans la subordination originaire, ils sont au contraire devenus des exposants de l'incertitude préfixés à une narration, et, conséquence naturelle, la longueur du passage ponctué par des *que* (qui n'est plus un passage rapporté) est désormais illimitée (j'ai retranché la plus grande partie du passage de Pereda et du spécimen de 'parler gendarme').

Voici le tableau des développements que nous avons traité dans cet article, dans leur ordre historique, particulièrement exemplifiés par le français et l'espagnol :

I. *li califes dist que oÿl* (verbe-écho supprimé par ellipse).
II. *li califes dist que oÿl*. 'Il furent mien' (discours mixte, DI + DD)
III. *li califes dist que 'oyl, il furent mien'* (DDL)
IV. *dire que oui* (formule), esp. *dizque* ('bavardatif')
V. *que oui !*, esp. *¿que me place !* (formules) ; *que* 'bavardatif' en français et en espagnol.

Leo Spitzer (Baltimore)

---

1) Et notons les мол, де, дескать russes accouplés à что.

HAS RUMANIAN A THIRD GENDER ?

by Charles E. Bazell

It is now generally recognised that the same set of speech-data may be given several different, but equally justified, linguistic analyses. Three cases may be distinguished :

i (a) Different analyses are possible since there is a choice of criteria. But once the linguist has stated his criteria, only one analysis is possible.

A simple example would be the following. There is a phonic unit which is undoubtedly distinctive, and hence, if recognised as part ofthe linguistic system in question, must be regarded as a phoneme. However, this unit is only found in words borrowed from a language with which all speakers are familiar.

When such a situation arises, the linguist usually finds it incumbent on himself to make a decision. He states his postulates, and from these it follows that the unit in question is, or is not, a member of the system.

It can be said immediately that the "plurality of interpretations", in cases such as this, is spurious. There is only one interpretation. The unit here is a marginal phoneme. The only choice which the linguist has to make, is whether he shall include such phonemes in his description, and this will depend chiefly on how extensive this description is. If he chooses to include phonemes which are marginal in this respect then their marginality must be recorded. But the choice is not one between different interpretations.

(b) More complicated are some instances discussed by H. Spang-Hanssen in a recent article. (1) Here we have to do with a conflict between the analysis of phonemes supported by phonetic identity and that supported by morphonemic criteria. It is important to notice here that we are concerned, not with a distinction of phonemic and morphonemic levels, but with the possibility of giving a different phonemic interpretation according to whether more importance is attached to phonetic identity or to morphonemic associations. The resulting interpretations are therefore strictly contradictory.

(1) On the Simplicity of Descriptions, Recherches Structurales (TCLC V), esp. pp. 67-68.

Here of course it is always possible that some third set of data will lead to a choice between the two interpretations. If this is not so, then the two solutions are equally valid. But again, no choice is incumbent on the linguist. An adequate description will contain both interpretations. Those phones for which the interpretations are contradictory are marginal in one respect or the other. It stands to reason that the contradictions will not continue to display themselves in all chapters of the description. In each chapter it must be stated which analysis is basic.

It should also go without saying that no description is ever entirely adequate, and that the linguist, in accordance with his interests, has the right to omit one analysis or the other. In other words he records some marginalities and not others, in agreement with some principle. But it remains true that the units with which he deals under a common term, as members of the same category, are not all members of this category in the same right. Some answer to all possible criteria, and are central; the others do not, and are hence marginal.

(ii) All criteria are applied, but these yield no clear division, and this not because the criteria contradict one another, but because they allow infinite gradation.

For instance the criteria for what combinations of units are possible, usually allow all possible gradations, from the normal through the unusual to the merely conceivable, but unattested, combinations. Almost all criteria are more or less of this sort, but some at least yield gradations which are relatively abrupt at some points, and at these points the linguist draws his limits between categories. Here the linguist is forced to make a decision; he has to draw the line at one point or another. When he is able to find some point at which the transition is relatively abrupt, his decision to draw the line at this point is scientifically justified. But even at these points of relatively rapid transition there remain borderline cases. These he is also obliged to classify; but his classification is non-scientific. It is forced on him simply by the necessity of a discrete analysis. An indiscrete analysis, in which the units would be ranged in a continuous series from the central to the marginal, would be more adequate if it were feasible. But even if feasible, the gain in adequacy would be rather small. For continuous analysis would operate with units which, themselves, are the product of discrete analysis. Where the number of independent parameters is large, a simultaneous adoption of continuous analysis for all of them is impracticable; if such an analysis is undertaken at one point, it presupposes discrete analysis at others. Hence for instance statements on phoneme-frequency, beyond a certain degree of "accuracy", cease to have any meaning.

(iii) Different analyses are possible because the data are inadequate. This case is trivially obvious, but is worth mentioning in order to counter the notion, sometimes found among linguists, that most differences of opinion could be resolved by collection of further data, assembled by newer techniques. According to this notion, the linguist is like a man in a badly-lighted room, who tries to distinguish the colours of objects. If only he could find a torch his difficulties would be solved. This image would be more appropriately replaced by that of a man in full daylight, trying to decide whether an object is greenish-yellow or yellowish-green. A thousand torches will bring him no further. What he needs is good specimens

of yellow and green with which to compare the dubious colour in front of him. And even if he is then able to come to a decision, it still remains true that his colour is intermediate, a marginal yellow or a marginal green.

Such is the climate in which the question of gender in Rumanian must be discussed. There is no chance of the conclusion being reached that Rumanian has a neuter gender in the same full sense as Latin. Nor is there any chance of the conclusion that Rumanian has simply a class of nouns with a masculine singular and a feminine plural. The question would never have arisen had the answer been as simple as this. The conclusion may be that the class of "ambigen" nouns is more gender-like or less gender-like; but certainly also that it is similar to a gender in some respects and dissimilar in others.

Whatever conclusion is reached may of course be modified by subsequeht observations. But it cannot be entirely overthrown by some single new "discovery". No analogy exists here between synchronic and diachronic research. An etymology may be overthrown by the discovery of a single new fact, if this affords a clue to a whole body of other facts not directly accessible. A discovery in synchronic grammar, whether a new principle or new data, can at most only involve a change in emphasis.

The emphasis of traditional grammar was on a class of substantives in Rumanian with alternating genders. This emphasis was based uniquely on the identity in terminations of singular forms with masculines, and of plural forms with feminines, of other nominal types. There can be no question of discarding this systematic identity of expression as irrelevant, on the grounds that grammatical categories are known which have no single expressive form uniquely characterising them as against the categories in opposition. For such categories are marginal in relation to those which have some such form, whereas even these are marginal compared with those which never undergo syncretism. A single such marginality does not seriously affect the status of the category. It is only the accumulation of marginalities which has this effect. Hence by starting from the assumption that no single feature can be regarded as relevant unless it is decisive, one reaches only too easily the conclusion that nothing is relevant at all. This conclusion must then be stated in some more palatable form; and hence we hear that grammatical categories are peculiarly rarefied and delicate notions whose definition awaits the subtle researches of future scholars. It will wait long, unless common sense intervenes.

Leo Spitzer, in an article (2) on gender in Romance languages, reinforces the traditional emphasis by stressing the semantic motivation of an association between plural and feminine. Their common feature may be briefly described as "diffuseness". The relation (which Spitzer illustrates with a wealth of familiar and unfamiliar examples) is indubitable. Such a relation naturally tends, like its expressive counterpart, to dislocate the interior unity of the third Rumanian "gender", by distributing its members among the two others.

(2) Revista de Filologia Hispanica III p. 87 s.

However the characteristics of the individual languages, even those of Rumanian (which receives special treatment) cannot stand out too clearly in such a general exposition. Spitzer gives emphasis to the "femininity" of the Rumanian plurals, but does not raise the question why a third separate gender has been considered for Rumanian and not for the other languages he cites. It remains therefore to be asked why the opposite aspect has also been emphasised. (3)

(3) It is not suggested that Spitzer is among those who insist on a single overall semantic interpretation of grammatical forms : on the contrary this tendency remains a peculiarity of the European "structuralist" school, as illustrated in the works of Roman Jakobson, de Groot and Kurylowicz; while the Spitzerian method is rather to follow ramifications of meaning where they lead. A good example of this method is the recent article of Miss A. G. Hatcher on the Use of the Progressive Form in English (Language 27, 254-280). Hatcher starts by seeking the relevant differences of meaning between a number of well-selected pairs of sentences in restricted domains, and does not fail to stress that the more general interpretation given at the end is almost meaningless without indication of the more specific distinctions described in each separate group.

Nevertheless, the empiricism of this method suffers one grave restriction. It is assumed that behind any opposition of forms (granted, what the structuralist school does no find it necessary to grant, that the sentences are otherwise equal) lies one single differentiatory factor. But it may well be that the position could be better described as follows. There are number of differentiatory factors, of varying force, no one of which is sufficient and no one of which is necessary. When a sufficiently great number of sufficiently strong factors are simultaneously present, then the form will be used. If it is possible sometimes to describe a semantic contrast by means of a single formula, this is because the language of the formula is itself similar to the language being described, in respect of its semantic background. But it is by no means to be expected that such a single formula (let alone a single word) can be found to convey the "essence" of the distinction. In fact, the Jakobsonian theory of the Gesamtbedeutung reappears in disguise within the more empirical Spitzerian method; if it no longer fatally applies to the whole category, it applies with equal fatality to portions of the category.

The marginality of discontinuous morphemes is explicitly denied by members of the Yale School; cf. e.g. Z.S.Harris (Language 27, p. 292); comparing modern analysis with that of the days of Sapir he says : "To-day...we would say that sang consists of sing plus some other perfectly respectable morpheme, and that this other morpheme (change of /i/to/ae/) is an alternant of the morpheme -ed". This makes one wonder whether the reaction to the "reification" of units in grammar has not gone too far in the opposite direction, whether in fact some degree of reification might not lead linguists at last to apply to grammatical facts some of the common sense they do not despise to make use of in everyday life. A man who came forward with the suggestion that blunt knives are "perfectly respectable knives" could hardly expect an audience; yet it appears to be one of the profound discoveries of structuralism that discontinuous morphemes are "perfectly respectable", i.e. morphemes in the same right as all others.

The reasons are not far to seek :

(i) Firstly the frequency of the type in Rumanian. It is no use to reply that frequency cannot be a decisive criterion because it allows no drawing of fast frontiers. Like all other criteria it is of course indecisive, and like all other criteria it may not lead to any sharp divisions. It remains true that if some linguistic system were to have one single substantive similar in all respects to a Rumanian "ambigen" (and to imagine such a system we have only to postulate a "Rumanian" deprived of all such substantives except one), nobody would have though of operating with a third gender. Of course there are always linguists who, when this is pointed out to them, will take an "heroic" line, and either discover a third gender in languages in which it has never been suspected, or else deny it in languages in which it has always been assumed. But this heroism -- to fight to the last ditch for one's own postulates -- is futile. For the indeterminacy of the frequency-criterion is not unique; it is merely more obvious than the indeterminacy of other criteria. Just as there is no precise limit between the frequent and the rare, there is no precise limit between the functionally relevant and the indifferent, between the arbitrary and the motivated, or more generally between langue and parole.

(ii) Secondly there is the close relation between the Rumanian and the Latin category. It is not the historical relation as such that is relevant here, but the fact that the members of the categories are similar, more similar than the historical relation alone would explain. If, it may be argued, the interpretation of the modern type is totally different from that of its Latin source, it is surprising that a wholesale change in the members of the category has not taken place. The argument is not unreasonable.

(iii) Finally there is the point made by Graur (4), that two co-ordinated "ambigeneric" singulars take an adjective in the "feminine" plural : parcul şi lacul sunt frumoase. However, no doubt on the model of the neuters, the same is true of co-ordinated masculine inanimates : muntele şi codrul sunt frumoase. It should be noted that the idea of "model" here is not purely diachronic; the use of the "feminine" adjective is immediately explicable in the case of the ambigenerics, on the interpretations of these as neuter; it is not immediately explicable in the case of the masculines, whose plurals take the expected masculine adjective.

So far as the "ambigenerics" alone are concerned, it might even be possible to cling to the semantic interpretation by feminine "diffuseness" here, though it is difficult to see the advantage of so highly artificial an explanation, which simply serves to account, quasi-tautologously, for an expressive identity. But even the hard-bitten semanticist will hardly have the effrontery to declare that he sees more defuseness in muntele şi codrul than în munţii and codrii ! It is true also that the interpretation as neuter does not suffice to give a semantic explanation of the difference here; but at least it provides the expressive and semantic back-ground from which the analogical extension becomes intelligible. The distributional formula is then : "neuter substantives, and all substantives both expressively and semantically on a par with these, take a neuter adjective". There is no need explicitly to refer to co-ordination in this formula, since it is evident that the singular adjective with inanimates may also be regarded as neuter. On the assump-

(4) Bulletin linguistique publié par A. Rosetti, IV - 685
The general tone of Graur's argument is however implicitly criticised in the discussion above.

tion that one has to do with varying gender the formulation becomes more complex, and -- what is more important -- explains nothing.

It is hence obvious that a neater formulation of adjectival concord can be given when a distinct gender is postulated. It is also evident that Spitzer's semantic account does not, and is not intended to, cover this fact.

But this cannot entail that Spitzer's explanation (whatever its historical importance) must be abandoned as synchronically invalid. If the association between inanimate plural and feminine gender has been proved, it is extremely probable that it also plays some role in Rumanian. This is all the more likely in that the "indefinite" use of the feminine pronoun in the singular is especially characteristic of Rumanian, where this innovation shows that the association of the feminine with the "vague" or "diffuse" plays a part. Such associations are extraordinarily difficult to prove, especially when we have to do as here with grammatically fixed usages. But however ill-defined they cannot be neglected. The importance of criteria is not a function of their clarity alone.

However the second and third considerations above do suggest that Spitzer has very much over-rated the "motivatedness" of the "feminine" forms, in respect both of range and intensity. And its importance will be still further reduced if it can be made to appear probable that the semantic interpretation of the forms as neuter receives support from the expressive facts of Rumanian.

If the forms in question are neuter, or rather in so far as they are neuter, the following semantic system imposes itself, for the substantival declension :

	Unmarked	Positively marked	Negatively marked
Case	"Nom.-acc."	"Gen.-dat."	Vocative
Gender	Masculine	Feminine	Neuter

The vocative is negatively marked since it insists on the absence of syntactic relation, which is the class-feature of the category on the semantic side. The interpretation of the neuter is traditional, while that of the unmarked and positively marked units is the usual one in European structural linguistics.

It will be seen that, just as the negatively marked gender is distributed between the other two in respect of expression, so also, mutatis mutandis, is the negative case, though here only when it does not show non-syncretistic form. The identity of vocative singular *frate* with the nominative (indefinite), and that of the vocative plural *fraţilor* with the genitive (definite), parallels that of neuter singular with masculine and neuter plural with feminine. In view of the fact that the syncretism of the vocative plural is a peculiar innovation of Rumanian, this may well be significant.

It is to be noted that these syncretisms provide three instances of the tendency to associate marked with marked (plural-feminine in the gender-syncretism, genitive-plural and plural-definite in the case-syncretism). A similar instance is that of perfectum-passive in the Latin semi-deponents.

As for the explanation, it has only to be noted that the "negatively marked" is a special example of the "fissure of associa-

tes". (5) The normal association is "unmarked negative"/marked positive; so much is this true that positive an marked are identified by most linguists who operate with these terms. The negatively marked shares something with both, and as the abnormal member of the threefold opposition it may show a corresponding expressive fissure.

This suggestion is offerred for what it is worth; more parallels would be needed and they may not so easily be found, in view of the comparative rarity of negatively marked units (compare also the rarity of their expressive equivalent, Bloomfield's "subtractive morpheme") and of languages which show a parallel semantic arrangement of two related morpheme-classes, in a generously syncretistic system.

The tendency of this note is therefore to shift the emphasis towards the interpretation of the Rumanian nominal class as a separate gender. To this extent, its tendency is opposed to that of Spitzer's article. The views represented in this article appear to me one-sided -- as though the author had decided that one sort of interpretation were more desirable, a priori, than another. The semantic explanation (abusively called "mentalistic" by its enemies) enjoys a prestige which it ought not to claim. It is true that the semantic criterion is almost entirely discarded by the most influential school of synchronic linguistics in America. But the balance is not to be restored by an undue boosting of semantics. It

---

(5) Many examples of such fissures in the phonemic domain can be found in Preliminaries to Speech Analysis (Massachusetts Institute of Technology 1952), by Roman Jakobson, C.G.M. Fant and Morris Halle. For instance "in addition to strident constrictives and mellow stops, many languages possess such classes of phonemes as strident stops (affricates) and/or mellow constrictives." (p.25). in these languages there is a fissure of the associated "strident and constrictive", and "mellow and occlusive". It would seem likely that many of the oppositions which Jakobson regards as identical (since in complementary distribution in the languages of the world) may be found to undergo fissure in languages still insufficiently studied. This would not show Jakobson's "identities" to be absolutely wrong; it would simply show that they were not complete. It would be better therefore to speak of degrees of similarity. Such a similarity, in a lesser degree, is shown by oppositions in near-complementary distribution according to Jakobson's survey, e.g. the oppositions voice/voiceless and tense/lax, whose complete separation is contrary to the logical implications of Jakobson's (generally accepted) principle.

In connection with the general discussion in this note, it may be remarked that the oppositions dealt with in this book show all degree of marginality. It is not possible to set on the same level oppositions which frequently have morphological relevance and those which cannot be shown to have any. So far from the examples on pp. 41-42 being "striking testimony for the operational autonomy of the distinctive features" (p.42), they are testimony only to the operational autonomy of those features for which they are attested, and the absence of examples for other features is a striking illustration of their relative absence of autonomy.

is rather to be restored by showing that an exclusive consideration of non-semantic criteria (for instance the criterion of distribution) often leads to results which are neither more determinate, nor more enlightening, than those which could be reached by an exclusive attention to any other one set of criteria. No criteria are to be excluded -- all is grist that comes to the linguistic mill.

An uniform interpretation of the Rumanian "neuter" is impossible. How is it possible that any linguist can ever have thought otherwise ? Linguists of the nineteenth century (and before) were familiar with the fact that even the most arbitrary categories (e.g. the "declensions" and "conjugations" of traditional grammar) were not entirely devoid of semantic relevance (words of similar meaning tend to group together) -- and they reasonably supposed, at the same time, that less arbitrary categories nevertheless contained members which failed to fit into a clear semantic scheme. The two assumptions are complementary, and neither has ever been (or ever will be) refuted.

Nor is it incumbent on the linguist to make up his mind, once and for all, whether he is going to treat the Rumanian neuter as a single morpheme (or morphemic component), or whether he must split it up (morphemic alternants of different morphemes). The term morpheme should be systematically ambiguous. It refers invariably to the central morphemes alone; otherwise its meaning shifts according to the chapter of grammar concerned. In each chapter it should be stated which types of marginal morphemes are to be understood as included. In the chapter on the phonemic structure of morphemes the term will be more or less synonymous with the American morph; i. e. it will exclude all morphemes which are marginal through having more than one alternant, but will include those morphemes which are marginal through being (from the standpoint of later chapters) the alternants of a more comprehensive morpheme. A marginality such as discontinuity may also exclude a morpheme from this chapter, according to the structure of the language; if this is so, then morpheme, in this chapter, will include units which are marginal through being divisible (in later chapters) into two morphemes one of which is discontinuous. "Morphemic components" will of course have no relevance to this chapter, though in chapters on syntactic distribution and semantics they will be regarded as morphemes.

This was indeed often the practice of traditional grammar, whose fault it was not to make the practice explicit. Structural linguists have seen only one way to correct the vaguenesses of traditional terminology, namely to make the terms unambiguous. The other solution, that of making them systematically ambiguous, has escaped them. Of course the structuralist program of non-ambiguity cannot be carried through consistently, and the works of more cautious structuralists abound with footnotes pointing out these ambiguities. For instance, when we speak of the phonetic rendering of phonemes, we must be understood (if this meaning is required) to be speaking of the particular allophone of the phoneme required in the given position; when noun is used (in the chapters on syntax which do not deal precisely with nominal groups) "either noun or nominal group" must be understood, and so on. The debates at present being

carried on over the "immediate constituent" (6) will be resolved when it is seen that the rival theories are simply concerned with the different meanings that immediate constituent should bear in different chapters; each linguist favours certain forms of marginality, and argues that these, and these only, are worthy to be placed on a level with the central members of the category.

The question (7) which makes the title of this note is therefore to be replaced by another : "In which chapters of Rumanian grammar should three genders be counted ?". Even so, there will be chapters in which the solution is indeterminate. For the purposes of his description the grammarian may then be forced to make a choice. He will be bound to stress some relations at the expense of others. But he will recognise that the contradictory interpretations of other grammarians are complementary contributions to the total description of the language.

---

(6) It should be noted that the immediate constituent itself is also a marginal morphemic unit; i. e. it is the morpheme of those chapters in which the criterion of indivisibility does not apply. Different types of relative cohesion determine the different types of constituent. The word is a constituent of a special type, since determined by a set of criteria yielding an optimal unit at a certain stage of the hierarchy, whereas by other sets of criteria the hierarchy is not interrupted, at any stage, by a unit upon which the criteria converge with special clarity, until of course the minimal unit is reached.

(7) The question at issue of course whether we have to do with a separate morpheme at all, not whether this morpheme is one of gender or of some other category. Hence no definition of gender need be offered. Roughly, gender may be defined as the inflectional category with maximal dependence on the base. In this as in other respects, it stands in polar opposition to case. (Whereas case is the inflection par excellence, gender is marginal qua inflection : "inflection par tolérance"). It goes without saying that there are languages in which the category undergoes fissure into two, as there are others in which it is merged with different categories, others in which it is absent or only represented in a marginal form, and so on.

Charles E. Bazell (Istanbul)

DIE STELLUNG DES RUMÄNISCHEN VOKALISMUS IN DER ROMANIA

von Friedrich Schürr

Alle Betrachter des rumänischen Vokalismus hoben seit jeher den hier durchbrochenen Parallelismus zwischen der palatalen und der volaren (labialen) Reihe hervor, der sonst im allgemeinen die romanischen Sprachen und Mundarten charakterisiert. So z.B. Meyer-Lübke (Die betonten labialen Vokale im Rumänischen, Rev.fil.I,29) : "Der urrumänische Vokalismus, verglichen mit dem der anderen romanischen Sprachen, stellt sich demgemäss folgendermassen dar

vulglat.	i ī ĭ ē ĕ	u ū ŭ o ŏ
rom.	i ē e ę ie	u o ǫ o uo
rum.	i e ę ie	u u o o.

Das Rumänische steht also dem Lateinischen insofern näher, als es die Qualitätsverschiedenheit zwischen den beiden u und den beiden o nicht soweit entwickelt, dass u und o zusammenfielen und dadurch die Entfernung von u und o noch grösser wurde, sondern es hat sie wieder aufgegeben, oder hat sie überhaupt nicht besessen."

H. Lausberg (RF.60,307) spricht von dem "inkonzinnen System" des Rumänischen, in welchem einem vierstufigen palatalen Zweig ein dreistufiger volarer (a - o - u) entsprochen habe. Ich glaube inzwischen gezeigt zu haben (Die rumän.Diphthongierung, Herrigs Archiv 186,146 ff.), dass die angebliche Dreistufigkeit der volaren Reihe des Urrumänischen ein "mirage" war, da o erst auf dem Umwege über den in den Mundarten in weitem Umfange noch erhaltenen Diphthong uo und dessen Monophthongierung mit o zusammenfiel (also auch hier ursprüngliche Vierstufigkeit mit a-o-o-u bestand). In demselben Masse wie in der volaren Reihe wurde aber die ursprüngliche Vierstufigkeit auch in der palatalen im Gefolge der Diphthongierung reduziert, da ié > iá. Das Besondere des rumänischen Vokalismus bestand jedoch von Anfang an darin, dass ŭ hier nicht wie in dem Grossteil der übrigen Romania mit o zusammengefallen war.

Nun hat ja Lausberg (Die Mundarten Südlukaniens, Bh.90 ZrP) die überraschende Entdeckung gemacht, dass dieser "rumänische Vokalismus", in welchem zwar ĭ > e (zusammen mit ē), aber ŭ nicht mit o zusammenfiel, sondern u blieb, in einer gewissen Zone Lukaniens (um die Punkte 732, 733 des AIS) in unmittelbarer Nachbarschaft einer noch archaischeren "sardischen" Zone (um PP.744, 745) heute noch erkennbar ist. Das heisst also, dass die für den weitaus grösseren Teil der Romania grundlegenden Verschiebungen des vlat. Vokalismus in diesen abgelegenen Gebiet Süditaliens entweder gar nicht (ebensowenig wie nach Sardinien) oder nur zu einem Teil (nämlich im palatalen Zweig) gelangten. In der Tat kann man vielfach feststellen, dass Neuerungen im velaren Zweig (z.B. Diphtongierungen) sich langsamer durchsetzen (auch im Nordfranzösischen blieb z.B. ou < ǫ́ zurück, ja trat vor Nasal im Gegensatz zu letzterem überhaupt nicht in Erscheinung).

Vlat. ŭ > o ist also im Balkanromanischen im Gegensatz zu ĭ > e nicht mehr durchgedrungen. Doch sind die Ansätze dazu auch im Rumänischen nachzuweisen. Mit Recht führt Puşcariu in seiner schönen Antrittsvorlesung vor der Rumänischen Akademie (Locul limbii române între limbile romanice, 1920) aus : "Cele câteva cuvinte în cari u scurt latin apare în limba română ca o (autumnus > toamnă, rubeus > roib, cufea > coif, muria > moare) par a fi fost întâii crainici care aduceau din vest o inovaţie de limbă care nu s'a mai putut generaliza, rupându-se comunicaţia cu vestul, înainte ca să poată pătrunde până la noi noua pronunţare şi în celelalte cuvinte ca u latin accentuat" (S.25/6) und fügt dazu noch in der Anmerkung : "câteva cuvinte formeaza avantgarda celorlalte în raspândirea unei treceri fonologice." Dann braucht aber auch curte < cohorte nicht aus dem Griechischen entlehnt zu sein (so Giuglea, DR III,772, Diculescu, ib.IV, 436, zit. von Meyer-Lübke, l.c.29), sondern kann sich als hyperkorrekte Form erklären.

Ähnlich wie im Rumänischen verhält es sich mit ŭ im Illyroromanischen (d.h. den roman. Elementen des Albanischen, dem Dalmatischen), vgl. Gr. I,1046 : Bartoli, Dalmat. I,278, II,335/6 und Dalmatico e albanoromanico (Italia e Croazia, Roma 1942, 131/2). Über die Fälle mit ŭ > o im Albanischen ist auch E.Petrovici, DR VII,345/6, nachzusehen. Häufiger als im Albanischen scheinen die Beispiele mit ŭ > o im Dalmatischen (Vegliotischen) zu sein. Ja, in freier Silbe scheint hier ŭ > o > au geradezu die Regel darzustellen : nauk < nuce, krauk < cruce, žaug < iugum, gaula < gula (Bart. Dalm. § 295), darüber hinaus auch gedeckt in einzelnen Fällen (l.c.§ 306), während sich die Belege für ŭ < u hauptsächlich auf die gedeckte Silbe beziehen (buka, ultra, turta, l.c.§ 295, und ähnlich auch für Cherso: buka, kapula < cepulla u.a. nach A.Colombis, Aro 21, 243 ff). Daraus erhält man den Eindruck, dass die Wellen der Neuerung ŭ > o aus dem westlichen Romanischen, vor allem zunächst wohl Norditalienischen, ins nördliche Illyroromanische und von dort aus auch ins eigentliche Balkanromanische (Rumänische) hinüberschlugen, wo sie sich nur noch in vereinzelten Beispielen halten konnten.

Haben also auf die Neuerung ŭ > o in bet. Stellung die balkanromanischen Sprachen in verschiedener Weise reagiert, so gilt dies bei -ŭ von der Romania überhaupt. Wenn die süd- und mittelitalienischen Mundarten mit Umlaut vor -ĭ, -ŭ für dessen Eintreten noch die Qualität -u voraussetzen, so muss man dasselbe auch noch für die bekannte nordpiemont.- alpinlombard.- rätische Umlautzone und ebenso für das Portugiesische (mit sg. morto, pl. mortos, f. morta) annehmen. Lausberg, der zuletzt darauf hingewiesen hat (ZrP 67, 319 ff) bringt die längere Bewahrung des -u in den genannten Gebieten mit den besonderen Verhältnissen der Deklination in Zusammenhang, mit einer Zweikasusflexion in Süditalien usw. Wir wollen hier darauf nicht im einzelnen eingehen, sondern nur hervorheben, dass im Gebiet

des i-Umlautes wie z.B. in der Romagna (wo er weitgehend den Zwecken innerer Pluralbildung dienstbar gemacht wurde) dieser, d.h. Diphtongierung von ę́, ǫ́ ausser vor -i und Palatal auch noch vor -ŭ im Hiatus und in der Gruppe -ǫcu > -ǫgu, d.h. unter Umständen eintrat, welche die alte Qualität des -u bewahren halfen. In diesem Gebiet gesellt sich dazu durch lautliche Analogie das -o von ĕo (ĕgo) oder analoger Fälle, in denen der Diphtong ebenfalls ausgelöst wurde, vgl. romagn. d(e)retro > dreo > dreu > driè > dri u.a. Dass auch in Nordfrankreich -u in den genannten begünstigten Stellungen seine alte Qualität länger erhielt, zeigen die Wörter vom Typus Dieu, lieu, fou < fatus und in der Gruppe -ǫcu bewahren halfen. In diesem Gebiet gegus usw. Darum ist es ohne weiters verständlich, dass auch in Südfrankreich -ŭ im Hiatus und in der Gruppe -ǫcu den Diphtong im Tonvokal hervorrief.

Die Anfänge der durch -i, -u ausgelösten "romanischen Diphtongierung", so wie sie in ihren Grundbedingungen in den süd- und mittel italienischen Mundarten noch heute deutlich erkennbar ist, wird man also recht weit zurückverlegen müssen. Das älteste Beispiel für ie, Dieo CIL VIII 9181, stammt aus dem früh gegen die Quantitäten sündigenden Afrika! Die weitere Durchsetzung der Umlautsdiphtonge dürften dagegen nicht unbeeinflusst gewesen sein von den oben skizzierten Schicksalen des -u.

Für das Rumänische, ja das Balkanromanische ganz allgemein, dürfen wir nach obigem daher die Diphtongierung von ę ię́, ǫ́ uǫ́ vor -i, -ŭ voraussetzen. Dass sie sich ins phonologische System des Rumänischen (insb. wenn man an die jüngere, umlautähnliche Brechung von é > ea, ó > oa vor -a, -e denkt) einfügt, wurde schon wiederholt hervorgehoben, Puşcariu, Limba rom., SS. 71, 181 bezeichnet die "anticiparea asupra articulaţiei următoare" als eine Grundtendenz des Rumänischen. Auch Lausberg, ZrP 67, 320 n 1 und 325 weist auf ein solches Verhalten des Rumänischen hin. Allerdings halte ich seine Terminologie von der "Harmonisierung" (statt "Umlaut") und die daran geknüpften Folgerungen nicht für glücklich : unter Vokalharmonie versteht man in den finnisch-ugrischen Sprachen einen vom Umlaut wesentlich verschiedenen Vorgang (nicht Vorausnahme sondern Nachklang). Es ist ferner auch nicht einzusehen, dass die geschlossenen Monophthonge e, o "aus Gründen der geographischen Verbreitung" die ältere Stufe der "Harmonisierung" darstellen sollen, während doch in vielen romanischen Mundarten die Monophthongierungen ię́ > ié > e und uǫ > uǫ́ > o nachweisbar sind. Auf alle Fälle musste die Voraussetzung der extrem hohen Zungenstellung eines -i, -u bei ę́, ǫ́ zu einem i-, u-Vorschlag führen, aber nicht zu einer sogenannten "partiellen Harmonisierung". Daher sehe ich ja auch in heutigem rumän. ó zu einem Teil das Ergebnis einer Monophthongierung aus älterem uǫ́. So erklärt sich natürlich auch socru, socri, worüber Lausberg, l.c.n. 1 : "während es (= das bet.lat. ǫ́ und o) sonst seine zu erwartende offene Qualität beibehält, die später durch den Diphthong oa harmonisch übercharakterisiert wird (soacră)". Der Vergleich mit der palatalen Reihe lehrt sofort, dass der Eintritt der jüngeren Diphthonge ea, oa nicht an offene Qualität der é, ó gebunden war. Der Vorgang bei dieser Brechung dürfte folgender gewesen sein : ó - a > oa - a, ǫ́ - e > oe - e, é - e > ée - e und durch Angleichung an den ersteren Fall oa-e; é - a > oa - a, é - e > ée - e und durch phonologischen Systemzwang auch hier ea - e

(das später wieder rückgebildet wurde zu é - e).

Das im Rumänischen den durch Umlaut entstandenen ié, uǫ alle übrigen ę́, ǫ́ in freier wie geschl. Silbe angeglichen wurden wie im Kastilischen, Friaulischen, Altrömischen, Palermitanischen und Vegliotischen, hängt damit zusammen, dass in diesen Sprachen bzw. Mundarten keine Quantitätsunterschiede zwischen freier und geschl. Silbe vorhanden waren. In dieser Hinsicht ist nun das Vegliotische von besonderem Interesse.

Wenn hier ę́ (> i /dik < decem, usw./, é) > ia (fiar < ferru, piał < pelle) ferner ǫ́ (> u /fuk < focu, kur usw./, ó) > ua (guapto < octo, quarta, kual) (Bart. Dalm. §§ 289, 450) vorliegt, so ist zunächst durch Umlaut entstandenes ié, uǫ in allen Stellungen verallgemeinert worden. In einer späteren Phase aber machte sich eine Differenzierung zwischen offener und geschl. Silbe geltend. Vermutlich ist in offener Silbe der Akzent des Diphthongen zurückgezogen worden (ié > íe, uǫ́ > úo) wie in den italienischen Mundarten am Westufer der Adria (dort von Umbrien im 13. Jahrh. ausgehend, vgl. "Umlaut und Diphthongierung in der Romania", RF. 1936, S. 280 f.) und dann wie dort Monophthongierung zu í, ú erfolgt. Die in Nordgallien, Rätien und Italien auftretende Differenzierung, d.h. die Längung der betonten Vokale in freier Silbe mit den anschliessenden Diphthongierungserscheinungen hat noch auf das Dalmatische übergegriffen, ist aber dem übrigen Balkanromanischen, d.h. vor allem Rumänischen fremd geblieben. Man bekommt also den Eindruck, dass die letzte grosse Neuerung der Romania, die Quantitätsdifferenzierung der Tonvokale nach offener oder geschl. Silbe, im früheren Mittelalter von Nordgallien ausgehend, sich auf der inneren Linie oder einer Art Mittelachse verbreitend, zunächst nach Rätien und Italien gelangt ist : dort, wo wir die Umlautsdiphthonge ié, uǫ́ auch in geschl. Silbe finden, ist sie entweder überhaupt nicht durchgedrungen (Kastilien, Rumänien) oder relativ spät ie im Vegliotischen.

Wenn wir nun noch in Betracht ziehen, dass das Dalmatische in seinem vegliotischen Zweig ę, ǫ, i, u in freier Silbe zu den fallenden Diphthongen ai, au, ai, oi entwickelte (kraid < credo, bauk < voce, daik < dico, loik < lucet usw.; für a > e nur Beispiele aus Ragusa wie pen < pane, chesa, teta, Bart. l.c. § 306, da vegl. á zu ǫ́ labialisiert worden), in geschl. Silbe aber kürzte und öffnete (pask < piscem, melk < mille, sot < exsuctus usw.), die unbet. Vokale mit Ausnahme von -a aber weitgehend fallen liess, so lässt sich eine weitgehende Übereinstimmung mit italienischen Mundarten vom Westufer der Adria, vor allem mit dem Romagnolischen, eine Art interadriatische Gemeinsamkeit erkennen. Und zwar erweisen sich die Übereinstimmungen des Vegliotischen in den genannten Punkten mit dem Romagnolischen als grösser als etwa mit dem Istrischen oder Friaulischen (vom Venezianischen natürlich ganz abgesehen). Bartoli hebt in seiner oben zitierten Studie, Dalmatico e albano-romanico, hervor, dass im frühen Mittelalter, im Zeitalter des Gegensatzes zwischen einer griechisch-romanischen und einer germano-romanischen Welt, die dalmatischen und die albano-romanischen Städte stärker im Bannkreis der ersteren blieben, und dass später das Illyroromanische viel mehr sprachliche Übereinstimmungen mit den süditalienischen Mundarten zeigt als mit denen

Norditaliens, und er schliesst mit den Worten : "Gli accordi del dalmatico e dell'albano-romanico con le parlate dell'Italia meridionale e centrale sono più profondi e più frequenti che quelli con le parlate dell'Italia settentrionale." Dies mag im ganzen bis zur Ausbreitung der venezianischen Herrschaft auch an der Ostküste der Adria (bis rund 1400) gelten. Doch zeigen die obigen Hinweise, dass mindestens noch im späten Mittelalter und später über die Adria hinweg ein engerer Verkehr zwischen den dalmatischen Inseln und den Häfen des ehemaligen Exarchats, späteren Kirchenstaates, bestanden haben muss. Auf solchen Wegen sind Neuerungen wie die grundlegende Veränderung der Akzentlage, auf der die oben besprochenen Verhältnisse beruhen, von Italien aus noch auf die dalmatischen Inseln gelangt. Ist der Anfang dieser Bewegung etwa in der karolingischen Zeit zu suchen und kann er mit einer Superstratwirkung in Zusammenhang gebracht werden ? Das Rumänische blieb ausserhalb wie die übrigen Randgebiete, wie das Iberoromanische (und auch das Südfranzösische!), Sardische und die älteste Schicht des italien. Südens, in der Hauptsache aber auch noch das Friaulische, d.h. diejenigen Gebiete, welche é, uó nur unter den ursprünglichen Bedingungen oder aber unterschiedslos in freier und geschlossener Silbe, darüber hinaus aber keine anderen Diphthonge kennen.

Friedrich Schürr (Freiburg-Meersburg)

L'INFLUSSO ITALIANO SUL DIALETTO AROMENO

di Mario Ruffini

Come è ben noto agli studiosi, gli Aromeni costituiscono il più numeroso e, nello stesso tempo, il più sparso dei tre gruppi di popolazione di origine e di lingua romena stanziati a sud del Danubio, e l'unico che, per denominarsi etnicamente, abbia conservato il nome di ROMANUS, mentre i Romeni d'Istria e di Meglenia hanno assunto quello di Vlah.

Gli Aromeni sono sparsi in tutta la parte centro-meridionale della Penisola Balcanica, dall'Albania alla Macedonia iugoslava e bulgara, alla Grecia. 1) Proprio per questa loro posizione geografica, che richiedeva e favoriva frequentissimi contatti da una parte con la lingua greca, che fu per secoli la lingua della cultura e del commercio nella Penisola Balcanica, dall'altra con il dialetto veneziano parlato nei porti albanesi e greci dell'Adriatico o direttamente a Venezia, gli Aromeni subirono un non indifferente influsso italiano sulla lingua; la via dell'assorbimento era duplice: direttamente, ma in modo non cospicuo, dalla citta dei Dogi, attraverso i traffici che avevano con essa, e in modo più ampio per mezzo della lingua greca, la quale era favorita in questa sua funzione di intermediaria dal fatto che gli Aromeni, trafficando con la Dominante, dovevano conoscere per necessità di commercio anche il dialetto veneziano. Era quindi naturale che, magari in modo inconscio, essi fossero indotti a introdurre nel loro dialetto parole che a loro s'imponevano da due parti, egualmente importanti, la greca e la veneta.

Certamente la funzione mediatrice della lingua greca, il cui linguaggio commerciale è imbevuto di venezianismi, sarebbe stata più importante se gli Aromeni, sopratutto quelli d'Albania, sia della Muzachia che della Ciamuria, di Moscopoli, Durazzo o Valona, non avessero trafficato direttamente con Venezia e i suoi possedimenti adriatici, dove il dialetto veneziano era la lingua ufficiale o quella franca.

Le relazioni commerciali tra Venezia e gli Aromeni ebbero grande sviluppo; a dimostrare questo asserto, ove non bastassero i documenti commerciali, che ancora in gran parte attendono di essere portati alla luce nella Biblioteca Marciana di Venezia, basterebbe attestare la fortuna che la città di San Marco ebbe nei canti popolari romeni, di cui porto due soli esempi:

"... s-nă dutsim n csinitie,
n csinitie ş Vinitie". 2)

"... ntunicaĭ Anadulie
ñ-apiriĭ n Vinitie". 3)

Pare anzi che per lungo tempo, in epoca relativamente vicina a noi, dopo alcuni secoli da quando, verso la fine del secolo XI°, i Veneziani si erano insediati a Durazzo per poi allargare il loro dominio ai porti dell'Albania, gli Aromeni fossero i soli a praticare il commercio di importazione e di esportazione della Penisola Balcanica non soltanto con Venezia ma con gli altri porti dell'Adriatico, Trieste, Fiume, Ragusa, Ancona, Gallipoli, e più tardi con quelli di Napoli, Livorno, Genova, e persino con la Sardegna, la Sicilia e Malta. 4) Questi mercanti aromeni, costretti dai loro commerci a viaggiare per il mondo, erano spesso persone di vasta cultura, conoscevano diverse lingue europee, 5) tra cui l'italiano - ma più probabilmente si doveva trattare del dialetto veneziano - e il francese, e mandavano i figli a Venezia perché vi fossero educati. 6) La loro cultura e il naturale desiderio di metterla in mostra, l'educazione ricevuta a Venezia, i viaggi fatti per necessità di commercio, l'obbligo di effettuarlo attraverso il console veneto di Durazzo, 7) la necessità di parlare il greco, la lingua commerciale, fortemente permeato di forme venete, sono fatti chi spiegano come l'influsso linguistico proveniente della nostra penisola si sia fatto strada fra gli Aromeni e da essi sia passato, in parte, ai Bulgari e ai Turchi.

Nei secoli XVII° e XVIII° il commercio aromeno arrivava ad Ancona, in funzione antiveneziana sotto bandiera francese, 8) mentre s'incanalava per Fiume e Trieste sotto bandiera austriaca o ungherese; ma ciò no deve indurre a diminuire l'importanza dell'influsso linguistico italiano, poiché sappiamo che nell'Adriatico la lingua del mare, e perciò quella del commercio, fu ancora perlungo tempo il dialetto di Venezia; tutt'al più si può attribuire a questo commercio extra-veneto la causa dell'introduzione di qualche parola che non può trovare il suo etimo nel dialetto veneziano, se pur tuttavia le poche parole di questo tipo non rispondono piuttosto a un uso dotto, impostosi anche nel linguaggio commerciale di Venezia, sopratutto attraverso la corrispondenza epistolare, che spesso usava parole interdialettali.

Come si è detto, è fuori dubbio che la maggioranza delle parole di origine veneta o italiana in[illegible]tale siano passate nell'aromeno per mezzo dell'intermediario della lingua greca, come indica il loro fonetismo; notiamo però che anche parole che

entrarono direttamente nel dialetto aromeno, e che non troviamo pertanto nel greco, di questa lingua tuttavia presentano i caratteri fonetici, il che ci porta ad osservare che, mentre non è sempre necessario postulare un tramite greco per l'influsso italiano, il fonetismo greco si spiega, come osserva giustamente il Capidan, 9) col fatto che gli Aromeni, come tutti i mercanti della Penisola Balcanica, scrivevano per le loro operazioni commerciali solo lettere in greco, e che coll'alfabeto di questa lingua scrivevano persino la corrispondenza in aromeno, e non solo essa, come è dimostrato dal famoso Codex Dimonie, la nota raccolta di testi religiosi scoperta dal Weigand; questi fatti, che ci dicono come gli Aromeni avessero molta famigliarità col greco, spiegano l'adattamento al fonetismo di quella lingua, che essi imponevano anche a parole che non passavano attraverso il greco per entrare nel loro dialetto. A quest'opera di fonetizzazione greca dovevano aver contribuito in particolare modo le donne aromene, come quelle che, vivendo nel solo bilinguismo aromeno-neogreco, potevano maggiormente sentire l'infusso di questa seconda lingua sull'dialetto materno, mentre gli uomini per le necessità del commercio, i viaggi, la cultura, la duttilità nell'adoperare indifferentemente quattro o più lingue - l'aromeno natio, il greco, il dialetto veneto, il bulgaro e il turco, le lingue cioè delle loro relazioni commerciali - più facilmente potevano liberarsi dall'influsso fonetico greco.

\+ + +

Volendo studiare nel suo complesso l'apporto italiano al dialetto aromeno per poterne valutare la sua funzione culturale, constatiamo che esso spazia in tutti i campi, sebbene non nella stessa proporzione. Un minore influsso si è esercitato in quei campi semantici che rispondono a idee primordiali, che si riferiscono al corpo umano, alla famiglia e alle relazioni di parentela, ai bimbi e ai loro giochi, alle feste, ai numeri, agli animali, ai fenomeni atmosferici, al terreno, agli attrezzi agricoli (il che si capisce in un paese di quasi esclusivo carattere pastorale), alla stessa vita pastorale che, per il suo sviluppo e la sua preesistenza all'influsso italiano, non doveva aver grande bisogno di neologismi o di termini nuovi. Altri campi semantici, come quelli della vita religiosa in un paese di propaganda cattolica e di forte attaccamento alla religione ortodossa e a quella islamica, della musica e degli strumenti musicali, del tabacco, dei viaggi e dei trasporti, dei prodotti agricoli e floreali, degli attrezzi della vita artigiana, della vita civile e amministrativa, ecc., i concetti e le parole preesistenti, già fortemente radicati nella lingua di tutti i giorni.

Si presentano invece soggetti ad un forte influsso lessicale i termini che riguardano gli indumenti, gli oggetti d'abbigliamento e i cibi (tre campi nei quali deve aver avuto un posto determinante la moda), la casa e il suo ammobiliamento, gli oggetti di cucina e di cantina (terminologia, questa, ricca ed efficace a testimoniare non solo l'amore del marinaio, e non solamente il veneto, per il vino, ma anche la ricchezza dell'importazione veneta degli oggetti di vetro), le qualità fisiche e morali, gli stati d'animo, le professioni, la navigazione e la pesca, e soprattutto il commercio nella sua terminologia mercantile, bancaria e monetaria.

Il campo di quest'influsso, come si vede, è vasto ed apporta al dialetto aromeno ben 379 parole, numero non definitivo per la mancanza di un completo dizionario aromeno, e impossibile a fissarsi geograficamente per la dolorosa mancanza di un atlante linguistico di quel dialetto. Esso si può definire in gran parte di carattere civilizzatore, anche quando a prima vista non appare come tale, poiché si presenta sempre con parole che sono indice di un miglioramento della vita spirituale e sociale aromena; nè poteva essere altrimenti perché Venezia, come in genere le regioni adriatiche dell'Italia, ebbe sempre una funzione incivilitrice sulle opposte sponde del mare. Tuttavia esso, come altri influssi di più vasta mole, quali il greco e il turco, non penetrò tanto profondamente nella lingua da modificare, sia pure in qualche parte, l'intima struttura del dialetto aromeno; è rimasto solo di carattere lessicale e, soltanto in minima parte, sintattico.

Abbiamo già accennato al forte influsso del fonetismo greco subito dalle parole dei dialetti italiani che sono passate nell' aromeno sia direttamente che per l'intermediario neogreco; basti citare qualche esempio dei più caratteristici: ven. panada, neogr. πανάδα > arom. panadă; ven. mariolo, > neogr. μαργιόλος > arom. margiol; ven. modista, > neogr. μοδίστρα > arom. mudistră.10)

D'altra parte esiste anche un gruppetto di parole, molto poche in verità, nel quale è da notare l'adattamento alle leggi fonetiche particolari degli elementi del fondo latino del dialetto aromeno; il fenomeno è importante perché è fuori dubbio, per il consonatismo, che queste parole penetrarono nell'aromeno per tramite neogreco, e quindi tardi, quando le leggi del vocalismo, per le quali l'adattamento notato si effettuò, avevano finito di essere operanti. Esse sono: ven. colona, colonna della casa, neogr. κολόνα > arom. culoană, ven. vassello, secchio, neogr. βατσέλο > arom. vătseală; ven. garofolo, garofano, neogr. γαρόφαλον > arom. gărofală; ven. pezza, > neogr. πέτσα arom. peatsă, pellicola, crosta, buccia. La sottomissione di esse a leggi fonetiche non più allora operanti fu dovuto forsi al fatto che, riferendosi a voci più usati dalle donne che dagli uomini, ricevettero dall'elemento femminile, che è il conservatore nella lingua, il crisma dell'adattamento alle forme più comuni del dialetto.

Il Pascu, nel suo dizionario citato nella bibliografia, deriva dall'italiano ben 372 voci; in realtà, vivendo per la maggior parte di esse la corrispondente voce veneziana, è evidente che non si può ricorrere ad un etimo italiano, sia pure di un italiano interdialettale, per il quale si dovrebbe postulare una fonte dotta o semidotta, che esiste solamente per una cinquantina di voci, e che sarebbe dovuta all'uso della corrispondenza epistolare, come gia si è detto, eccezion fatta per poche voci riguardanti la medicina, il gioco e la chiesa. Parlare per tutte le altre voci puramente e semplicemente di etimo italiano è un errore, in quanto nei secoli passati, come ancor oggi, la lingua italiana era di solo uso dotto tra persone di cultura, e non certamente usata da marinai, facchini del porto, commessi di mercanti, commercianti nella parlata quotidiana; è ovvio che chi ha necessità di lavoro parla il dialetto del luogo e, se straniero, si adatta ad usarlo pur di lavorare e di commerciare, così come è vero che fin verso la metà del secolo XVIII° il commercio fatto dagli Aromeni era diretto a Venezia o ai porti veneti dell'Adriatico, nei quali si parlava il dialetto veneziano e non la lingua italiana.

NOTE

1) Chi voglia conoscere più minutamente la dislocazione degli Aromeni nella Penisola Balcanica, almeno come vi erano prima che i dolorosi avvenimenti della seconda guerra mondiale e del più doloroso dopoguerra infierissero su quelle località, può vedere il lavoro del Capidan, Aromânii, cit. nella bibliografia, pp. 11-12.

2) Papahagi, Lit.Pop., 874/10 : "andiamo all'estero, all'estero e a Venezia".

3) Id., ib., 899/40 : "fui sorpreso della notte in Anatolia, mi si fece giorno a Venezia".

4) Pouqueville, Voyage dans la Grèce, ed.II, Paris,1826,p.174.

5) Iorga, Istoria Românilor din Peninsula Balcanică,Bucureşti, 1919, pp. 48-49; id. Cinci conferinţe despre Veneţia, ed.II, Vălenii de Munte, 1926, p.30.

6) Iorga, Cinci conferinţe, p.30; V. Papahagi, Les Roumains de l'Albanie et le commerce venitien au XVII et XVIII siècles, p.58.

7) V. Papahagi, o.c., p.71.

8) Id., ib., pp. 51 e 63.

9) Capidan, Aromânii, p.184.

10) Non è il caso di insistere su questi fatti, dopo il diligentissimo studio delGeagea, citato nella bibliografia.

B I B L I O G R A F I A

Aravantinos P. Ipirotikón Glossarion, Atene 1909.

Boiagi M. G. Gramatica română sau macedo-română, reeditată cu o introducere şi un vocabular de P. Papahagi, Bucureşti 1913.

Candrea I. A. şi Densusianu O. Dicţionarul etimologic al limbii române. Elementele latine. A-Putea, Bucureşti 1907-14.

Cihac A. Dictionnaire d'étymologie daco-romane. Eléments slaves, magyares, turcs, grecs-modernes et albanais, Francfort s. M. 1879.

Capidan Th. Românii Nomazi. Studiu din viaţa Românilor din Peninsula Balcanică, în Dacoromania IV[1].

id. Fărşăroţii, in Dacoromania VI.

id. Aromânii, Dialectul aromân, Bucureşti 1932.

Codex Dimonie in Jahresbericht des Instituts der rumänischen Sprache (Rumänisches Seminar) Leipzig, I (1-5), IV, (192-297), VI (86-173).

Delametra I. Dicţionar macedoromân, Bucureşti 1906.

Dieterich K. Zu den lateinisch-romanischen Lehnwörtern im Neugriechischen, in Byz. Zeit., X (1901), 587-96; XI, (1902) 500-04.

Geagea Chr. Elementul grec în dialectul aromân, in Codrul Cosminului, VII, Cernăuţi, 1931.

Helbig R. Die italienischen Elemente im Albanischen, in Jahr. id. Inst. f. rom. Sprache, X (1904).

Hesseling D.C. Les mots maritimes empruntés par le grec aux langues romanes, Amsterdam 1903.

Iorga N. Cinci conferinţe despre Veneţia, ed.II, Vălenii de Munte 1926.

Kretschmer P. Lateinische und romanische Lehnwörter im Neugriechischen, in Byz. Zeit., VII (1898).

id. Die heutige lesbische Dialekt verglichen mit den nordgriechischen Mundarten, Wien 1905.

Krumbacher K. Zu den griechischen Elementen im Arabischen und Türkischen, in Byz. Zeit., II (1893) 299-308

Legrand E. Nouveau Dictionnaire grec moderne, Paris, s.a.

Leotti A. Dizionario Albanese-Italiano, Roma 1937.

Meyer G. Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache, Strassburg 1891.

id. Türkische Studien. I. Die griechischen und romanischen Bestandteile im Wortschatze des Osmanisch-Türkischen, in Sitz. Akad. Wien, 1893.

id. Neugriechische Studien. III. Die lateinische Lehnworte im Neugriechischen, in Sitz. Akad. Wien, 1895; IV. Die romanischen Lehnworte im Neugriechischen, in ib. 1895.

Meyer-Lübke W. Romanisches Etymologisches Wörterbuch, III ed.

Mihaileanu St. Dicţionar macedoromân, Bucureşti 1901.

Miklosich Fr. Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprache, Wien 1886.

id. Die slavischen, magyarischen und rumunischen Elemente in türkischen Sprachschatze, in Sitz. Akad. Wien, 1999.

Nicolaidi C. Etymomogikón Lexikón tis kutsovlahikís glossis, Atene, 1909.

Obedenaru M.G. Texte macedoromâne, Bucureşti 1891.

Papacostea V. Despre corporaţiile moscopolene, in Revista Istorică Română, IX (1939), 127-36.

Papahagi P. Din literatura poporană a Aromânilor, Bucureşti 1900

id. Basme aromâne, Bucureşti 1905.

id. Scriitorii aromâni în secolul al XVIII: Cavalioti, Ucuta, Daniil, Bucureşti 1909.

id. Din trecutul cultural al Aromânilor, Bucureşti 1912.

Papahagi T. Antologie aromânească, Bucureşti 1922.

Papahagi V. Les Roumains d'Albanie et le commerce vénitien au XVII-e et XVIII-e siècle, in Mélanges de l'Ecole Roumaine en France, 1931.

Pascu G. Elementele romanice din dialectele macedo- si megleno-române, in Anal.Acad.Rom. Sect.Lit. s.II, t.25.

id. Dictionnaire étymologique macédoroumain. I. Les éléments latins et romans, Iaşi 1925.

Puscariu S. Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache, Heidelberg 1905.

Sandfeld Kr. Linguistique balcanique, Paris 1930.

Skok P. Zur Kunde des romanischen Elements in der serbokroatischen Sprache, in ZRPh, XXXVI (1912), 641-56.

id. Neue Beiträge zur Kunde des romanischen Elements in der serbokroatischen Sprache, in ZRPh, XXXVIII (1914-15) 544-53; XLI (1921) 147-52, 755-56.

Thumb A. Handbuch der neugriechischen Volkssprache, Strassburg 1912.

Tiktin H. Rumänisch-Deutsches Wörterbuch, Bucureşti 1924.

Weigand G. Die Sprache der Olympo-Walachen, Leipzig 1888.

id. Die Aromunen, Bd.II, Leipzig 1894.

id. Bulgarisch-Deutsches Wörterbuch, Leipzig 1922.

Triandaphyllidis M.A. Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärliteratur, Strassburg 1909.

— · —

L E S S I C O °)

I

N u m e r i e q u a n t i t à

BILIUNĂ. Mi pare si tratti di voce dotta, rifatta su miliună. Non è passata attraverso il ngr., che ha δισεκατούνι (Thumb, Handbuch), ven. dozena. Non può derivare direttamente dall'it., come crede il Pascu,208, ché altrimenti dovremmo avere dutsină. La voce è passata anche all'alb. duzinë, al bulg. e al turco duzina.

DUZINĂ. ngr. δουζίνα (Kretschmer,Lesb.,415), ντουζίνα

NULĂ, zero. < ngr. νοῦλα < it. nulla. La voce si trova anche nell'alb. nullë e nel bulg. nula.

MILIUNE, MILIUNĂ. < ngr. μιλλιούνι < it. milione. La voce si trova anche nell'alb., turco, e bulg. milioni. Il Boiagi ha milione, voce dotta. Possiamo collocare qui anche il derivato miliunar < it. milionario, term ne recente riportato solo da Mih.,che si trova nell'alb.milionar.

ZERU, zero. < ven. zero. Non è possibile l'et. dall'italiano come vuole il Pascu, p.223, che avrebbe dato tseru. La voce si trova anche nell'alb. zero.

II

F e s t e

FESTĂ. < ngr. φέστα (Meyer,Ngr.St.,IV,95) < ven. festa. La voce si trova anche nell'alb. festë. Mi pare più probabile l'et.ven. che quello it. proposto dal Pascu,209, per il quale bisognerebbe pensare ad un tardo influsso ecclesiastico.

°) Adopero i segni ñ e l' rispettivamente per la media palatale nasale schiacciata e per la mediopalatale vibrante laterale.

III.

Corpo umano

SPALĂ. < ngr. σπάλα (Meyer, Ngr.St., IV, 85), < ven. spala. Anche questo termine, d'uso comune, non può derivare che dal veneto.

IV.

Indumenti e oggetti di abbigliamento

L'ordine non è strettamente alfabetico; dalle voci di carattere generale si passa a quelle indicanti i copricapi, gli indumenti del tronco, degli arti e dei piedi, per finire con le voci relative all'abbigliamento. Alcune altre voci riferentesi al vestiario, essendo solo d'uso pastorale, si riportano al par. XX.

STOFĂ. < ngr. στόφα (Meyer, Ngr.St.,IV,87), < ven. stofa. Si trova la voce anche nel turco ístofa, broccato (Meyer, Türk.St.,I,54) e nel bulg. štofa.

ARASĂ, RASĂ, raso, veste religiosa. < ngr. ράσον < ven. raso; la voce è penetrata anche nel bulg. raso (Geagea El.Gr. 313).

AROBĂ, veste. < ngr. ρόμπα id. (Meyer, Ngr.St.IV,77), < ven. roba. La voce è passata nell'alb. rrobë, nel turco ruba, aruba (Meyer, Türk.St.I,54), nel bulg. ruba.

CUSTUME. < ngr. κοστούμι < it. costume. La voce è riportata soltanto dal Dal., e potrebbe essere di influsso dotto.

SCUFÍE, cuffia. < ngr. σκούφια < ven. scufia; il Meyer, Ngr. St.IV,83, il Geagea e il Pascu danno l'et. dall'it. scuffia.

CAPELĂ, cappello < < ngr. καπέλα (Meyer Ngr.St.,III,27), < ven. capelo. Per il passagio di -o finale ad _, dovuto normalmente al passagio alla prima declinazione, cf.Geagea, El.gr., p.235. La voce è passata nell'albanese kapellë, e nel bulg. kapela.

CĂPUŞ, cappuccio. < ngr. καπούτσι, καπούτσι (Meyer, Ngr.St. III, 27) < ven. capuzzo, entrato anche nell'alb. kapuç, fez.

CRAVATĂ. < ngr. κράβάτα (Meyer, Ngr.St.IV,81), < ven. cravata. La

voce si trova anche nell'alb. kravatë.

CAMIZOLĂ, indumento maschile che si porta sopra la camicia. < ngr. καμιζόλα (Meyer, Ngr.St.III,25; Legrand, Dict.; Kretschmer, Lesb., 216) < ven. camizola. La voce è passata nel serbo-croato kamižola; cf.Berneker, Slav.Etym.Wört., I,556.

CAPOT. < ngr. καπότο (Meyer, Ngr.St.,III,26), καπότου (Kretschmer,Lesb.310), ven. capoto. La voce si trova anche nel turco e nel bulg. kapot, id. La voce aromena capotă, id., ha lo stesso etimo ven., attr. il ngr. καπότα il cui -α finale è dovuto a cambio di declinazione, senza bisogno di pensare, come fa il Pascu,203, ad un ipotetico it. cappotta.

FLANELĂ, FANELĂ. < ngr. φλανέλα (Meyer, Ngr.St.IV,96), ven. flanela; < ngr. φανέλα (Meyer, o.c.,ib.) < ven. fanela, flanella (Boerio, Diz.dial.ven.,260). Questa voce, che ha avuto fortuna anche nell'alb. fanelë, nel turco fanela, fanila, (Meyer, Türk.St.,I,54) e nel bulg. fanela ci fa pensare che flanelă sia entrata nell'aromeno in un secondo tempo, per via dotta.

MÎNICHETĂ, polsino. < ven. manegheto + arom. mâna, mano. Il Pascu, 213, postula come et. la voce it. manichetta; preferisco la voce ven. che significa polsino. La voce è passata anche nell'alb. maniqetë, id.

PANTALONE. < ngr. παντελόνι (Meyer, Ngr.St.,IV,68), < ven. pantaloni, calzoni alla marinaresca. (Boerio, Diz. dial. ven.,468) e non l'it. pantalone (Pascu, 214). Per il passaggio di -i finale ad -e cf.Geagea, El.gr. p.231. La voce si trova anche nell'alb. pantallonë, nel turco pantalon, pantolon e nel bulg.pantaloni,pl.

CĂLCIUN, ghetta (Mih.), calza (Nic.). < ven. calzoni, grosse calze invernali di lana. La voce è passata nel ngr. χαρτσόνι, χατσούνι (Meyer, Ngr.St.,IV,30), nel bulg. kalžuni e nel turco calcîn, calze di feltro che arrivano sino alla coscia, dal quale è ritornata nell' aromeno calcîńa, calza; cf.Capidan, Aromânii, p.192).

CALTSĂ, pantofola. < ngr. καλτσα < ven. calza, che ha anche il significato di calzatura (Boerio, Diz.dial.ven., 120). La voce ha avuto fortuna nel bulg. kalža,kalež, ghetta, gambale, kalži, mutande feminili.

CURAELE scarpe. Il Pascu, 226, postula l'et. cordo(v)ela dalla voce Cordova. Mi pare che sia da proporre l'etimo dal ven. cordela, fettuccia, legaccio, passato a significare, per estensione, la scarpa che con essa viene legata.

LUSTRIÑI, scarpe verniciate. < ngr. λουστρίνι cuoio verniciato, λουστρίνια scarpe di cuoio verniciato (Pernot, Jahresb.Rom.Phil., IV, 354), < ven. lustrin, pezzo di legno con cui si liscia il contorno delle suole delle scarpe (Boerio, Diz.dial.ven., 379). La voce si trova anche nell'alb. lustrinë, pelle lucida, e nel bulg. lustrini.

PANDOFLĂ, pantofola. ngr. παντόφλα (Meyer, Ngr.St., IV, 68; Kretschmer Lesb., 422), παυδόφλα (Kretschmer, ib.) < ven. pantofola. La voce è passata nell'alb. pandoflë.

SCARPIÑA, scarpetta. ngr. σκαρπίνα (Meyer, Ngr.St., IV, 81) < it. scarpina. La voce è entrata nel bulg. scarpini, pl., id.

SCUFUNE, calza corta. < ngr. σκουφούνι < it. scoffone, soprascarpa di lana, (Meyer, Ngr.St., IV, 83 e Pascu, 218).

STIFALETĂ, scarpetta. < ven. stivaleto, voce che è entrata anche in alcuni dialetti serbo-croati: štifalete, štiflete, stifl'ete, stifletne, cf. Arch.f.sl.Phil., XXXIII, 1912, p.371, citato dal Pascu.

STIVAIE, scarpa. < ngr. στιβάλι (Meyer, Ngr.St., IV, 86; Triandaphyllidis, Lehnwört. mgr. Vulgärlit., p.134, Sandfeld, Ling.Balc. 56/14) < ven. stivale. La voce è passata nel bulg. štivali e, direttamente dall'it., nel serbo štabala.

ŞOLE, mezza suola. < ven. siola, suola; si trova pure nell'alb. sholle.

CURDEAUA, CURAEAUA, nastro. < ngr. κορδέλλα nastro, < ven. cordela. Cf. CURAELE, scarpa. La caduta di -ll del suffisso -ella, indica che la voce è più antica, perché, entrata prima de curdel'e nell'aromeno, si è adattata alle sue regole fonetiche. Per l'esito del suffisso -ella in aromeno, cf. Capidan, Aromânii, p.350.

CURAONE. < ngr. κορδόνι (Legrand, Dict.) κουρδούνι (Kretschmer Byz.Zeit., V 595, citato dal Pascu, 227) < ven. cordon. La voce è passata anche nel turco kurdun, catena dell'orologio, e nel bulg. kordon, cordone.

FĂRBĂLĂ, guernizione in fondo alla gonna. < ngr. φαλμπαλας (Meyer, Ngr.St., IV, 94) φαλβαλας (Kretschmer, Lesb., 429) < ven. falbala, id. La parola è entrata anche nel bulg. farbala.

FIONGU, FHIONG, gala, guernizione. < ngr. φιόγκο (Dieterich, Byz.Zeit., X, 595, cit. dal Pascu, 209), e φιόγγος (Nic., s.v.), ven. fioco.

MEDALIONE. < it. medaglione. La voce, entrata nella sua forma italiana certamente attraverso il commercio degli orafi, si trova anche nel bulg. medalion.

TANTELĂ, pizzo fatto con l'ago al fondo delle vesti. < ngr. ταντέλλα id., ven. dentela, che si ritrova nell'alb. dantellë, id.

VERĂ, orecchino. < ngr. βέρα anello, < ven. vera, cerchio che si mette all'estremità di taluni oggetti perché non si fendano.

\+ \+ \+

Si collocano alla fine di questo paragrafo le due seguenti voci, di cui la seconda trova la ragione di esser messa qui nel fatto che essa ha preso la sua sfumatura semantica dal modo di essere vestiti.

UMBRELĂ. < ngr. ὀμπρέλα < ven. ombrela. La voce è passata anche nell'alb. umbrellë, nel serbo-croato ambrêla, ambrel, morêla, nel turco omrela e nel bulg. omrelka.

MADAMA, signora vestita all'europea. < ngr. μαντάμα (Triandaphyllidis, Lehnwört. mgr. Vulgärlit., 143), ven. madama, titolo d'onore che si dava a Venezia alle signore forestiere (Boerio, s.v.). La parola si ritrova in turco, madama, id. (Meyer, Ngr.St., I, 57).

V.

C i b i e b e v a n d e

BIRĂ, birra, < ngr. μπίρα < ven. bira. La voce è passata anche nell'alb. birrë, nel turco e nel bulg. bira.

BRUJOLĂ, braciola, carne ai ferri. < ngr. μπριζόλα (Pernot, Jahresb.Rom.Phil., IV, 355, citato dal Pascu, 226)

< ven. brisiola, braciola. La voce ha avuto fortuna nella Penisola Balcanica; alb. brezollë, serbo-croato, brižolica, (Berneker, Slav.Et.Wb.); brzôla (Perusek, in Asl.Ph.,XXXIV,1913,p.34, citato dal Pascu, 226); turco brizola (Meyer, Türk.St.,I,56).

CUFETĂ, confetto. < ngr. κουφέτα pl., < ven. confeto. La voce si trova anche nell'alb. kufet.

CUMPOSTĂ, composta, frutta confettata. < ngr. κομπόστα (Meyer, Ngr.St.,IV,37; Kretschmer, Lesb.417) < ven. composta, id. La voce è passata nel serbo-croato kompost.

FRANZELĂ, FRANZOLĂ, pane bianco. Il Pascu, 235, pensa ad un et. da franz(e)sella, ma evidentemente non è che il ngr. φραντσέλα dal ven. franzela, briciola di pane (cf.Rosman, Vocabolarietto veneto-giuliano, Roma, 1922, s.v.). Si ritrova la parola nell'alb. franzellë, pane tostato, franxholl, pane bianco, nel bulg. franğela e nel turco franğela, firanğela (Meyer, Türk.St.,I,56).

GILATINĂ, gelatina. it. o ven. gelatina.

LIMUNADĂ, < ngr. λεμονάδα limonata, (Meyer, Ngr.St.,IV,44) < ven. limonada. La voce si ritrova nel turco limonada, (Meyer, Türk.St.,I,57) e nel bulg.limonada,id.

MACARONI. < ven. macaroni; la voce si trova anche nel bulg. makeroni, nell'alb. makarona, nel turco makarna, dove forse è penetrato attraverso le forme neogreche μακαρόνια, μακαρούνια.

MĂNESTRĂ, zuppa acida. < ngr. μανέστρα < ven. menestra. (cf. Geagea, El.gr. p.372).

MANGE, vitto, nutrimento. < ven. mangia, vocabolo in uso nelle prigioni ad indicare il cibo, minestra e pane, che la carità pubblica somministrava ai carcerati. Il termine è passato in turco, manğa, cibo, e in bulg. manğa, pietanza, piatto.

PANAĂA, zuppa di pane, panata. < ngr. πανάδα (Meyer,Ngr. St.,IV,68), < ven. panada.

PANDISPAÑ. it. pan di Spagna; la voce greca παντεσπάνια può derivare invece dalla forma veneziana pan de Spagna.

SALAMURĂ, salamoia. < ngr. σαλαμούρα < ven. salamora, salamoia (Geagea, El.gr.,s.v.; Meyer, Ngr.St.,IV,69).

SALATĂ, insalata. < ngr. σαλάτα < ven. salata, id. La voce è passata nell'alb. sallatë, sollatë, nel turco e nel bulg. salata.

SALTSĂ, salsa. < ngr. σάλτσα < ven. salsa. Il vocabolo si trova anche nell'alb. salcë, nel turco salsa, salča, e nel bulg. salça.

SUPĂ, zuppa. < ngr. σούπα (Meyer, Ngr.St.,IV,84), < ven. supa, sopa. E' un vocabolo di molta fortuna, essendo passato nell'alb. supë, nel bulg. supa, nel serbo-croato žŭpa (direttamente dal dial. ven.) e nello sloveno supa; per le voci passate ne · slavo, çf. l'Archiv f.sl.Phil., XXVIII (1912), p.374 e lo Strekelj, in ib., XXVIII (1906), p.526.

VI.

La casa

a) Opere in muratura

BALCONE. < ngr. μπαλκόνι < it. balcone. La voce è passata nell'alb. balłkon, finestra, e nel turco balkun.

CAMARĂ, camera. < ngr. κάμαρα < ven. camara. Il Meyer, Ngr.St.,III,24, fa derivare la voce greca dal latino, ma è evidente l'et. ven. La voce si trova pure nell'alb. kamare, alcova, nicchia, nel turco kamara, cabina (per il quale il Meyer, Türk.St.,I,78 postula l'et. dall'it. camera), e nel bulg.kamara, camera, alcova. La voce aromena cameră, data dal solo Boiagi, è dotta.

CULOANĂ, colonna, pilastro. < ngr. κολώνα, κολόνα (Meyer, Ngr.St.,IV,36) < ven. colona. Il vocabolo è penetrato anche nell'alb. kolonë.

FUNGAR, cappa del camino. ngr. φουγγάρος (Meyer, Ngr.St., IV,97) < ven. fogar, fogher, focolare. Il Pascu,223, non ha visto bene l'et., postulando da una voce nord-it. non bene localizzata fogara, fugaro, che raccosta al ven. fogaron.

PARANGĂ, baracca. < ngr. μπαράκα < ven. baraca. La voce si ritrova nell'alb. barangë, id., nel turco baraka,

campo, (Meyer, Türk.St.,I,70) e nel bulg. baraka, id.
Sulla epentesi di n nelle voci aromena e albanese, cf. Capidan, Aromânii, p.361.

SALĂ. ngr. σάλα (Meyer, Ngr. St.. IV; 79), it. sala, id. La voce è passata nell'alb. sallë, entrata.

SALONE. ngr. σαλόνι (Pernot, Jahresb.Rom.Phil., IV,355), it. salone; è passato anche nel turco salon.

STERNĂ, serbatoio per l'acqua. ngr. στέρνα id., it. [ci]sterna (Geagea, Gr.el. p.409), passato anche nell' alb. sternë, cisterna, serbatoio.

TĂRATSĂ, terrazza. ngr. τεράτσα (Pernot, Jahresb.Rom.Phil.,VI, 363) ven. terazza. La voce è passata nell'alb. taracë, balcone, e nel bulg. terasa, terrazza.

b) A m m o b i g l i a m e n t o.

CADRU, CADRĂ, ritratto. ngr. κάδρο , κάντρο quadro (Meyer, Ngr.St.,IV,29) κάδρου quadro (Kretschmer, Lesb., 416), καδρα id., (Dieterich, Byz.Zeit.X,589), ven. quadro.

CANAPÉ. ngr. καναπέ (Meyer, Ngr.St.,IV,32; Kretschmer, Lesb., 416), ven. canapé. La voce è passata anche nel bulgaro kanapé.

CASELĂ, cofano nel quale la sposa ripone la biancheria che ha portato in dote. ngr. κασέλλα (Meyer, Ngr.St.,IV, 34) ven. cassela, cassetto del canterano. Il Pascu fa derivare la voce da un it. cassella, che dovrebbe essere un diminuitivo di cassa; mi pare più conveniente l'et. ven. La voce è passata nell'alb. kasellë, scrigno.

CURNIZĂ, CURNITSĂ, cornice. ngr. κουρνίζα , κουρνίτσα (Meyer, Ngr.St.,IV,40) ven. cornise. La voce si ritrova nell'alb. kornizë, nel turco korniza (Meyer, Türk. St.,I,44) e nel bulg. korniza.

MÓMILĂ, mobile. ngr. μόμπιλα (Meyer, Ngr.St.,IV,53) ven. mobile. La voce si ritrova anche nell'alb. mobillë, nel bulg. mobili, pl., dove pare entrata direttamente dall'italiano.

SCRÍÑĂ, cassettone. ngr. σκρίνιο cassa, baule (Meyer, Ngr.

St.,III,61) armadio (Dieterich, Byz.Zeit.,X,591) ven. scrigno. La voce è passata nell'alb.skrinjë, cassa, baule, e nel bulg. skrin, armadio.

BAÑĂ, bagno. ≺ngr. μπάνιο (Meyer, Ngr.St.,IV,57), ≺ ven. bagno, che ha il preciso significato di bagno privato, fatto in casa. La voce è passata nell'alb.banjë, al turco banîa, bana, (Meyer, Türk.St.,I,43) e al bulg. banîa.

c) Cucina

CANAVATSĂ, tovagliolo. ≺ ngr. καναβάτσα tela ruvida, di ordito grosso (Meyer, Ngr.St.,IV,31) ≺ ven. canevazza, panno grosso e ruvido. La parola, che ha assunto anche il significato commerciale di pacco (cf.par. XXII,a) è penetrata nell'alb. kanavacë, canovaccio, kanavecë, asciugamano, e nel significato originario di canovaccio nel turco kanavîča (Meyer, Türk.St., I,55).

CUNETĂ, catino, bacinella. ≺ngr. κουνέτο brocca, κονέτο cop a (Meyer, Ngr.St.,IV,38), ≺it. cunetta, incavatura di forma tondeggiante.

LAMPĂ, LAMBĂ, lampada. ≺ ngr. λάμπα ≺ it. lampa, lampada (Geagea, El.gr., s.v.lambă). La voce e passata all' alb. lambë e al bulg. lampa, lamba.

LUMBARDA, LUMBARAA, lucerna. La voce che il Geagea riporta dall'Ucuta, dalla riv. Graiu bun e dal Weigand, quindi bene attestata, non può partire da lămbadă, lucerna (≺ ngr λαμπάδα), perché vi si oppongono insormontabili difficolta fonetiche. E' più conveniente postulare l'et. +lampa; lombarda, che foneticamente è a posto.

PETSETĂ, PITSETĂ, PITSET, PATSETĂ, asciugamano, tovagliolo, fazzoletto. ≺ ngr. πετσέτα id. (Meyer, Ngr.St., IV,70), ≺ ven. pezzeta, pezzuola, cencio. La voce è passata anche nell'alb. pecetë, salvietta, nel turco peçeta, piccolo tovagliolo.

PIAT, PHIAT, piatto. ≺ ngr. πιάτο (Meyer, Ngr.St.IV,71), ≺ ven. piato. Tanto il Pascu, 216, quanto il Geagea, 389, sulla base del Meyer postulano l'et. it.piatto; è preferibile per ragioni storiche e commerciali, l'et. venez. La voce è passata nell'alb. pjatë e nel

turco pilata (Meyer, Türk.St.,I,51). Cf. anche Sandfeld, Ling.Balc., 58/42.

SUPHERĂ, zuppiera. < ngr. σουπιέρα < ven. supiera.

TALIR, tagliere. < ngr. ταλέρι < it. tagliere. Mi sembra strano che questa voce, che ha avuto tanta fortuna nella Penisola Balcanica e che esprime un oggeto di uso così comune, sia entrata non dal veneziano tagier, ma dall'it., cioè per via dotta. Da Venezia è penetrato solo nell'alb. tajer; il resto delle voci balcaniche parte dall'it.: sloveno taler, talir, talier; serbo-croato taliĭer; ragus. taliĭera; croato: talur; bulg. talur.

TABLĂ, TAVLĂ, tavola per mangiare, vassoio di metallo. < ngr. τάβλα tavola, < ven. tavola, mensa. La parola è passata anche nel turco tabla, vassoio, e da questo nel dacoromeno tablă, id. (Pascu,220). Cf. la stessa parola nel par.IX.

d) La cantina.

BOTSĂ, VOTSĂ, bottiglia. < ngr. μπότσα id., < ven. bozza, misura per liquidi. La voce è passata anche nell'alb. boce, bocë, vocë, vozë, bottiglia, nel serbo-croato boça, bottiglia, vôža, bariletto, nel bulg. boça, bottiglia quadrata, e bočka, barile.

BUCAL, boccale. < ngr. μπουκάλι id., < ven. bocal. La voce si trova anche nell'alb. bokale, e nel turco bucal.

BUTIL'A, bottiglia. E' una delle poche voci passate senza l'intermediario ngr.; si trova anche nell'alb. botile.

BRUZGĂ, feccia del vino. < ngr. μπρούσκος acido, detto del vino (Meyer, Ngr.St.,IV,64) < ven. brusco, acido.

DAMAGEANĂ, damigiana. < ven. damegeana. La voce è passata nel bulg. damağiana, nel ngr. δαμιτσάνα (Meyer, Ngr.St., IV,25) e nel turco mangiana, tino per l'acqua (t. maritt.).

ŗARAFA, caraffa, bottiglia. < ngr. γαράφα, καράφα < ven. carafa. La voce è arrivata anche nell'alb. garafë e nel bulg. garafa.

LAMBIC, alambicco. < ngr. λαμπίκος (Meyer, Ngr.St.,IV,42) < ven. lambica; la voce è passata nel bulg. lambic.

TAPĂ, tappo. < ngr. τάπα (Meyer, Ngr.St.,IV,88), < ven. tapo. La voce si trova anche nell'alb. tapë, turacciolo, nel turco tapa (Meyer, Türk.St.,I,49) e nel bulg. tapa, tappo di sughero.

VĂRELĂ, barile. < ngr. βαρέλλα (Meyer, Ngr.St.,IV,16) < ven. barila, barile. Il Pascu ha presupposto la voce +barela; che non occore. La voce si trova nell'alb. varrelë, varielë, id., nel turco varil (Meyer, Türk. St.,I,51), nel bulg. varel, nel serbo-croato barilo.

VĂTSEALĂ, secchio. < ngr. βατσέλο , βασέλο secchio per la biancheria (Pernot, Jahresb.Rom.Phil. IV[1], 353) βατσέλλα, vaso (Meyer, Ngr.St.,IV,15) < ven.vasselo, secchio dei tintori, vagello (non da ven. vasselo, vascello, come sostiene il Pascu). Per il passaggio da s a ts, cf. Hesseling, Les mots maritimes, p.15.

VUTINĂ, orciolo. < ngr. βουτίνα piccolo tino, < ven. botina, dim. di bota, botte. (Geagea, El.gr. 425)

Collochiamo qui anche perchè riguarda il bere la seguente voce:

TOCĂ, l'urto dei bicchieri nel brindisi, nella frase featsire toca, lett. fare il tocco, brindare. < ven. toco, il toccare, l'urtare. La frase si trova anche nel turco toka etmet, nel bulg. pravĭa toca (Meyer, Türk.St., I,40, cit.dal Pascu) e nell'alb. tok, stringersi la mano.

VII.

Famiglia e relazioni di parentela.

FAMILIE, famiglia. it. famiglia. L'et. attraverso il ngr. non è possibile a causa dell'accento. La parola è passata nell'alb. familje, e nel turco familia (Meyer, Türk.St.,I,39).

CUMBAR; CUMBARĂ; compare, padrino, figlioccio; comare, madrina, figlioccia. < ngr. κουμπάρος < ven. compare; κουμπάρα comare (Meyer, Ngr.St.,IV,39). La voce è passata nel alb. kumbar.

BISNAT, gemello. < it. binato. Cosi il Pascu. Credo che si tratti di voce dotta, fatta con bis + natu, figlio, voce già nota a Petru Maior.

VIII.

Voci riferentesi ai bambini e ai loro giochi

NANA, culla.
< ngr. νάνα , voce fanciullesca per indicare il letto, < ven. nana. La voce è anche nel bulg. nana. L'aromeno ha anche la frase featsire nani, < ven. far la nana.

AMAΔA, piastrelle nel gioco dei bimbi.
< ngr. , id., < ven. zogar al madi, giocare alle piastrelle.

DRÎMBALA, altalena.
< ngr. δραμβάλα , τραμπάλα, id., < ven. trambali. trampoli; la voce è passata nell'alb. tumbaleze.

Mario Ruffini (Torino)

LE PROBLEME DE L'ARTICLE EN ROUMAIN

à propos de A.HANSEN, Artikelsystemet i rumaensk, thèse Coponhague, 1952, 172 p.

par Knud Togeby

Cette nouvelle thèse de l'Université de Coponhague se range dans la lignée d'une belle tradition de la linguistique danoise. Depuis plus d'un demi-siècle, les études roumaines tiennent une place importante à l'Université de Coponhague. En 1900 Sandfeld soutenait sa thèse sur l'infinitif; en 1926 il faisait paraître son livre sur la linguistique balcanique (traduction française de 1930); avec la collaboration de Hedwig Olsen, il commençait en 1936 la publication d'une syntaxe roumaine qui devait faire autorité, tout comme sa syntaxe du français contemporain. D'autre part, la question du substrat, qui est le gros problème de la présente thèse, avait fait l'objet, en 1917, de la thèse de l'autre maître de la jeune génération de romanistes danois, Brøndal. Et, fait significatif, c'est en Roumanie que devait paraître son livre sur les "Substrats et emprunts en roman et en germanique" en version française (1948).

C'est pourtant pousser la tradition un peu trop loin que de publier sa thèse en danois, comme le fait M. Å. Rosenstand Hansen. Son résumé français de 4 pages ne suffit nullement pour mettre le public international au courant de ses recherches et des résultats acquis. C'est pourquoi une discussion détaillée de ce livre qui étudie successivement la sémantique, la structure et l'histoire du "Système des articles en roumain" nous a semblé s'imposer.

Les articles sont censés exprimer des aspects du nom : un aspect relatif (ou continuatif) exprimé par l'article défini, un aspect introductif exprimé par l'article indéfini et un aspect prédicatif exprimé par l'article zéro. L'article indéfini introduit une notion dans la conscience de celui qui perçoit la langue. L'article défini indique une relation avec un "incitateur" qui existe explicitement ou implicitement dans le contexte antérieur, en dernière analyse à un article indéfini. En conformité avec l'analyse de M. G. Guillaume, l'auteur distingue trois sortes de relations : I. incitateur immédiat : a fost odata un împarat; împaratul avea trei feciori; II. incitateur médiat par une notion supplémentaire : curtea împaratului: un empereur a toujours une cour; III. distance infinie de l'incitateur qui est un cercle social (famille, classe sociale, culture, etc.) : dracul, soarele, etc., l'article zéro "adjective" le substantif, il ne désigne pas l'objet, mais l'espèce, les qualités.

Il n'est pas douteux que cette analyse represente un progrès considérable par rapport à d'autres théories sémantiques. Dans une certaine mesure, la sémantique y est réduite à des fonctions formelles:

la relation qu'exprime l'article défini, par opposition à l'article indéfini, est un rapport avec d'autres articles dans le discours; et l'article prédicatif correspond à une certaine fonction syntaxique, celle de l'atribut et de l'apposition. Mais ceci n'est vrai que dans une certaine mesure. On aurait pu aller beaucoup plus loin, en disant par exemple que dans curtea împăratului ce n'est pas le sens de împărat qui est la cause de l'article défini, mais le génetif qui régit l'article défini. L'auteur a fait justement le contraire. Les notions d'aspects relatif, introductif et prédicatif une fois trouvées, il les a hypostasiées pour en faire des catégories sémantiques à priori, dont il cherche l'expression par les articles. Un petit détail qui nous montre à quel point la notion de relation devient vague est le parallèle établi (p.115) avec le concept correspondant dans la théorie de Brøndal, pour qui les articles n'exprimaient nullement la relation.

Le grand défaut de l'ouvrage réside, il nous semble, dans le fait que l'étude sémantique précède l'étude de structure, ce qui est vraiment la charrue devant les boeufs. Par conséquent, dans le chapitre sur l'aspect relatif nous ne rencontrons pas seulement l'article défini mais aussi l'article indéfini (p.20 : relation II; p.22 : article générique) et l'article zero (p.22 : article générique), qui peuvent eux aussi exprimer cet aspect. Et on pourrait peut-être avancer d'un nouveau pas et trouver l'article indéfini indiquant une relation immédiate dans un exemple tel que randunica a sosit, dar o randunica nu face primavara "l'hirondelle est venue, mais une hirondelle ne fait pas le printemps". Dans le chapitre sur l'aspect introductif on ne trouve pas seulement l'article indéfini, mais aussi l'article zéro (p.26 : substantifs à nombre fixe), et enfin dans le chapitre sur l'aspect prédicatif on apprend qu'un attribut et une apposition peuvent aussi être pourvus de l'article défini ou indéfini (p.33-35). C'est surtout l'article zéro qui complique la description en exprimant l'aspect introductif (p.36-38 : verbe + objet désignant une seule notion, p.50-51 : après cu, p.56 : après așa, p.57 : noms de nombres) et l'aspect relatif (p.42 : avec négation, p.115 : après les prépositions).

Le terme même d'aspect semble choisi à cause d'une certaine ressemblance sémantique avec l'aspect verbal (continuatif-inchoatif). Mais ici encore, on aurait pu souligner les rapports fonctionnels. Car il y en a! Si M. Hjelmslev parallélise la catégorie de l'article avec celle du mode, il ne le fait pas en principe pour des raisons sémantiques, mais pour des raisons formelles : les deux catégories sont soumises à des influences venant soit de la même proposition soit d'une proposition voisine. Mais il y a aussi des rapports fonctionnels entre l'article et l'aspect : il semble y avoir une attraction entre l'article défini (continuatif) et l'aspect imperfectif : lucra ziua "le jour il travaillait", et entre l'article indéfini et l'aspect perfectif : într'o zi se opri din lucru "un jour il cessa de travailler". un rapport direct existe d'ailleurs entre l'article et le mode aussi: dans les propositions relatives, le subjonctif n'apparait guère qu'après l'article indéfini et l'article zéro, tandis que l'article défini exige presque toujours l'indicatif.

Du point de vue de la structure, l'auteur considère les articles comme une flexion aspectuelle du nom (p.12). Il est plus difficile de se rendre compte de la façon dont il conçoit le système proprement dit des articles. Celui-ci comprend évidement en première ligne les trois articles déjà mentionnés : l'article relatif (-/u/1, avec la variante -le), l'article introductif (un) et l'article zéro. A ceux-ci s'ajoutent al, qui est dit être neutre par rapport à l'opposition article défini /article indéfini (p.155), et peut-être cel et lui . Enfin, sont considérées comme des particules auxiliaires du système aspectuel les prépositions et les particules de et a.

Que l'auteur n'ait pas analysé le rapport systématique entre toutes ces formes est d'autant plus regrettable que c'est une telle analyse qui décidera de la place que l'on doit assigner à l'article dans le système de la langue entière (flexion ou pronom).

C'est surtout l'article zéro qui semble le plus discutable.Pour discuter cette question, il faut reprendre le problème du signe zéro en général. Pour ne pas établir des formes zéro à tort et à travers, il faut élaborer une méthode qui puisse en limiter l'usage. C'est surtout la linguistique américaine qui a apporté des contributions décisives à l'élaboration d'une telle théorie. Il semble qu'il n'y ait en bonne méthode, que deux cas où il soit permis de faire état d'un élément zéro : 1) Tous les linguistes américains sont d'accord pour reconnaître l'existence d'un signe zéro dans les cas où l'élément a son expression propre dans d'autres cas: angl.sing. sheep - plur. sheep (cp. dog - dogs), inf. cut - passé cut (cp. walk-walked). 2) Tandis que la plupart des savants américains refusent par ailleurs d'admettre l'existence d'une forme zéro (dog n'a pas de morphème au singulier), M. Harris dans son récent livre "Methods in Structural Linguistics" est allé un peu plus loin en les invoquant dans les cas où les rapports grammaticaux et surtout l'accord en révèlent l'existence : the dog se combine avec le singulier du verbe (runs), the dogs avec le pluriel (run); il y a donc un élément de singulier, exprimé par zéro, dans dog .

Si l'on veut franchir les limites posées par ces deux principes, on finira par établir des éléments zéro chaque fois qu'une forme est absente dans une construction : un homme, par opposition à un grand homme, contiendrait un adjectif zéro, etc. On aboutirait ainsi à un chaos complet. Si nous appliquons maintenant ces principes à notre problème roumain, nous constaterons : 1) que l'aspect dit prédicatif n'est jamais exprimé autrement que par zéro (et par les articles défini et indéfini!); 2) qu'aucun rapport grammatical ne semble prouver l'existence d'un tel aspect. Si encore le nom avait toujours l'article zéro en fonction d'attribut ou d'apposition, mais c'est loin d'être le cas : şi e numai începutul, etc.

Je tiens à ajouter que, tout en concevant dans la plupart des cas ledit article zéro comme un absence de l'article, il nous reste parfaitement la possibilité de faire état d'un article zéro dans les conditions où notre premier principe serait applicable, c'est-à-dire comme une variante de l'article défini. Cela ne semble en effet être le cas en roumain, d'après la description de M. Hansen, qui distingue

assez nettement entre deux emplois de l'article zéro : d'une part au sens prédicatif, et d'autre part au sens relatif, à savoir après les prépositions (p.115) : îl schimba traiul bun pe om, où le sens relatif est prouvé par l'existence de îl, pronom anticipant.

L'article indéfini mis à part, il nous reste quatre articles : -(u)l (variante -le et zéro), lui, cel, al. Or, il faut se demander si tous ces articles ne se laissent pas réduire à un seul article défini, de sorte que l'une des particularités de l'article défini en roumain serait de n'avoir pas moins de six variantes. Sémantiquement cela paraît possible. M. Hansen les range toutes sous l'aspect relatif, sauf al, dont l'auteur dit qu'il a un sens neutre par rapport à l'opposition article défini / article indéfini (p.15), mais aussi que son emploi est réglé d'une manière purement mécanique (p.165). Etymologiquement cela paraît également acceptable puisque toutes ces formes sont apparentées au latin ille. De tels raisonnements sémantiques et étymologiques ne suffisent évidement pas. Il nous faut rechercher s'il y a des cas de commutation possible, ou si leur distribution serait vraiment tout à fait complémentaire.

1) -(u)l étant la variante la plus caractéristique, nous pouvons la prendre comme point de départ.

2) -le est une variante de -(u)l dans les cas où le nom se termine en -e : marele.

3) lui génitif / datif s'emploie avec des noms de personne masculins, après lesquels l'article enclitique est impossible : lui Petre.

4) al a, d'après M. Hansen, un emploi purement mécanique, a savoir devant les possessifs (qui ne peuvent prendre l'article enclitique), devant les nombres ordinaux et devant un génitif flexionnel, à moins que celui-ci ne soit immédiatement précédé d'un article enclitique. Dans ce cas il y a donc une possibilité théorique de commutation : director al institutului (qualité ou position d'un homme) - directorul institutului (identité d'un homme) (p.99-100). Le sens est différent, mais la construction semble être elle aussi différente : -ul fait syntaxiquement groupe avec director, tandis que al fait groupe avec institutului; -ul détermine directement director, tandis que al est un article de "reprise" (cp. p.160). Au féminin, al a la même forme, a, que l'article enclitique, -a, de sorte qu'il peut parfois être difficile de les distinguer : nodul în pânza nu-i cinstea ţesatoarei, cp. cinste a ţesatoarei (p.21).

5) cel s'emploie devant un adjectif post-posé (omul cel bun), un nom de nombre (cei trei copii), une préposition + régime (cei peste munţi) et une proposition relative (cei ce muncesc), tous les cas où les autres articles sont exclus. Mais il s'emploie aussi devant un comparatif préposé et devant un adjectif isolé, où il apparaît directement commutable avec l'article enclitique -(u)l. C'est ainsi que le superlatif cel mai mare şmecher (p.69) s'oppose nettement au comparatif (déterminé) mai marele smecher (p.69). Il semble pourtant possible d'analyser les phrases autrement si l'on fait état d'un article zéro dans le premier exemple, article qui apparait explicitement

quand le supérlatif est postposé : *şmecherul cel mai mare*, tout à fait comme en français : *le plus grand homme - l'homme le plus grand*.

Dans le cas de l'adjectif isolé, où *frumosul* "le beau, la beauté" s'oppose à *cel frumos* "le beau (personnage)" (p.75), il faut par contre avoir recours à la catalyse (introduction de termes sous-entendus) pour résoudre la difficulté. Comme il ressort déjà de notre traduction on peut et on doit sous-entendre un substantif impliqué dans le dernier cas, mais non pas dans le premier. Or, la situation est encore plus compliquée, puisque *bolnavul* peut aussi signifier "le malade - (personnage)", donc avoir le même sens que *cel bolnav*. Mais par la catalyse, on aboutit à deux constructions différentes : *bolnavul om* et *omul cel bolnav*, ce qui coïncide à peu près avec la distinction qu'établit Michov et que rejette M. Rosenstand Hansen en la déclarant trop vague : *bolnavul* = *omul bolnav*, mais *cel bolnav* "celui qui est malade".

Que notre auteur n'ait pas trouvé cette explication est d'autant plus étonnant qu'il distingue nettement les exemples avec un substantif sous-entendu des exemples où il n'y a pas de substantif sous-entendu. A ce propos, il est frappant de constater que l'auteur crée aussi une rubrique avec *cel* sans sous-entendu - ce qui serait impossible d'après l'interprétation que nous venons de donner. Or, je crois que les exemples rangés dans cette rubrique peuvent être analysés et interprétés autrement. Sur ses huit exemples, quatre contiennent un participe passé, qui se combine avec *cel* à l'instar d'un proposition relative : *cel lovit*. Ses trois autres exemples avec un participe passé sont au féminin du pluriel, ce qui est aussi le cas des trois exemples sur quatre avec un adjectif. Dans tous ces cas, il semble naturel de sous-entendre le mot "chose" : *o lăda cu (lucrurile) cele trebuitoare*. Enfin, il reste l'exemple *dreptatea celui drept şi pieirea celui rau*, où la construction est loin d'avoir un sens neutre et où il parait par conséquent possible d'intercaler *om*.

La différence entre les cas où il ne faut opérer la catalyse (sens neutre) et les cas où il faut l'appliquer ressort clairement lorsque l'adjectif "substantivé" est précédé d'une préposition. L'auteur se contente de dire que l'usage est inconséquent (p.74), mais les exemples qu'il présente montrent que l'article demeure quand un substantif est sous-entendu : *face pe prostul*, et qu'il disparait quand l'adjectif tient vraiment la place d'un substantif (sens neutre) : *gustul de frumos şi gustul pentru util*, donc conformément aux règles ordinaires. Si nous pouvons dire en roumain non seulement *din araba* mais aussi *în franceza*, c'est que nous pensons, dans le dernier cas à *limba*.

6) L'article défini zéro nous a déjà paru nécessaire dans l'analyse du substantif après une préposition et du superlatif préposé. Il en est de même après les démonstratifs préposés, comme il ressort de l'emploi explicite de l'article quand le démonstratif est postposé : *acest om* = *omul acesta*. Enfin, les noms de personne masculins ont aussi l'article zéro, puisque *Petre* s'emploie parallélement à *Ana*, et cela même dans la construction où il parait déjà avoir un article : *lui Petre*, cp. *lui domnu(l)*.

Ce n'est que maintenant que nous pouvons nous demander si l'article est une flexion du nom ou un pronom indépendant. Etant donné que nous regardons maintenant les six articles mentionnés comme des variantes d'un article défini unique, il est évident que celui-ci est un pronom indépendant, puisque trois de ses variantes le sont : cel, al, lui. Et même en prenant l'article enclitique et en écoutant l'enseignement de M. Rosenstand Hansen, nous apprenons que l'article appartient au groupe entier : casa alba, et non à un seul mot, comme le fait la flexion : casele albe, où les deux mots ont la marque du pluriel.

Reste à savoir à quelle catégorie pronominale appartient l'article défini. La variante cel, étroitement apparentée à acel semble plaider en faveur des pronoms démonstratifs. Sandfeld et Hedvig Olsen (Syntaxe roumaine, p.154-179) range cel et al parmi les pronoms démonstratifs. On peut remarquer à ce propos que les autres pronoms démonstratifs régissent l'article défini : omul acesta. L'article irait d'ailleurs à merveille avec le système des démonstratifs où il serait la forme neutre entre acest (ce qui est très proche du sujet parlant) et acel (qui est plus ou moins éloigné).

Mais il y a plus. D'autres symptômes rallient l'article au pronom personnel de la troisième personne. Lui est une forme commune qui semble se laisser difficilement (et artificiellement!) couper en deux homonymes (cp.p.69). Mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est que les formes atones des pronoms personnels satisfont entièrement la définition donnée par M. Rosenstand Hansen de l'article : atones et conjointes (p.15). De même que nous avons codru-l, nous avons aussi omul pe care-l vazu. Et les ressemblances extérieures ne s'arrêtent pas là. Mettons en présence les formes de l'article enclitique et celles de l'accusatif et du génitif-datif du pronom personnel atone :

	masculin				féminin			
	singulier		pluriel		singulier		pluriel	
	(acc.)	gén.	(acc.)	gén.	(acc.)	gén.	(acc.)	gén.
article	-l	-lui	-i	-lor	-a	-i	-le	-lor
pronom	-l	-i	-i	-le	-o	-i	-le	-le

Abstraction faite de l'accusatif singulier du féminin, la coïncidence est parfaite, quand on pense que lui et lor appartiennent aux pronoms personnels toniques. Il faut également retenir que le pronom personnel peut remplacer l'article défini : prin trupu-i vântjos (Pop, Grammaire roumaine, p.356). Enfin, le pronom personnel, tout comme le pronom démonstratif, régit l'article : noi Românii, (p.86).

Malgré les grandes complications de son expression, nous constatons donc que l'article défini tient dans la structure de la langue roumaine une place correspondant fidèlement à la place que tient l'article défini en français, en espagnol et en danois, où il tient aussi une place dans le système des pronoms démonstratifs et personnels.

Cette constatation est confirmée par l'étude des règles syntaxiques qui déterminent l'emploi des articles. De même que le pronom personnel renvoie tantôt à un mot d'une autre proposition et tantôt à un mot appartenant à la même proposition (emploi réfléchi), de même l'article défini est provoqué tantôt par une relation dépassant la frontière de la proposition et tantôt par un rapport se trouvant à l'intérieur d'une seule proposition. Par opposition, l'article(ou le pronom) indéfini un n'est jamais soumis à de telles déterminations.

C'est surtout la relation avec un élément d'une autre proposition qui a préoccupé M. Rosenstand Hansen. Un article indéfini déclenche ou présuppose l'apparition d'un article défini dans une proposition suivante : a fost odata un împărat; împăratul avea trei feciori. On pourrait se contenter de formuler la règle ainsi, sans exiger comme le fait M. Hansen, que l'article défini présuppose à son tour constamment l'existence d'un incitament (p.19). Si tel était le cas, l'emploi de l'article serait réduit à un mécanisme pur . En réalité, on a souvent le choix entre l'article défini, l'article indéfini et l'absence d'article. Il en est ainsi, par exemple, du sens dit générique des substantifs, où notre auteur, pour expliquer l'emploi de l'article défini, doit avoir recours à un incitament à distance infinie. C'est qu'il a voulu établir une fusion complète entre le sens et l'emploi. Mais il peut très bien y avoir une différence de sens sans qu'il y ait pour autant une différence de construction.

Les rapports qui déterminent l'emploi de l'article à l'intérieur d'une seule proposition sont exposés avec moins de clarté par M. Rosenstand Hansen. Ce défaut de clarté s'explique par le fait que l'auteur ne réduit pas les multiples articles définis du roumain à des deux variantes d'un seul article défini, et surtout par le fait qu'il ne tient pas compte d'une variante zéro de ce même article défini. Une fois cette réduction opérée, on peut constater que l'article défini est soumis dans une série de cas à une direction rigoureuse. Il est remarquable de constater que, dans la plupart de ces cas, l'article défini est régi par des pronoms qui lui sont étroitement apparentés :

1) Pronom démonstratif : omul acesta, variante zéro si le démonstratif est préposé : acest om.

2) Pronom personnel : noi Românii (p.86).

3) Pronom possessif : prietenul meu, al meu prieten, même quand le substantif a l'article indéfini ; un prieten al meu.

4) L'article au génitif : curtea împăratului, curtea mare a împăratului, casa lui domnu, génitif préposé : a nopții feerie (p.97). même après un article indéfini : o sonata a lui Beethoven, et après un substantif dépourvu d'article : director al institutului. Par contre, l'article n'est pas de rigueur devant le "génitif" exprimé pae de : o sonata de Beethoven.

5) Tot : în tot cazul, toate cele bune, variante zéro devant un nombrde nombre : noi toți trei laolalta (p.87/88).

6) Nombres cardinaux : paharul al treilea, al treilea pahar, même après l'article indéfini : un al treilea pahar (p.103/104).

Il faut enfin souligner que, en dépit des apparences, les prépositions n'ont pas une influence décisive sur l'emploi des articles en roumain. On pourrait, en effet, proposer une interprétation suivant laquelle les prépositions régiraient toujours l'article défini, qu'il soit exprimé, comme devant substantif + adjectif : în dulapul mic, et après cu : cu timpul, ou impliqué dans la variante zéro, comme avec un substantif isolé après les prépositions autres que cu : la timp (nous avons prouvé plus haut l'existence de cette variante zéro). Mais il n'en est rien, puisque toutes les prépositions peuvent aussi se faire suivre de l'article indéfini (p.115). Tout au plus pourrait-on dire que les prépositions exigent l'existence d'un article auprès de leur régime, ou bien l'article défini, ou bien l'article indéfini. Et c'est sur ce point que la préposition cu se distinguerait des autres prépositions en permettant - chose paradoxale - l'absence de l'article : l'am stropit cu apa. Par contre, il ne semble pas possible de distinguer la préposition de des autres prépositions par ce que la commutation n'est jamais possible entre l'article défini (avec sa variante zéro) et l'absence de l'article, même si les différences sémantiques sont grandes : nu se poate apropia nimeni de cerb - epoca de aur (p.115/116).

Si nous croyons avoir montré que, en roumain, l'article défini ne se distingue pas systématiquement de l'article défini des autres langues romanes, il n'en reste pas moins vrai qu'il diffère considérablement par son expression (surtout les deux formes cel et al), sa position parfois enclitique et son emploi syntaxique devant un adjectif épithète (omul cel bun). Le grand mérite du livre de M. Rosenstand Hansen réside dans sa tentative d'expliquer historiquement ces particularités. Dans un magistral chapitre final il commence par montrer que tous ces traits caractéristiques existent aussi en albanais. Il résume lui-même ses idées dans les termes suivants :

Par suite de la défectuosité des données historiques, il parait impossible d'éclaircir entièrement l'origine des concordances structurales existant entre les langue balcaniques. Toutefois, le système des articles apporte une contribution importante à une solution partielle du problème, puisque la conformité essentielle se borne ici aux langues balcaniques les plus anciennes, à savoir l'albanais et le roumain. Il ne s'agit pas de l'enclise de l'article dont on a souvent surestimé l'importance, mais des articles conjonctifs al et cel, dont les fonctions s'expliqueraient difficilement par la seule tradition latine. Or, le paradigme de l'article conjonctif et prédicatif albanais i montre la fusion de deux radicaux (so et to) ce qui justifie l'hypothèse que la langue des ancêtres des albanais a dû avoir deux articles proclitiques, par exemple un article prédicatif, et un article conjonctif. Les articles al et cel en roumain pourraient s'expliquer comme le résultat de la latinisation d'un peuple qui parlait justement cette langue ou une langue apparentée.

Il est curieux - et en même temps une preuve nouvelle de la justesse de cette théorie - que M. Wilhelm Giese de Hamburg soit arrivé

à des conclusions presque identiques dans un article publié simultanément dans les Studia Neophilologica :"Balkansyntax oder thrakisches Substrat ?" (SN, XXIV, 1-2, 1952, 40-45).

La grande originalité du roumain et de l'albanais est d'avoir un article de l'adjectif épithète. L'adjectif peut, lui aussi, avoir une forme déterminée dans des langues comme l'allemand et le danois, mais dans ces langues il s'agit d'une flexion et celle-ci est soumise à des règles presque purement mécaniques tandis que en roumain l'article de l'adjectif est un élément relativement indépendant qu'on peut mettre ou omettre pour obtenir certaines nuances (omul cel bun - omul bun).

L'étude historique n'est pourtant pas le seul grand mérite de l'ouvrage de M. Rosenstand Hansen. Les analyses stylistiques en sont un autre, et non des moindres! Avec une extrême finesse, l'auteur parvient à rendre compte des plus subtiles nuances que sait exprimer à merveille la langue roumaine. On sent qu'il s'est penché avec amour sur les textes roumains et sur les phrases qu'il cite, amour qu'exprime d'ailleurs l'épigraphe du livre :

"Dâmboviţa, apă dulce,
cine-o bea nu se mai duce."

Knud Togeby (Copenhague)

CAMBIOS SEMANTICOS DE ORIGEN PASTORIL Y AGRICOLA EN RUMANO

por Luis Cortés

I. INTRODUCCION

Ninguno de los idiomas románicos conoce una diferencia tan tajante y marcada entre la lengua literaria y culta de una parte, y la popular de otra, como el rumano. No creemos exagerar si afirmamos que un auténtico campesino o pastor rumano está casi en absoluto incapacitado para comprender la lengua de los periódicos o de la radio. De analoga manera el extranjero que haya aprendido el rumano convencional de las ciudades, la lengua de que se valen estos útiles auxiliares de la moderna civilización, estará muy lejos de estar en posesión del auténtico idioma rumano conservado y forjado durante siglos por los pastores carpáticos de la antigua Dacia.

No vamos a repetir aqui nosotros, datos bien conocidos de todos los que de rumano se ocupan acerca del número elevadísimo de neologismos, sobretodo franceses, que han invadido el habla de las clases ciudadanas y civilizadas "dernier cri", y por tanto los modernos diccionarios. Cualquier romanista conoce bien los datos que acerca de tal punto le suministran, los muy documentados y serios estudios realizados en los ultimos años.(1)

Pero, el rumano con casta y solera, el idioma depositario de las esencias más castizas, es el que durante cientos de años hablara el sufrido pueblo rumano en sus montañas o e sus campos. Las invasiones y las modas habrán impuesto en cada caso una lengua extranjera, segun el señor dominador de turno o los gustos más en boga. Pero mientras el boyardo o el señorito ciudadano se expresaba en una lengua extraña, el "rumân"(2) guardaba su lengua con tenacidad y con celo, tiñéndola apenas de aquellos neologismos que significaban nuevos modos y cosas antes desconocidas. En estas circunstancias, es natural que en su entraña y mayor pureza el rumano sea fundamentalmente una lengua de agricultores y pastores. Un análisis, por superficial que sea, viene inmedi-

(1) Vid D. Macrea, Circulaţia cuvintelor în limba română, Sibiu 1942. ibidem, Fizionomia lexicală a limbii române. DR. X, 1943. Th. Capidan, Limba noastră naţională, Gândirea XIX, 1940. Caracostea, Neologismul văzut funcţional. Rev. Fundaţiilor Regale, VIII, 1941, etc., etc.

(2) rumân < ROMANUS, "siervo, esclavo" Con la independencia se rehizo român.

atamente a confirmárnoslo.El concepto de`pastor`se expresa en rumano con una abundancia de palabras que prueban bien a las claras lo consustancial de este oficio para con el pueblo rumano:păstor,cioban, păcurar,ţuţuian,mocan,berbecar,baciu,etc.Bien sabemos que algunas de las palabras aducidas anteriormente tienen un uso regional o indican determinada clase de pastor,pero con todo son un índice más que suficiente en pro de nuestra afirmación.Hemos visto que una de las palabras que expresa la idea de`pastor`es čioban.Pues bien,en albanés la palabra`pastor`se dice rëmer es decir ROMANUS,`rumano`,mientras que para decir`rumano`se empleará la palabra čoban,vocabl. de origen eslavo que justamente,como vemos por el propio idioma rumano quiere decir`pastor`.Estos detalles bastarán para demostrar cuan consustanciales son y no sólo en Rumania,sino en territorio balcánico,las ideas de rumanidad y pastoreo.

Naturalmente que el folklore no podía ser ajeno a tal situación,y si la más hermosa de las poesías populares rumanas,es decir Miorita,tiene por tema,el asesinato de un pastor,una doina muy hermosa del Ardeal nos muestra como una mocita prefiere el pastor,a todos los demás pretendientes y el por qué de tal elección:

După ciobanel m`oi duce,
Că gurița lui e dulce..!
El întreagă ziuliță
Nu sa lasă de doiniță,
Mânând printre floricele
Albișoare miorele
Mânând printre ghiocei
Mielușei tot frumușei:
Iară noaptea lui e lină
Că-i cu-a stelelor lumină
Și cu dalba lună plină !

Y es de advertir que antes había rechazado a un diacel:

Că prânz când e mai dulce,
El ia carta și citește
Prânz pe masă se răcește;
Ziua carte,noaptea carte
Și trupul plin de păcate!

Y había asimismo rechazado a un molinerito,

Că somnul când e mai dulce
El moara că și-o pornește
Și pe mine mă trezește! (3)

Pero dejando a un lado a la poesía popular con su immenso valor probatorio y para volver a la lengua misma,no hay duda de que solo el pastoreo dominante puede explicar un hecho tan revelador,como representa el que en rumano el verbo`destetar`se diga întărca,es decir con una palabra compuesta de în+ţarc,`redil,majada`,por el hecho de que cuando se desteta a las ovejas se las separa de las madres,metiéndolas en el redil,cfr.fr.sevrer ← SEPARARE.Es decir que cuando una madre rumana dice que ha destetado a su hijo,dice en realidad que lo ha

(3)Tomamos la poesía de:Doine și strigature din Ardeal,por A.Bârseanu y I.V.Iarnik,Bucarest,1885,p.75.

enredilado, y lo que es más, tiene naturalmente conciencia de ello.

En su magistral obra Limba Română, p.352, dice Pușcariu, hablando precisamente del vocabulario pastoril: "es notable el hecho de que algunas de las palabras más usuales de la terminología pastoril como brânză (queso), căciulă (gorro de piel), y zer (suero), que no han podido ser explicadas satisfactoriamente desde el punto di vista etimológico, son probablemente de las más viejas, y conservadas del habla de nuestros antepasados antes de la romanización".

Y el mismo Pușcariu continúa: "Solamente un pueblo de pastores puede decir incluso en la lengua literaria: se închagă un gând (se cuaja una idea) o frază (o frase) sau chiagul unei societăți (o el cuajo de una sociedad). El pueblo hablando de un hombre que ha "consolidat" (consolidado) la situación material dice que "a prins chiag" (que a cuajado). Para mostrar que dos son de la misma edad se dice: suntem de aceeași iarbă (somos de la misma yerba), como las ovejas echadas simultaneamente al pasto". S. Pușcariu, op. cit. p. 359.

Por otra parte el hecho de que los dialectos del rumano, no se hallen dentro de las fronteras patrias, sino a muchos kilómetros y en paises extranjeros, hay que explicarlo en grandísima parte por el hecho de que esos islotes de habla dialectal rumana en tierras de Grecia o de Istria han sido llevados alli por los pastores transhumantes salidos de Rumania.

Junto con los pastores, lo más auténtico de la población rumana está en el campo. Es curioso el ver como a la palabra `campesino` española corresponde en rumano țăran, es decir un derivado de țară, patria, nación` que a sus vez es la resultante del lat. TERRA. Es decir que el campesino es exactamente y a la vez el hombre de la tierra y el hijo de la patria, pues como se sabe `tierra` en rum. en sentido material se dice pământ - PAVIMENTUM.

Y han sido justamente los pastores y campesinos rumanos los que en contacto siempre con la naturaleza han guardado celosamente el idioma y han impreso en él su fisionomia inconfundible al moldearlo a medida de sus necesidades. Sólo teniendo en cuenta el pastoreo y la labranza, siempre en contacto con la tierra, se comprenden dichos como: Codru-i frate cu românul, `el bosque es hermano del rumano`, y sólo así se puede penetrar en el fondo mismo y en la entraña de este hermoso idioma que es ante todo y por cima de todo una lengua de campesinos y pastores.

Nuestro trabajo pretende reunir una serie de cambios semánticos imputables precisamente al carácter agrario y pastoril del pueblo rumano. Cierto que algunos apuntaban ya en latín, pero hay que tener en cuenta que el latín es tambien una lengua tipicamente agraria, como ha demostrado cumplidamente el prof. Marouzeau. Así pues, cambios semánticos se este tipo que se iniciaban en latín, fueron, como es natural, amorosamente cultivados y llevados a término por el rumano.

Tampoco pretende nuestra lista ser exhaustiva ni mucho menos. Se trata de una muestra de un trabajo actualmente en preparación bastante más extenso, y por otra parte, acoge sólo los cambios semánticos de origen latino.

A los rumanistas consagrados que nos hagan el honor de leernos pedimos benevolencia y comprensión. Nuestra aportación de hoy es una

muestra del cariño y simpatía por la lengua y país rumano al que nos unen viejos lazos históricos. La penuria absoluta de medios y la falta absoluta de tradición de estudios de rumano en España, servirán para disculpar, al menos en parte, la osadía de un principiante pero ardiente estudioso de la lengua y la cultura rumanas.

II. Abreviaturas y Bibliographía.

aesl. antiguo eslavo.
afr. antiguo francés.
alb. albanés.
Alecs. V.Alecsandri.
ap. apullés
art. artículo.
Ban. Banato.
Bourc. - Eléments de Linguistique Romane par E.Bourciez, 4ª edic. Paris, 1946.
Buc. Bucovina.
Bulg. Bulgaro.
camb. cambio.
Cand.-Dens. - Dicţionarul Etimologic al limbii române, Elementele latine. por I.A.Candrea y Ovid Densusianu. Bucarest 1934 y ss (inacabado).
Cand.Dicţ. - Dicţionar Enciclopedic Ilustrat, por I.A.Candrea y Adamescu. Bucarest 1931
Cap.Arom. - Aromânii. Dialectul Aromân por Th.Capidan. Bucarest, 1932.
Carag. I.L.Caragiale.
cat. catalán.
ch. checo.
CGL. Corpus Glossariorum Latinorum. Leipzig, 1888-1901.
cit. citado
Cr. I.Creangă
DAR. - Dicţionarul limbii române, p por la Academia Română. Bucureşti 1907.
Densuşianu. - Histoire de la langue roumaine, par O.Densusianu. Paris 1901.
Dens.Semánt. - Cuvinte latine cu semantism păstoresc, en GS, III p.285 y ss. por O. Densusianu.
DR. - Dacoromania. Buletinul "Muzeului Limbii Române" Cluj, 1921 y ss.
ELR. - Etudes de linguistique roumaine. Cluj-Bucarest, 1937, par S.Puşcariu.
Em. Eminescu.
eng. engadino.
esl. eslavo.
esp. español.
etim. etimología, etimológico.
evol. evolución.
EWR. - Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache. I. Lateinisches Element. Heidelberg. 1905. por S.Puşcariu.
fr. francés.
friul. friulano.
gasc. gascón.
gr. griego.
gr.mod. griego moderno
GS. - Grai şi suflet. Revista Institutului de filologie şi folklor , publicată de O. Densuşianu. Bucureşti 1923 y ss.
I.B. I.Barbu.
it. italiano.
ir. istrorumano.
lat. latín.
LR. - Limba Română, I. por S.Puşcariu. Bucureşti 1940.

loc.cit. loco citato.
Mac. A.Macedonski.
Maram. Maramureș.
megl. meglenítico.
Mold. Moldavia.
mr. macedo-rumano.
nap. napolitano.
NB. N.Bălcescu
Olt. Oltenia.
Pârv. v.Pârvan.
Petr. C.Petrescu.
pg. portugués
pop. popular, popularismo
port. portugués.
prov. provenzal.
Pușcariu Disc. - Locul Limbii române între limbile romanice. Discurso de ingreso en la Academia Rumana de S.Pușcariu București, 1920.
Reb. L.Rebreanu.
ret. rético.
REW. - Romanisches Etymologisches Wörterbuch, por W.Meyer-Lübke. 3ª ed. Heidelberg, 1935.
Rosetti. - Istoria limbii române, por Al.Rosetti. I.Limba Latină. București, 1938. III. Limbile slave meridionale. București, 1940.
Sad. M.Sadoveanu.
Șăineanu. - Incercare asupra semasiologiei limbei române. por L.Șăineanu, București, 1887.
Sandfeld. - Linguistique Balkanique. Problèmes et résultats, por Kr.Sandfeld, Paris 1930.
semánt. semántico.
sent. sentido.
serb-cr. serbo-croata.
sic. siciliano
sign. significación.
sp. español.
Tiktin. - Rumänisch-deutsches Wörterbuch, por H.Tiktin. București, 1902-1911.
tosc. toscano.
Trans. Transilvania.
trent. trentino.
vegl. vegliota.

CAMBIOS SEMANTICOS EN RUMANO

III. Lista de cambios semanticos.

1. Aburca(a).-Mold.Buc.Trans.`alzar, trepar`<*ARBORICARE, REW.606. cfr. tosc.abbricare, it.inalberarsi, esp.arbolar. Para llegar al significado actual rum.ha debido pasarse por une etapa intermedia de`subir a los árboles, gatear`que es lo que en tosc.y vegl.significa abbricare.-Se prinse cu toporul de-un colţ de piatra şi se aburcă încet deasupra.(Sad.)
2. Afla(a).-`hallar, encontrar`<AFFLARE, REW.261. Como es sabido se trata de un camb.semánt.salido del lenguaje de la caza y se halla extendido por las zonas extremas de la Romania: port.achar, esp.hallar, ret.aflar, apul.aflari, nap.aşá, sic.asări, vegl.aflar, etc. El verbo es conocido en todos los dialectos del rum: mr.aflu, megl.flari, ir.aflo. Renuncio a copiar ejemplos de su uso que se hacen innecesarios; si diré que como en esp.significa tambien`encontrarse bien o mal(de salud)`: mă aflu bine, me encuentro bien.
3. Agru.-"C`est par suite d`une connexion entre les idées que agru (ager)peut signifier en roumain `récolte`c`est à dire non plus la terre, mais le produit de la terre". Bourc.p.568.-Sin embargo es menester precisar que agru <AGER, REW.276. no es palabra rum.y unicamente tiene un uso dialectal en tierras de Olt.y Ban. Se trata de una palabra muerta recluída en un rincón. Por lo demas un desarrollo semántico análogo presenta el mr.agriste, `pastizal`.
4. Amiridz(mr.).-`sesteadero, lugar donde se ponen las bestias entre el medio día y las tres de la tarde`<MERIDIARE, Cap.Arom.p.145 y REW.5530. Existe tambien el verbo en megl.mirindzari, dialecto de Oaş.meridza, mr.meridzire, así como en it.meriggiare o meriare, trent. marezar, `sestear`. Para más derivados vid.REW.y art.meriza(a).
5. Amurg.-`crepusculo, puesta del sol`. Es lástima verdaderamente que nos veamos obligados a rechazar la poética explicación etim.de Tiktin <MULGEO. "Man vermuthet Zusammenhang mit lat.mulgeo, `melken` u.dem dulkeln gr.ἀμολγός das Manche als`melkzeit`auffassen u. auf ἀμέλγω `melken`zurückführen. A pesar de la autoridad de Tiktin hay que desechar la etim.y el desarrollo semant.entre `ordeñar`y el `crepúsculo`, por la hora en que el ordeño suele verificarse se nos viene abajo teniendo en cuenta que la palabra rum.es de procedencia esl.y hay ralacionarla con el rus.mórok, moroka`niebla densa`, búlg.súmrak, `crepusculo`, rús.dial.súmorok`crepúsculo`así como con el alb.murk `sombrio`, murg, `negruzco`.
6. Arburet(mr).-`encinar, bosque de encinas`. Cand-Dens.REW.607. <ARBORETUM.
7. Arete.-`carnero`pero tambien `animal macho destinado a la reproducción`, ir.arete, aret; megl.reti; mr.areati. Puşcariu ELR, p.399. REW. 645. <ARIES. "Ainsi arete (du lat.aries) `bélier`peut signifier`mâle destiné à la reproduction`en parlant de n`importe quel animal: Cocoşul acesta l-om lasa de arete `nous garderons ce coq pour reproduire`; en aroumain cal areati `étalon`". Puşcariu loc.cit.
8. Arunca(a).-`arrojar, tirar, echar`. Palabra de etim. muy discutida.

Puşcariu EVR 132,y posteriormente en ELR p.398 postula AVERRUNCA-RE,como igualmente Rosetti;para Candrea y el REW. 908<ERUNCARE.El art.del REW.rechaza la etim.de Puşcariu.Ahora bien.es evidente que la expresión rum.arunc vina pe cineva,`alejar de sí un mal,echar lo sobre otro`tiene sent.del lat.en frases como Mars pater,te precor ut calamitates averrunces,como señala Puşcariu.De otro lado el sign.de ERUNCARE es`escardar,arrancar las malas hierbas`conservado con idéntico sent.en tosc.arronca,it.arroncare.Personalmente me inclino a este último origen considerando que está más nia con el .spíritu del rum.el hecho de que el camb.semánt.haya nacido de una imagen tomada de la vida campesina,caso harto frecuente,que no de una idea religiosa como quería Puşcariu.vid.loc. cit.y REW.2908.-Femeia îşi aruncă ochii pe fereastră,(Carag.),`la mujer echa los ojos por la ventana`;Boerul atunci se scoală iute, se aruncă pe un cal şi ţine numai o fugă(Cr.)El Boyardo entonces se levanta rápido,se arroja sobre un caballo y se da a correr.

9. Caier.-`copo,(es decir cantidad de lana,lino,etc.que se pone en la rueca para hilar),puñado de hilaza o mechon de cabellos,mata de pelo`etc.Aceptamos la etim.propuesta por el DScr.lat.<CAIA;băţ, lemn noduros,măciucă`,de unde şi gasc.cay,prepeleac,prăjină ramificată de cules poamele din pom,din CAIUS,dim.CAIULUS,de unde s`a făcut rom.caier,ca baier<BAJULUS;sp.cayado,pg.cajado,caţă".-Toarce gâtul ca un caer(IB),`retorcer el cuello un copo`.

10. Cale.-`camino,vía,rail,calle principal,carretera,viaje`.REW.1520 -CALLIS.El sent.lat.de la palabra era exactamente`sendero en el monte`:ut Apulli solent facere qui per calles in montes sabinos pecus ducunt(Varron)cit.por Puşcariu,LR,p.319.Isid.De diff.I,539: semita hominum est,callis vero pecorum,etc.-En rum.como se advierte la palabra lat.y su primitivo sign.ha tomado una extensión y ennoblecimiento de sent.enormes.Dens.Sement.se ha ocupado de la palabra como una más cuya significación se ha ensanchado y ennoblecido debido a la vida pastoril del pueblo rum.-calea ferată, `via férrea`;căile respiratorii,`las vías respiratorias`;Cale bună `buen viaje`;Calea lui Traian,Calea Robilor,`la Vía Láctea`,etc.

11. Căină(mr.).-`pena,aflicción`.<CANINA -AM din adj.CANINUS-A-M`de chien`,înţelesul cuvântului se explică prin`vie de chien`"Cand-Dens.

12. Caţă.-`cayado de pastor`.REW.1662 <CAPTIARE.En las demás lenguas románicas los derivados están más cerca del sent.lat.`cazar`.En rum.se justifica el camb.porque el pastor con su cayado atrapa las ovejas por las patas.-Mocanii îşi beau turmele rămânând cu caţele, `los pastores de la montaña venden los rebaños y se quedan con los cayados`.

13. Cireşar.-Nombre pop.de mes de`junio`.REW.1823<CERESEA.De este cam se ocupó ya Şăineanu p.41.

14. Corombă.-`endrina,ciruela silvestre`.(Muy dialectal;usado en Mehedinţi;satul Malovăţ).<COLUMBA.Cand-Dens.REW.2066.Înţelesul românesc se explică prin faptul că culoarea acestui fruct este porumbie. (Cand-Dens).Forma más corriente aunque siempre regional de Olt.y Ban.es Scoroambă,y finalmente la forma propiamente rum.es porumbea o porumbă que encierra exactamente el mismo cambio semánt.

15. Cuib.-`nido`.fam.`nidada,agujero,mechinal`.REW.2355.<CUBIUM.El término rum.viene a ser una especialización del sent.más amplio lat.

de`madriguera`.Cand.Dic.propone CULBIUM,hipótesis muy de tener en cuenta a la vista del mr.cul`b,megl.culb,gr,κλωβός gr.mod.Κουλβί aesl.kulĭvija.-Somnoroase păsărele/Pe la cuiburi se aduná/Se ascund în rămurele(Em.)Los soñolientos pajarcillos,en los nidos se reunen,y se esconden entre las ramas.

16. Cuptor.-Aparte de la sign.de`horno`que no nos interesa aquí es tambien el nombre que popularmente se da al mes de`julio`.Cand-Dens.y REW.2019(que no recoge esta última sign.)<COCTORIUS.-în temeiul lui Cuptor,en pleno mes de julio.

17. Cura(a).-`limpiar,pelar,desgranar,mondar`,megl.curari,mr.curare. Para Cand-Dens.<CURARE,`cuidar,tratar`si cu înţelesul special din românește curare apes,dolia,cadaver,prov.mod.curá lou blad,`limpiar el trigo`,corresponde al rum.a cura porumbul.Para el REW.2035< CŌLĀRE.Creo más acertada la última hipótesis que implica un ensanchiamento de.sign.en rum.y además teniendo en cuenta los numerosos derivados.Para Sandfeld tambien CŌLĀRE y en origen sería`pasado al tamiz`.Se emplea sobre todo en el participio curat,`limpido,puro, claro,honrado`.-Prea curata Fecioară,`la Inmaculada Concepción`. Fericiţi cei curaţi cu inima,că aceia vor vedea pe Dumnezeu,`bienaventurados los limpios de corazón porque ellos verán a Dios.`A la misma familia pertenece:

18. Curătură.-`parte curăţată de copaci într`o pădure sau lăsată liberă p.păşune într`o semănătură`y además de los anteriores significados`trigo cribado`.<COLATURA.-Găina curătură visează,`cada uno piensa en lo que desea`,literalmente:`la gallina sueña con el salvado`.

19. Cutreera(a).-`recorrer`.Şăineanu,p.159 dice:"Printr`un proces identic celalt termen agricol cutrier,pentru latinul peragrare,adică a treiera,luat în înţelesul de`umblare`sau`străbatere`şi a reservat esclusiv accepţiunea metaforică mai generală.La etim.Puşcariu,REW. 8885 es CONTRIBULARE.-Se svârcoleau herghelille furtunii cutreierând codrul.(Petr.) Se agitaron las yeguedas de la tempestad recorriendo el bosque.

20. Dărâma(a).-`demolir,abatir,arruinar`.A se dărâma,`caer en ruinas`. Olt.Ban.`cortar las ramas u hojas de un árbol`.Cand-Dens.REW.2584 <DERAMĀRE.cfr.vegl.dramuor,`dañar,matar`.El sent. primitivo sería naturalmente el mismo que hemos señalado en Olt.y Ban.

21. Deretica(a).-`arreglar,ordenar,colocar`,antiguamente`quitar,hacer desaparecer,librar`.<DE-RADICARE."Înţelesul se explică uşor prin fasele următoare:deraciner,arracher les mauvaises herbes,enlever, faire disparaître(les impuretés)nettoyer-mettre en ordre".Cand-Der El DScr.pretende como etim.DIRECTICO-ARE de DIRIGERE que no me parece admisibile,prefiriendo la proposición primeramente expuesta. cfr.it.diradicare.-a deretica prin casă,`hacer las habitaciones.

22. Descheia(a).-ábrir con llave,desatar,desencajar,desabrochar`.Cand-Dens.DIS-CLAVARE.Vid.încheia(a).

23. Dura.(a).-Mold.`alzar,elevar`;`construir,edificar,fabricar,hacer`. Cand-Dens.REW.2718.<DŌLĀRE,`desbastar,cuartear una piedra`.friul. dolá,`asciare,piallare`;Lecce,dulare,`risquadrare le pietre`,sard. lug.dolare,prov.cat.esp.dolar,mismo sent.que en lat.A dura girezi (Mold.)`alzar los almiares`;am să-i durez şi un voiaj la Paris(Al)

tengo que hacer un viaje a Paris.

24. Falcă.-`mandíbula, mejilla`.mr.falko.Cand.Dens.<FALX-CE,`hoz, guadaña`.REW.3175."În ce privește înțelesul, trebue să observăm că din accepțiunea primitivă de`faux`s`a desvoltat aceia de`machoire`, adică`la partie du crâne recourbée comme la faux, qui a la forme d`une faux`".Cand-Dens.

25. Falce.-medida de superficie, 14`32 m2.REW.3175<FALX-CE."Mass(eigentlich so viel, als man mit der Siechel an einem Tage schneidet)."

26. Fălcare (mr.).-`les familles qui se trouvent sous la dépendance d`un celnic(propriétaire de troupeaux); une partie du troupeau de moutons`<FALCARIAM.(comp.FALCARIUS);"înțelesul primitiv trebue să fi fost`portion de terre fauchée`de unde`portion en général, partie retranchée`.comp."falcidia, quarta pars".CGL IV,237 și Isid.V,15; cf.și fr.défalquer prov.defalquar, it.diffalcare, esp.defalcar, port. desfalcar,`déduire dans une évaluation`".Cand-Dens.Para esta palabra vid.además Capidan en DR.IV,p.341 y s.

27. Făt.-`muchacho, hijo`
Fată.-`muchacha, hija, virgen`.)Cand.Dens.REW.3273.<FETUS.FETA.
"Schimbarea de înțeles dela`petit d`un animal`la`garçon, fille`produsă în limba noastră dovedește rolul important pe care l`a avut odinioara păstoritul la Români". Cand-Dens.-feți și fete, muchachos y muchachas; fătul meu, hijo mío; Fata mamei(pop.), la hija a la madre; a rămas fată mare, se ha quedado soltera.

28. Fecior, fecioară.-`niño, joven`y`niña, virgen`, La Virgen`.-Son los diminut. de FETUS.FETA.<FETIOLUS, FETIOLA.Fecior ha sufrido una evol. despreciativa en la lengua pop.en ciertos casos a de ahí el que haya llegado a significar`criado, ayuda de cámara`;en camb.fecioară, tal vez por designar a la misma Virgen tiene un ennoblecimiento muy marcado, y se emplea como adj.equivaliendo a`virginal, puro`.- Sub lumina ta fecioară, bajo tu luz purísima; Cum e Fecioara între sfinți(Em.), Como está la Virgen entre los santos; dela Duhul Sfânt și din Maria Fecioară și s`a făcut om(del Credo), del Espíritu Santo y de la Virgen María se hizo hombre.

29. Florar.-pop.el mes de`Mayo`, a veces`Abril`<FLORALIS.

30. Frupt.-"Après avoir eu le sens de`laitage`parmi des populations pastorales, a pris aujourd`hui celui de`graise`".Bourc.p.568."Le changement de sens n`est explicable que dans une population dont l`aliment essentiel est le laitage".Pușcariu ELR.p.400.El origen naturalmente es FRUCTUS,REW.3537.etim.que no ofrece duda alguna. Por otra parte la evol.semánt.rum.se iniciaba ya en el lat.fructus ovis lactis, Caton, De Re Rust.LC; Collumela VII,3.En el Jura y el Franco-Condado se llama fruitier al`quesero`y en prov.fruch, prov. mod.fru,`toutes les qualités du laitage`.Fruitière se llama en el Jura y el Franco-Condado a las asociaciones para la fabricación y venta del queso.Del camb.semánt.se ocupó ya Șaineanu.En friul. hay otra curiosa evol.semánt.frut,`hijo, nino`.

31. Gaun.-Trans.`avispa, zángano`.Cand-Dens.Pușcariu, ZRPh.XXVIII, 618, <CAVO,-ONEM<CAVARE.En cambio el REW.1794 no cree en esta etim."ist begrifflich schwierig".Por nuestra parte nos atenemos a ella y nos fundamos en las observaciones de Cand-Dens."pentru înțeles comp. prov.foussoulou, gasc.foucarou,`frelón`, foussou,`houe`, fouca, fouir, pilocher.savoiard, borneta`abeille des bois qui fait son nid dans la

terre, bourna`creux dans un arbre`.Teniendo en cuenta los numero-
sos derivados rum.de CAVO, CAVULA, etc, găunos, găuni(a), gaură, găuri
(a), etc.nos parece muy lógico el proceso, para llegar a significar
`avispa, zángano`, por las mismas razones que aduce Cand-Dens.para
los demás dialectos románicos.Otro curioso derivado rum.es gău-
noşi(a), `cariarse los dientes`, o gavanos(Mold.), `tarro`, gavanoşel,
etc.etc.

32.Gerar.-nombre pop.del mes de`Enero`.Seguramente formacion rum.
sobre ger<GELU, `hielo`.Vid.Şăineanu, p.40.

33.Grâu.-`trigo`.REW.3846.<GRANUM.Especialización y reduccion de sent.
rum.pues GRANUM significaba en lat.`grano, grana`.-fecioară blonda
ca spicul celde grâu(Em.), muchacha rubia como la espiga de trigo; a-
lături, te afunzi într`o mare de grâu şi de porumb, din care nu se
mai vede calul şi călăreţul(N.B.), al lado, te hundes en un mar de
trigo, entre el cul no se va ya al caballo ni al jinete.Es de ha-
cer notar que si en sign.grâu es`trigo`en plural, grâne, sign.en
rum.`cereales`.

34.Gură.-`boca`, `persona`.Etim.sin duda alguna REW.3910.<GULA."A l`o-
rigine gură, actuellement`bouche`était aussi un terme de moquerie,
il ne s`employait jadis qu`en parlant d`animaux, et l`ancienne lan-
gue faisait une distinction stricte entre gura des bêtes et le
rost(lat.ROSTRUM)/vid./.des hommes".Puşcariu, ELR, p.394.En alb.go-
liă o goiă, cfr.fr.gu[illegible].-în gură cu Dumnezeu şi în inimă cu dra-
cul(pop.)Con Dios en la boca y con diab[illegible] en el corazon; o gură
indiferentă, una persona indiferente.Tambien gură y muy particular-
mente en el diminut.guriţă sing.`beso`.-Să râzi mai bine şi să-mi
dai/o gură, numai una(Em.).Que rías mejor y me des un beso, sólo
uno; Lasând pradă gurii mele/Ale tale buze dulci(Em.).Dejando a
mis besos como botín, tus dulces labios.

35.Iepurar.-`águila, águila imperial`.<LEPORARIUS.mr.Iipurar, `azor`.
La razón del camb.semánt.es clara, por alimentarse de liebres han
sido llamadas así estas águilas carpáticas, mientras que el levrier
fr.o el lebrel esp.son los perros destinados a su caza.

36.Iie.-`camisa de aldeana con bordados y dibujos pop.`REW.5064.<LI-
NEA `de lino`.En lat.ya tenía el sign.de`vestimenta de lino`y en San
Jerón.hallamos este texto: Solent militantes lineas quas"camisias"
vocant.Epist.64.11.cfr.alb.Iine, Iire, `camisa de mujer`, fr.linge,
eng.lindža, esp.liña, y además el tambien fr.ligne, todas estas pa-
labras indicando las directrices semánt.que ha tomado el lat.LI-
NEA.cfr.fr.lange-LANEUS.-Sânii/fetelor/ tremură sub iile albe(Reb.)
Los senos/de las muchachas/tiemblan bajo sus camisas blancas.

37.Imbrăca(a).`vestir, revestir`.a se îmbrăca.-`vestirse`.REW.4281.
<IMBRACARE.El camb.semánt.rum.es curioso y único en la Romania, pu-
es los derivados de BRACAE, `calzones`, fr.it.prov.etc, están muy le-
jos de haber llegado al desarrollo del rum.en que îmbrăca es el
verbo que designa propiamente la acción de vestirse, cfr.en efecto
debrayer, embrayer, fr.; prov.embragar; imbracare it, etc.-Que los cal-
zones hayan dado lugar al verbo vestirse indica tambien como la
formación de la lengua rum.ha venido desde las capas campesinas y
pastoriles.-...dimineaţa ninge iară!/Cu o zale argintie se îmbracă
mândra ţară(Alecs.)..por la mañana nieva aun!/con un chal argenta-

do se viste hermosa la tierra; Măslinii cu frunzele lor argintii, îmbracă munţii (Pârv.). los olivos con sus hojas plateadas visten los montes. Sobre îmbrăca se ha formado desbrăca(a) `desnudar, despojar`.

38. Incheia(a).- `cerrar, concluir, terminar, limitarse`. mr. ncl'iare. Cand-Dens.- INCLAVARE. Según Puşcariu el camb. semánt. se debe a que las cerraduras pop. en Rumania tienen forma de clavo o de rana. En efecto cfr. broască, `rana` y `cerradura` a la vez.- Se uită lung la dânsul, dar gura `nchisă-i tace (Em.) Miró largamente para ello, pero la boca cerrada calla.- deriv. încheietoare, încheietură, încheiat, etc.

39. Incurca(a) `estorbar, enredar`. REW. 4360 < INCOLICARE, de COLUS, `rueca`. Para llegar al camb. semánt. se ha partido de una metáfora aludiendo al hilo que se enreda en la rueca.- A se încurca în datorii, enredarse en deudas.- deriv. încurcare, încurcătură, `embarazao, falsa situación, enredo, etc.

40. Indemna(a).- `empujar, mover a, excitar, aconsejar, instigar, animar`. REW. 4371 a < INDE MINARE. Como es sabido el sent. lat. de MINARE era `conducir los animales estimulándolos con gritos`. Es pues un camb. semánt. más de los que el rum. debe a la vida pastoril. De este camb. semánt. se ocupó ya Şaineanu p. 128.

41. Ingâna(a).- `tartamudear, tararear, imitar, encantar, sonreir`, etc. REW. 4416 < INGANNARE. El verbo ha pasado a casi todas las lenguas y dialectos románicos. it. ingannare, eng. ingáner. afr. enjaner, prov. enganar, cat. enganyar, esp. engañar, port. enganar, mr. angînare, `llamar a los perros`, prov. mod. s`engangna, `prenderse por las agallas en las mallas de una red los peces`. Lo mismo en rum. que en las demás lenguas románicas los diversos sent. y evol. semánt. de INGANNARE han salido del lenguaje de la caza: `engañar a un animal imitando su canto`. Vid. ELR, p. 401.- glasuri tinere îngânau încet melodii vechi, voces jóvenes tarareaban viejas melodías; pietre scumpe care îngânau stelele cerului, las piedras preciosas que imitaban las estrellas del cielo.- Deriv. îngânare, `tartamudeo`, îngânat, etc.

42. Inlemni(a).- `quedar rígido, inmovilizar, estar transido (de frío, de dolor, de estupor, etc.)` < IN LIGNARE de LIGNUM. mr. limnusire. Seguramente el verbo es de formación rum. análogo a încremeni, `estar estupefacto`, formado sobre cremene, `silex, piedra`, y a înmărmuri, `petrificar, estar estupefacto`, sobre marmură. Para Rosetti II, p. 99 înlemni es un calco semánt. esl. búlg. sdărvjavam se, `steif werden (wie Holz)`.- noaptea parcă înlemnise pe loc, diríase que la noche se había inmobilizado.

43. Inşela(a).- `ensillar` pero tambien `engañar, inducir a error, burlar, hacer trampas, estafar, seducir`. < IN-SELLARE. Seguramente es un calco lingüístico esl. pues de formación análoga es el serb. croat. nasamáriti, `a aşeza samarul, sámar, `bât`. Rosetti III, p. 99. En todo caso es un camb. semánt. nacido de una metáfora y fundado en la dificultad y engaños de que hay que valerse para ensillar a las bestias por primera vez.

44. Intrema(a).- `restablecer, curarse, volver a tomar`. Trans. Mold. întrama, Buc. întrărma. Puşcariu DR. I, p. 235 desecha su etim. anterior del EWR y las de Tiktin, Cand-Dens. y la primera de todas de Cihac que era

el lat.TRAMA,`tramer les fils`,y de ahí,`remettre`etc.y propone înarma-mai târziu întrarma-que es un deriv.de arm,`parte alta de la pata del animal`del lat.ARMUS.Ahora bien este înarma asi formado es idéntico al înarma de arma,`armarse`y admite el hecho de que se haya comparado al hombre que se cura,que se restablece,con el que se arma para luchar.En Mold.y Buc.se dice întrarma,como hemos ya indicado,lo cual apoya su tesis.Así pues el verbo primeramente debió significar`ponerse en pié`y se dijo sólo de los animales,y se cruzó en la idea,reforzándolo el verbo`armarse`=înarma.La hipótesis aunque a primera vista complicada es muy aceptable y el REW,661 la hace suya.-îşi întrema oştirea din spaimă,repuso al ejército del pánico;bătrânul gura-şi întremează,el anciano recobro la palabra.

45. Jugastru.-`arce`.mr.gugastru.megl.jugastru.REW.4605<JUGASTRUM.El camb.semánt.se explica por ser el arce,como dice Rosetti I,168 lemn din care se fac juguri.

46. Legăna(a).-`acunar,mecer,columpiar,balancear`."Dans un article de Conv.Lit.XXXVIII,1904,p.255 ss.j`ai montré que notre mot legăna `bercer`est un dérivé de lega`attacher`et que anina`attacher`dérive du radical ninna,qui dans les langues romanes signifie`bercer`.Etudiant la forme du berceau en Roumanie,j`indiquais que,dans beaucoup de régions,aujourd`hui encore il consiste en une corbeille suspendue à une poutre".Puşcariu ELR,p.378.El REW.5028 y Rosetti I,168 proponen +LIGĬNARE,`atar`lo cual abunda en la idea de Puşcariu.-îi plăcea să se legene în scrânciob,le gustaba balancearse en el columpio.-deriv.leagăn,`cuna,columpio`,legănătură,legănător,etc.

47. Mânar(mr.).-`corderito dócil que sigue al pastor por todas partes`. megl.mănar,`cordero cebado`.REW.5332<MAN(U)ARIUS.cfr.cat.maner, `manso`,it.mannerino,`carnerito castrado`.

48. Mare.-`gran,grande`.de MAS-ARIS."Parmi les adjectifs,grandis pour magnum s`est implanté partout sauf en Orient(où marem a pris ce sens,le mâle étant d`ordinaire plus grand que la femelle,roum.mare)".Bourc.p.181.-Luceşte o lumină mare peste posomorâtele şi albastrele păduri de brad(Sad.)brilla una gran luz sobre los sombríos y azules bosques de abeto.Mai presus de acel brâu muntos se înalţă două piramide mari de munţi(N.B),Más arriba de aquel cinturón montañoso se alzan dos grandes pirámides de montes.

49. Merge(a).-`ir,marchar,partir`.mr.nărdzire,megl.merziri,ir.mere. REW.5525.MERGĔRE,`hundir,zambullir`."C`est seulement en Orient que mergere(roum.merge) a développé un sens très général:on le trouve employé intransitivement à la décadence dans des phrases comme sol mergit,`le soleil se plonge(dans la mer)`,d`où l`idée de`disparaître,s`éloigner`et enfin celle de`marcher`".Bourc.p.209.La explicación de Puşcariu Disc.es aun más poética:"Mergere,care în latineşte însemna`a se cufunda`şi care la Engadinii din Alpi(schmerscher) însemnează`a se prăvăli într`o prăpastie`,la Albanezi(mërgonj) a putut însemna`a se depărta`iar la noi a merge,numai dacă imaginea celui ce se depărta,dispărând în adâncime era văzută de sus din munţi"Puscariu Disc.p.35.Densuşianu ha añadido todavía el matiz pastoril en el camb.semánt.lo cual contribuye a hacer de él uno de los mas poéticos del rum.;dice así:"merge,explicabil cum am arătat

I.A.Candrea Bul.Soc.Fil.II,12,prin influenţa păstoritului la noi: numai cei trăind în munţi au putut identifica`mersul`cu faptul de `a se cufunda`,`a dispărea`prin codri,pe drumuri cotite".Dens.Semánt.El REW.niega la conexión entre el alb.mërgonj y la explicación de Puşcariu:"Zusammenhang mit der Rückkehr der Rumänen aus den Bergen in die Ebene passt nicht recht zum alb.und müsste wegfallen,wen immargebant richtig und erklärt ist".Sin embargo no niega la poética explicación de Puşcariu.Sin negarla tampoco nosotros,ya que en efecto los pastores rum.bajaban de las montañas al llano al emprenden sus transhumancias,sin embargo el camb.semánt.está simplemente claro con la explicación de Bourc.a la cual, ciertamente han podido ayudar los hechos señalados por Puşcariu.- O,cât eram de fericit/Să mergem împreună,/Sub acel farmec liniştit/De luna(Em).Oh qué feliz sería si marcháramos juntos,bajo aquel suave hechizo de la luna.

50.Merizǎ.-Trans.`lugar sombreado donde reposan los corderos durante las horas de calor del día`.Tambien existen las formas mereze,mereẓ,etc.Cand-Dens.REW.5531.-MĔRĪDIES.El REW.registra sólo la forma mereze.Vid.amiridz.

51.Muşat.-`guapo,bonito`.mr.ir.muşat.La palabra ha sido considerada corrientemente como un derivado de frumos,y esa es la opinión del REW.3450 y la de Graur.Bul.Ling.V,70 s.que propone mumuşat deformación infantil de +frumuşat,de análoga manera a cómo los niños dicen mumos,por frumos.Sin embargo G.Giuglea en DR.III,367 y ss.lo deriva de MUSTEUS,opinión que acoge igualmente el REW,en el apéndice al no.3450,sin dirimir la cuestión.El razonamiento de que se vale Giuglea defendiendo el que muşat provenga de MUSTEUS,`mosto`, como el esp.mozo es el seiguiente:"Prin urmare,baza lui`muşat`este un derivat adjectiv participial din muş(MUSTEUS),cu sensul de `tânăr`(comp.român verde),`plin la faţă,sănătos" y añade que el sent.primitivo del gr. es`sano,gordo`,idea del vino=rojo,sano, con paralelos en esl.Vid.Schuchardt,Romanische Etymolog.I,57 ss. II,5-6.

52.Muşchi.-"MUSCULI a produs în românește`muşchi`,care are şi sensul de"bucate gătite de plămâni(Lex.Buda)"Şăineanu,p.87.En efecto los modernos diccionarios rum.registran `muşchiu`,`filete`.REW.5772.Una evolución casi idéntica es la del esp.morcillo.

53.Mutare.-"En ce qui concerne la vie nomade des bergers,il est significatif que la résidence des pasteurs montagnards dans le Nord de la Transylvanie se nomme mutare,c`est à dire`déplacement`.Puşcariu,ELR.p.60.

54.Namaie.-Ban.`bestias menudas,ovejas`.megl.ňamaĭu,`bestia de cuernos`,mr.nămaĭe,numaĭe,nămaĭu,numaĭu,`bestias menudas,especialmente corderos y cabras,bestias para carne`.REW.476.<ANIMALIA.Para todas las especializaciones de ANIMALIA en el mundo románico,vid.REW. art.cit.

55.Nutreţ.-`forrage`.REW.6004.+NŬTRĬCIUM.Şăineanu,p.183.

56.Păducel.-`espino albar,sbañones en los piés`.Cand-Dens.+PEDŬCĔLLUS. "Pentru înţelesul de`aubépine`cf.Cosenza,Bari`spina pulice`.Lecce, `spina puče`,etc.fr.dialectal,Hte Marne`poyou`,Hte Saône,pouyó`, Dijon,`pouyi`",todos con sign.de`espino albar`.Según Cand-Dens.se

debe a la creencia pop.de que quien come el fruto del espino se llena de piojos.

57. Paiu.-`paja`pero además`zampoña`y Trans.`lana de primavera de las ovejas`.REW.6161.<PALEA.

58. Pasăre.-`pájaro`.REW.6268.<PASSER-ĔRE.En Ban.Oaş tiene el sent.originario lat.de `gorrión`.Esto camb.semánt.se ha producido también en esp.y port,etc.-Toată pasărea pe limba ei piere(pop.),Todos los pájaros perecen por su pico.

59. Pătul.-`tendereto`para secar el maiz,sobre cuarto patas,hórreo, plataforma asentada sobre estacas en medio de los ríos para pescar`. cuenta que una de las significaciones lat.de la palabra era de`madero curvo que sirve para sostener los sarmientos en la parra`cfr. Cat.Agric.26.Plin.17,212.El DSer.quiere poner esta palabra en conexión con pătulesc de potulesc,aesl.potuliti,`asentar,acomodar`, cfr. serb.potuliti se,búlg.potuleam,cósa que no creo necesaria.- Să sporească grânele/Să umple pătulele(de un canto popular para pedir la lluvia=paparudă),que crezcan los cereales,que se llenen los graneros.

60. Porumb.-`maiz`.REW.6181.<PALŬMBUS.Bourc,p.568 dice que el camb.semánt.se explica porque una variedad rojiza del maiz se asemeja al plumaje de los pichones.Sin negar esto quizás queda pensar también en la forma de la mazorca,cfr.la forma de Mold.păpuşoiu,`maiz`, formada sobre păpuşă,`muñeca`.Queda añadir que el hecho de que en rum.al `maiz`se llame porumb PALUMBUS,es un indudable calco lingüístico esl.como ha puesto de relieve Rosetti,III,p.100,ya que en rus.golob es`paloma`y el pl.goloby,`maiz`y exactamente igual pasa en búlg.gălăb,`paloma`y pl.gălăbi,`maiz`.-alături,te afunzi într`o mare de grâu şi porumb,din care nu se mai vede calul şi călăreţul. (N.B),al lado te hundes en un mar de trigo y de maiz,entre el cual no se ve ya ni al caballo ni al caballero.Deriv.porumbişte,`maizal`,porumbar,`granero de maiz`,etc.

61. Punte.-`pasarela,puentecillo`.REW.6649.<PONS,PŎNTE.Cuando se quiere decir`puente`en rum.se usa la palabra pod de origen esl.Puşcariu,Disc.p.55,lo explica así:"pons care în latineşte şi în limbile romanice era un `pod`,la noi însemnează numai puntea care se face peste o apă îngustă;în munţi nu existau râuri late,ci vâlcele şi pâraie.Când Românii,coborâţi la şes,au avut să treacă ape mari,ei au împrumutat dela slavi cuvântul pod".Sobre estas palabras del Disc vuelve a insistir en LR,162.-

62. Răpciune.-pop.el mes de`setiembre`.Para Puşcariu EWR.1433.<RAPTIONE.Para el REW.7047 a<RAPATIO-ŌNE,siguiendo a Drăganu en DR III,1. Para los efectos semánt.es lo mismo y es curiosa la especialización del sent.hasta llegar a significar unicamente`setiembre`.

63. Roteza(a).-`cortar,tronchar,castrar las colmenas`.La etim.del verbo ha sido muy discutida y hay una copiosa bibliografia.En el REW. 7106 se propone <RECALDIARE,que era la etim. del EWR,1457 y otros, pero en el apéndice se hace eco de la opinión de Giuglea DR.III,427 y s.y la acoge con interrogante,RETUNDIARE,de ROTUNDUS.Pero hay aun otra opinión que no recoge el REW.y és la formulada por Graur en el B.Ling.IV,110 que propone el lat.<RETAE,`árboles que crecen en los

bordes de un río`, cfr.Aul.Gel.XI,17,4,que ha dado el deriv.RETARE `limpiar las orillas de estos árboles para que las ramas no entorpezcan la navegación`.cfr.pasaje cit.y además Fest.336.Partiendo de RETO-ARE,Graur postula la formación de un +RETIZO,`cortar las ramas de los árboles que se inclinan hacia el agua`.La etim.es muy verosimil,y las que desde luego hay que rechazar son las de Pascu y Weigand,del búlg.otreza,o la del DScr.gr.airetizo.Personalmente compartimos la opinión de Graur,que explica satisfactoriamente la evol.semánt.-deriv.retezat,retezătură,etc.

64. Ridica(a).-`elevar,alzar`.Es extraño pero no figura en el REW.sin embargo su etim.es clara ayudada por la antigua forma radica<EX-RADICARE o quizás ERADICARE,como postula el DScr.Primitivamente pues,significó`arrancar de raiz`habiéndose conservado luego tan sólo la idea de elevar.a ridica preţul,subir el precio;Ea îmbătată de amor,/Ridică ochii.Vede/Luceafarul(Em.)Ella ebria de amor alza los ojos.Ve el Lucero.Un vânt subţire se ridică(Mac.)Un viento fino se levanta;Peste-a nopţii feerie/Se ridică mândră lună (Em.).En noches de encanto se alza hermosa la luna.

65. Rost.-`boca,palabra`.mr.arost.megl.rost.REW.7385.<RŌSTRUM.El significado lat.era`pico de los pájaros,punta,etc.`si bien en Marc. Empirico,De Medic.XII,46,rostrum=os,cita por Densuşianu p.194,y en Nonius hallamos este pasaje,I,53-54:rostrum hominis dici non debere consuetudo praesumpsit.vid.art.gură.Şăineanu,p.194 se ocupó del camb.semánt.-Deriv.rosti(a),`pronunciar un discurso,hablar`, rostire,rostit,etc.-Cine-i acel ce-mi spune povestea pe de rost (Em.),Quien es aquel que me cuenta un cuento de memoria;Aceste vorbe rostite din gură Domnească au brăzdat adânc inima norodului adunat acolo(Cr.).Estas palabras pronunciadas por boca del Príncipe han surcado profundamente el corazón de la multitud alli reunida.

66. Sălciu.-`de gusto insípido`.Puşcariu,ELR,p.400 escribe:"Le saule joue un rôle important dans la vie pastorale;l`hiver,les moutons broutent ses pousses,ne trouvant pas autre chose à manger.Ainsi s`explique le rôle de ce mot en roumain,dans des adjectifs comme sălciu,fade`en particulier apă+sălcie,`eau fade comme le saule`. Para el Cand.Dict.su origen es SAL(I)CINEUS,siempre como se ve en relación con el`sauce`.

67. Sbuciuma(a).-`agitar`.a se sbuciuma,`debatirse,agitarse violentamente`.REW.1369.<BŪCĪNĀRE.Seguramente como indicó Şăineanu,es una metáfora de la caza.Se puede emplear con el sent.moral.-deriv.sbuciumător,sbuciumat,etc.

68. Scoarţă.-`corteza`y además`cubierta de un libro,tapiz fino aldeano, piel`y que ha pasado a la significación de`corteza`no sólo en rum. sino en it.scorza,fr.écorce,y ant.prov.escorsa. REW.7742.<SCŎRTEA,`piel,cuero`atestiguado en el sent.de`vestido de

69. Scoate(a).-`quitar,sacar,retirar,arrancar`,etc.REW.2998.<EXCŪTĔRE, sacudir,golpear,hacer caer sacudiendo`.Puşcariu en ELR,p.401 dice que antes de llegar a los significados que tiene scoate en rum.ha debido significar un método primitivo de trilla,consistente en hacer salir los granos golpeándolos con un objeto pesado.-deriv.scoatere,etc.-Neguri albe,strălucite/Naşte luna argintie,/Ea le scoate

peste ape,/Le întinde pe câmpie;(Em.)Brumas blancas,resplandeciente nace la luna argentada,las retira sobre las aguas,las extiende por los campos.

70. Scula(a).-`levantar,despertarse,resucitar`.REW.2990.+EXCŬBŬLĀRE, `hacer salir de la madriguera`.En opinión muy verosímil de Pușcariu,ELR,p.401 el actual sent.rum.se debe sin duda a una metáfora salida del lenguaje de la caza.El DScr.propone <EX-COL-LEVO,de LEVARE,lo qual es inadmisible.-Ci mi se culca/Și un vis visa/Apoi se scula(de la balada popular Manole)Se me acuesta y sueña un sueño.Despues se levanta.Atunci se scoală iute,se aruncă pe un cal și ține numai o fugă(Cr.)Entonces se alza rapidamente,se lanza sobre un caballo y sólo se preocupa de huir.

71. Șes.-`unido,llano,bajo`.Usado como neut.`campiña rasa`.El REW. 7882.<SESSUS.pero dice que a través del alb.Pușcariu,Disc.Densușianu,p.298,y nuevamente Pușcariu LR,p.163 lo explican como lat.directo,SESSUS,part.de SEDERE.Pușcariu en loc.cit.últimamente dice así:"Din vârful munților vedeai șesul spre care mergeai tulind la vale.Șes vine din latinescul SESSUS,care e participiul lui SEDERE `a ședea`.Câmpia plană ți se pare`așezată`când o privești de sus" Efectivamente en alb. hay șeș,pero no vemos el porqué en todos los casos de identidad rum.alb.el REW.tiene empeño en explicar el rum.por mediación del alb.como en el caso de sat,mire,etc.

72. Stăura(a).-Trans."Le verbe stăura`rester à regarder quelque chose avec envie`est identique a astaura,`faire le guet`,son rapport avec stau est dû seulement à une étymologie populaire,car ce mot ne se trouve que dans les régions où on emploie staur par staul `étable`, et il dérive de ce mot.Le sens originel a été`je fais le guet à l'étable-staur(=staul) pour veiller sur les moutons,les cochons, etc.et les protéger des voleurs,des loups".Pușcariu ELR,p.399.Es de advertir que la forma astaura es propia del Bai.,y es registrada por el REW.8209.STABULUM,como deriv.admitiendo por lo tanto lo anterior de Pușcariu.

73. Străghiată.-Candrea en GS III,428-9 dice:"Astfel se numește cașul abia închegat și nestors încă de zăr.Cuvântul e cunoscut în toate părțile locuite de români și mai apare sub formele straghiată(Banat)strazată în parțile Bistriței,streghiat(la Moți)streghiață,streghiața(Mehedinți)arom.stragiată,megl.strigiată.Apare și la Sârbi sub forma strigiata"Quark-käse"ca împrumut dela Aromâni.E un termen probabil dela păstorii aromâni,la care (lac) stangulatum`lait serré,comprimé`adică lapte prins trebue să fi însemnat aceeași noțiune".Continúa explicando satisfactoriamente la etim.desde el punto de vista fonético y termina combatiendo la anterior postulada por Gioglea en DR III,616,stragulata.

74. Striga(a).-`gritar,chillar,dar gritos`.REW.8319+STRIGĀRE,formado sobre STRIX,`lechuza`.-deriv.strigare,pregón,grito`,strigăt,strigător,etc.-a face strigările pentru o căsătorie,`echar los pregones para la boda`.

75. Țară.-`territorio,país,nación`.REW.8668.<TĔRRA.En camb.para decir `tierra`se emplea pământ-PAVIMENTUM.

76. Țăruș.-`estaca,estaca provista de una cuerda`.Gioglea DR.II.p.357, recogido en el REW.8673 a <TĔRREUS.

77. Toarce(a).-`hilar, ronronear el gato.` REW.8798.<TŎRQUĔRE. "De bonne heure sans doute aussi, dans une locution torquere fusum (Plin.Juven.), le verbe par ellipse de son régime a subi partiellement au moins une restriction (roum.toarce, `filer`) "Bourc.p.567. Torquere era en lat.`rodar, dar vueltas` de donde la evol.semánt.rum.facilmente comprensible. La forma rum.como la fr.esp.port.etc.pide torquere. El verbo`hilar` cuyo sent.tiene hoy en rum.toarce, era en lat. nere. Şaineanu, p.185.

78. Tufă.-`brezo, arbusto, mata`.REW.8973-<TUFA, `penacho`.Para los deriv.románicos de TUFA, vid.REW.-deriv.rum.tufan, `encina`; megl.tufcă, `ramillete de flores` etc.

79. Unt.-`manteca, mantequilla`.REW.9057.<UNCTUM, `ungüento, unto`.Es de advertir que para el sent.lat.el rum.tiene untură. La misma evol. semant.del rum.se ha dado en trevisano, `unt`.-deriv.unt-de-lemn `aceite`, si bien esto es un calco esl.y halla su paralelo en el búlg.dŭrveno maslo. La palabra rum.se puede escribir tambien toda junta untdelemn, `aceite de oliva.`

80. Vad.-`vado`.REW.9120a <VADUM.-La amplitud de la palabra vad en rum. es verdaderamente notable. Su primera significación es `vado`, `sitio apto para construir un molino`, y elle no implica camb.semánt.alguno. Pero de aquí nace el que se diga ya en sent.figurado moara are vad, cuya traducción es `el molino es muy visitado`. Hay que tener en cuenta que vad, significa asimismo, `sitio apto para poner una taberna`. Vad vechiu, no será `vado viejo`, sino `tienda acreditada`. Finalmente otra frase hecha muy expresiva del desarrollo semánt.de vad es: `a-şi face vad, `hacerse camino, medrar.`

81. Vită.-`animal, bestia, bestiaje` y en sent.fig.`bruto, bestia`.REW. 9385<VITA. Para el camb.semánt.cfr.lat.animal <ANIMA. En rum.cabe pensar en el calco esl.por cuanto en ant.búlg.hallamos životu `vida, animal`, búlg.mod.život, `vida y bienes`, serb.životinja. Sandfeld. Vid. Şaineanu, p.199, y Puşcariu ELR, p.367. Una evol.analoga es la del esp.res, con el mismo sent.que vită en rum.

Luis Cortés (Salamanca)

SIND MÄRCHEN LÜGEN ?

Ein Beitrag zur rumänischen und albanischen Märchenkunde.

von Wilhelm Giese

Im Märchen wird das Gute belohnt; wer gut und tüchtig ist, der wird auch vom Glück begünstigt und erreicht die unwahrscheinlichsten Ziele, wird König, ungeheuer reich und glücklich. Man möchte zu gerne das Märchen glauben, das einem die Möglichkeit der Erreichung eines Wunschtraums vorgaukelt. Wer aber einige Erfahrung im Leben besitzt, der weiss, dass der Gute und Tüchtige nicht immer vom Glück verfolgt wird, sondern vielmehr einen harten Kampf durchstehen muss, um sich zu behaupten, und dass ihm auch das nicht immer gelingt. So wird der Erfahrene skeptisch sein und das Märchen als etwas ansehen, das der Welt der Phantasie, der Dichtung angehört, nicht aber der Wirklichkeit, umsomehr als die für das Märchen charakteristische Steigerung der Handlung, der geistigen Fähigkeiten und der Körperkräfte ins Übernatürliche sowie das Auftreten übernatürlicher Wesen ebenfalls aller Erfahrung wiedersprechen. Der christlich Erzogene, Juden und Mohammedaner werden ausserdem an der primiven Sittlichkeit des Märchens Anstoss nehmen und an der Lust an grausamen Strafen, [1]) Verstümmlungen (La niña sin brazos), Hexenverbrennungen usw. So ist es nur natürlich, wenn der Märchenerzähler die Wahrheit des Märchens beteuert.[2]) Das geschieht in den Schlussformeln durch den Hinweis, "wer es nicht glaubt, der gehe hin und sehe selbst", durch Formeln vom Typ Lukanien: Così hanno raccontato a me. Se poi voi non ci credete, andate a vedere; kat. Y, el que no ho vulgui creure, que ho vagi a veure; dakorumän. Cine nu crede, să se ducă să vadă.[3])

Oder aber, man behauptet, dass man den Helden des Märchens noch kürzlich gesehen habe, oder dass er noch lebe.[4])

Beliebt ist die Angabe, der Erzähler sei selbst auf der Hochzeit gewesen.[5]) Dann ist natürlich kein Zweifel an der Wahrheit des Erzählten mehr möglich. Der Erzähler sagt, er habe als Gast der Hochzeitsfeier beigewohnt, oder dabei geholfen, etwa in der Küche: Moi, j'étais à la cuisine avec un beau tablier blanc; mais j'ai laissé tout brûler, et l'on m'a mise à la

porte (Lothringen), bündn. Jeu hai surviu à meisa u.a., breton. Me oa eno kegineres usw.,[6]) istrorum. Şi io fost-ăm pir colè şi buro muncăt cuniel, pac m'a oca hitit. [7]) Die Dakorumänen halten das Bild des Aufbruchs von der Hochzeit mit dem Sich-in-den-Sattel-Schwingen fest: Ear eu încălecai pe o şea şi vi-o spusei asa. Die entsprechende Formel ist bei den Aromunen selten: Şi ncălicài pri un cal cu şauă / Şi vin'u z-v-aspùn un părămìth a voaţă! Andererseits stellen die Dakorumänen einfach die Anwesenheit fest: Eram şi eu p'acolo, ebenso die Aromunen: Eràm s-io aclò und die Megleniten: [8]) Şi io vinii di cola. - Şi io fuzii di còla. - Şi io vinii di cola şi vă spun la voi - Şi io fuzii di cola şi vă-u spus pricazmă [9]) sa. - Şi io mi turnai di cola şi vinii căsă. - Şi io-n vinii di cola, că şi io ram la nuntă. - Pricazmă ań ştiiam şi pricazmă vă spus, şi io vinii di cola. - Şi io fug di cola şi vă-u spun la voi cum si fesi. - Şi vini (eine der handelnden Personen des Märchens) să-ń spună a mini şi io au spun la voi.

Häufig wird darauf hingewiesen, dass der Erzähler bei der Hochzeit bzw. bei dem Festschmaus leer ausgegangen sei oder ganz geringfügige oder alltägliche oder widersinnige Dinge wie un panierin di vino, un fiaschetto di pane (Toscana), empfangen hat[10]) (Frankreich, Friaul, Italien, Spanien, Chile, Costa Rica, Rumänien, Istrorumänen, Megleniten, [11]) spanische Juden in Skoplje [12])), oder er hat wertlose Geschenke erhalten [13]) (Gascogne Friaul, Romagna, Marken, Toscana, Kalabrien, Skoplje) oder gar abscheuliche Speisen wie eine gebratene Maus (topo arrostito) [14]) oder einen Tritt [15]) (Lothringen, Bretagne, Graubünden, Friaul, Toscana, Istrorumänen, Mauritius), oder er wird durch einen Schlag mit einem Knochen vom Schmaus an der Nase [16]) (Kastilien, Kampanien, Kalabrien) oder am Kreuz [17]) (Friaul) verletzt, oder er wird durch einen Hund von der Hochzeitsfeier vertrieben [18]) (Friaul).

Die erhaltenen wunderbaren Geschenke kann der Erzähler leider nicht vorweisen und dadurch die Wahrheit wirklich bekräftigen, denn sie sind unterwegs zu nichts zerronnen [19]) wie die Schuhe aus Glas in der Gascogne oder die Schuhe aus Butter in Spanien und Portugal. Die Aromunen verstehen es meisterhaft auszugestalten, wie die Geschenke durch ein spassiges Ereignis verloren gegangen sind. [20]) Ähnliches findet sich auch bei den Megleniten.

Wird so in der Schlussformel häufig die Wahrheit des Erzählten besonders betont, so schafft die Einleitung oft jenen eigentümlichen Schwebezustand zwischen Wirklichkeit und Nichtwirklichkeit, der den besonderen Reiz des Märchens ausmacht und die für das Märchenerzählen und Anhören notwendige Stimmung auslöst. Wird dieser Schwebezustand durch das Verlegen der Handlung in uralte Zeiten oder in Zeiten, wo die Tiere sprachen (mallork. en auquell temps que ets animals parlaren) oder wo die Hennen

Zähne hatten (breton. kement-man oa d'ann amzer / Ma ho devoa dennt ar ier) oder die Ratten Pantoffel trugen (piemont. 'Nt 'l temp chu j rat pôrtavô le pantôffle) geschaffen, so vor allem durch die Formeln vom Typ: "es war und es war nicht", wie wir sie in räumlich auseinanderliegenden, aber in bezug auf die Erzählkunst recht ursprünglichen Gebieten der Romania feststellen können. [21]) In Chile heisst es: Ést' era y ésta no era (doña Juana Tijera) . Auf Mallorca beginnen die meisten Märchen mit Això era y no era, in Rumänien mit A fost odată ca nici odată. Hierzu aromun. Earà ţe nu ş-earà u.ä., megl. Ra ţe nu-şi ra, istror. Io ve spur ce-a fost şi ce n-a fost! [22])

Ist der Märchenerzähler aber auch darauf bedacht, diese Schwebestimmung zwischen Wirklichkeit und Nichtwirklichkeit wachzurufen, so fürchtet er doch gleich, zu weit gegangen zu sein, und so fügt der Mallorkiner rasch hinzu Heu de creure qu'una vegada hi hagué und der Rumäne dacă n'ar fi nu s'ar povesti, wodurch nun wieder die Glaubwürdigkeit unterstrichen wird. Bei den Aromunen ist der Nachsatz carî ş-nu earà nu se aspuneà ziemlich selten.

Man gibt auch gelegentlich zu, dass es ganz ohne Lügen nicht abgeht (Chile: mentiras no han de faltar), doch ist es das meiste wahr: Pues para contar más verdad que mentiras behauptet eine mexicanische Einleitungsformel. Vgl. dakorum. Mai mincinos cine nu crede, niederdeutsch Disse Geschicht is lögenhaft to vertellen, awer wahr is se doch und die bretonische Einleitugsformel Setu aman eur gaoz ha na eûs en ho gaou nemet eur gir pe daou "Da ist eine Geschichte, und es ist keine Lüge darin ausser ein oder zwei Wörtern".

In Friaul macht der Erzähler immerhin das Zugeständnis, "wer es nicht glauben will, der mag etwas weniger glauben" : E cui che no'l ûl crodi, che 'l fedi di mancul! Der baskische Erzähler in Guipúzcoa und einigen Orten Vizcayas lässt die Frage nach der Wahrheit offen: Ala bazan edo ezpazan, sartu dedila kalabazan [23]) "Ob es nun so war oder nicht, man stecke sie (die Geschichte) in die Kalebasse". Eine laburdische Volkserzählung beginnt: Gezurra edo egia, erraiten dute... "Lüge oder Wahrheit, es wird erzählt..." [24])

In Piana dei Greci auf Sizilien wird das Märchen aber geradezu als LÜGE gekennzeichnet [25]) und der Erzähler versichert dazu - im Gegensatz zu der sonst vorgespiegelten Anveseheit bei der Hochzeit - er sei nicht dort gewesen: Io però là non c'ero / E non t'ho detto il vero.

Auch die Aromunen sagen in der Schlussformel mancher Märchen geradezu, dass die Erzählung nicht wahr sei: [26]) Nu earà acşi ma vruî di v-arîş oder Şi v-aspùş na minčunâ di aùş, [27])

oder Minčuna - minčuna / Ş-fu bună / Ma cama [28]) minčunos, cari şti s-le-aspună.

Ebenso häufig ist dieser Ausspruch bei den Meglorumänen: [29]) Pricazmă stiiam, pricazmă vă spuş, cot putuį, cota va mintšunaį u.ä. (5 Belege). - Şi įo viniį di cola (si) cum putuį, sa vă mintšunaį (2 Belege). - Şi įo vă-u spuş pricazmă, şi fuziį di cola, şi cot putuį, cota vă mintšunaį.

Aus dem dakorumänischen Sprachgebiet lässt sich eine derartige Behauptung aus del Tal des unteren Dnjestr in Bessarabien nachweisen. In einer Schlussformel aus Olăneşti heisst es: Şî ţ-am spus o minşiunicî. [30]) Einen Beleg für die Moldau bietet I. Creangă: si v'am spus o mare si gogonată minciună. [31])

Das ist jedenfalls eine auffällige und von dem Gewohnten abweichende Geisteshaltung, [32]) sodass es sich verlohnt, der Verbreitung derartiger Schlussformeln, wie sie sich im Bereich der Romania also vor allem bei den Balkanrumänen (Südrumänen) finden, auf dem übrigen Balkan nachzugehen.

Es sei jedoch hervorgehoben, dass sowohl bei den Aromunen als auch bei den Megleniten derartige Schlüsse nicht ausschliesslich Verwendung finden, im Gegenteil, in beiden Gebieten wiegen die Schlüsse, die auf die Anwesenheit des Erzählers bei der Hochzeit bezugnehmen, wodurch also die Wahrheit betont werden soll, entschieden vor. Diese Schlüsse sind gemeinrumänisch.

Wir finden Belege für die Bezeichnung des Märchens als Lüge auch bei den Albanern: As përallë s ju rrëfeva, po deša è ju gën'eva heisst es in zwei toskischen Märchen aus Korça, [33]) "Ich habe euch das Märchen wohl erzählt, aber ich wollte euch täuschen."

Nun erklärt sich auch die Formel aus Piana dei Greci als albanische oder besser gesagt als eine auf einer albanischen beruhende Fassung. Bekanntlich ist Piana dei Greci eine Albanerkolonie aus dem XV. Jahrhudert. Die dortigen Albaner, die griechisch-katolischen Glaubens sind, halten zäh an ihrer Sprache, Tracht und Sitte fest. Das Io però là non c'ero findet übrigens seine Parallele in neugriech. ut ego imuna ki "weder war ich dabei" (siehe unten).

Auch die folgende südgegische Formel [34]) lässt an Deutlichkeit nichts zu wünschen übrig: Nij llafe desha me bâ, rrëfeva nij përäll jallan. [35]) "Einen Scherz wollte ich machen, ich erzählte ein erlogenes Märchen".

Die Albaner kennen aber auch Märchenschlüsse, in denen darauf hingewiesen wird, dass die Personen des Märchens noch heute leben, [36]) oder dass der Erzähler auf der Hochzeit nichts erhalten habe.

Der griechische Märchenerzähler sagt in schroffem Gegensatz

zu der sonst vorgegebenen Anwesenheit des Erzählers "Weder war ich dabei, noch glaube du es": ut ego ímuna ki, úte si na to pistépsis. [37]) Entspreschend "Weder bin ich dort gewesen, noch brauchen Euer Gnaden es mir zu glauben" (Kreta) und "Ich war nicht dabei, darum brauchst du es auch nicht zu glauben" (Kykladen). [38])

Griechische Märchenschlüsse aus dem Pontus betonen das Unwahre des Erzählten: Állo 'k' éx' "Es verhält sich dort anders". Oder: Egò pa értha. Állo 'kì kséro (n)t' epoíne. "Ich habe erzählt. Ich weiss, dass sie dort anderes machten". Vgl. Kaì egò edába kaì értha, állo 'k' éksero (n)t' epoíkane. [39])

Aus dem Türkischen sind mir entsprechende Formeln nicht bekannt. Die türkischen Kunstmärchen der Sammlungen Tutiname, Humajunname und Qyrq vezir zeigen überhaupt nur in seltenen Fällen eine Schlussformel und die Volksmärchen des Billur köşk enden meist mit der Formel "Sie erreichten, was sie wollten". Gelegentlich ist dann noch ein "Und damit Schluss" bzw. "Hier hat die Geschichte eine Ende" beigefügt. [40])

Von den bulgarischen Märchen, die Leskien in den Balkanmärchen übersetzt hat, zeigen drei Schlüsse Hinweise auf die Gegenwart, die der Wahrheit der Märchen einen gewissen Nachdruck veleihen: "Von diesen Töchtern kommen die schönsten Frauen auf der Welt bis auf den heutigen Tag"; von den Tieren singen einige "von da an bis heute und in alle Ewigkeit"; "Von da an wurden sie (die Hände) zu Handflächen, wie sie jetzt sind". [41]) Andere Märchen schliessen Ako ne su umrêli, oste su živi "Wenn sie nicht gestorben sind, leben sie noch".

Das ist die gleiche Weise die Wahrheit zu bezeugen wie in den serbo-kroatischen Volkssagen aus Dalmatien, wo es etwa heisst: Još sad se čuje kad i kad, kako muče jedan čudnovati glas izpod rike "Noch jetzt vernimmt man mitunter eine eigentümliche Stimme, welche dem Fluss entsteigt", oder Stoga i danas imade na Braču [42]) puno čapavih ljudih "Darum sieht man heutzutage auf Brač soviele Krüppel". [43])

Vor allem aber findet sich bei den Kroaten das Motiv der Anteilnahme des Erzählers am Festschmaus, und zwar hat es er dort gut gehabt, viel und gut gegessen und getrunken: [44])
I cesar je pozval 'se ludi na obed, i tam je pripovedal 'se, kak se je dogodilo. I koj je to pripovedal, i on bil tam i jel i pil i vesel bil. "Und der Kaiser lud alle Leute zum Festschmaus und erzählte dort alles, wie es sich ereignet hatte. Und der dies erzählt, ist auch dort gewesen und ass und trank und war lustig." [46])

I tam su se gosti veselili i debelo pili, i ja sem tam bil i vino pil i sad mi je još jezik moker. [47]) "Und dort haben die

Gäste Freude gehabt und viel getrunken, und ich bin (auch) dort gewesen und habe Wein getrunken und noch jetzt ist mir die Zunge feucht." 48)

Gosti su bile jako liepe, same je falelo onie, ki bi dvorili, tuliko je bilo svatov. Ja sem tam bil, sem jel masnu pečenku i pil dobro vino tak, da mi se još dendenes oče piti i jesti. 49) "Die Gäste sind sehr schön (geputzt) gewesen; allein es mangelte an denen, die auftrugen, soviel waren die Hochzeitsgäste. Ich bin (auch) dort gewesen und habe fetten Braten gegessen und guten Wein getrunken, so dass ich noch heutigentags an das Essen und Trinken zurückdenke". 50)

Durch die Nachwirkungen des Festschmauses oder des Weins wird auch in diesen Schlüssen eine Beziehung zur Gegenwart ("noch heute") hergestellt. Ferner: "Ich bin auch bei dem Schmause gewesen und bin gern dagewesen". 51)

Wenn in einen slovenischen Märchen aus Kirchheim (Crkno) östlich von Tolmein am Isonzo dagegen der Anteil des Erzählers am Festschmaus äusserst gering ist, und auch die Misshandlung durch einen Schlag auftritt: Tut men sa bli dál z reséta Est, s fíngrada pit 'm pa z lapáta pa rit 52) " Auch mir gab man ein Sieb Essen, einen Fingehut Trinken und mit der Schaufel auf den Hintern", so wird man nicht fehlgehen, hier italienischen Einfluss anzunehmen. Hervorzuheben, dass der Märchenerzähler keinen oder einen ganz armseligen Anteil am Festschmaus erhalten habe, ist in Italien sehr beliebt, 53) dazu erinnert das "Sieb Essen" und der "Fingerhut Trinken" an istror. Mie dat-a bote păre şi din site vir ("einen Klumpen Brot und ein Sieb Wein"), an friaul. una butucia di pan i pleina una gea di vin ("eine Flasche Brot und einen Korb Wein"), auch an toscan. un panierin di vino, un fiaschetto di pane sowie un centesimino oder un confettino, kalabr. 'n torniseddu; ferner an gascogn. uno cuillèro de fabas. Auch die Misshandlung liess sich in Friaul und Istrien nachweisen (Tritt, siehe oben).

Soweit dies aus dem mir zur Verfügung stehenden Material hervorgeht, ist die Kennzeichnung des Märchens als Lüge auf Rumänen Bessarabiens und der Moldau, auf Aromunen, Meglorumänen, Albaner und Griechen beschränkt; Slaven und Türken haben keinen Anteil an dieser Formulierung. Es ergibt sich also, abgesehen von Bessarabien und der Moldau, ein geschlossenes geographisches Verbreitungsgebiet auf der Balkanhalbinsel.

Das Auftreten des Bewertung des Märchens als Lüge in Bessarabien, der Moldau und bei den Südrumänen gestattet den Schluss, dass sie auch in den dazwischen liegenden rumänischen Gebieten, sowohl in der Walachei als auch bei den rumänischen Bevölkerungsteilen südlich der Donau, bekannt gewesen sein muss und vielleicht

noch ist. Es zeigt sich aber doch auch deutlich, dass die kennzeichnung als Lüge bei den Südrumänen weitaus lebendiger und häufiger ist, und dass Bessarabien und die Moldau Ausstrahlungsgebiete sind, sodass die Auffassung des Märchens als Lüge bei den Rumänen von Süden her ihre Verbreitung gefunden haben dürfte.

Da es nun aber bei den Südrumänen auch alte gemeinrumänische Schlussformeln gibt, so ist der Ausgangspunkt kaum bei den Südrumänen zu suchen. Sowohl die geographische Lagerung dieser Formel überhaupt als auch ihr Vorkommen und ihre Verbreitung unter den Griechen, zum mindesten auf den Inseln und bei den Pontus-Griechen, sowie die Verwandtschaft der ursprünglich albanischen Formel aus Piana dei Greci mit griechischen Fassungen, alles das deutet darauf hin, dass der Ursprung der unbekümmerten Kennzeichnung des Märchens als Lüge bei den Griechen zu suchen ist. [54]) An Verbreitung auf dem Balkan durch kirchlichen Einfluss ist wohl nicht zu denken, denn wenn auch die Aromunen und ein Teil der Albaner der griechisch-katolischen Kirche griechischen Ritus angehören, so sind fast alle Megleniten sowie der grösste Teil der Albaner Mohammedaner.

Die Kennzeichnung des Märchens als Lüge lässt sich auffassen als eine ABWEHR: es soll keinen der Zuhörer dadurch Unheil widerfahren, dass er das Leben nach der Welt des Märchens beurteilt und infolgedessen in seinen Hoffnungen und Erwartungen schwer enttäuscht wird. Freue dich an der Erzählung und an der bunten, phantastischen Welt des Märchens, aber entnimm nicht dem Märchen einen Masstab für die Beurteilung des realen Lebens! Der Zuhörer soll durch das Märchen keinen Schaden leiden.

Daher wünscht denn auch der Albaner in anderen Schlussformeln das Märchen weit weg [55]) und dem Zuhörer Gesundheit: [56]) Përalla atje, shëndetja këtu.[57]) "Das Märchen dort, Gesundheit bei dir!" Përalla në malt, shëndetja ke ne. "Das Märchen in den Bergen, Gesundheit bei uns!"

Përrallza atje, shëndetja ke ne, përrallza në tulla, [58]) shëndetja në burra, përrallza në trât, shëndetja në grat, përrallza ke hartosat, shëndetja ke gotsat. "Das Märchen dort, Gesundheit bei uns; das Märchen in den Ziegelstein, Gesundheit den Männern; das Märchen in den Balken, Gesundheit den Frauen; das Märchen in den Dachsparren, Gesundheit den Mädchen!" Bei der Wahl der Wörter 'Ziegelstein', 'Balken' und 'Dachsparren', die alle drei der gleichen Sphäre angehören, spielt natürlich die Reimfähigkeit eine Rolle: es reimen atjé mit ke né, trât mit grat, weniger gut hartósat mit ke gótsat und noch schlechter tulla bit burra.

Prralla n' Lesh, shnedja prei nesh! "Das Märchen in Lesh, die Gesundheit bei uns!" [59]) Lesh ist ein Städtchen im Nord-

westen Albaniens.

Zu diesen albanischen Formeln passt nun wieder die Aromunische Schlussformel : ahîte s-toate, ş-la toţi sînatate.

Eine ähnliche Abwehr böser Folgen bedeuten offenbar gewisse spanische und katalanische Schlussformeln:

Chile: Y se acabó el cuento y se lo llevó el viento. - Y se acabó el cuento y se fué por la mar adentro... - Cuentecito contado, por la ventana salió al tejado, y del tejado a la calle, para que nò lo cuente nadie u.ä.

Menorca: I si no t'agrada (das Märchen) / Tira-la dalt sa teulada. - Mallorca: I si no us agrada, tiraula dalt sa teulada.

Der Abwehr eines Schadens verwandt ist das Motiv der BESCHWICHTIGUNG des Neids, der in den Zuhörern aufkommen kann, wenn sie von dem Glück der Märchenhelden oder von der Genüssen der Hochzeitsfeier hören. [61])

Hierher gehören schon die friedlich ausgleichenden mallorkinischen Schlüsse vom Typ Y al cel mos vegem tots plegats, besonders aber das für die spanischen Juden in Konstantinopel charakteristische Eios tegan bien y nosotros también, das dort regelmässig angewandt wird.

Diese judenspanische Schlussformel zeigt trotz der Abweichungen (dem wunschhaften tengan gegenüber ezísane und bien gegenüber kalítera) eine grosse Ähnlichkeit mit der häufigen griechischen Formel Kè ezízane ekîni kalà kè emîs kalítera [62]) "Und jene lebten gut, und wir besser". Vgl.auch Ekîn' ekî k' emîs állo kallíon.[64])

Hier wird nicht nur ein Ausgleich [65]) geschaffen, sonder sogar der Überzeugung Ausdruck verliehen, dass es dem Erzählkreis besser gehe.

Die für das Judenspanische Konstantinopels charakteristische Schlussformel ist wohl auf der Grundlage der griechischen entwickelt worden. Im Judenspanischen von Skoplje, Bitolj und auch Bukarest lässt sie sich nicht nachweisen. Sie ist auch im Judenspanischen von Saloniki nicht das Übliche. [66])

In Gegensatz zu diesen Formeln heben apulische, kalabrische und insbesondere die sizilianischen Märchenschlüsse den krassen Unterschied zwischen den feiernden Brautleuten und Hochzeitsgästen und der Armseligkeit der eigenen Lebensverhältnisse immer wieder hervor, [67]) nach der Formel kalabr. Iddi arrestaru filici e cuntenti, / e nu' arrestamu senza nenti. In der gleichen Richtung liegen die bei den spanischen Juden in Skoplje häufige Schlussformel Eyuz el ducado, mozotros el salbado [68]) (seltener Eyos dukados i nozotros el salbado) und auch der ebenfalls in Skoplje vorkommende Schluss Eyuz ayí, muzotroz akí.

Wilhelm Giese (Hamburg)

NOTEN

1) Siehe Morph. (=W.Giese, Zur Morphologie der Märchen der Romanen in Miscelánea filológica dedicada a D.Antonio M.a Alcover, Palma de Mallorca 1932, S.19-59) S.26.
2) Eine bretonische Schlussformel lautet: hag e c'hallet kredi na eûz ket eur gir gaou en holl kement am eûs lavaret d' eoc'h "und ihr könnt sicher sein, dass kein einziges Wort gelogen ist in dem, was ich euch erzählt habe", eine irische: Sin é agad anois é, agus é chomh fíreannach agus dá mbadh é an sagart nó an t-easbog do bhi ag (a) innseacht duit "Da habt ihr es, und es ist so wahr wie wenn es ein Priester oder ein Bischof wäre, der es euch erzählt hätte".
3) Weitere Beispiele Morph. S.41.
4) Morph. S.42; Istror. (=W.Giese, Einleitungs- und Schlussformeln Istrorumänischer Märchen in ZRPh. L,357-362) S.359 ; It.V (=W.Giese, Anfänge und Schlüsse italienischer Volksmärchen in VKR XV, 172-185) S.177. Vgl. auch irisch agus tá çuid aca ann fós "und da sind einige von ihnen noch" und berberisch mengín fílaḫten, aškágd sagíd "Nachdem ich diese Leute verlassen habe, bin ich hierher gewandert".
5) Morph. S.43 ff.; Istror. S.360; It.V. S.178 ff.
6) Siehe auch die Beispiele, die F.M.Luzel in der Revue celtique III,338-341 mitgeteilt hat, sowie F.M.Luzel, Kontadennou ar bobl e Breiz-Izel, Quimper 1939, S.39.
7) Istror. S.360. pac <kroat. pak 'dann', 'aber'; oća <kroat. ćà 'fort'; hitit <kroat.hitati, slov.hiteti 'eilen'.
8) Beispiele nach Th. Capidan, Meglenoromâni II. Literatura pop. la Meglenoromâni, Bukarest 1928 (I.A.Candrea, Grai si Suflet I,277 ff.; II,125 bietet keine neuen Varianten).
9) <mbulg. prikazna. Dagegen nbulg. prikazka.
10) Morph. S.45 ff.; Istror. S.361; It.V. S.179 ff.
11) Şi la mini nu-ń deadiră pāri (< türk. para 'kleine Münze', vgl. bulg. para, serb. pàra) şi măncāri ca si mănānc, mi tsăpiră fară. - Şi io ram cola, nitsi ună roncă (<bulg. ronka 'Bröckchen') nu lai (=dr. luai) şa. (Capidan,Megl.II).
12) E no moz dyeron una kučarika d'arrós. - Un kučarika de arrós no moz dyo. - Una kučara de arrós no moz dyeron. - Moz dyeron nada gustar. (C.M.Crews, Recherches sur le judéo-espagnol dans les pays balkaniques, Paris 1935, S.141 ff.).
13) Morph. S.45 ff.; It.V. S.180. Dazu judenspan.E moz dyeron una kučarika de arrós (Skoplje).
14) Morph. S.46.
15) Morph. S.45 ff.; Istror. S.361; It.V. S.178.
16) Morph. S.46; It.V. S.181.

17) It.V. S.181.
18) It.V. S.179.
19) Morph. S.47 ff.; It.V. S.181.
20) Siehe die Beispiele Morph. S.49.
21) Morph. S. 33-35.
22) Istror. S.358. Vgl. auch albanisch Ish mos ish, ungarisch Volt nem volt, georgisch iqo da ara iqo ra "es war und es war nicht", türk. bir warmyš bir joqmyš waqytyn birinde "in einer Zeit, die war und die nicht war".
23) M.R.Azkue, Euskalerriaren yakintza II, Madrid 1942, S.15.
24) Vgl. auch litauisch Ar tai tik senû bobû pásaka, asz nežinau "Ob dies nur ein Altweibermärchen ist, weiss ich nicht".
25) Auch das deutsche Wer's glaubt, zahlt einen Taler macht die Wahrheit zweifelhaft.
26) Morph. S.42.
27) aùș 'alt'.
28) cama 'mehr'.
29) Beispiele nach Capidan, Megl. II.
30) P.V.Ștefănucă, Cercetări folklorice pe valea Nistrului-de-jos in Anuarul Arhivei de Folklor IV (1937), S.155, 160.
31) Opere complete, 6. Auflage, Bukarest o.J., S.127.
32) Ein dakorumänischer Erzähler lehnt ausdrücklich die Lügen ab und verweist auf die Wunder: că eu nu-su de când cu minciunile, ci-su de când minunile.
33) G.Meyer, Kurzgefasste albanische Grammatik mit Lesestücken und Glossar, Leipzig 1888, bringt S.57 ff. drei toskische Märchen, die ihm E. Mitkos mitgeteilt hat, der aus Korça stammt. Mitkos' 1878 erschienenes Buch Albaniki mélissa (wie auch Pedersen, Albanische Texte, Leipzig 1895) war mir leider nicht zugänglich. Die Übersetzungen Leskiens aus Mitkos in Balkanmärchen, hg. von A. Leskien, Jena 1919, bringen keine hierher gehörige Formel.
34) G.Weigand, Albanesische Grammatik im südgegischen Dialekt, Leipzig 1913, S.141 ff. (zweites Märchen).
35) jallan < türk. jalan 'Lüge'.
36) Vgl. Balkanmärchen S.236, 255, 265.
37) F.N.Finck, Die Haupttypen des Sprachbaus, Leipzig 1910, S.132.
38) Neugriechiesche Märchen hg. von P.Kretschmer, Jena 1919, S. 115 und 128, bzw. S 280.
39) Beispiele aus R.M.Dawkins, Folk Tales from Sourmena and the Valley of Ophis in Arxîon Póntu syggramma periodikón III, Athen 1931, S.95 ff., bzw. 119, 113.
40) Derartige Abschlussformeln sind weit verbreitet: frz. Et le conte finit là, ital. e così la novella è finita, span. Y este cuento se acabó (Asturien), Chile: Se acabó el cuento,

portug. E acabou-se; katalan. Conte contat / Ja está acabat; aromun. ahîte ş-tute (Morph.S.36-40, auch It.V. S.176); ferner irisch Críoch "Schluss" oder Sin tús agus deiseadh mo sgéil "Das ist Anfang und Ende meiner Geschichte"; cornisch Ha an della ma diuadh daralla dhodhans "Und auf diese Weise endet meine Geschichte von ihnen"; poln. I tak zrobili, i byw po všem "Und so machten sie es, und es war aus"; kroat. "Und meine Geschichte ist zu Ende"; griech. "Und damit ist das Märchen zu Ende" (Epirus); russisch "Und das ist auch des Märchens Ende"; tscheremissisch tšilà "Ende".

41) S.67, 69, 77. Die Originalfassungen finden sich im Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižinia XII, 157; XV,96; I,118.

42) Brač ist eine Insel südlich Split.

43) O. Hovorka von Zderas, Dalmatiner Volkssagen und Spottgeschichten in Zeitschrift für österreichische Volkskunde I, (1895), S.341 und 344.

44) Überhaupt herrscht beim serbokroatischen Märchenschluss in der Regel eitel Freude: Grof je iza tega još puno let živil srićno i veselo svojum ženum i ditcum "Der Graf lebte darnach noch viele Jahre glücklich und fröhlich mit seiner Frau und seinem Kinde"; I bilo je veliko vesele "Und es herschte grosse Freude"; I lijepo su i sretno živjeli "Und sie lebten gut und glücklich" u.ä.

45) E.Berneker, Slavische Chrestomatie, Strassburg 1902, S.231.

46) Ganz ähnlich: "Zugleich hatte er alle Leute zum Essen eingeladen, und dort erzählte der Bursche, wie sich alles zugetragen hatte. Und der dies erzählt hat, war auch dabei, ass und trank und war vergnügt." Balkanmärchen S.197 (nach Valjavec, Narodne pripovjesti u Varaždinu i ocolici, Agram 1890, S.38). - Das Motiv des Erzählens des Ablaufs der Handlung ("wie sich alles ereignet hatte") ist auch aus Friaul bekannt (It.V. S. 178 und 179).

47) Zbornik za narodni život i običaje južnik slavena XXI, sv.1 (Zagreb 1916) S.133.

48) Vgl. "Ich bin auch dabei gewesen und habe Wein getrunken, noch jetzt ist mir die Zunge feucht", Balkanmärchen S.282 (nach Stojanovic, Pučke pripoviedke i pjesme, Agram 1867, S.118).

49) Zbornik cit. XXI, sv.1, S.140.

50) Die Freude an dem Festjubel und dem guten Mahl findet sich auch sonst bei den Slawen Vgl.tschech. A já sem na tý svarbé teky bula: měli tam moziku, zpívali, jídli a pjili; bulo mesa, mochůrek a všeno plný kosinky, a vodičky plný vědra (Berneker, Chr.S.324). "Und ich war auch auf der Hochzeit: es spielte die Musik, es wurde gesungen, gegessen, getrunken; es gab Fleisch, einen ganzen Korb voll Käsefladen und einen Eimer voll Branntwein".

Vgl.auch weissruss. Ja tam byŭ, z imi piŭ i zakusyvaŭ "Ich war dort, ich ass und trank mit ihnen" (Sbornik otdjeljenija russkavo jazyka i slobesnosti Imperatorskoj Akademii Nauk LVII (Petersburg 1893), S.133). Meist hat der weissrussische Erzähler aber, obwohl er angeblich mit Honigbier (Met) und Wein taktiert wurde, das Nachsehen, denn verschüttet das Getränk in den Bart: A ja tam byŭ, mjod piŭ, po borodzje tsjeklo, a ŭ rótsje nje byló "Und ich war dort, trank Met; in den Bart das Glas, und im Munde war nichts", oder I tam na vjesjelli byŭ, mjod, vino i gorjelku piŭ, po borodzje tsiklo, ŭ rot nje popalo "Ich war auch bei der Feier, trank Met, Wein und Branntwein; in den Bart das Glas, in den Mund gelangte nichts" (ebd. S.48 bzw. 59; weitere Formeln vom gleichen Typ S.9 (mit einer beachtenswerten Verfolgung des flüchtenden Erzählers durch eine Alte mit dem Schüreisen), 80, 116, 226, 252, (statt Bart hier "Bart und Schnurrbart": po borodzje i usax tsjeklo), 283 (Met und Bier: mjod pivo piŭ).

Entsprechende Schlussformeln sind auch bei den Kleinrussen und bei den Grossrussen gebräuchlich (siehe A. von Löwis of Menar, Russische Volksmärchen, Jena 1927, S.4, 38, 50, 55, 57, bzw. S.105, 142, 151).

Wenn der Märchenerzähler in Olăneşti in Bessarabien (am unteren Dnjestr) sagt Ş' am fost şî jeu la nuntî, ş' am băut ş' am mîncat; pi musteţi cură, da 'n gurî niş o chicăturî ! (Ştefănucă, a.a.O. IV,152) - chicăturî 'picătură - so liegt hier deutlich russischer Einfluss vor, der in diesem rumänisch-russischen Grenz- und Mischgebiet ja keineswegs auffällig ist.

Das Schlaraffenmässige des Schmausens wird aber nirgends so in den Vordergrund gerückt wie im bretonischen Märchen (siehe Luzel in Revue celtique III), wo sogar von einem zur Hälfte gebratenen Schwein und von geschmorten Hasen berichtet wird, die einem mit Besteck im Rücken herumlaufen und jeden zum Dreinhaun einladen: Betek eur porc'hel a oa eno... Kontell ha fourchettes en he reor "Sogar ein Schwein war dort ... mit Messer und Gabel in seinem Hintern". - Gedon kignet, bet euz ar bir, o redek dre ar rufou. Pepr ha holen 'n ho diou-skouarn, moutard 'n toul ho reor ... Kontellou ha fourchettezou en kroaz war ho c'hêinn... "Man sah ausgenommene und gebratene Hasen durch die Strassen laufen, mit Pfeffer und Salz in den Ohren, Senf im Hintern ... Sie hatten auf den Rücken Messer und Gabeln gekreuzt".

51) Balkanmärchen S.204 (nach Valjavec, op.cit. S.136)
52) Berneker, Chr. S.227
53) Morph. S.45-46; It.V. S.180-181.

54) Auch sonst lassen sich griechisch-aromunische Beziehungen im Märchen feststellen, z.B. erscheint das aromunische Motiv der bac-bac-bac! oder baca-că! baca-că! quakenden Frösche, das der Erzähler als brac! brac! brac!, d.h. als den Imperativ braq zu türk. braqmaq 'liegen lassen' auffasst (Morph. S.49), in ähnlicher Weise in griech. brák, brák, brák! als prák, prák, prák! aufgefasst wird, mit pi zu wiedergabe des türk. b (Arxîon Póntu sýggramma periodikón III, 108 und VII, 106). Das Motiv als solche findet sich freilich auch in einem kalmückischen Märchen, in anderem Zusammenhang (siehe G.J.Ramstedt, Kalmückische Sprachproben I.Teil,I, Helsinki 1909, S.57).

55) Vgl. auch tscheremissisch jomak òńeš, miń tèńeš "Das Märchen dorthin, ich hierher".

56) Die folgenden drei südgegischen Beispiele nach Weigand, Albanesische Grammatik S.141 ff.

57) Ist an die oben zitierte Formel Nij llafe desha me bâ ... angehängt.

58) tulla < türk. tughla oder tuvla 'Ziegelstein' < lat. tegula (vgl. D.Kélékian, Dictionnaire turc-français, Konstantinopel 1911, S.819; Lokotsch 2099). Auf türk. tughla beruhen bulg. tuxla, skr.(Bosnien) tugla, auf türk. tuvla bulg. tuvla und griech. tûwlon, alle in der gleichen Bedeutung. Dagegen geht alb. tjégëll 'Dachziegel' unmittelbar auf lat. tegula zurück.

59) M. Lambertz, Die geflugelte Schwester und die Dunklen der Erde, Eisenach 1952, S.203, der auch auf das Wortspiel aufmerksam macht, dass darin besteht, dass prralla auch eine klettenartige Pflanze bezeichnet, die sich den Schafen in die Wolle hängt, und lesh bedeutet ja auch 'Wolle'; also bedeutet prralla n' lesh auch "die Klette in die Wolle (der Schafe, nicht in die Kleider der Hirten)".

60) Morph. S. 39, bzw. 54-55.

61) Dieser Neid findet in süditalienischen und sizilianischen Schlussformeln beredten Ausdruck, gelegentlich auch in friaulischen.

62) M. Minotu, Paramŷthia apò ti Zákyntho in Laografía deltíon tis hellinikîs laografikîs eterías X, Saloniki 1932, S.410 ff.

63) adá = edô.

64) Arxîon Póntu sýggramma periodikón VII, S.89. Nach Neugriechiesche Märchen ist auf Lesbos, Thera (Santorin) und Kreta gebräuchlich "Und sie lebten (sehr) glücklich, und wir noch glücklicher", in Athen und auf dem Peloponnes "Jenen ging es herrlich und uns noch herrlicher".

65) Dem Ausgleich dient es auch, wenn im ukrainischen Märchen der

Erzähler den Zuhörern - wenigstens mit Worten - Brezeln schenkt: Ot vam kázočka i búblikiv vjázoča! (Berneker, Chr. S.147). "Da habt ihr das Geschichtchen und ein kleines Bündel Brezeln".

66) Wenn die sechzehnjährige Alice Alcheh in Saloniki einmal die Formel Eyos tengan biê i nosotros tambyén und einmal die gleiche Formel mit der Variante mučo byé gebraucht (Crews, a.a.O., S.74, 76), so erklärt sich das dadurch, dass Crews vorher ein Märchen aus Konstantinopel vorgelesen hatte (Crews S.216).

67) Siehe Morph. S.50, It.V. S.181.

68) Span. salvado 'Kleie'.

— • —

LE VOCABULAIRE ARGOTIQUE ROUMAIN D'ORIGINE TSIGANE

A mon Maître, Monsieur Jean Boutière
hommage reconnaissant.

par A. Juilland

Les études consacrées jusqu'à ce jour à l'argot roumain sont loin de satisfaire la richesse insoupçonnée des matériaux fournis par ce secteur pratiquement inconnu de notre langue. Les quelques articles, reportages et recueils "d'amateurs" publiés dans les quotidiens ("Universul", "Dimineaţa", "Adevărul"), périodiques ("Magazinul"), revues illustrées ("Realitatea Ilustrată"), littéraires ("Universul Literar", "Adevărul Literar") et humoristiques ("Veselia", "Gluma", "Păcală") et les quelques études spécialisées parues dans le "Buletinul Philippide" et dans le "Bulletin Linguistique" (très rarement dans la "Dacoromania" et dans "Grai şi Suflet") ne sauraient constituer qu'un tout premier début des recherches de cet ordre. (1)

Malgré la grande pénurie des études argotiques en Roumanie, il faut reconnaître que le contingent de termes d'origine tsigane jouit d'une situation assez privilégiée, probablement en raison du rôle de tout premier ordre que joue le tsigane comme source de l'argot roumain. Dans les paragraphes suivants, nous nous efforcerons de dégager les circonstances particulières qui ont fait le succés des éléments tsiganes en roumain et nous essayerons de déterminer en quoi consiste la valeur particulière de ces termes dans le domaine des langages spéciaux et parasitaires axés sur le roumain.

Quelques mots d'abord sur les tsiganes en Roumanie. Ils y sont signalés pour la première fois vers le début du XV-ème siècle (cf. Şerboianu, Tsiganes, 45s). D'après les statistiques, la Roumanie semble être le pays d'Europe où ils sont le mieux représentés. Esclaves jusqu'au XIX-e siècle, il y a pourtant toujours eu des tsiganes nomades en Roumanie. Actuellement, ils tendent de plus en plus à s'établir et presque chaque grande ville a sa <u>ţigănie</u>, nom qu'on donne dans tout le pays au quartier tsigane. Ils exercent des métiers très variés (Graur, Mots, 109) mais - ce qui est très important pour nous - les voleurs de toute sorte se recrutent souvent parmi eux (Iordan, Limba, 490-491).

Comment expliquer la particulière faveur dont jouissent les mots tsi-

---

(1) Nous publierons dans le prochain fascicule des C.S.P. une revue critique détaillée des études d'argot roumain entreprises jusqu'ici. Pour des raisons d'ordre matériel, notre thèse présentée (1950) et soutenue (1951) en Sorbonne, "L'Argot Roumain, étude générale" 452p., n'a pas encore trouvé "preneur" chez les éditeurs. Elle peut être consultée en exemplaires dactylographiés à la Bibliothèque de la Sorbonne.

ganes auprès des pratiquants de l'argot? Tout d'abord par des raisons d'ordre social : les tsiganes établis - et ce sont surtout eux qui nous intéressent ici car eux seuls ont fourni des termes à l'argot: les tsiganes nomades ont transmis probablement les quelques termes pénétrés dans la langue générale par l'intermédiaire des parlers populaires- ne peuvent s'intégrer que dans les milieux bas-populaires de la périphérie des grandes villes qui sont justement les milieux qui créent, pratiquent et propagent l'argot (les quelques cas de tsiganes ayant gravi de nombreux échelons de la hiérarchie sociale dans l'armée, dans les affaires ou comme musiciens sont très rares). Nombreux dans les quartiers périphériques des grandes villes, ils y cotoient les populations qui parlent couramment cet argot élargi que l'on porrait désigner comme"langage périphérique".

A cet "argot élargi" s'oppose, dans les grandes villes roumaines, un argot restreint, un "noyau" plus authentiquement argotique qui est le langage du milieu et où les mots tsiganes sont encore plus nombreux.(1) Ceci s'explique par le fait que les tsiganes établis exercent toujours des métiers "de milieu": mendiants, voleurs à la tire, vendeurs de journaux (surtout les enfants), marchands ambulants (surtout les femmes), etc. Leur vie dans les périphéries des grandes villes et leur participation quotidienne aux "activités" du milieu (qui les conduit inévitablement vers ces "foyers" de l'argot qui sont les prisons et les bagnes) sont les conditions premières de la pénétration massive des termes tsiganes en argot. A ceci il faut ajouter d'autres circonstances favorables à cette pénétration, qui sont des facteurs d'ordre affectif en premier lieu. En effet, le tempérament si spectaculaire des tsiganes, leur comportement toujours excessif dans la lamentation comme dans la violence exerce un attrait incontestable sur les autochtones. Qu'il le plaigne ou qu'il le raille, le roumain s'intéresse toujours au tsigane qui l'attire et le séduit par le côté pittoresque de son être.Positivement ou négativement,le"périphérique" est attiré par toutes les manifestations du tsigane et implicitement par son langage.

Ce facteur purement affectif est doublé d'un facteur plus nettement linguistique : à savoir, la grande expressivité des mots tsiganes dont la structure phonétique insolite frappe autant l'oreille que l'imagination de l'autochtone. Or, la force expressive des mots joue un rôle vraiment important dans ces langages de nature essentiellement affective qui sont les argots. Nous n'en voulons comme preuve que la présence si nombreuse des termes tsiganes dans les autres argots, qu'il s'agisse du furbesco ou de la germania, du cant ou de la giria, du bolognais ou des argots scandinaves,etc.(2)

Malgré la supériorité manifeste des éléments tsiganes sur les autres éléments argotiques d'origine étrangère, la simple statistique de fréquence ne suffira pas à rendre compte du véritable rapport des forces. En effet, même si l'on oppose aux mots tsiganes des éléments aussi disparates que

---

(1) Pour les rapports du langage périphérique (argot élargi) avec le langage du milieu (argot restreint, noyau argotique),voir notre Argot Roumain,

(2) Voici les correspondants argotiques étrangers de quelques termes empruntés par l'argot roumain au tsigane:

arg. roum. cior, cioran "voleur"(cf.p. 48): arg.bol. curibe "furto semplice" (Tagliavini-Menarini, Voci, 267); rotwelsch all. Tschur, Schor "Dieb" (Miklosich, SWAW,LXXXIII,540); arg.dan. tjor "Tyv" (Miskov-Brøndal, 123); bargoens holl. tioren, tjoeren, schoeren "stelen" (Morman, II, 422);

les termes allemands proprement dits (empruntés le plus souvent au langage familier et populaire), les termes saxons et souabes empruntés aux dialectes allémaniques de Transsylvanie (par l'intermédiaire des parlers dialectaux) et les termes d'origine judéo-allemande (les plus nettement argotiques), on obtiendra un total d'environ 75 termes lorsque les mots d'argot d'origine tsigane dépassent allégrement la centaine. Et si l'on considère les termes composés (dérivés, croisés, déformés, etc.), les formes argotiques bâties sur les quelques 35 thèmes d'origine germanique (allemands, saxons et souabes, judéo-allemands) dépassent à peine la trentaine lorsque les cent thèmes d'origine tsigane se trouvent à la base de plus de 150 composés.(1) Autrement dit, il faut environ deux thèmes d'origine germanique pour créer un seul dérivé, lorsque deux thèmes tsiganes engendrent environ trois formes dérivées ou composées.Mais ceci est encore loin de nous offrir un tableau plus ou moins fidèle des proportions véritables. Car si l'on faisait une statistique des emplois, au lieu de faire la statistique des

---

arg.jutland. kjorer "stehlen" (Miklosich, SWAW,LXXXIII,533); arg.suéd.tjår, tjål, tjuff "Dieb" (Miskov-Brøndal, Sigønersprog, 123); arg. angl.tschur, schur "thif" (Miklosich, SWAW, LXXXIII, 561); hantyrka tch. čor "erprobter Dieb", čores "Dieb", čori "Diebstahl", čorka "Diebin" (Rippl,19);arg.hongr. csorni, csorolni "lopni" (Szirmai,21); arg.cat. Xorc "lladre" (Givanel,BDC, VII, 67); dortico gr. tsores, tzores "Dieb, Räuber" (Triandaphyllidis, KZ, LII, 17).

arg.roum. lovele "argent" (cf. Juilland, Argot Roumain, 53): arg.bol. lovi "soldi, denaro" (Tagliavini-Menarini,Voci,274); rotwelsch all. Lowie "Geld" (Morman,II,419), arg.dan. lovi "pengi" (Miskov-Brøndal,Sigønersprog, 120); arg.fin. luovo "Geld" (Thesleff, Wb., 58); arg.suéd. lavor "pengai" (Miskov-Brøndal,Sigønersprog,120); arg.angl. lour, loowr "money"(Miklosich, SWAW,LXXXIII,599); arg.hongr. lové "pénz" (Szirmay, 35); hantyrka tch.lovy "reich", lovaky "Geld" (Rippl,33); giria port. lodo "oro" (Silva, 157).

arg.roum. ciuriu, șuriu "couteau" (cf. Juilland, Argot Roumain, 64): arg.bol. čurinar "accoltelare", čuri "coltello", čurinaro "matador"(Tagliavini-Menarini,Voci,263); rotwelsch all. Tschury "Messer" (Kluge,Rotwelsch, 342); bargoens holl. schoerie "Mes",schuyeren "snijden"(Morman,II,393, 421); arg.angl. chury "Knife" (Miklosich,SWAW,LXXXIII,561); arg.dan. tjuri "knig" (Miskov-Brøndal,Sigønersprog,33); germania esp. churi "punăl" (Besses,66); arg.barc. Xuri "ganivet" (Givanel, BDC,VII,67); hantyrka tch. čurek, čuro "Messer" (Rippl,19); dortico gr. tsouri "Messer" (Triandaphyllidis,KZ,LII, 17); arg.frç. surin, suriner (Sainéan,Argot ancien,16), chouriner (Vidoq).

Pour d'autres correspondants étrangers des mots d'argot roumains empruntés au tsigane, cf. Tagliavini-Menarini,Voci: bârș "année" (cf. Juilland,Argot Roumain, 44),244s; bul "anus", bulan "jambe, fesse" (cf. id.45), 247s; grai, grasnet "cheval" (cf.ibid.,52),273s; juchel "pou" (cf. ibid., 141),265s; gagiu "gigolo" (cf.ibid.,51),268s; mais le rapprochement fait par les auteurs avec le roumain est très douteux; pili "boire" (cf.ibid., 58), 279s.

(1) Les chiffres présentés ont une valeur très relative: nos statistiques approximatives ont été établies d'après les listes de termes présentées dans notre "Argot Roumain".Or,il nous semble inutile de souligner que, malgré nos efforts,les listes que nous avons établies ne sont ni complètes, ni incontestables.

formes, le rapport obtenu excéderait de loin la proportion de 1/20 en faveur du tsigane.

Ceci dit, l'importance des termes tsiganes dans l'argot roumain n'est pas seulement d'ordre quantitatif: la présence ou l'absence des mots tsiganes met en cause la qualité argotique même du langage spécial envisagé, car seuls les termes d'origine tsigane ont une valeur argotiquement caractéristique. En effet, les termes d'argot d'origine autre que tsigane n'ont rien de spécifiquement argotique: dans la grande majorité des cas, on les retrouve également dans un langage familier ou spécial, ou dans un langage populaire ou dialectal (qui a servi d'ailleurs d'intermédiaire) et où ils fonctionnent le plus souvent avec la même valeur sémantique). Ce sont des mots employés à l'occasion par les pratiquants de l'argot plutôt que des mots d'argot proprement dit, car aucune révalorisation formelle ou sémantique ne marque leur passage en argot. Ce qui fait que la présence ou l'absence des mots d'origine tsigane joue un rôle capital dans l'argot roumain: Le contingent de termes tsiganes est l'un des traits définitoires de cet argot, l'un des indices les plus sûrs pour déterminer le caractère argotique (ou non argotique) d'un langage de groupe, pour décider s'il s'agit d'argot, d'une part, de langage familier, populaire, technique ou spécial, d'autre part. En effet quelques rares termes d'argot "vulgarisés" mis à part (et qui ne sont plus employés par les argotisants authentiques), ni le langage familier ni les langages populaires ne connaissent de termes tsiganes. (Les quelques formes comme hali, pili etc., enregistrées par les dictionnaires, ont cessé depuis longtemps d'être des mots d'argot). Ceci est d'autant plus important que l'argot roumain ne connaît pas - par opposition à d'autres argots - des procédés formels ou sémantiques propres (suffixes argotiques propres, procédés de déformation, suffixes inconnus par la langue générale, etc.) qui puissent le distinguer des langages spéciaux ou parasitaires apparentés. En effet, un dérivé argotique, par exemple, ne tire pas sa spécificité d'un procédé de dérivation caractéristique ou d'un suffixe inconnu par la langue générale: il est construit suivant les lois de dérivation de la langue générale et à l'aide d'un suffixe qui appartient à celle-ci. C'est le thème (mot tsigane, par ex.), inconnu de la langue générale, qui confère au nouveau dérivé son caractère argotique. Il en est de même des procédés sémantiques de l'argot, des changements de sens: ils ne diffèrent guère des procédés de la langue générale. Seul le résultat obtenu - sens nouveau opposé au sens courant - distingue le terme d'argot. D'où, faute de procédés formels ou sémantiques propres, impossibilité de définir le dérivé argotique autrement que par le thème (ou le mot par le sens), c'est à dire, impossibilité de définir l'argot autrement que par le lexique. Or, comme à l'exception de quelques rares termes judéo-allemands, turcs ou russes, seuls les termes d'origine tsigane sont exclusivement argotiques (car les autres emprunts se rencontrent également dans le langage familier, populaire ou spécial qui a servi d'intermédiaire), c'est à eux que revient l'honneur exclusif de définir l'argot roumain, c'est à eux que nous demanderons de distinguer ce qui est argot de ce qui ne l'est pas et de nous dire si le langage d'un groupe appartient à l'argot ou à une autre forme de langage spécial ou parasitaire. En somme, on pourrait dire que tout langage roumain de groupe qui présente des termes tsiganes dans son lexique est un argot, et, vice-versa, que tout langage de ce genre dépourvu de termes tsiganes n'en est pas un, ou du moins que ce n'est pas de l'argot véritable (un langage de groupe de cet ordre est "populaire", "familier" ou "spécial" ou, tout au plus, un argot "d'étudiants").

Mais le contingent de termes d'origine tsigane ne se borne pas à trancher entre argot et langage familier à l'intérieur d'une ville ou d'une région déterminée: il intervient également dans le problème des argots des villes de province. Comme nous avons essayé de le montrer ailleurs (voir notre thèse, L'Argot Roumain, pp.16-21), les éléments qui constituent le lexique des argots des villes de province pourraient être rangés dans deux catégories nettement distinctes: 1) une première catégorie plus restreinte, comprenant des termes communs à tous les argots des villes de province et qui sont des termes plus nettement argotiques, 2) une catégorie plus large, comprenant pour chaque "argot provincial" des termes "locaux",variant d'une ville à l'autre suivant les circonstances locales et qui sont des termes plutôt familiers ou populaires (ainsi les termes qui constituent cet argot élargi sont surtout d'origine russe et ruthène à Chişinău, d'origine allemande à Cernăuţi, d'origine magyare à Cluj, d'origine grecque à Constanţa, etc.). Or, on constate que ce sont justement les mots d'origine tsigane qui constituent l'essentiel du "noyau argotique" restreint, formé par les termes de la première catégorie, qui donne son empreinte argotique au langage spécial local. Lorsque les recueils publiés ne signalent tel terme **"d'argot roumain" d'origine** allemande qu'à Cernăuţi ou tel terme d'origine magyare qu'à Cluj, les termes tsiganes sont signales un peu partout. Quelques exemples seulement: sucări, par exemple, signalé par tous les auteurs à Bucarest, a été également recueilli par M. **Armeanu**, Ieşan, 136 à Iaşi,par M. Ciureanu, Note, 207 à Constanţa, par M.Dragoş, Basarabean, 236 à Chişinău, Cetatea Albă et Tighina; uşchi, courant à Bucarest, est signalé à Constanţa par M. Ciureanu, Note, 205, et à Galaţi, par M. Dragoş,Note, 114, etc.

Bien que les études d'argot roumain ne soient guère avancées, le contingent de termes tsiganes jouit d'une situation privilégiée depuis que M. Al. Graur nous a donné son excellente étude,"Les mots tsiganes en roumain", (BL,II, 1934, 108s) qui sans être parfaite ni exhaustive, fournit néanmoins une excellente base de départ aux recherches ultérieures. Avant l'étude de M. Graur, il fallait repêcher les mots tsiganes dans des articles, recueils ou reportages, etc., d'amateurs égarés dans les journaux ou périodiques non-linguistiques, car les dictionnaires roumains (celui de l'Académie Roumaine en premier lieu) font preuve d'une remarquable aversion pour tout ce qui touche à l'argot et aux langages périphériques et, d'une manière générale aux"bas langages". L'étude de M.Graur mise à part, seul M. Vasiliu, dans son étude "Din argoul nostru", a enregistré un certain nombre de termes d'origine tsigane tout en essayant d'en fournir l'étymologie. Une riche moisson de termes tsiganes avait été offerte à MM. Vasiliu et Graur par l'article de Scîntee, "Argoul închisorilor",(Dimineaţa, 21.XI. 1906). Il n'est pas sans intérêt de noter que le fameux "classique" de l'argot roumain, le recueil "Limba cîrîitorilor" de Baronzi (1872) enregistre quelques termes d'argot d'origine tsigane qui ont tous résisté jusqu'à nos jours (barosan, gagiu, lovele, mingeac, mol, pili, tabardos, etc.).

Comme nous venons de le dire,nous avons pris l'étude de M.Graur comme point de départ de nos recherches. Mais il va de soi que tout le matériel présenté par M.Graur n'a pas été retenu dans les pages suivantes. Tout d'abord, parceque M. Graur s'attaque à l'ensemble des mots tsiganes en roumain, lorsque seul l'examen des termes d'argot roumain d'origine tsigane nous intéresse. C'est pourquoi nous avons commencé par écarter un certain nombre de termes appartenant à la langue générale ou au langage familier et populaire. Ce sont des termes comme: baros (125-126), buleandră (132) călău

(132), _danciu_ (147-148), _ditai_ (150-151), _naiba_ (175), _pisică_ (182), _vinciu_ (194-195), etc., qui ne sont pas des termes d'argot.

Nous avons écarté d'autre part, un certain nombre de formes que l'auteur présente comme appartenant à l'argot des bagnards. Attestées sporadiquement (dans la plupart des cas une seule fois par Scîntee) ce sont, d'après nous, des créations personnelles de circulation très limitée qu'il faut attribuer à quelque connaisseur du tsigane plutôt qu'à l'argot proprement dit. Ce sont des formes comme _cinimos_ "action de poignarder", tsig. _cinimos_ "acuité, coupe" (137-138), _grazd_ "étalon", tsig. _grast_ "cheval" (157), _guru_ "boeuf", tsig. _guru_ "boeuf" (157), _hacormà_ "cuivre", tsig. _Xacorma_ "cuivre" (158), _îndachirai_ "police", tsig. _ande k'o rai_ "chez le seigneur" (163), _italu_ "eau de vie", tsig. _itsalo_ "eau de vie" (163), _julani_ "poux", tsig. _žuliman_ "pou" (164), _morlo_ "assassinat", tsig. _morlo_ "réduit en poussière" (174), _paradă_ "révolte", tsig. _parado_ "cassé, brisé" (178), _rochi_ "nuit", tsig. _rati_ "nuit" (184), _rup_ "argent", tsig. _rup_ "argent" (185), etc.

Ont été enfin écartées quelques formes expliquées par le tsigane et dont la solution juste se trouve ailleurs: _băşcălie_ "moquerie" (Mots, 127 et Notes, IV, 90) que nous préférons expliquer par le roumain; _cioflingar_ "propre à rien, vagabond" (Mots, 138-139) que nous préférons expliquer par l'allemand _Schuhflicker_; _cotoare_ "petite monnaie, argent" (Mots, 143 et Notes VII, 131) que nous préférons expliquer par le pluriel de roum. _cotor_ "tige d'une plante, du maïs" (en songeant au rouleau de centimes); _hai_ "bruit, tapage, scandale" (Mots, 150 et Notes, IV, 98) que nous préférons prendre pour une onomatopée (voir la locution _a face hai_ "faire du scandale, faire bombance, chahuter"); _halimai_ "tapage, scandale, querelle, bombance" (Mots, 161) que nous préférons expliquer par le turc _Xalema_ "contes des mille et une nuits", _tîngău_ "blanc-bec" (Mots, 192) que nous préférons expliquer par le croisement de roum. _tînc_ "gosse, mioche, moutard" avec _lingău_ "gosse, blanc-bec, lèche-cul"; _musamat_ (et non _muşamat_, comme il apparaît chez Graur, Notes, IV, 157 et id., VII, 136 et chez les autres auteurs) qui doit être expliqué par le judéo-allemand _mussemattau_ (pour une discussion détailée, voir notre thèse p. 92); _zurliu_ "exagéré, excessif, fou" (Mots, 195) que nous préférons expliquer par le néogrec; etc.

En revanche nous ajouterons à la liste des termes d'argot d'origine tsigane plusieurs formes et variantes qui ont échappé à M. Graur et dont la plupart n'ont jamais été enregistrées jusqu'ici. Ce sont des formes comme _chilom_ "boîte de nuit, dancing périphérique", _ciortan_ "voleur", _fites_ "l'un et l'autre", _mangă_ "vol", _nasfarliu_ "laid", _rîlă_ "membre viril", _şabalaliu_ "étranger, profane", _şaviu_ "membre viril", _sighinitoare_ "cunnus", _şundri_ "éventrer", _şurliu_ "couteau", _tîrş_ "peur, hésitation", etc.

Nous signalerons également quelques dérivés inédits jusqu'ici, bâtis sur des thèmes d'origine tsigane. Comme ils sont très nombreux, nous nous contenterons d'énumerer, à titre d'exemple, les formes tirées de _buli_ "futuere" et de _bulan_ "jambe, fesse": _buleală_ "action de copuler", _bulai_ "copulation", _bul_ "coït, copulation" (déverbal de _buli_), _prebuli_ "futuere", _Bulică_ "pédéraste" (sobriquet), _Bulichi_ "pédéraste" (sobriquet), _bulăni_ "futuere", _bulăneală_ "action de copuler", _bulănos_ "trapu, fort en cuisses", _bulangiu_ "pédéraste", _bulangioaică_ "femme de mauvaise vie, nymphomane", _bulangeală_ "action de copuler", _Bulănică_ "trapu, fort en cuisses" (sobriquet).

Voici maintenant, dans l'ordre alphabétique, les termes d'argot d'origine tsigane accompagnés de leurs dérivés (composés) respectifs ainsi

que des locutions où ils apparaissent :

ABULE, ABULES "donne-moi, apporte" (Cota, Dicţionarul; Graur, Notes, IV, 196).
Etym. : Même si l'on admet frç. abouler (Chelaru, Mahalale, 105), très douteux, il faut supposer au moins un croisement avec tsig. da bule "futuam" (Graur, l.c.).
Dériv.: abuli "donner, amener, apporter" (Chelaru, l.c.).

BAFTĂ "chance, veine". Pour des sens apparentés, cf. Iordan,Arhiva, XXVIII, 189 et Graur, Mots, 124.
Etym. : Tiktin et Şăineanu, Dicţionarul, proposent bahta, féminin du cr. bahot "fier". Popescu-Ciocănel,14 et le DAR renvoient au tc. bakht "chance, faveur". Il s'agit en réalité de tsig. baXta "chance, veine" (Graur, l.c.).
Dériv.: baftos, băftos "chanceux, veinard" (Graur, l.c., Agavriloaiei, Şcolari,139, Iordan, Note,154); bafta(n)giu "chanceux, veinard" (Iordan, Completări, 274 et Note, 154; Armeanu, Ieşan, I, 152; Graur, Notes, VII, 152).
Locut.: a se face de baftă "se rendre ridicule" (Juilland,Argot Roumain, 43); arde-m'aş în bafta ta, invective - juron à allusion obscène.

BALI "voler" (Vasiliu, Argoul, 102; Chelaru, Mahalale, 107, Iordan, Note, 155 et Stilistica, 351). Le terme manque au DAR et chez Graur.
Etym. : Vasiliu, l.c., et Chelaru, l.c., renvoient au tsigane sans fournir d'original. De notre côté, nous n'avons rien trouvé de semblable dans les dictionnaires mais l'atmosphère sémantique plaide pour le tsigane.
Dériv.: balealâ "action de voler".

BAROI 1) "grand" 2) "tsigane". Pour des variantes cf. Graur,Mots,125.
Etym. : Tiktin part de la variante boroi qu'il considère comme bâtie sur cioroi "mâle de la corneille". Le DAR tire baroi de baros "gros marteau". L'étymon correct, tsig.baro "grand",a été fourni par M.Graur, l.c.
Dériv.: baraon "tsigane"résulte d'un croisement avec faraon "même sens" (Graur, l.c.) mais cataon "tsigane" a pu également intervenir ; le DAR explique baraoaches "tsigane" par la variante balaoaches qui serait un croisement de bălai "blond" avec oaches "foncé au teint". Il est plus normal de supposer un croisement de baroi avec oaches; baragladină "tsigane" (péjoratif) est le résultat du croisement de baroi avec bg. gladen (DAR).

BARON "membre viril", toujours articulé, baronul. Graur, Mots, 125, cite un baron "tsigane" qui doit être rattaché à baroi(voir ci-dessus).
Etym. : tsig. baro "grand". Pour le changement de sens, voir aia mare "même sens" (cf. Juilland, Argot Roumain 243, 383), et babanu' "même sens" (cf. Juilland, id., 372).
Dériv.: baronelu' "même sens".

VOCABULAIRE ROUMAIN D'ORIGINE TSIGANE

BAROSAN 1) "grand, riche, puissant, lourd" (Graur, Mots,126) 2)"commissaire en chef" (Ciureanu, Note, 205) 3) "président de tribunal" (argot des bagnards) 4) "directeur de la prison"(Scîntee) 5)"la note dix" (Agavriloaiei, Şcolari,139) 6) "membre viril" (toujours articulé). Chez Baronzi, 150, "dindon".

Etym. : Tiktin et le DAR considèrent le terme comme un dérivé en -an de baros "gros marteau". Iordan, Introducere, 419n, renvoit au tsigane sans proposer un original. Sainéan, Origines,158n, suggère tsig. baro "grand" mais sans expliquer la formation. Graur,l.c., suppose une exclamation tsigane baro san' "tu es grand" en invoquant des formations analogues très convaincantes à l'appui. Iordan, Completări, 274, reprend l'explication proposée par Tiktin et par le DAR mais, comme Graur, BL, IV, 197, l'a montré, baros + an ne satisfait guère le sens.

Dériv.: barosancă "épouse du tsigane" (Graur, Mots, l.c.); barosănie "grandeur" (Graur, l.c.); barosăneşte "beaucoup,abondamment,richement" (Vasiliu,Argoul, 102); barosăni (réfl.) "a se boieri" (Vasiliu, l.c.).

BÂRŞ "année de prison" (Vasiliu, Argoul, 104).

Etym. : tsig. barś "année" (Vasiliu, l.c.).

BELENGHER "membre viril". Le sens argotique manque chez Graur, Mots, 128, qui ne cite que la signification populaire "herbe de guinée".

Etym. : tsig. pelenghero "pomme de terre" de pelo "testicule" (Bogrea, DR,II,651 et Graur, l.c.) qui explique le sens argotique.

BENG, BENGA "diable". Pour des variantes, cf. Graur, Mots,128.

Etym. : tsig. beng "diable" (Şăineanu, Semasiologia, 61). Voir aussi Philippide, Istoria, 148 et Graur l.c.

Dériv.: benghisu(l) "le diable" a été expliqué par tsig. banges par Bogrea,DR,IV, 876n2. Bien que la formation soit obscure, Graur, l.c., préfère rattacher le terme au tsig. beng; le verbe zbengui (réfl) "jouer, s'agiter" (se dit surtout des enfants) est généralement expliqué par srb. zbjeg (Candrea, DE, 1107); la forme et le sens seraient pourtant mieux satisfaits par un déverbal de beng(a) (voir, à l'adresse des enfants, drac,drăcuşor, drac împielițat), surtout si l'on considère que les alternances p- : sp- et b- : zb- sont nombreuses en argot et dans le langage populaire.

Loc**Locut.**: du-te 'n benga "va-t-en au diable" et l'invective dar'ar benga 'n burta ta "que le diable aille dans ton ventre".

BEŞ "assieds-toi" dans la locution obscène beş în flaut "assieds-toi sur ma flûte" (Graur, Mots, 129). Les roumains ont cru y reconnaître le mot băşi "péter" (Graur,l.c.); mais, à cause de flaut "flûte" peut-être, ils l'ont compris également comme un synonyme de "souffler",comme le prouve la locution "traduite"suflă'n flaut "souffle dans ma flûte"

Etym. : tsig. beş, impératif de beś- "s'asseoir" (Graur, l.c.).

Locut.: beşa măsii, juron dont le sens est imprécis.

BIȘTARI GHIȘTARI "sous, argent" (Graur, Mots, 130; Ciureanu, Note, 204; Iordan, Completări, 274 et Stilistica, 343, 351; Vasiliu, Argoul, 104).

Etym. : Scriban, Arhiva, XXX, 33, renvoit au rus. pištar "bougeoir" qui ne satisfait pas le sens. Iordan, Introducere, 419n, pense au tsigane sans pouvoir fournir un original. Bogrea, DR, VII, 36, renvoit au tsig. bišt "vingt", mais la forme tsigane est biš et une terminaison -tari ne saurait s'expliquer en roumain (Graur, l.c.). Graur renvoit aux noms de nombre composés du type biš ta yek "vingt et un", en l'espèce à biš star "vingt quatre". Vasiliu, l.c., invoque un tsig. bištari, mais la forme, attestée par Șerboianu, est plus que douteuse (Graur, l.c.).

BORÎ 1) "vomir" 2) "éjaculer". Le terme manque au dictionnaires.

Etym. : Les dictionnaires ignorent le terme et, pour notre part, nous n'avons rien trouvé de semblable dans les lexiques tsiganes. Mais l' "atmosphère sémantique" parle en faveur de celui-ci.

Dériv.: boralâ 1) "vomissure" 2) "matières séminales"; borît "laid, estropié"; borîturâ "vomissure".

BUL "derrière" (Graur,Mots,131; Vasiliu, Argoul,105).

Etym. : tsig. bul "derrière" (Bogrea,DR,I,280) mais aussi "pudenda feminae" (Paspati).

Dériv.: buli "futuere" (pour un sens secondaire, voir Chelaru,Mahalale, 118), dont on a tiré: bul "coït" (ne pas confondre avec le précédent), déverbal de buli; bulealâ "action de copuler"; buleai "coït, action de copuler, partouse", calqué sur futai "même sens"; Bulicâ, Bulichi "pédéraste"(appellatifs moqueurs, sobriquets); bulâ "femme de mauvaise vie" (DAR et Iordan, Completări, 282) pourrait être un déverbal tiré de buli comme zulâ de zuli, manglâ de mangli, coardâ de cordi (cf. Juilland,Argot Roumain,p. 359).Pour une autre explication,voir Iordan,l.c.; bulan "jambe, fesse" (Graur, l.c.) est souvent employé comme un collectif et signifie alors "de belles jambes", s'il se rapporte à une femme (Marioara vede bulan "M. a de belles jambes"), ou "de grosses jambes", s'il se rapporte à un homme (neastelian vede bulan "untel a de fortes jambes, untel est fort en cuisses");il est senti comme un dérivé en -an de tsig. bul mais, pour des raisons d'ordre sémantique, il est préférable de recourir à tsig.bulano "hinter" (adj.) signalé par Miklosich,II,40 ou à tsig. bulano "der Hintere" signalé par Jesina. On en a tiré: bulânos "qui a de grosses jambes, fort en cuisses"; bulâni "futuere"; bulâneală "action de copuler"; bulangiu "pédéraste" ; bulangioaicâ "femme de mauvaise vie, nymphomane"; bulangealâ "action de copuler"; Bulânicâ "qui a de grosses jambes, fortes en cuisses" (sobriquet, appellatif moqueur); enfin, l'abréviation bul "jambe, fesse" (ne pas confondre avec bul"anus" et bul "coït") employée dans le juron te'n bul pour (futu)te 'n bul(an).

Locut.: la bulan "poche revolver" (cf. Juilland, Argot Roumain, 294); a o da (lua) în bulan "futuere, copuler"; pisicu-te'n bulan,juron dans lequel le verbe argotique pisicl (optatif pisicu-te) a le sens de "futuere" (Juilland, Argot Roumain,245,273).

BUNGHI, ZBUNGHI. On lui attribue indistinctement et à tort les sens de "voir, apercevoir, regarder" (Graur, Mots, 185; Cota, Dicţionarul; Vasiliu, Argoul,105; Negru, Ad.Lit., 5, I.36; Iordan,Note, 163). Il faut distinguer entre la forme active a bunghi "apercevoir, remarquer" et ensuite "piger" et la forme réfléchie a se bunghi "regarder, regarder attentivement, observer" avec les significations secondaires "surveiller" (Agavriloaiei, Şcolari, 140) et "copier" (Agavriloaiei,l.c.). Les sens "déguerpir,fuir, s'enfuir" (Chelaru, Mahalale,140; Iordan, Note, l.c. et Stilistica, 352) résultent d'un croisement avec le verbe a o zbughi "même sens", qui n'a rien à voir avec (z)bunghi. C'est ici qu'il faut rattacher probablement le sens "attraper" (Armeanu,Ieşan, I,133).

Etym. : Tiktin et Cihac pensent à lit. spangius, alb. vangos mais ces rapprochements sont à écarter. Le DAR explique le terme par bunghi, pluriel dialectal de bumb "bouton".Graur,l.c., propose tsig. bangos, fém. bangi "tordu, estropié" car il considère zbanghiu "louche" (voir plus bas) comme la forme de base. Vasiliu, l.c., après avoir réfuté l'étymon proposé par Graur, reprend à son compte l'explication du DAR. A tort d'ailleurs, car comme l'a montré Graur, Notes d'argot, 222-223, bumb est sémantiquement inconcevable. Bien que la formation soit obscure , il vaut mieux suivre Graur, car l'origine tsigane du terme ne fait aucun doute.

Dériv.: bunghială "action de regarder", surtout dans la locution ia bunghială "prends garde, attention, regarde"; zbanghiu "louche" (Graur, Mots, 195).

CANCI "rien, rien du tout, y en a pas" (Graur, Mots, 133; Vasiliu,Argoul, 106). Parfois interjection signifiant le refus.

Etym. : tsig. kanć "rien" (Philippide,VR,IV,38; Sainéan,Origines, 158n; Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.).

CARDI 1) "parler" (Graur, Mots, 133, Notes,198 et Notes d'argot,223). Vasiliu,Glose,310, conteste cette signification, mais à tort. 2) "donner" (Graur, l.c.; Agavriloaiei,Şcolari,141; Vasiliu,Argoul, 108). 3) "frapper, battre" (Graur, Mots, l.c.,Notes,l.c.; Vasiliu, Argoul, l.c. Armeanu, Ieşan, I, 133) 4) "voler" (Ciureanu, Note, 205; Chelaru, Mahalale, 107; Graur, Notes, l.c.; Vasiliu, Argoul, l.c.; Iordan, Stilistica, 351,353). Quelques sens secondaires: "voler de petites choses" (Armeanu, l.c.); "donner une mauvaise note" (Agavriloaiei, l.c.); "recompenser" (Agavriloaiei, l.c.); "jouer" (Graur, l.c.).

Etym. : Graur, Mots, l.c., propose tsig. kar-, part. kardo "prononcer". Vasiliu, Argoul, l.c., rejette cette étymologie en faveur de tsig. ker-, part. kerdo. Pour des raisons d'ordre phonétique, cette nouvelle étymologie est encore moins acceptable (voir Graur, Notes d'argot, l.c.).

Dériv.: cardeală "raclée" (Vasiliu,l.c.), mais aussi "parlotte"; carditor "animateur, complice" (Cota, Dicţionarul; Graur,Notes,l.c.; Vasiliu, Glose, l.c.), mais surtout "informateur", celui qui passe des tuyaux". (Juilland, Argot Roumain, 47).

Locut.: a scardi liber "liberer" (Ciureanu, l.c.; Graur, Notes, l.c.).

CAREL "va-t-en" (Graur, Mots, 134).
Etym. : tsig. khere (khore chez Şerboianu) "à la maison" croisé avec roum. a se căra "s'en aller" (Graur, Mots,134; Vasiliu, Argoul, 108).
Dériv.: căruţă dans la locution a fi căruţă "être déserteur, avoir déserté" et căruţaş "déserteur" (Armeanu,Ieşan,I,134; Iordan, Note,163) doivent être rattachés ici;voir encore la locution a fi căruţă de-acasă "avoir quitté la maison paternelle,s'être enfui".
Locut.: cărel poteca "déguerpis, va-t-en, f... le camp! (Juilland, Argot Roumain, 47).

CARICI, CALICI "membre viril" (Vasiliu, Argoul, 108).
Etym. : Le DAR rattache le terme au roum. car "artison", peu convaincant. Pascu, Sufixele, 325, suivi par Vasiliu, l.c., le considérent avec raison comme un dérivé roumain de tsig. kar "membre viril". La formation a été expliquée par Graur, Mots, 135, qui renvoit au tsig. kari "membre viril", dont la terminaison a été assimilée au suffixe roum. -ici.
Dériv.: caricì "futuere"; caricească "action de copuler"; caricioi "coureur, obsédé sexuel"; caricioaică "femme de mauvaise vie, nymphomane";pour les jeux de mots caricicletă "bicyclette", caricìometru "membre viril", caricìped "membre viril" (cf. Juilland, Argot Roumain, 240).

CARVANCI, CARVACI, ŞARVANCI, ŞARVACI "membre viril" (Vasiliu, Argoul,108).
Etym. : Vasiliu, l.c., renvoit justement au tsig. kar "membre viril" mais la formation n'est pas expliquée. Il pourrait s'agir d'un croisement avec gârbaciu "gourdin" (Parfois "membre viril", en emploi métaphorique).

CEAUR "tsigane" (appellatif ironique).
Etym. : Graur, Mots, 135, l'explique, d'après Tiktin, par tsig. ćaoro (Şerboianu) "garçon", mais la forme la plus répandue est ćavo.
Dériv.: ceaurică, ceaurel "même sens" (appellatifs ironiques).

CHILABA, CHILABAUA "danse tsigane" (Graur, Mots, 136).
Etym. : Le DAR suggère tc. delab "rage". Graur, l.c., propose tsig. gil'abav "chanter" (Miklosich, VII,56), gilabau "jouer d'un instrument" (Şerboianu et Sampson), qui nous semble plus convaincant.
Dériv.: chilabeală, chilabaneală "discussion,palabres, parlotte" (Cota, Dicţionarul; Graur, Notes,IV,198).

CHILIMANDROS "embarras, ennui". Le terme apparaît chez Creangă, 40, comme calamandros.
Etym. : tsig. kelimangero "joueur", pl. kelimangere "danseurs" (Graur, Notes, III, 186).

CHILOM, (Juilland,Argot Roumain,48) CHILOMAN "vacarme, orgie" (Graur,Notes, III, 186; Pamfile, Agricultura) et "bagarre" (Pamfile, Cimilituri; Pascu, Sufixele, 341), "dispute" (Pamfile, Cimilituri).
Etym. : Puşcariu, DR, IV, 357, suivi par Chelaru, Mahalale, 115 et Bo-

grea, DR, III, 42, le considère comme une déformation de kilogram, qui ne saurait justifier le sens. Graur, l.c., propose le gen. pl. kelimangero de tsig. keliben "jeu, danse". Cette étymologie nous semble confirmée par la forme inédite chilom, que nous avons entendue à Bucarest et qui signifie justement "boîte de nuit, dancing périphérique"; chilom serait à interpréter comme l'analyse de chiloman, senti comme un dérivé roumain en -an (chilom+an).

CIOARA, CIOROI "tsigane" (sobriquet, appellatif ironique). Confondu par les roumains avec cioară "corneille", cioroi "mâle de la corneille" (Graur, Mots, 158; Iordan, BIFR, V, 155). Bien que l'idée d'oiseau noir soit indissolublement associée à ces appellatifs, il s'agit probablement d'un mot tsigane.

Etym. : Tiktin et le DAR, suivis par Vasiliu, Argoul, 110 et Iordan, l. c., renvoient au tsig. ćor "voleur". Pour des raisons d'ordre psychologique, Graur, l.c., écarte cette étymologie en faveur du tsig. ćoro "malheureux, pauvre", qui doit être préféré. Voir aussi tsig. ćaoro "garçonnet".

Dériv.: cioroaică "femme tsigane"; cioro(i)man, ciorînglav, ciorpandel "même sens" (Graur, l.c.); cioropină "tsigane" est expliqué par Candrea, DU, 274, par un croisement avec arăpină (?); la variante cioropilă s'explique par substitution de suffixe (voir păsărilă).

CIOR "voleur" (Vasiliu, Argoul, 110).

Etym. : tsig. ćor "voleur" (Vasiliu, l.c.).

Dériv.: cioran "voleur", que Vasiliu, l.c., considère comme un dérivé roumain de tsig. ćor. Cette explication est adoptée par Iordan, Note, 156, qui semble cependant opter pour un dérivé roumain de cioară, Stilistica, 351. Le sens plaide en la faveur de la première hypothèse; ciorancă "voleuse", bâti sur cioran (Iordan, Stilistica, l.c.); Note, l.c.).

Locut.: a vorbi la ciorănie "parler à mots couverts, parler argot"(Juilland, Argot Roumain, 48).

CIORDI, CIURDI (Vasiliu, Argoul, 110), ŞURDI (Graur, Mots, 139) "voler". "voler des choses qui se trouvent dans les cours" (Armeanu, Iesan, I, 134; Chelaru, Mahalale, 107).

Etym. : tsig. ćor-, part. ćordo "voler" (Graur, Romania, LII, 565, et Mots, l.c.).

Dériv.: ciordeală "action de voler" (Vasiliu, l.c.; Cota, Dicţionarul; Graur, Notes, IV, 198); ciordire "action de voler" (Vasiliu, l. c.) est très maladroit, certainement une création "profane", de même que ciorditor "voleur"; Graur, l.c. cite d'après Cihac, II, 56, un ciort "voleur", qu'il dit n'avoir jamais entendu. La forme nous semble pourtant confirmée par ciortan "voleur", que nous avons souvent entendu à Bucarest et qui doit être rattaché ici.

CIUCIU, ŢUŢU "membre viril" (Graur, Mots, 140; Vasiliu, Argoul, 110).

Etym. : Pascu, Cimilituri, 143, propose une étymologie romane qui doit

être écartée. Le DAR pense au hongr. csócsa "bouillie"qui n'est pas plus convaicant. Il s'agit en réalité de tsig. ćući " mammelle" qui doit avoir en tsigane un sens secondaire équivalent à celui du roumain (Graur, l.c.). La variante ţuţu pourrait être onomatopéique.

COCAR "membre viril" (Graur, Mots, 142; Vasiliu, Argoul, 111).
Etym. : Trompé par une mauvaise traduction de Pamfile, Jocuri, II, 134, le DAR considère le terme comme un dérivé en -ar du roumain cocă "pâte". L'étymon correct a été fourni par Graur, l.c., qui renvoit au tsig. kokar "membre viril" pour k'o kar "dans le membre viril". Voir aussi Vasiliu, l.c.

CORDI "futuere", COARDA "prostituée, femme de mauvaise vie".
Etym. : Vasiliu, Argoul, 111, fait de cordi un dénominatif du terme populaire coardă "membre viril". Mais le sens populaire cité est nettement secondaire et infiniment moins répandu que celui de "femme de mauvaise vie"; en outre ce sens n'est pas connu dans le "milieu", ce qui l'empêche d'être à la base d'un verbe argotique aussi répandu que cordi. M. Iordan, Note, 168, semble toutefois accepter l'explication de Vasiliu. Dans ce cas,il serait plus normal de penser à un tertium comparationis a (se)întinde, qui cumule les sens de "tendre, s'étendre" (rapporté à coardă "corde d'instrument de musique") et de "copuler" (rapporté à coardă "prostituée"). La"femme de mauvaise vie" serait celle qui s'étend (=couche) aussi facilement qu'une corde d'instrument.

Iordan, Note, 167, suggère néanmoins que coardă pourrait être un déverbal de cordi. Malheureusement il explique cordi par frç.pop. corder "être d'accord" (Sachs-Villatte), ce qui est impossible. La solution juste est celle de Graur, Mots,182-183, qui explique cordi par tsig. kur-, part. kurdo "futuere", et dont coardă est le déverbal. Il est suivi par Iordan, Note, 196n2. Il est surprenant de constater que Vasiliu, l.c., se refuse de tirer coardă de cordi, d'autant plus que,lui même, il n'hésite pas de tirer geană de gini (cf.p.165). S'il faut encore des preuves, voir bul tiré de buli, geană de gini, manglă de mangli, şucăr de şucări, şut de şuti, zulă de zuli (cf.Juilland, Argot Roumain, 49).

Dériv.: coardă "prostituée" (voir plus haut et Armeanu, Ieşan, I, 134); cordină "nymphomane"; cordancă "nymphomane"; corditor " membre viril" et "coureur, obsédé sexuel"; corditoare "femme de mauvaise vie"; cordeală "action de copuler" (Vasiliu, l.c.); cordeaos "coït" (pour la formation, Juilland, Argot Roumain); corcoaţă "femme de mauvaise vie" (voir la chanson Ecaterino eşti o corcoaţă "C., tu es une femme de mauvaise vie") doit probablement être rattaché ici.

DEVLÁ "tête" (Vasiliu, Argoul, 113; Iordan, Note, 171 et Stilistica, 347).
Etym. : On explique généralement le terme par sl. deblo "bûche" (Candrea, DE, 409). Graur, Mots, 149, suggère néanmoins tsig.devla,

vocatif de del, devel "Dieu". Si les tsiganes ont employé, en se lamentant, la locution a devla! "ah, mon dieu!", en l'accompagnant du geste expressif de prendre la tête entre leurs mains, il n'est point exclu que les roumains aient pris cette locution pour le correspondant tsigane du roumain vai de capul meu "malheur à ma tête, malheur à moi". Nous supposons que c'est en partant d'ici que tsig. devla "dieu" a pu prendre le sens de "tête" en roumain.

DILI, DELI 1) "donner" (Candrea, DE, 414; Graur, Mots, 150). Vasiliu, Argoul, 113, conteste à tort cette signification. 2) "frapper" (Graur, l.c.; Armeanu, Ieşan, I, 134; Cota, Dicţionarul; Negru, Ad.Lit., 5.I.36; Iordan, Note, 171; Vasiliu, l.c.) 3) " voler " (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.). Sens secondaire "tout perdre au jeu" (réfl), probablement sous l'influence de radé qui cumule les significations de "donner, frapper, voler, tout perdre au jeu", tout comme dili.

M. Graur, l.c., se demande par quelle voie dili, dont le sens primitif est de "donner", a pu arriver à signifier "voler", qui est exactement le contraire. D'une manière peu convaincante, Vasiliu, l.c., a essayé d'expliquer le sens de"voler" par celui de "frapper". Remarquons, avant tout, que les verbes qui cumulent les sens de "donner, frapper, voler" sont assez nombreux en argot. C'est le cas de arde, atinge, aptigui, cardi, întoarce, rade, uşchi, entre autres (pour toutes ces formes, voir Juilland, Argot Roumain, l'index des mots). Nous suggérons, en partant du sens primitif de"donner", la filière suivante: "je donne", d'où "on me donne", d'où "je reçois" (sens attesté pour plusieurs des verbes cités), d'où "je prends", d'où enfin "je vole". Si l'on admet que cette évolution sémantique a pu se produire dans un seul cas, elle s'est propagée ensuite chez les autres verbes qui présentaient une seule signification commune.

Etym. : da-, part. dilo "donner" (Graur, Romania, LII, 556 et l.c.).

Dériv.: dilealã "action de voler", plus rarement "action de frapper" ; dilitor "voleur" (rare).

DRAP "tabac" (Vasiliu, Argoul, 113).

Etym. : tsig. drap "herbe" et parfois "tabac" (Vasiliu, l.c.).

DUMA dans la locution a da duma "graisser la patte, donner un bakchiche" (Graur, Notes, IV, 198).

Etym. : tsig. da duma "je parle". Chez Şerboianu duma "mot, parole". Le changement de sens peut avoir suivi la filière de "donner la parole" pour aboutir à "donner un bakchiche".

FITEŞ 1) "chacun, chacun pour soi" 2) "en douce, discrètement". Surtout dans la locution pe fiteş "chacun pour soi" (Juilland, Argot Roumain, 51).

Etym. : tsig. fiteshao, fém. fiteshi "chacun pour soi" (Şerboianu).

GAGIU "gigolo, petit ami, boy-friend" (Graur, Mots, 152). "amant"chez Vasiliu, Argoul, 114). Chez Baronzi, 150, déjà, "maître négo-

Etym. :

ciant". Il apparaît également dans Nikipercea, I, 109 et chez Scîntee.

Etym. : tsig. gaǵo, fém. gaǵa "qui n'est pas tsigane" (Sainéan, Origines, 158n; Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.).

Dériv.: gagică "gigolette, petite amie, maîtresse, amante" (Graur, l.c.; Chelaru, Mahalale, 113; Armeanu, Ieşan, I, 135; Vasiliu, l.c.); gagic "gigolo, petit ami, boy-friend" est refait sur gagică (Graur, l.c.), car tc. aghadjik "petit monsieur" proposé par Bogrea, DR, II, 441, est à écarter; gagioală "gigolette, petite amie, girl-friend" est un féminin bâti sur gagiu; gagistră "même sens" est intéressant par le suffixe -istră qui présente l'épenthèse de l' -r- dans le suffixe courant -istă. Iordan, Note, 160 et Lexicografie, VII-VIII, 273, l'explique par une réaction phonologique contre la confusion possible avec gagistă, féminin de gagist "musicien, instrumentiste de fanfare", qui est pratiquement inexistant. Il s'agit d'un phénomène strictement phonétique, que Iordan appuie d'ailleurs par des exemples fort convaincants; gagicări (réfl) "flirter"; gagicăros "coureur" (Juilland, Argot Roumain, 51).

GAROI "tsigane" (appellatif ironique, sobriquet).

Etym. : Le DAR propose l'onomatopée garr (cri de la corneille) croisée avec cioroi "tsigane" (cf. Juilland, Argot Roumain, p.48). Tsig. gero (goro chez Sampson), proposé par Graur, Mots, 154, nous semble préférable.

GHES "jour" (argot des bagnards).

Etym. : tsig. ghes "jour" (Sainéan, Origines, 158n; Graur, Mots, 155; Vasiliu, Argoul, 115).

GINI, GENI (Iordan, Completări, 208), JENI (Agavriloaiei, Şcolari, 104). "regarder" (Graur, Mots, 155 et Notes, 198; Vasiliu, Argoul, 115; Agavriloaiei, l.c.), "regarder" (Graur, l.c.), "observer" (Armeanu, Ieşan, I, 135; Vasiliu, l.c.), "jeter un coup d'oeil" (Graur, l.c.).

Etym. : On le sent parfois comme un dénominatif du roum. geană "cil" (Ad. Lit., 17.XII.22, par exemple). Il s'agit en réalité de tsig. ǵan-, part. ǵanyom "savoir" (Graur, Mots, 156; Vasiliu, l.c.). Le sens primitif est par conséquent celui de "piger, comprendre" (Juilland, Argot Roumain, 51) qui est très fréquent et qui apparaît surtout dans la locution le gineşte "il s'y connaît, il comprend vite, il pige, il est malin"; le sens originaire transparaît également dans ginitor (voir plus bas).

Dériv.: geană "attention, prend garde, regarde, observe" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.); gineală "action de regarder" , surtout dans la locution ia gineală "attention, prends garde, regarde, observe"; ginitor est traduit d'habitude par "complice, celui qui fait le guêt". Mais le sens véritablement argotique (dans l'argot des malfaiteurs) est exactement le contraire: "témoin gênant du délit, qui pourrait dénoncer", şest domhe c'avem ginitor "attention mon pote, y a quelqu'un qui nous surveille"). Graur, Notes, l.c. d'après Cota, Dicţionarul, donne le sens "qui comprend", survivance de la valeur tsigane primitive.

GRASNET "cheval" (argot des bagnards).
Etym. : Graur, Mots, 157, part du tsig. grast "cheval", mais la formation est bizarre. Il faudrait partir plutôt du fém. grasno.

HACANA, ACANA "maintenant, de ce côté ci, par ici" (Graur, Mots, 157-158).
Etym. : tsig. akana "maintenant" (Pamfile, I, 395; Pascu, Cimilituri, II, 75; Graur, l.c.).
Locut.: Dă-te mai acana 1) "approche" 2)"éloigne-toi, fais-moi de la place".

HALI 1) "manger" (Iordan, Arhiva, XXVII, 192; Graur, Mots, 159-160; Vasiliu, Argoul, 116) 2) "prendre, voler" (Iordan, l.c.; Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.) 3) "frapper, battre" (Graur, l.c.). Sens secondaires: "encaisser, se laisser tromper" (Cota, Dicţionarul; Negru, Craiova, Ad.Lit., 5.I.36; Iordan, Note, 179), d'où "recevoir une mauvaise note" (Agavriloaiei, Şcolari, 144). Le terme apparaît chez Creangă, 171.
Etym. : Tiktin et Şăineanu, Dicţionarul, cherchent à tort une étymologie slave. L'explication correcte a été donnée par Pamfile, Jocuri, I, 395, qui renvoit au tsig. Xa-, Xalo "manger". Cette étymologie est contestée à tort par le DAR.
Dériv.: haleală "manger, repas" (Iordan, Introducere, 419n; Graur, l.c.); halimos "manger" (Armeanu, Ieşan, II, 189); halimatură "pain" (Graur, Mots, 161); haleaos "mangeaille" (Juilland, Argot Roumain, 52).
Locut.: le haleşte "il comprend vite, il pige, il s'y connaît".

HAORDE, AORDE, AORDEO "viens, approche" (Graur, Mots, 162).
Etym. : Bogrea, DR, II, 441, propose tc. aoûrden, averden "porter, emporter". Cette étymologie doit être rejetée en faveur du tsig. au, hau, impératif de av- "venir" (Şerboianu) croisé avec arde (Wlislocki), orde, ordi, urdi (Şerboianu; Miklosich, VII, 27) "ici", comme l'a montré Graur, l.c.

Dériv.: aordică, aordeo, aordelea "viens, approche", sont employés comme des exclamations sans signification précise (de lamentation ?).

HINGHI, HÎNGHI "chier" (Bogrea, DR, I, 280; Graur, Mots, 161; Vasiliu, Argoul, 116).
Etym. : tsig. Xin-, part. Xindo "chier" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.).
Dériv.: hinghel "matières fécales" (Vasiliu, l.c.); hindel "même sens" (Armeanu, Ieşan, I, 135; Graur, Notes, VI, 147); cîndel " matières fécales" (Juilland, Argot Roumain, 53).

LOVELE "argent, sous" (Ciureanu, Note, 204; Iordan, Completări, 208 ; Armeanu, Ieşan, I, 135; Dragoş, Basarabean, 261; Pascu, Argot, 165). Le terme apparaît déjà chez Baronzi, 150, ainsi que dans Nikipercea, I, 109.
Etym. : tsig. lovo, pl. love "argent" (Sainéan, Origines, 158n; Bogrea, NR, 24. VIII. 26; Graur, Mots, 165; Vasiliu, Argoul, 117).
Dériv.: lovea "sou" est un singulier bâti sur le pluriel lovele; sur lo-

vea on a refait un nouveau pluriel lovei "sous" (R.Cr., III, 159), probablement sous l'influence de mardei (cf. Juilland,Argot Roumain, p.54) et, peut-être aussi, de lei; lovincă "argent" est un collectif, car le pluriel lovinci est très rare. Iordan, Note, 182, semble considerer lovele, qui est la forme primitive, comme une variante de lovincă. Il n'est point exclu que la terminaison -incă soit le résultat d'un croisement de lovea, lovele avec turbincă, surtout si l'on considère la signification argotique de ce terme qui est celle de "porte-monnaie" (cf.Juilland, Argot Roumain, 293)

MAHI "s'enivrer" (réfl), le plus souvent au participe, mahit "ivre".
Etym. : tsig. makhiv "s'enivrer", mais la forme est obscure (Graur,Mots, 166).

MANDEA "moi, bibi" (Ciureanu, Note, 206; Iordan, Completări, 210 et 276-277). Chez Scîntee "compagnon, ami".
Etym. : tsig. mande, datif de me "moi" (Graur, Mots, 166-167; Vasiliu, Argoul, 118).
Dériv.: mandiru "moi, le chef", que Iordan, Stilistica, 365, veut rattacher ici doit recevoir une tout autre explication (cf. Juilland, Argot Roumain, 73).

MANGLI 1) "mendier" (Vasiliu, Argoul, 113; Cota, Dicţionarul; Graur, Notes, IV, 198-199) 2) "voler", qui est le sens le plus répandu, n'est cité que par Armeanu, Ieşan, II, 190 et par Iordan, Stilistica, 351.
Etym. : tsig. mang-, part. manglo "mendier" (Graur, l.c.; Vasiliu, l. c.).
Dériv.: mangleală "action de mendier" (Vasiliu, l.c.: Armeanu, l.c.) mais aussi et surtout "action de voler" (manque chez tous les auteurs); manglitor "mendiant" et "voleur" (Vasiliu, l.c.;Graur, l.c.); la variante manghitor (Graur, Mots, 167) n'est pas une erreur d'impression comme le prétend Vasiliu, l.c., et ainsi que semble l'admettre Graur, Notes, IV, l.c. Nous avons entendu manghitor à plusieurs reprises à Bucarest et, d'autre part, il semble confirmé par mangă "action de voler". Ou bien les deux formes sont bâties sur le présent mang-, ou bien manghitor est refait sur mangă; manglă "action de voler" est un déverbal de mangli; manglîi (Armeanu, l.c.; Iordan, l.c.) "sous" résulte d'un croisement de mangîri "sous" avec mangli (cf. Juilland,Argot Roumain p. 54).

MARDO MARDEI "sous, argent" (Graur, Mots, 168; Vasiliu, Argoul, 118).
Etym. : tsig. mardo pl.marde "petite monnaie" (Şerboianu; Miklosich, VIII, 13), participe de mar- "frapper" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.). Pour le changement de sens, voir Iordan, Note, 182 et Graur, l.c.
Dériv.: mardeu "sou" (Graur, l.c., et Notes, IV, 119; Cota,Dicţionarul; Iordan, l.c.) est refait sur le pluriel mardei.

MARDI "frapper, battre, rosser".Chez Baronzi, 151, et dans Nikipercea, I, 118, "donner".

Etym. : tsig. mar-, part. mardo "frapper" (Pamfile, Jocuri,II,401; Bogrea,DR,I,280; Graur,Mots,168; Vasiliu,Argoul,118; Iordan, Introducere,419n).
Dériv.: mardeală "action de battre, raclée, bagarre" (Graur, l.c.;Vasiliu, l.c.; Armeanu, Ieşan,I,135; Iordan, l.c.), que Bogrea, l.c.,rattache d'une façon inexplicable à l'alb. mardel'e " jeune fille, maîtresse"; mardeiaş "bagarreur" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.; Armeanu, l.c.).

MATOL 1) "ivre, saoûl" (Graur,Mots,169; Vasiliu,Argoul,119) 2)"niais, maladroit" (Juilland,Argot Roumain,54).
Etym. : tsig. mato "ivre" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.).
Dériv.: matoli (réfl.) "s'enivrer", plus rarement transitif, matoli "enivrer, saoûler quelqu'un" (Scînteea, 21.XI.06; Graur, l.c.; Cota, Dicţionarul; Vasiliu, l.c.); matosi, bâti sur tsig. matos (forme reconstruite sur mato) est très rare (Graur, l.c.).

MECLES, MECLEZ "tais-toi, boucle-la, ferme-la" (Graur, Mots,169;Cazacu,Notes, 64).
Etym. : tsig. mek les "laisse le" (sous entendu moi "bouche"),impératif de mek- "laisser" (Graur, l.c.).

MIERLI 1) "mourir" (a o mierli) 2) "tuer" (a mierli pe cineva), assez rare. 3) "s'effrayer" (Graur, Mots,170).
Etym. : peut-être tsig. merlo, croisement de merdo, participe de mer- "mourir", avec mulo "mort". Pour une discussion plus détaillée, voir Graur, l.c., suivi par Vasiliu, Argoul,119. L'expression populaire a mierli ochii "regarder avec avidité, avec désir"(R. Cr.,IV,178), que Puşcariu, DR,VI,407, veut expliquer par lat. merus, doit être rattachée ici.
Dériv.: mierleală "action de tuer, tuerie", est mal traduit par "mort", chez Vasiliu, l.c.

MINGI "cunnus" (Graur,Mots,171; Vasiliu,Argoul,121).
Etym. : tsig. mingˈ "cunnus" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.).
Dériv.: mingeac "cunnus" (Baronzi,151 et Nikipercea,I,110 l'attestent avec le sens de "dame au jeu de cartes"; Iordan, Introducere, 419n et Completări,272; Armeanu,Ieşan,135) est ou bien tsig. mingˈako (adj.de mingˈ), ou bien un dérivé roumain en -ac de mingi (Vasiliu, l.c.; Graur, l.c.); mingie "cunnus" (Juilland, Argot Roumain,55) est le résultat d'un croisement ou d'un jeu de mots de mingi avec minge "balle".

MIŞTO 1) "bon" (Graur,Mots,171; Chelaru,Mahalale,127) 2) "joli, beau" 3)"élégant, luxueux" (Chelaru, l.c.). Le féminin du mot est le plus souvent mişto (o femeie mişto "une belle femme"), mais aussi mişţoacă.
Etym. : tsig. mišto "bon" (Sainéan,Origines,158n; Graur, l.c.).
Locut.: a atinge la mişto "toucher au point sensible" (Graur, l.c. mais aussi atinge-l la mişto "casse-lui la gueule"; a lua la mişto "mettre en boîte, se moquer" (Cota, Dicţionarul; Graur, Notes, IV, 199).

MOL "vin". Apparaît déjà chez Baronzi,149, et chez Nikipercea, I, 109, avec la même signification. Chez Scîntee "boisson alcoolique".

Etym. : tsig. mol "vin" (Sainéan,Origines,158n; Graur, Mots, 173; Vasiliu,Argoul,120). Voir également Iordan, Completări,277, et Armeanu,Ieşan, II,190.

Dériv.: molan "vin" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.; Armeanu, l.c.). est un dérivé roumain en -an; molete "vin, vin doux", serait tsig. molete "vin doux" (Şerboianu; Vaillant, Romes, 158) d'après Sainéan, l.c., mais un dérivé roumain en -ete d'après Iordan, l.c.

MUCLES "tais-toi, boucle-la, ferme-la". Apparaît chez Alecsandri,I,736.

Etym.: tsig. muk- "laisser, renoncer", agglutiné avec les "le" (pour bouche), ainsi que l'a montré Graur,Mots,176 et Notes, 186.Voir encore Iordan,Introducere,419n et Completări,277, et Cazacu,Notes, 64.

MUCLI "la fermer, se taire, s'avouer vaincu" (Graur,Mots,174;Vasiliu, Argoul,120), mais le plus souvent "s'effrayer, avoir la frousse" (Juilland,Argot Roumain,56), sous la forme a o mucli.

Etym. : tsig. muk-, part. muklo "laisser,quitter, renoncer" (Graur, l. c.). Mais il se peut qu'il s'agisse d'un dérivé roumain de mucles (cf.Juilland, Argot Roumain,56).

MUI, MOI, MUIE, MÂIE (moldave) "bouche" (Graur,Mots,174; Vasiliu,Argoul, 120).

Etym. : tsig. mui "bouche" (Bogrea,DR,I,200; Graur, l.c.).

Dériv.: muian "bouche" (Juilland,Argot Roumain,56); muistă "femme vicieuse".

Locut. a duce cu muia "mener par le bout du nez, tromper, faire du baratin, convaincre par des mensonges" (Graur, l.c.; Vasiliu,l.c.; Chelaru, Mahalale,116; Agavriloaiei, Şcolari,142-143; Armeanu, Ieşan,II,199; Iordan, Note,173) et "mentir" (Cota, Dicţionarul; Graur,Notes,199).

MULIU "mort" (Cota, Dicţionarul).

Etym. : tsig. mulo, fém. muli "mort" (Graur,Notes,IV,199). Pour la formation, voir Graur,Mots,118.

NASFARLIU "laid" (Juilland, Argot Roumain, p.56).

Etym. : nasvalo "laid", qui se trouve à la base de nasol (voir plus bas). La terminaison résulte d'une substitution de suffixes intervenue en roumain.

NASÓL NASÚL 1) "laid, sot, poire, ignorant" 2) "méchant, mauvais, mal, faux", dans les composés comme pontoarcà nasulie "clef fausse, passe par tout", exive nasoale "faux papiers", ghiul nasol "fausse bague" (pour ces formes, voir Juilland, Argot 95).

Graur,Mots,176, confond les deux formes, nasol et nasul , dans le sens "mauvais, méchant, mal". Par contre, Cota, Dicţionarul, confond les deux formes dans le sens "laid". Armeanu,Ieşan,I,135, ne connaît que nasol "méchant", tandisque Chelaru, Mahalale,123, ajoute pour cette même variante le sens " igno-

rant". Seul Vasiliu,Argoul,120-121, distingue entre nasol"laid" et nasul "méchant". Pour d'autres détails concernant le sens, voir les objections faites à Graur par Vasiliu, l.c., et la mise au point de Iordan,Note,184-185.

Etym. : Graur, l.c., explique nasol par tsig. násvalo "laid" (tout en admettant que le changement vocalique est obscur) et nasul par tsig. nasul "mechant, mauvais, mal" (Miklosich,VIII,23).Vasiliu, l.c., conteste l'étymologie proposée par Graur pour nasol et fait remonter les deux formes au tsig. nasul. Il explique le vocalisme de nasol(pour nasul) par le roumain où le terme aurait été senti comme un dérivé en -ol de nas "nez" (voir le sens "qui a un grand nez" chez Vasiliu l.c. et chez Iordan l.c.).Pour Chelaru l.c., nasol est un dérivé roumain en -ol de nas.Voir, contre cette interprétation les objections de Graur, Notes d'argot,186.

D'après nous, Graur a raison de faire remonter nasol et nasul à deux prototypes differents, (nasvalo ou un autre, d'une part, nasul de l'autre), mais il a tort de confondre - primitivement du moins, car il est évident que par la suite les sens et les formes se sont brouillés par contamination réciproque - les deux formes sur le plan sémantique. Par contre, si Vasiliu a raison de distinguer sémantiquement nasol "laid, etc." de nasul "méchant, etc.", il a tort de les confondre étymologiquement. Il faut, par conséquent, poser deux prototypes différents avec leurs significations correspondantes déterminées: tsig. nasul "méchant, mauvais, mal" pour roum. nasul "méchant et variantes", tsig. nasvalo (?) "laid" pour roum. nasol "laid et variantes". Comme nous l'avons déjà dit, formes et significations se sont brouillées par la suite, par contamination réciproque, pour aboutir à la situation actuelle où il est difficile de dire ce qui appartient à un thème et ce qui appartient à l'autre.

Dériv.: nasoală 1) "femme" (Graur, l.c.; Iordan, l.c.) est une ellypse de femeie nasoală "femme laide, femme bête" 2) "cigarette"(Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.). Les reserves faites par Graur quant au sens "cigarette" sont à écarter, car cet emploi est fréquent dans le "milieu" (Bucarest); il doit résulter lui aussi d'une ellypse: ţigare nasoală "mauvaise cigarette"; nasoli, mais le plus souvent nasuli (réfl) "se gâter, s'abîmer, devenir laid, bête, maladroit"; a o nasuli "subir une déconvenue, rater une affaire, échouer"; nasuliu "laid" (Graur, l.c.); nasulie "situation critique, embarassante, mauvaise posture" (Vasiliu, l.c.); les sens de "tapage, scandale, résistance" (Graur, l.c.) sont vraisemblablement dûs à une mauvaise traduction d'un journaliste profane; nasulii "cartes de jeu" (Vasiliu, l.c.).

Locut.: a face nasol "se fâcher, rouspetter, protester, faire du scandale", probablement une "traduction" de la locution correspondante a face urât "même sens".

PANGHI "voler", surtout au participe passé panghit "chose volée".

Etym. : Ciureanu,Note,107, suggère une explication par le tsigane sans fournir un original. Graur,Notes,IV,167, suggère tsig. phandau, part. phando, phandino "accrocher, prendre", qui soulève plus d'une objection d'ordre phonétique. Nous proposons tsig. pangi

MOL "vin". Apparaît déjà chez Baronzi,149, et chez Nikipercea, I, 109, avec la même signification. Chez Scîntee "boisson alcolique".
Etym. : tsig. mol "vin" (Sainéan,Origines,158n; Graur, Mots, 173; Vasiliu,Argoul,120). Voir également Iordan, Completări,277, et Armeanu,Ieşan, II,190.
Dériv.: molan "vin" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.; Armeanu, l.c.). est un dérivé roumain en -an; molete "vin, vin doux", serait tsig. monéan, l.c., mais un dérivé roumain en -ete d'après Iordan, l.c.

MUCLES "tais-toi, boucle-la, ferme-la". Apparaît chez Alecsandri,I,736, bouche), ainsi que l'a montré Graur,Mots,176 et Notes, 186.Voir encore Iordan,Introducere,419n et Completări,277, et Cazacu,Notes, 64.
Etym. : tsig. muk- "laisser, renoncer", agglutiné avec les "le" (pour

MUCLI "la fermer, se taire, s'avouer vaincu" (Graur,Mots,174;Vasiliu, Argoul,120), mais le plus souvent "s'effrayer, avoir la frousse" (Juilland,Argot Roumain,56), sous la forme a o mucli.
Etym. : tsig. muk-, part. muklo "laisser,quitter, renoncer" (Graur, l. c.). Mais il se peut qu'il s'agisse d'un dérivé roumain de mucles (cf.Juilland, Argot Roumain,56).

MUI, MOI, MUIE, MÂIE (moldave) "bouche" (Graur,Mots,174; Vasiliu,Argoul, 120).
Etym. : tsig. mui "bouche" (Bogrea,DR,I,280; Graur, l.c.).
Dériv.: muian "bouche" (Juilland,Argot Roumain,56); muistă "femme vicieuse".
Locut. a duce cu muia "mener par le bout du nez, tromper, faire du baratin, convaincre par des mensonges" (Graur, l.c.; Vasiliu,l.c.; Chelaru, Mahalale,116; Agavriloaiei, Şcólari,142-143; Armeanu, Ieşan,II,199; Iordan, Note,173) et "mentir" (Cota, Dicţionarul; Graur,Notes,199).

MULIU "mort" (Cota, Dicţionarul).
Etym. : tsig. mulo, fém. muli "mort" (Graur,Notes,IV,199). Pour la formation, voir Graur,Mots,118.

NASFARLIU "laid" (Juilland, Argot Roumain, p.56).
Etym. : nasvalo "laid", qui se trouve à la base de nasol (voir plus bas). La terminaison résulte d'une substitution de suffixes intervenue en roumain.

NASÓL NASÚL 1) "laid, sot, poire, ignorant" 2) "méchant, mauvais, mal, faux", dans les composés comme pontoarcà nasulie "clef fausse, passe par tout", exive nasoale "faux papiers", ghiul nasol "fausse bague" (pour ces formes, voir Juilland, Argot 95).
Graur,Mots,176, confond les deux formes, nasol et nasul , dans le sens "mauvais, méchant, mal". Par contre, Cota, Dicţionarul, confond les deux formes dans le sens "laid". Armeanu,Ieşan,I,135, ne connaît que nasol "méchant", tandisque Chelaru, Mahalale,123, ajoute pour cette même variante le sens " igno-

rant". Seul Vasiliu,Argoul,120-121, distingue entre nasol"laid" et nasul "méchant". Pour d'autres détails concernant le sens, voir les objections faites à Graur par Vasiliu, l.c., et la mise au point de Iordan,Note,184-185.

Etym. : Graur, l.c., explique nasol par tsig. nasvalo "laid" (tout en admettant que le changement vocalique est obscur) et nasul par tsig. nasul "mechant, mauvais, mal" (Miklosich,VIII,23).Vasiliu, l.c., conteste l'étymologie proposée par Graur pour nasol et fait remonter les deux formes au tsig. nasul. Il explique le vocalisme de nasol(pour nasul) par le roumain où le terme aurait été senti comme un dérivé en -ol de nas "nez" (voir le sens "qui a un grand nez" chez Vasiliu l.c. et chez Iordan l.c.).Pour Chelaru l.c., nasol est un dérivé roumain en -ol de nas.Voir, contre cette interprétation les objections de Graur, Notes d'argot,186.

D'après nous, Graur a raison de faire remonter nasol et nasul à deux prototypes differents, (nasvalo ou un autre, d'une part, nasul de l'autre), mais il a tort de confondre - primitivement du moins, car il est évident que par la suite les sens et les formes se sont brouillés par contamination réciproque - les deux formes sur le plan sémantique. Par contre, si Vasiliu a raison de distinguer sémantiquement nasol "laid, etc." de nasul "méchant, etc.", il a tort de les confondre étymologiquement. Il faut, par conséquent, poser deux prototypes différents avec leurs significations correspondantes déterminées: tsig. nasul "méchant, mauvais, mal" pour roum. nasul "méchant et variantes", tsig. nasvalo (?) "laid" pour roum. nasol "laid et variantes". Comme nous l'avons déjà dit, formes et significations se sont brouillées par la suite, par contamination réciproque, pour aboutir à la situation actuelle où il est difficile de dire ce qui appartient à un thème et ce qui appartient à l'autre.

Dériv.: nasoală 1) "femme" (Graur, l.c.; Iordan, l.c.) est une ellypse de femeie nasoală "femme laide, femme bête" 2) "cigarette"(Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.). Les reserves faites par Graur quant au sens "cigarette" sont à écarter, car cet emploi est fréquent dans le "milieu" (Bucarest); il doit résulter lui aussi d'une ellypse: ţigare nasoală "mauvaise cigarette"; nasoli, mais le plus souvent nasuli (réfl) "se gâter, s'abîmer, devenir laid, bête, maladroit"; a o nasuli "subir une déconvenue, rater une affaire, échouer"; nasuliu "laid" (Graur, l.c.); nasulie "situation critique, embarassante, mauvaise posture" (Vasiliu, l.c.); les sens de "tapage, scandale, résistance" (Graur, l.c.) sont vraisemblablement dûs à une mauvaise traduction d'un journaliste profane; nasulii "cartes de jeu" (Vasiliu, l.c.).

Locut.: a face nasol "se fâcher, rouspetter, protester, faire du scandale", probablement une "traduction" de la locution correspondante a face urât "même sens".

PANGHI "voler", surtout au participe passé panghit "chose volée".

Etym. : Ciureanu,Note,107, suggère une explication par le tsigane sans fournir un original. Graur,Notes,IV,167, suggère tsig. phandau, part. phando, phandino "accrocher, prendre", qui soulève plus d'une objection d'ordre phonétique. Nous proposons tsig. pangi

"cinq" (Şerboianu) en le rapprochant des nombreuses locutions argotiques correspondantes bâties sur cinci "cinq" (nombre des doigts de la main): a face cinci ("faire cinq") "voler", a face cinci ori cinci ("faire cinq fois cinq") "voler", a face numărul cinci ("faire le nombre cinq") "voler" (cf. Juilland, Argot Roumain, 236).

PARPANDEL, PARPANGEL, PARPANGHEL "petit tsigane" (Graur,Mots,179).
Etym. : Şăineanu,Dicţionar, dit "probablement tsigane". Graur, l.c., n'a rien trouvé de semblable dans les dictionnaires tsiganes. Nous non plus.

PARADI "abîmer, gâter, battre" mais "voler par effraction" (Vasiliu , Argoul,112), dans l'argot des bagnards.
Etym. : tsig. parado, participe de parav- "briser, casser, détruire" (Graur, Romania,LII,555 et Mots,178; Vasiliu, l.c.).
Dériv.: paradeală "effraction" (Cota,Dicţionarul; Graur, Notes, IV,199; Negru, Ad.Lit., 5.I.36), mais aussi "action de battre" et même "bagarre"; le participe passé paradit signifie "frappé, à la tête fendue" chez Cota, l.c. et chez Graur, Notes,IV,l.c.,ainsi que chez Vasiliu, Glose, 310, et "mal habillé, loqueteux" chez Armeanu, Ieşan,I,135 et chez Iordan,Note,186-187, mais d'une manière générale il signifie "en mauvais état".

PILI "boire". Apparaît déjà chez Baronzi, 151 et dans Nikipercea,I, 109. La forme réfléchie, a se pili signifie "s'enivrer, se saoûler" et non pas "boire" (Iordan,Stilistica,354).
Etym. : Il s'agirait d'après Tiktin, du verbe roumain pili "limer",employé métaphoriquement. A l'appui de son explication,il invoque les divers emplois du verbe slave piti. C'est en réalité le verbe tsig. pi-, part. pilo "boire" (Sainéan,Origines,158n;Pamfile,Jocuri,II,408; Graur, Mots,180-181; Vasiliu, Argoul,122).
Dériv.: pileală 1) "action de boire, saoûlerie" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.; Armeanu,Ieşan,II,192; Dragoş,Basarabean,210).
2) "boisson alcoolique" (Juilland,Argot Roumain,58); nous sommes bien d'accord avec Vasiliu, l.c., pour considérer pilugiu "ivrogne" et pilitor "ivrogne", cités par Graur, l.c., comme des créations personnelles dûes à la fantaisie de quelque journaliste incompétent; pileaos 1) "saoûlerie, ribote, bombance".
2) "boisson alcoolique (Juilland,Argot Roumain, 58); la variante dialectale palatalisée chilaci "ivrogne" apparaît chez Creangă, 267.

PIRANDĂ "femme tsigane". Le sens argotique le plus fréquent est celui de "belle femme" (Juilland,Argot Roumain, 58). La variante palatalisée chirandă apparaît chez Creangă,45 et chez Sadoveanu, 71.
Etym. : Pascu,Etimologii,49, renvoit au gr. kura mou. Bogrea,DR,IV,179, préfère gr. Xeirandos (Tagliavini, Arch.Rom., XII,226). Caldi, Néogrec,102, opte pour l'étymon proposé par Bogrea. Mais bien avant eux, Tiktin avait vu plus juste en invoquant tsig. pirani "bien aimée". La solution définitive a été apporté par Graur , Mots, 181-182, qui propose tsig. pirando, participe de pirav-

"faire l'amour" (Sampson,80; Miklosich,VIII,48). Contre l'explication par le grec, voir Graur,BLR,VII,190.

PRADUI 1) "changer" (Graur,Mots,182, d'après Scăntee) 2) "dénoncer" (Vasiliu,Argoul,123). Vasiliu, l.c., conteste le sens de"changer".Mais ce terme connaît une troisième signification,celle de "dépenser excessivement, gaspiller", qui nous semble plus fréquente que les autres et qui confirme le sens de"changer".Le mot roumain prăda "piller" a pu intervenir.

Etym. : Graur, l.c., propose tsig. paruv-, part. paruvdo, parf. parudom "changer". Vasiliu, l.c. rejette cette étymologie en faveur du tsig. purd-, purdo "chuchoter". Etant donné que les deux solutions rencontrent des difficultes d'ordre phonétique, il vaut mieux suivre Graur, dont le prototype tsigane satisfait mieux le sens de "changer" (le plus ancien d'ailleurs, car il apparaît déjà chez Scăntee).

Dériv.: prăduială "dénonciation" (Vasiliu, l.c.), mais aussi "dépense excessive, gaspillage" (Juilland,Argot Roumain,59).

PURADEL PURADĒU "enfant tsigane". La variante puradeu est refaite sur le pluriel puradei.

Etym. : tsig. purde "nu" (Bogrea,DR,IV,813).

PURIU "père", PURIE "mère" (Graur,Mots,183; Vasiliu,Argoul,134). Le sens argotique véritable de purie est de "vieille femme,vioque" (Juilland,Argot Roumain,59).

Etym. : tsig. puro "vieux", puri "vieille" (Graur, l.c.; Vasiliu,l.c.).

RADE "s'en aller, partir, les mettre", sous la forme a o rade. Le terme apparaît chez Creangă.

Etym. : Tiktin suivi par Iordan,Stilistica,192nl, explique le terme comme une ellypse de la locution a rade putina "même sens".Avec Graur, Mots,183, nous croyons à une contamination par tsig.rad-, impérat. rade "s'en aller".

Locut.: Radu mă cheamă "je m'en vais, je les mets" (Iordan, Arhiva, XXXIII,288 et Note,I,114) doit être rattachée ici.

RIL, RÎL "pet"(Graur, Mots,184).

Etym. : tsig. ril (Sampson), rila (Miklosich,VIII,61), comme l'a montré Graur, l.c.

RÎLA "membre viril" (Juilland, Argot Roumain,59).

Etym. : l'accusatif rila de tsig. ril "pet" (voir plus haut). Quant au changement de sens, il a eu lieu par l'intermédiaire de la locution tsigane (h)ascai rila "mange mon pet" qui a été comprise par les roumains comme la version tsigane de la locution roumaine mânca-mi-ai [illegible] "mange mon membre viril".

ROM "tsigane". Mot savant employé ironiquement en argot.

Etym. : tsig. rom "tsigane" (Graur,Mots,185).

Dériv.: român, român vechi("roumain, roumain de vieille souche") "tsigane" est le résultat d'un jeu de mots avec român "roumain". Voir cependant romanes "à la tsigane" (Graur, l.c.).

ŞABALALIU "étranger, profane" (Juilland, Argot Roumain,60).
Etym. : Le terme semble d'origine tsigane, ainsi que nous l'ont indiqué spontanément les sujets interrogés. Ils n'ont pas pu cependant nous fournir un original et, pour notre part, nous n'avons rien trouvé de semblable dans les dictionnaires.

ŞAVIU "membre viril", le plus souvent articulé şaviul "le membre viril" (Juilland,Argot Roumain,60).
Etym. : Probablement tsig. savi féminin de tsig. savo "lequel" employé comme euphémisme. Pour le changement de sens, voir les formations analogues comme ăla ("celui-là") "le membre viril", aia ("celle-là) "le cunnus", aia mare ("la grande") "le membre viril", treaba aia ("cette chose là") "le cunnus, le membre viril", etc. (Juilland, Argot Roumain, 60).

ŞCHIAVA "va-t-en, fils! (Ciureanu,Note,207).
Etym. : ustiava "je pars" (Graur,Mots,199).

SIGHINITOARE "cunnus" (Juilland,Argot Roumain,60).
Etym. : On pourrait penser à un dérivé roumain en -toare de tsig.sigherau "faire violence" (Şerboianu). Dans ce cas on devrait traduire sighinitoare par"celle qui est violée". Mais la formation est obscure. Pour la terminaison, voir toutefois les mots en -nitoare (clănţănitoare, ciocănitoare, plesnitoare, etc.).

ŞINDEALA "couteau, lame" (Vasiliu,Argoul,125).
Etym. : tsig. şindealo "couteau, coup de couteau" (Vasiliu, l.c.).
Dériv.: şindea "lame qui sert au voleur pour couper la poche de la victime" (Juilland, Argot Roumain,60); il est difficile de dire si şindel "jeu d'enfants avec le couteau ou la fourchette" (Graur, Mots,186) est à rattacher ici ou au verbe (voir ci-dessous),ce la variante şindrel implique au moins un croisement avec şindri.

ŞINDI, ŞINDRI (Cota, Dicţionarul; Graur, Notes, IV, 199), ŞUNDRI (Juilland, Argot Roumain,61). 1) "couper" 2)"donner un coup de couteau". Vasiliu,Glose,311, conteste le deuxième sens qui nous semble pourtant le plus fréquent.
Etym. : tsig. şin- (cin-), part. şindo (cindo)"couper" (Graur, l.c.;Vasiliu, l.c.).
Dériv.: şindeală "vol pratiqué en coupant la poche de la victime" (ne pas confondre avec şindeală "couteau, lame"); pour şindel, şindrel "jeu d'enfants avec le couteau ou la fourchette, cf. şindeală; la variante şindrel (Ciureanu,Note,207), n'est pas une faute,comme le veut Vasiliu, Argoul,99; elle est confirmée d'ailleurs par şindri et şundri; şundri résulte probablement d'un croisement avec şurliu "couteau" (cf.Juilland,Argot Roumain p.61).

ŞLENGHER 1) "mouchoir" (Vasiliu,Argoul,125) 2) "cravate" (Cota, Dicţionarul). Le terme apparaît déjà chez Schantee.
Etym. : Vasiliu,l.c., propose allemand Schlinge, qui n'est guère convaincant. La solution juste se trouve chez Graur,Mots,186,tsig.

selengero "bride". Pour le changement de sens, voir Graur,l.c., et Notes, IV, 199.

SOILI, SUILI (Vasiliu,Argoul,125) "dormir". Parfois "boire, se saoûler", mais généralement par des profanes, sous l'influence de suge ("sucer") "boire".

Etym. : Sainéan,Origines,158n, renvoit au tsig. soilear. En partant du tsig. sov-, part. suto "dormir", Graur, Mots, 187, restitue une variante *suilo, *soilo (sualo chez Miklosich, II,14), résultat d'un croisement entre le présent sovel- et le participe sutilo. Vasiliu, l.c., se déclare insatisfait de cette explication.

Dériv.: soileală "action de dormir" (Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.;Ciureanu,Note,208; Armeanu,Ieşan,I,136; Iordan,Completări,212 et Stilistica,371). Parfois "action de boire" (voir ci-dessus); soi "somme" (déverbal sans suffixe, cf. Juilland,Argot Roumain,61); soilitor "paresseux, roupilleur"(Juilland, l.c.).

Locut.: a trage un soi "roupiller un coup" (Juilland, l.c.).

ŞOŞOI 1) "lièvre" (Graur,Mots,188; Iordan,Note,183) 2) "tsigane" (appellatif ironique, sobriquet).

Etym. : tsig. šušoi "lièvre" (Pascu,Cimilituri,II,119; Graur, l.c.).

ŞTACHIE "soufflet" (Cota, Dicţionarul).

Etym. : tsig. stagi "bonnet à poil" (Graur, Mots, 188).

SOMNACĂI "or". Le terme apparaît déjà chez Scîntee.

Etym. : tsig. somnakai "or" (Sainéan,Origines,158n; Graur,Mots,188).

ŞUCĂR ŞUCAR ŞUCĂRI. L'une des "Streitfragen" de la lexicologie argotique roumaine. Dès le premier abord, les nombreuses variations de forme et de signification nous mettent en présence de difficultés pratiquement insolubles.

Variations de forme. Sans que l'on puisse déceler la moindre régularité par rapport au sens, on enregistre des alternances combinées entre les formes en -c-, -f- et -h-, d'une part, en -ăr et -ar d'autre part (voir sur ce point Iordan, Note, 196 et Stilistica, 373).

sucăr (Armeanu,Ieşan,I,136; Agavriloaiei,Şcolari,147; Iordan,Note,l.c.et Stilistica,l.c.); sufăr (Iordan,Note,l.c. et Stilistica,l.c.); suhăr (Iordan,Note,l.c.et Stilistica,l.c.); sucar (Graur,Mots,188 et Notes,IV,199; Cota,Dicţionarul;Vasiliu, Argoul,126; Armeanu,l.c.; Iordan,Note,l.c.,et Stilistica,l.c., et 380); suhar (Vasiliu,l.c.; Iordan,Note,l.c.,et Stilistica,l.c.); nous n'avons jamais rencontré ni entendu, *sufar.

Quant au verbe sucări,en dehors de ses variantes active et réfléchie,il présente,lui aussi, des alternances en -c-, -f- et -h-: sucări (Graur,Mots, l.c., Notes, l.c.,et Notes d'argot,223; Cota, Dicţionarul; Vasiliu, l.c.; Armeanu, l.c.; Iordan, Note, l.c. et Stilistica, l.c.); sufări (Dragoş, Basarabean, 231; Iordan,Note, l.c. et Stilistica, l.c.); suhări (Ciureanu, Note, 207; Iordan,Completări,212, Note,IV,l.c., et Stilistica, l.c.).

Variations de sens. De nombreuses significations sont à enregistrer aussi bien pour l'adjectif que pour le verbe. Les differentes

variantes de l'adjectif sont généralement confondues dans les sens "joli, beau, bon". Seul Vasiliu, l.c. cite suhar "scandale, tapage" (qui apparaît d'ailleurs dans une locution et demande une explication spéciale, voir plus bas). Agavriloaiei, l.c., donne un sucăr "voleur de livres", mais il s'agit d'un sens secondaire qui est à expliquer autrement que par l'adjectif (voir plus bas). Dragoş, l.c.,enfin, invoque sufăr "voleur" qui repose toutefois sur un étymon different (voir plus bas).

Quant au verbe, il cumule de son côté des sens très variés: "se fâcher" (Cota, l.c.; Graur,Notes,IV,l.c.); "voir, observer, remarquer"(Graur,Mots, l.c.,et Notes,IV, l.c.; Agavriloaiei, l.c.; Iordan,Note,l.c. et Stilistica,l.c.); "s'apercevoir" (Cota, l.c.; Graur,Notes,IV,l.c.; Vasiliu,l.c.; Iordan,Notes, IV, l.c. et Stilistica, l.c.); "parler" (Agavriloaiei, l.c.; Iordan, Note, l.c., et Stilistica, l.c.); "s'embellir, devenir beau" (Armeanu, l.c.; Iordan,Note,l.c., et Stilistica,l.c.); "parvenir, prendre de l'assurance", "a se boieri" (Ciureanu,l.c.; Vasiliu, l.c.; Iordan,Note,l.c., et Stilistica,l.c.); "s'entendre"(Graur, Mots, l.c.; Iordan, Note,l.c., et Stilistica, l.c.); "se rappeler" (Graur,Mots,l.c.); "voler" (Graur,Mots,l.c.; Iordan,Note, l.c., et Stilistica,l.c.); "se débrouiller" (Graur,Mots,l.c.).

Pour aborder avec quelques chances de réussite cette multitude de formes st de significations, il faut commencer par admettre qu'aucune correspondance phonologique n'a pu subsister entre les variantes formelles et les diverses significations énumérées: même si, primitivement, de telles correspondances ont existé, les contaminations et les croisements réciproques les ont inévitablement brouillées par la suite. Essayons de déblayer le terrain.

Ecartons d'abord les variantes en -f- (şufăr, *şufar, şufări), qui résultent d'un croisement avec le judéo-allemand şufar (all. Schaffer), dont le roumain a conservé şefar "marchand de chevaux, corrompu" (Bogrea,DR,IV,881; Iordan,Note,196-197,et Stilistica,l.c., et 380).

Ecartons ensuite les variantes en -h- qui sont dûes à un croisement avec all. Schacher "petit trafic sordide", Schacherer "traficant, petit traficant", schachern "trafiquer" par l'intermédiaire du judéo-allemand, comme le prouve le passage de -a- à -u- (Iordan,Note, l.c., et Stilistica,373).

Reste, par conséquent, le lot le plus important, celui des variantes en -c- (şucăr, şucar, şucări) qui font alterner -ăr et -ar. Les difficultés résultent essentiellement du fait qu'on n'a jamais essayé de distinguer entre şucăr et şucâr, toujours considérés ou bien l'un comme la variante de l'autre, ou bien tous les deux comme des variantes remontant au même prototype. Car il s'agit en réalité de deux formes différentes: şucâr "joli, beau, bon", qui remonte à tsig. şukar "joli, beau, bon"(Graur,Mots, l.c.) et şucăr "fâcherie", qui n'apparaît que dans la locution a face şucăr "se fâcher, rouspetter,protester, faire du scandale, tapage" et qui remonte probablement au tsig. şuklar- "aigrir, s'aigrir" (Vasiliu,Argoul,127). Malgré les apparences phonétiques, c'est à ce dernier, à şucăr "facherie"qu'il faut rattacher la locution a face suhâr "faire du scandale, ta-

page" que Vasiliu, l.c. essaie de ramener à şucár "joli, beau, bon", en invoquant l'intermédiaire de a face frumos ("faire joli") "se fâcher, rouspetter", qui n'a rien à voir ici.

Quant aux diverses significations attribuées à şucări, il faut préciser qu'il s'agit en réalité de deux verbes différents, reposant chacun sur l'un des deux thèmes dont nous venons de préciser le contenu: a se şucări (=a se face şucár) "se faire beau, s'embellir", qui repose sur şucár "joli, beau, bon" et a se şucări (= a face şucăr) "se fâcher, être vexé". Cette fois, la confusion est évidente chez Iordan,Note,l.c., qui explique a se şucări "a se boieri" par a se şucări "se fâcher" (bâti sur şucăr "mauvais, laid, fâcherie") lorsque le vrai intermédiaire est a se şucări "se faire beau" (bâti sur şucár "joli, beau, bon").

Quant aux autres significations, elles s'expliquent: ou bien à partir de l'un des deux sens de base (comme"a se boieri", par exemple); ou bien par un croisement avec les formes analogues şufări et şuhări "tromper, voler" (c'est le cas du sens "voler", dont şucăr "voleur de livres", cité par Agavriloaiei,l. c., est un déverbal sans suffixe); ou bien, comme dans la plupart des cas, ce sont des "créations profanes", c'est à dire des significations attribuées gratuitement par des amateurs (c'est ici qu'il faut ranger les sens "voir, observer, remarquer, parler, s'entendre, se rappeler, se débrouiller").En effet, la grande expressivité de ce verbe a exercé une puissante attraction sur les non-initiés qui en ont usé et abusé à tort et à travers.

En conclusion les variantes en -f- (şufăr, şufări) et en -h- (şuhăr, şuhár, şuhări) s'expliquent par la contamination de formes étrangères (judéo-allem. Schaffer et Schacher). Quant aux formes en -c- (şucăr, şucár, şucări), şucár a été correctement expliqué par Graur, l.c., par tsig. şukar "joli, beau,bon", car les objections d'ordre sémantique soulevées par Vasiliu, l. c., tombent d'elles-mêmes après ce qui vient d'être dit dans les paragraphes précédents. De son côté, şucăr peut remonter au tsig. şuklar "aigrir, s'aigrir", proposé par Vasiliu,l.c., dans la mesure où les objections d'ordre phonétique que ce prototype soulève (voir Graur,Notes,IV,l.c.,et Iordan,Note,l.c.) sont neutralisées par la contamination de şucár. De toute façon,il est sûr que şucăr et şucár remontent à deux prototypes différents et qu'il y a deux verbes şucări distincts, dont les significations varient suivant qu'elles reposent sur l'un ou l'autre des deux adjectifs examinés.

Dériv.: şucăreală "prindere de veste" (Vasiliu,l.c.) mais le plus souvent "brouille, facherie"; şucăr "voleur de livres", déverbal sans suffixe de şucări "voler" (voir plus haut).

Locut.: a face şucăr "se fâcher, rouspetter, gronder" (Juilland,Argot Roumain,64).

ŞURIU, CIURIU (Graur,Mots,189; Vasiliu,Argoul,125); ŞURLIU (Juilland,Argot Roumain,64).

Etym. : tsig. ćuri, şuri "couteau" (Sainéan,Origines,158n; Graur, l.c.; Vasiliu, l.c.). La variante şurliu (Juilland, Argot Roumain,64),

très fréquente à Bucarest, est difficilement explicable par le tsigane. Si ce n'est pas une contamination avec une forme roumaine que nous n'avons pas pu identifier, on pourrait penser à une substitution de suffixe (-liu).

Dériv.: ciurău "effraction" (Sc^intee) doit être rattaché ici (Graur, l.c.).

ŞUTI ŞOTI (Chelaru,Mahalale,107; Iordan,Stilistica,351) "voler".

Etym. : Paşca,Argot,166, propose la forme dialectale şut "sans cornes" (DR,I,512,518), tandisque Dragoş,Note,186, renvoit au russe şutit', mais ni l'un ni l'autre ne sauraient satisfaire le sens. L'étymon correct a été donné par Graur,Mots,189-190, tsig. ćau- (śau-), part. ćuto (śuto) "placer, mettre, tirer". Voir encore Vasiliu,Argoul,125.

Dériv.: şuteală "action de voler" (Graur, l.c.,et Notes,IV,200; Vasiliu, l.c.); on n'a pourtant jamais pris en considération le très caractéristique şut (pl. şuţi) "voleur", déverbal sans suffixe de şuti (Juilland,Argot Roumain,65); voir encore Şutilă "voleur", chez Chelaru, l.c.

TABARDOS "alcool" (Graur,Mots,190; Vasiliu,Argoul,127), "eau de vie" (Cota,Dicţionarul; Graur,Notes,IV,200). Pour des variantes,voir Graur, l.c., et Vasiliu, l.c. Le terme apparaît pour la première fois chez Baronzi.

Etym. : tsig. tabardo "eau de vie" (Graur,l.c.; Vasiliu,l.c.).

Dériv.: à noter parmi les nombreuses variantes signalés par Graur,l.c., papaçioc, qui ne semble pourtant pas à sa place ici; voir par exemple, papaciocar "onaniste" (Dragoş, Basarabean,247).

TÂRSALĂ "peur, hésitation" (Graur,Mots,193). Iordan,Completări,278, demande des précisions sur le sens. A Bucarest nous l'avons toujours entendu dans les locutions a avea târşală, a-i fi târşală "avoir peur, hésiter, se dégonfler".

Etym. : Il est difficile de choisir entre tsig. traśalo, tiré du tsig. traś "peur" (Graur,Mots,193) et un dérivé roumain en -ală bâti sur le thème tsigane (Vasiliu,Argoul,128).

Dériv.: târşi (actif ou réfléchi ?) "avoir peur" (Negru,Ad.Lit.,5.I.36; Iordan,Note,198); târşă "peur" (Armeanu,Ieşan,I,136), que Iordan, l.c., considère comme un déverbal du précédent. Mais târşi est beaucoup plus rare que târşă (à Bucarest où târşă est courant, nous n'avons jamais entendu târşi), ce qui nous incline à penser que târşă est fait sur târşală d'après les doublets déverbal sans suffixe opposé à déverbal en -(e)ală (manglă:manglеală, potol : potoleală soi : soileală, zulă : zuleală,etc., Si cette interprétation est juste, târşi doit être considéré comme un dénominatif de târşă. Mais le roumain târşîi "traîner, faire traîner" a pu également intervenir; on n'a jamais cité târş "peur, hésitation", qui apparaît le plus souvent dans la locution n'am nici un târş "je n'ai aucune peur, aucune hésitation, je m'en moque" et qui porrait être un descendant direct de tsig. traś "peur"; târşelos "peureux, froussard, hésitant" (Vasiliu,l.c.; Cota,l.c.; Graur,Notes,IV,l.c.); târşabil "dangereux" (Armeanu,l.c.).

Locut.: a avea târşală "avoir peur, hésiter, se dégonfler" (voir ci-dessus); a-i fi târşală "même sens" (voir ci-dessus); a nu avea nici un târş "s'en moquer, ne pas hésiter" (Juilland, Argot Roumain,65).

UŞCHI HUŞCHI (Chelaru,Mahalale,114; Dragoş,Basarabean,114; Iordan,Stilistica,352), HUSCHI (Iordan,l.c.) est peut-être une faute d'impression. Pour d'autres variantes, voir Chelaru,l.c., Dragoş,l.c., et Iordan,l.c.

Tout comme şucări ce verbe présente des sens très divers sans rapport apparent entre eux: "s'en aller, partir" (Graur, Mots,194; Ciureanu,Note,207; Iordan,Completări,212; Dragoş, Basarabean,114; Vasiliu,Argoul,128); "s'enfuir" (Armeanu,Ieşan,I, 136; Chelaru,l.c.; Dragoş,l.c.; Cota,Dicţionarul; Graur,Notes, IV,200); "disparaître" (Cota,l.c.; Graur,Notes,IV,l.c.); "s'echaper" (Graur,Mots,l.c.); "tirer au flanc" (Agavriloaiei,Şcoala 150); "voler" (Graur,Mots,l.c.; Iordan,Stilistica,351); " frapper" (Ciureanu,l.c.; Graur,Notes,IV,l.c.; Iordan,Stilistica, l.c.); "déchirer" (Ciureanu,l.c.; Graur,Notes,IV,l.c.).

Les difficultés (ainsi que les mauvaises traductions) proviennent du fait que l'on a toujours négligé de distinguer entre les formes active et réfléchie de ce verbe. En effet, tandisque Chelaru,l.c., et Armeanu,l.c., n'apportent aucune précision sur le régime, Graur,l.c., et Vasiliu,l.c., ne signalent que la forme réfléchie. Seul Agavriloaiei,l.c.,connaît les deux formes, active et réfléchie, mais il les confond malheureusement sur le plan sémantique. D'ici les nombreuses erreurs de traduction: la forme réfléchie a se uşchi ne saurait être traduite par "voler", comme le laisse entendre Graur,Mots,l.c., de même que la forme active a uşchi ne saurait signifier "tirer au flanc", comme le traduit implicitement Agavriloaiei qui attribue le même sens aux deux formes.

L'actif a uşchi comporte deux significations apparentées : "voler" et frapper". Pour la coexistence de ces deux sens, voir dili (Juilland,Argot,50).

Le réfléchi a se uşchi signifie en premier lieu "s'en aller, partir". Les sens secondaires "s'enfuir, s'echapper, disparaître, tirer au flanc", en sont dérivés.

Les autres sens proviennent d'un usage fantaisiste des profanes (le verbe très expressif a séduit beaucoup d'amateurs) ou d'une mauvaise traduction. Ainsi le sens "déchirer", donné par Ciureanu, l.c., et par Graur,Mots, l.c.,repose sur la traduction de boarfă uşchită par "vêtement déchiré", lorsque la traduction exacte est "vêtement laid, usé, vieux". Le sens"déchiré" appartient de toute évidence à boarfă "loque" et non pas à l'adjectif uşchită (voir plus bas), et cette confusion des auteurs cités a fait naître la signification "déchirer" de uşchi.

Pour la coexistence des sens "frapper, voler" (actif) et "s'en aller, partir" (réfléchi ou à particule), voir rade (Juilland,Argot Roumain,59). Le réfléchi a se uşchi apparaît parfois sous la forme à particule a o uşchi (en Moldavie de préférence?).

Etym. : tsig. uşt-, part. uşt.om "se lever", probablement de l'impératif uşti (Graur, l.c., Vasiliu, l.c.).

Dériv.: uşchială "action de partir, s'en aller", surtout dans la locution ia uşchială "va-t-en, déguerpis"; le participe uşchit connaît de nombreux sens: "borgne" (Graur, l.c.), "ahuri"(Cota, Dicţionarul; Graur,Notes,IV,l.c.),"déchiré" (voir plus haut), etc., dont la plupart, tout à fait gratuits, s'expliquent par la grande expressivité du terme employé à tort et à travers par les amateurs. Le sens véritablement argotique du participe uşchit est celui de "laid, moche", souvent employé au figuré, "laid quant au caractère, pas intéressant" .

VAST est généralement traduit par "coup de poing" (Graur,Mots,194; Vasiliu,Argoul,129) ou par"poussée" (Cota,Dicţionarul; Graur,l. c., et Notes,IV,200; Vasiliu,l.c.). Mais la signification argotique du terme est celle du prototype tsigane, "main", comme le prouvent des locutions comme a linge vastul "baiser la main" ou des composés comme prezervativ pe vast "gants". Le sens "coup, poussée" est secondaire (voir labă "main" et ensuite "coup").

Etym. : tsig. vast "main" (Graur, l.c.; Vasiliu,l.c.).

Dériv.: văstui "giffler" (Juilland,Argot Roumain,67), văstuială "raclée" (Juilland,Argot Roumain,67).

Locut.: prezervativ pe vast "gants" (cf. Juilland,Argot Roumain,252).

ZBANGHIU "louche" (Graur,Mots,195).

Etym. : cf. bunghi.

BIBLIOGRAPHIE

Agavriloaiei,Gh., Din argotul şcolarilor,BIFR,IV,(1937),137s.
Armeanu,C., Argot ieşan, BIFR,IV,(1937),131s., et id.,V,(1938),138s.
Asachi,G., Ţiganii, Iaşi, 1857.
Bâcov, E., Note de argot românesc, Adevărul Literar, 13.X.1935.
Băleanu, O., Din argotul apaşilor, puşcăriaşilor, cerşetorilor, Dimineaţa, 1.V.1932.
Baronzi, G., Limba cîrîitorilor, dans "Limba română şi tradiţiunile ei", Galaţi, 1872.
Besses, L., Diccionario de argot espanol, Barcelona, s.a.
Bogrea, V., Etimologii şi notiţe lexicografice, DR,I,(1920-1921),260s.
Bogrea, V., Din sinonimica dracului, DR,IV,(1924-1926),874s.
Candrea, I.A., Poreclele la Români, Bucureşti,1895.
Candrea, I.A., Dicţionarul limbii române din trecut şi de astăzi,Bucureşti 1931.
Cazacu, B., Compte rendu de Iordan, Stilistica limbii române,BLR,XII, (1944), 114s.
Cazacu, B., Notes de lexicographie et de morphologie roumaines, BLR, XII, (1944),56s.
Chelaru, V., Din limbajul mahalalelor, BIFR,IV,(1937),102s.
Ciauşanu, F., Glosar de cuvinte din judeţul Vâlcea, Memoriile Academiei Române, Secţia literară, seria III, tomul V,no.6, Bucureşti 1931.
Cihac, A. de, Dictionnaire d'étymologie daco-roumaine, Frankfurt a/M.,1870 1879.
Ciureanu, P., Note de argot, BIFR,II,(1935),203s.
Coarnele lui Nikipercea, hebdomadaire, Bucureşti, 1860-1864.

VOCABULAIRE ROUMAIN D'ORIGINE TSIGANE

Cota, V., Argot-ul apaşilor, dicţionarul limbii şmecherilor, sans lieu ni date.
Dicţionarul Academiei Române, Bucureşti, 1907 et suiv.
Dobrescu, Al.V., Argotul, Bucureşti, 1938.
Dragoş, G.M., Argot basarabean, BIFR,V,(1938),237s.
Dragoş, G.M., Note de argot românesc,BIFR,IX,(1942) 87s.
Givanel i Mas, Notes per a un vocabulari d'argot barceloni, BDC,VII,(1912) 23s.
Galdi, L., Les éléments néogrecs en roumain, Budapest,1943.
Graur, A., Verbes roumains d'origine tsigane, Romania,LII,(1926),157s.
Graur, A., Etimologii,GS,VI-VII,(1933-1934),333s.
Graur, A., Les mots tsiganes en roumain,BLR,II,(1934),108s.
Graur, A., Notes sur"Les mots tsiganes en roumain",BLR,III,(1935),185 et id.,IV,(1936),196s.
Graur, A., Notes d'étymologie roumaine,BLR,IV,(1936),64s,id.,V,(1937),56s, id.,VII,(1939),121s et id.,XIV,(1946),107s.
Graur, A., Notes sur quelques mots d'argot,BLR,V,(1947),222s.
Iordan, I., Note linguistice,BIFR,I,(1934),110s, id.,II,(1935),164s et id., III,(1936),183s.
Iordan, I., Completări şi observaţii la articolul precedent,BIFR,II,(1935), 208s.
Iordan, I., Compte rendu de Graur, Les mots tsiganes en roumain,BIFR, II, (1935),271s.
Iordan, I., Note şi observaţii la articolele precedente,BIFR,IV,(1937), 150s.
Iordan, I., An introduction to romance linguistics, its schools and scholars, translated and in part recast by John Orr, London, Methuen, 1937,XI-404p.
Iordan, I., Note de lexicografie română,BIFR,VI,(1939),150s, id.,VII-VIII, (1941),224s, id.,IX,(1942),116s, et BLR,IX,(1941),53s.
Iordan, I., Stilistica limbii române, Societatea Română de Linguistică,Sr. II,Studii 4, Bucureşti,1944,401p.
Iordan, I., Limba română actuală, o gramatică a "greşelilor", Bucureşti, Socec,1947.
Jesina, P.J., Romani Cib oder die Zigeuner-Sprache, Leipzig, 1885.
Juilland, A., L'argot roumain,étude générale,Paris,Bibliothèque de la Sorbonne, 452p.
Kluge, F., Rotwelsch, Quellen und Wortschatz der Gaunersprache und der verwandten Geheimnissprachen,Strassburg,1901.
Kluge, F., Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache.
Kogălniceanu, M., Esquisse sur l'histoire, les moeurs et la langue des Cigains,Berlin,1837.
Menarini, A., I gerghi bolognesi, Instituto di Filologia Romanza della Reggia Universita di Roma, Studi e testi,Modana,1942,164p.
Miklosich, F., Über die Mundarten und Wanderungen der Zigeuner Europas, 12 séries,Wien, 1872-1877.
Miskov, J. et Brøndal, V., Sigønersprog i Danmark, Danske Studier, 1923.
Moormann, J.G.M., Die Geheimtalen, Zutphen, 1934.
Negru, M., Note de argot craiovean, Adevărul Literar, 5.I.36.
Pamfile, T., Jocuri de copii adunate din satul Tepu, jud. Tecuci,Bucureşti, I.1906, II.1907, III.1909.
Pamfile, T., Cimilituri româneşti, Bucureşti, 1908.
Pamfile, T., Plantele cunoscute de poporul român, vocabular botanic cuprin-

zând numirile române, franceze, germane şi ştiinţifice, ed. 2a, Bucureşti, Casa Şcoalelor, 1929.
Paşca, St., Glosar dialectal, Bucureşti, 1928.
Paşca, St., Din argotul românesc,DR,VII,(1932-1933),163s.
Pascu, G., Despre cimilituri, studiu filologic şi folkloric, I.Iaşi, 1909, II, Bucureşti, 1911.
Paspati, Etude sur les Tchinghianés ou Bohémiens de l'Empire ottoman, Constantinople,1870.
Philippide, Al., Introducere în istoria limbii şi literaturii române,Iaşi, 1888.
Popescu-Ciocănel, G., Quelques mots roumains d'origine arabe, turque, persane et hébraïque, Paris, 1907.
Popp-Serboianu, C.J., Les tsiganes, Payot,1930.
Puşcariu, S., Etimologii,DR,II,(1921-1922),542 et ss.
Rarişte, D.F., Din limbajul şcolarilor (studenţi şi elevi),BIFR,V,(1938), 194s.
Rippl, E., Zum Wortschatz des tschechischen Rotwelsch, Reichenberg, 1929.
Sainéan, L., L'argot ancien (1455-1850), ses éléments constitutifs,ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale et l'argot moderne, Paris, Champion, 1907.
Sainéan, L., Les sources de l'argot ancien, Paris, Champion, 1916.
Sainéan, L., Le langage parisien au XIXe siècle, Paris, Boccard, 1920.
Şăineanu, L., Dicţionar universal al limbii române, Craiova, Radian şi Samitca, 1896.
Sampson, J., The dialect of the Gypsies of Wales, Oxford, 1926.
Scîntee- Finkelştein I., Argoul închisorilor, Dimineaţa, 21.XI.06.
Silva, A. d. Pereira de, O dinheiro na giria portuguesa, Revista de fac.de lettres, Lisboa, 1934.
Szirmai, I., A magyar tolvainyelv szótára, Budapest, s.a.
Tagliavini, C., et Menarini, A., Voci zingare nel gergo bolognese,Firenze, Olschki,1938.
Thesleff, A., Wörterbuch des Dialekts der finnländischen Zigeuner,Helsingfors, 1901.
Tiktin, H., Rumänisch-deutsches Wörterbuch, Bukarest, 1903-1925.
Triandaphyllidis, A., Eine zigeunerisch-griechische Geheimsprache,KZ, LII, (1924), 3s.
Vaillant, J.A., Les Romes, histoire vraie des vrais Bohémiens, Paris,1857.
Vaillant, J.A., Grammaire, dialogues et vocabulaire de la langue des Bohémiens ou Cigains, Paris, 1868.
Vasiliu, Al., Din argoul nostru,GS,VI-VII,(1933-1934),95s.
Vasiliu, Al., Glose la câteva expresii din argou, GS, VI-VII, (1933 - 1934), 309s.
Wagner, M.L., Notes linguistiques sur l'art barcelonnais, Biblioteca filologica del Institut de la llengua catalana, XVI, Barcelona, 1924.
Wlislocki, C., Die sprache der Transsilvanischer Zigeuner, Leipzig, 1884.
Zanne, I.A., Proverbele Românilor, Bucureşti, 1895 et suiv.

Alphonse Juilland (Paris)

M E L A N G E S

LES CAHIERS SEXTIL PUSCARIU ET - PEGUY

Vers le tournant séculaire, presque millénaire, des années 1900, un jeune homme passait de l'enfance et de l'adolescence à l'âge d'homme, avec une conscience et une volonté rare dans l'étrange tribu sur terre des êtres qui ont inventé la parole et de s'en servir.

Avant de faire à son tour ses premiers pas dans le clan des hommes, le jeune Charles Péguy se mit à tourner un long regard vers son enfance. Et il en est sorti un petit livre, qui n'a jamais été achevé - ce devait être la matière de toute sa vie - interrompu définitivement par la mort solennelle à la face de Dieu aux avant-portes de Paris et aux premières Vêpres de la Bataille de la Marne : ce petit livre, Pierre - commencement d'une vie bourgeoise, que devraient savoir par coeur tous les petits enfants de France et de Navarre - et de Touraine et de Lorraine, de Bretagne et d'Orléanais. Et tous les petits enfants de Paris. Ce petit livre qui est aussi le livre idéal pour faire apprendre notre langue aux petits enfants étrangers. Et que devraient lire spécialement encore, tous les petits enfants - ils sont nombreux - qui s'appellent Pierre, comme son troisième enfant, Pierre Péguy, dont on a écrit aussi la vie, posthume, après les années quarante - né posthume, comme l'autobiographie pseudonyme de son père. Toute la grande histoire de Péguy est posthume, comme elle est toute dans son enfance.

Et quand ce jeune et nouvel homme, entrant à son tour dans une vie - et une histoire - déjà engagée, pour y insérer et y engager la sienne se demanda ce qu'il voulait faire, il se rendit compte qu'il fallait qu'il écrivit et qu'il publiât. Quoi, à cet âge ? Ce qu'il était lui-même : toute son enfance - une enfance incluant mille ans, deux mille ans et plus, de tradition et d'histoire.

Il feuilletait avec une tendresse faite de regret - dor - ces beaux cahiers appliqués où un enfant pauvre dans une maison pauvre avait écrit tout ce qu'il faut qu'écrive un enfant, à notre époque inhumaine, pour devenir un homme. Et il n'eut pas à réfléchir; sa décision était prise : il allait continuer à écrire, il allait inventer de publier des CAHIERS. Des cahiers sérieux et appliqués. Des cahiers élémentaires et sincères, comme les véri-

tés dont on nourrit les enfants.

Et depuis lors, chaque fois qu'un homme a décidé ou pensé qu'il avait quelque chose à faire savoir ou à dire aux hommes, à son tour, ils ont publié des Cahiers.

Les derniers que je connaisse - C.C.C. - sont "les Cahiers Critiques du Communisme", s'ils vivent encore, sortis par le P. Chaillet, qui se trouvait à observer l'horizon sombre en Hongrie au tournant des Années Quarante. Mais le drame était déjà engagé au moment même où Péguy lançait ses Cahiers, un socialisme mystique en rupture avec le Socialisme de parti, et, pour tous les hommes de bonne volonté, une tribune libre ouverte et offerte à toutes les pensées libres. Libres finalement aussi d'être traditionnelles. Et nationales - il n'aurait jamais dit, je crois, nationalistes - et chrétiennes.

Péguy a peu connu, je crois, la Roumanie; sauf, peut-être pour les échos de la question juive, lui le patriote ami des Juifs. On nous raconte qu'à l'Ecole Normale, je crois, il y avait un jeune roumain qui jouait aux courses. Péguy lui avait répondu, absolu comme un axiome : on ne joue pas avec l'argent. Toute une jeunesse roumaine en exil, idéaliste et pauvre, se reconnaîtrait dans cette réponse d'un fils du peuple de chez nous à un fils de boïar, sans doute, de chez eux. Toute une jeunesse qui se reconnaît dans Eminescu - le moderne anti-moderne, comme Péguy. Une jeunesse à laquelle Eminescu - et Péguy - ont aidé à faire un tri parmi tant d'idées "françaises" et "modernes", qui ont soufflé pour le bien, et le mal, et le bien, sur leur pays comme sur le nôtre. Ils les aideront peut-être aussi, Péguy, spécialement, à faire le même tri et le même vanage dans le vent qui souffle actuellement au nom de la patrie, à une époque où ce sont toutes nos patries, toutes nos familles, qui sont menacées, avec la liberté et l'esprit.

Péguy n'est pas un inconnu pour les Roumains, spécialement pour la jeunesse en exil. L'été dernier, à une conférence sur la pensée religieuse d'Eminescu assistait une dame en noir et sa fille - la fille de Péguy. Quelques roumains en profitèrent pour demander à cette dame de pouvoir aller chez elle recueillir des souvenirs : c'étaient les mêmes qui venaient de prendre part, à la Pentecôte, au Pélerinage de Chartres, le pélerinage de Péguy, avec huit mille étudiants de Paris, d'Angers, de Lille et de Hollande. Péguy est connu de ce monde slave qu'il faudra bien réconcilier un jour avec notre monde latin - autrement qu'à la mitrailleuse. Et l'on ne peut plus parler de Bulgakov ou de Soloviev sans citer Péguy, pour illustrer ou expliquer une pensée mûrie dans l'Orthodoxie, par une pensée de chez nous, à la fois classique et moderne, et liturgique, comme un augustinisme désystématisé.

L'ordre de grandeur de Péguy est de clôre l'âge de l'humanisme individualiste - littéraire, philologique et bourgeois - ouvert à la mort de Dante, pour un humanisme encore plus moderne, mais plus humblement et plus concrètement humain. Et il va ainsi au devant de ce qu'il y a de simplement concret et proche de l'homme dans le "matérialisme" ambigu des slogans rouges.

Péguy essentiellement humain, n'a rien ignoré de ce qui était moderne. Il n'a pas ignoré la plus moderne des sciences encore humaines - je ne parle pas de la physique nucléaire dont nous périrons - je parle de la jeune linguistique, soeur un peu de la jeune Espérance, s'il est vrai qu'elle a été inventé, comme le dit Meillet,

à l'époque de Voltaire, par un jésuite français missionnaire au pays des tigres et du sanscrit.

Il a connu et aimé Bailly - sinon Bally - et il comprenait et égrenait le trésor, je ne dis pas de science et de sagesse, mais de finesse et d'humble histoire humaine, déposé dans la langue et dans les mots.

Nous avions l'obligation - c'est une question de sémantique - de dire sous quel signe et sous quelle étoile - et c'est un peu l'Etoile de Noël - naissent ainsi nos Cahiers destinés à la défense et illustration, à une époque tragique, de tout un patrimoine et de toute une tradition qui n'est pas seulement linguistique, menacée d'oubli et de destruction...

Fr. Tailliez

BACOVIA, IL POETA DELLA DISSOLUZIONE UNIVERSALE E BARBU, IL MISTICO DELLE ASTRAZIONI MATEMATICHE

Fra i poeti romeni che seppero dare alla ricerca della novità ad ogni costo, richiesta dalla moda del tempo, caratteristiche originali e ben definite, dovute ad una notevole personalità, furono Bacovia e Barbu.

GHEORGHE VASILIU, che prese il pseudonimo letterario di BACOVIA dal probabile nome latino medioevale della città di Bacàu in cui nacque nel 1881, laureatosi in legge, condusse la vita medesta del modesto impiegato, ma si creo con la poesia un suo mondo cupo e desolato, negazione di qualsiasi manifestazione di vita.

Nella prima raccolta, Plumb (1916), e anche nelle seguenti, Scântei galbene (1926), e Comedii în fond (1934), è facile fare accostamenti coi simbolisti francesi e specialmente con Rollinat, ma più che di imitazione si tratta di affinità intellettuale e spirituale.

Il titolo del primo volume definisce l'atmosfera particolare di questa lirica grigia ed opprimente come il piombo, avvolta da una atmosfera fosca e macabra. Sobria, assolutamente priva di immagini, con pochi aggettivi comuni, non è che una successione di note staccate e discordanti, riferentisi nell'insieme al concetto di una dissoluzione universale. Il freddo grigiore del piombo delle casse da morto e dei fiori funebri, il fosco metallo di un tramonto di inverno, la pace di piombo di un tramonto autunnale, fanno da sfondo al cadavere dell'amata, a un pazzo che parla con se stesso, a un corvo che taglia diametralmente l'orizzonte. Più spesso pero lo squallido passaggio è deserto, espressione materiale della desolazione interna dell'anima. Sotto l'ossessione di una pioggia incessante e monotona, pare che tutto l'universo si decomponga, che tutta la terra divenga un sepolcro : soltanto le foglie "liberate", che volano frettolosamente col vento, danno una nota distensiva. Quando il grigio cede ad altri colori - secondo i modelli francesi e le sue ispirazioni di disegnatore discretamente abile - il paesaggio si sfuma in note violacee o gialle, tonalità che più lo colpiscono nella natura, non discordando dal suo cupo temperamento poetico. Anche la neve non si presenta col

puro biancore scintillante, ma pesa sulla terra come un sudario. L'atmosfera gelida e desolata del tardo autunno e dell'inverno è punteggiata dai colpi di tosse dei tisici, dallo stridore del vento, dalle grida di un pazzo. L'anima desolata, smarrita, è sommersa senza uno slancio di vita, senza un grido di rivolta, da questo grigiore, travolta dalla pioggia incessante per cui pare che la stessa materia pianga e, attraverso "un vuoto storico" si senta ancora la stessa dei preistorici villaggi lacustri.

Localizzata nella città di provincia, la poesia di Bacovia non varia.

Efficace nella sua brevità è la sensazione che diffonde, nella sala fumosa di un caffè, il canto barbaro di una donna; non dissimile da questo è la voce cavernosa di un organetto che piange nella notte un'aria obliata, mentre dorme la città che pare maledetta da secoli. Anche la fanfara, che a sera suona nel giardino publico una malinconica musica, rattrista tutta la città che, sotto la luce elettrica, ha brividi di pazzia. Su neri pianoforti, in cupi saloni, fanciulle nerovestite suonano marce funibri; in parchi deserti, in abito nero, il poeta si stende per morire su di un tavolo abbandonato. Le lievi note descrittive, volutamente macabre, costituiscono la parte peggiore dell'opera bacoviana, come pure quelle che contengono vaghi accenni sociali al "mondo proletario". Artificiosa, inutilmente involuta, in un connubio non riuscito di ritmo popolare e di simbolismo, è la lirica che descrive un temporale nei boschi di Bacàu. Profondo di significato è invece il breve schizzo di un mattatoio, a cui nella notte accorrono corvi e lupi per suggere il sangue tra la neve.

Fra le migliori liriche è Destul, che dice tutta l'indeterminatezza dei pensieri e dei desideri, l'inquietudine e la solitudine che formano la parte integrante dello spirito dell'autore, e Nihil in cui la morte, la vita che pure è morte e il mistero universale sono espressi in brevi strofe di rapido ed efficace ritmo. Gli stessi concetti, e quasi la stessa forma, sono nei brevi poemi in prosa : Bucàti de noapte. Gli stessi sfondi di natura o di ambiente cittadino, la stessa vaga inquieta atmosfera di tristezza e di solitudine appaiono con qualche nota di un riso amaro, quel riso che, come nelle liriche, si fa stridente e quasi macabro.

La Poesia di Bacovia porta senza dubbio i segni della derivazione francese, con una nota originale, espressione sincera di uno stato d'animo, una nota di desolazione assoluta, accettata senza ribellione, nè rimpianto. La natura è l'espressione di questa grigia desolazione e nello stesso tempo è l'opprimente materia che soffoca lo spirito. La forma è scarna, ma i versi sono ben ritmati e soltanto raramente, e forse volutamente, banali e prosaici. Il pensiero tormentato, a volte oscuro non in sè, ma nella successione spezzata delle idee, è reso efficacemente in un linguaggio non troppo corotto da francesismi e col solo artificio della ripetizione di frasi o versi.

o

o o

Ricca di vita materiale e spirituale, multiforme nell'espressione, esuberante e misurata, ermetica e romantica è invece la lirica di Dan Barbilian, nato a Giurgiu nel 1895, professore di matematica all'università di Bucarest e poeta col pseudonimo di Ion Barbu.

I versi del primo volume, Dupà melci (1921), già pubblicati per la maggior parte sullo Sburàtorul, cantano, secondo la scuola parnassiana e in una forma più grave che armoniosa, le gigantesche forze cosmiche della natura, pronte ad esplodere dalla dura materia per dare origine ad una ardente e frenetica vita. Panteismul è forse la più rappresentativa di queste liriche, come espressione di una trionfante orgia vitale. Questa forma di poesia riconosce le sue origini nell'ideologia nietzchiana più che in Hérédia o in Leconte de l'Isle. Animo ardente e mente scientifica, dalla fredda materia minerale e dal mistero cosmico Ion Barbu trae con sintesi ardite complesse aspirazioni a una superiore concezione spirituale. Altre liriche si ispirano alla Grecia dei misteri eleusini, ai riti demoniaci e alla filosofia pitagorica. Nel secondo volume, Joc secund (1930), la lirica di Barbu si fa ermetica in una ulteriore evoluzione dello spirito, quasi perduto dietro speculazioni di calcolo infinitesimale. Il pensiero, senza essere eccessivamente peregrino, pur nel tentativo di esprimere l'inesprimibile e di adeguarsi alle supreme sfere dell'universo astrale, si fa volutamente oscuro per simboli, accostamenti ed associazioni, per cui il lettore è costretto ad uno sforzo intellettuale non sempre coronato da successo, se pure non preferisce servirsi dei commentatori già iniziati. Si puo pensare a Mallarmé e più ancora a Paul Valéry, con una nota personale di tecnico puro che trasferisce le astrazioni matematiche nel campo della speculazione filosofica e spoglia di ogni concetto materiale il pensiero, per proiettarlo negli spazi dell' infinito. La forma è varia nella varietà dei metri e si riveste di un linguaggio che unisce a vocaboli matematici e scientifici parole di schietto uso popolare.

Un gruppo di composizioni è veramente notevole per l'atmosfera leggendaria di un romanticisme evanescente. Una lunga cantilena popolare, con facili rime anche interne, è la leggenda dell'amore del re Crypto per Enigel, fanciulla lappone. Pervasa di lieve ironia, non ha nulla a che vedere, nella lieve trama, con la tradizionale poesia popolare romena, come la ballata Domnisoarà Hus. Ad un fosco romanticismo piuttosto si collegano i riti di incantesimo della fanciulla Hus a cui la passione ha tolto il senno e che vuol riavere per sè il giovane amato. Il ritmo popolare riveste però concetti e figurazioni astrali, proprie del mondo poetico del Barbu, facendone una composizione originale.

Al fondo balcanico orientale delle poesie di Anton Pann e del màhala di Bucarest e di Giurgiu si ispira la serie di poesie Isarlâk di cui è protagonista il leggendario e popolare Nastratin Hogea. In una atmosfera di Joc secund, cioè di immagini riflesse nello spirito, il poeta presenta, in un linguaggio reso pittoresco dai turcismi, non la realtà concreta, ma la materializzazione del concetto del mondo turco islamico. La descrizione della folla della città fantastica di Isarlâk che in attesa febbrile, in un tramonto di autunno, vede arrivare su di un vecchio consunto caicco l'eroe delle sue leggende, Nastratin Hogea, triste argonauta col petto non più cinto di aurei coralli, ma di alghe verdi, è di una efficacia singolare nelle figurazioni e nelle forme.

o

o o

Diversi, anzi opposti nella figurazione del mondo poetico, in cui Bacovia vide soltanto la continua dissoluzione della materia e Barbu la

eterna metamorfosi dello spirito vitale, esercitarono entrambi un notevole influsso sulla poesia contemporanea per la sincerità e l'originalità che quasi sempre li tenne lontani dal freddo artificio.

Gino LUPI

DACO-ROUMAIN: ÎNTRUMPICA; ÎNTRULPICA; ÎNTRUNCICA; ÎNTRUPICA.

A la suite des travaux de géographie linguistique de J. Gilliéron, les recherches étymologiques ont cessé de se présenter comme de simples équations avec une ou plusieurs inconnues que le linguiste pouvait résoudre assis à sa table de travail. La découverte d'une base étymologique satisfaisante au point de vue formel et même sémantique est loin d'autoriser quelqu'un à considérer qu'il a résolu un problème étymologique, notamment quand il n'a pas à sa disposition des documents s'échelonnant sur une longue période couvrant l'accomplissement des transformations phonétiques et les altérations sémantiques subies par un mot et susceptibles de lui fournir des indications sur les stades intermédiaires que celui-ci a parcourus. Tout le monde sait que les documents anciens écrits font défaut pour le domaine du daco-roumain et ses dialectes. Cette lacune ne peut être comblée que par les recherches au terrain, par des études approfondies sur les parlers locaux et les langues spéciales plus conservateurs par nature et qui de ce fait peuvent fournir des indications précieuses sur les transformations normales ou anormales subies par un mot. Les recherches au terrain ont pour but de replacer le mot à étudier dans le milieu matériel et spirituel où il a pris naissance, de le rapprocher - dans le cas des notions concrètes - des objets et pratiques qu'il désigne afin de mieux éclairer ses fonctions. Il s'agit enfin d'étudier dans ce milieu les synonymes et homonymes avec lesquelles le mot a eu à lutter et de déterminer son comportement vis-à-vis de ceux-ci. Ce sont de telles circonstances qui nous permettront de reconstituer en sens inverse les phases parcourues par le mot que nous voulons étudier et de rétablir, appuyés sur des faits tangibles, les réactions de toutes sortes que les membres d'un groupe linguistique ont manifestées en face d'un mot donné dans les conflits que celui-ci a pu avoir avec d'autres mots.

Ces recherches complètent avec bonheur les données mécaniques des lois phonétiques que nous devons considérer avec moins de rigueur qu'on n'avait coutûme de le faire autrefois. Les tendances d'articulations innées et dans une certaine mesure, fixes constatées parmi les membres d'un groupe liguistique, sont sujettes à des altérations spontanées souvent contradictoires provoquées par des facteurs psychologiques tels que imagination, association; etc...

Les études au terrain, pour nous résumer, permettent aux étymologistes de descendre de l'abstrait - le mot hérité ou emprunté - aux faits tangibles, les choses, et de remonter à nouveau dans l'abstrait - psychologie des sujets parlants - pour retrouver enfin le mot comme une entité à la fois abstraite et matérielle, portant les traces de la confrontation que

les sujets parlants lui ont inconsciemment fait subir avec le monde matériel et les mots concurrents.

Nous avons cru nécessaire de commencer par ce petit préambule, à cause du fait que les formes roumaines que nous nous sommes proposé de discuter ont fait l'objet d'une explication qui pêchait contre les principes que nous venons de rappeler plus haut.

Le verbe roumain a (se) întrumpica (prononcé par palatalisation întrumpcica) a été expliqué par N. Drăganu de l'adverbe într'un chip (formé sur le mot d'origine hongroise chip < kép "image"), "de la même manière", "d'une manière égale"; D.R. I, 300.

Cette explication assez ingénieuse en apparence, il faut le reconnaître, semble avoir convaincu nos philologues, ou tout au moins certains d'entre eux, puisque D.A. l'accepte et range les formes întrumpica (dialectal întrumcica ?), întrulpica et întruncica à titre de variantes sous l'article du verbe întruchipa formé sur le substantif chip "image".

Cependant un certain nombre de difficultés d'ordre phonétique qui n'ont même pas été relevées et discutées d'une façon approfondie par N. Drăganu, rendent cette explication difficilement acceptable. Il faut tout d'abord admettre la métathèse -chipa > -pica. Le problème est d'une très grande importance car c'est la seule façon possible d'expliquer le passage de -n à -m (n + cons. labiale > m; comp. împunge, împerechia, împrumuta, etc.. du lat. in-pungere, in-pariculare, in-promutare, CDDE s.v.). Le groupe -chi, même palatalisé (tsi) ne provoque jamais le passage d'un n qui le précède à m; comp. închide (pal. întsidze) încheia (întseia). Malheureusement, nous n'avons pas d'autres cas analogues pour cette métathèse, ce qui nous oblige à supposer qu'elle se serait accomplie d'une façon anormale, sous l'influence d'un mot rapproché du nôtre au point de vue sémantique ou phonétique. Ce mot nous ne le voyons pas et l'existence du vb. întruchipa "incarner", qui est certainement formé sur la base étymologique chip, mais qui ne présente pas de métathèse, nous autorise à contester la possibilité de son accomplissement. Ajoutons à cela l'existence du subst. chip et de l'adv. într'un chip utilisés parallèlement avec întrunpcica, mais qui ne présentent pas la métathèse en question et qui de ce fait auraient constitué un empêchement pour son accomplissement et nous pourrons conclure qu'elle est inadmissible. D'ailleurs même si nous l'admettions, le résultat serait différent de celui qu'imagine N. Drăganu. En effet, întruchipa aboutirait par la métathèse à une forme +întrumpichia. On s'attendrait d'autre part, si la base étymologique proposée par Drăganu était bonne, que le vb. întrunchipa (devenu +întrumpichia pron. dialectalement +întrumpcitsea), se rencontrât dans la conjugaison avec întruchipa (celui-ci certainement en rapport avec chip) qui fait au présent ind. 3e pers. sing. intruchipează; mais il n'en est rien, puisque le présent de întrumpica est intrumpcică.

Comme les exemples avec la prétendue métathèse donnés par N. Drăganu (l.c.) et reproduits par le D.A. s.v. întruchipa, sont attestés dans la région de Năssăud, précisément dans la vallée de Zagra, nous nous sommes proposé, étant originaire de cette même vallée, d'entreprendre une enquête sur place et réintégrer le mot dans son milieu linguistique suivant les principes que nous avons énumérés au commencement de cet article. La variété exagérée de formes : întruncipa, întrumpcica, întruncica, întrucica, toutes coexistantes dans une seule région, selon N. Drăganu, phénomène contraire à toute logique linguistique - un groupe linguistique tend toujours vers l'uniformisation de sa langue - nous a rendu méfiant. Voici les résultats de notre enquête :

Quelle ne fut notre surprise d'attester la forme întruchipa (pron. întrutsipa), employée couramment dans la vallée de Zagra avec lesens de "(s') incarner, prendrela forme de", figée notamment dans l'expression drac intrutsipat, dziavol intrutsipat (synonyme de drac, diavol împelițat) "diable incarné" qui se dit d'un homme qui a mauvais caractère, ou d'un enfant turbulent. D'autre part, de la grande variété de formes citées plus haut, nous n'avons pu attester dans la vallée de Zagra que întrumpica, (pron. întrumpcica) et întruncica, cette dernière avec un sens spécial que nous allons voir plus loin, et qui indique qu'elle n'a rien de commun, quant à l'origine, avec la première. La coexistence de întrutsipa, forme qui d'après N. Drăganu devait être à la base de toutes les autres et qui est directement en rapport avec într'un chip et de întrumpcica dans la langue d'un groupe linguistique bien défini est, nous le pensons, une preuve assez évidente que ces deux formes ne peuvent pas être en rapport d'origine, à moins d'admettre que l'une d'entre elles est d'importation et que son sens, au moment où elle a été adoptée, était suffisamment différencié pour ne pas créer de confusion avec l'autre. Dans les villages avoisinants à la vallée de Zagra, întrumpcica n'existe pas, ce qui nous oblige à supposer, si nous acceptions l'explication de N. Drăganu, que l'innovation s'est produite dans cette vallée. Mais alors comment se fait-il que întrutsipa, qui aurait existé avant întrumpcica, auquel il aurait servi comme base de formation, n'a pas disparu une fois l'innovation accomplie ? Comment se fait-il que les deux formes ne se sont pas gênées réciproquement ? Selon un principe de géographie linguistique bien connu, le prototype s'efface devant l'innovation qui en assume le sens et les fonctions. La réponse ne peut être qu'une : Les deux verbes ne peuvent pas avoir la même origine. Ceci est d'autant plus certain que les sens des deux mots, comme nous le verrons par la suite, ne sont pas les mêmes.

Nous allons maintenant évoquer l'emploi du verbe întrumpcica, dans les phrases les plus usuelles, afin de mieux détacher les sens qu'il peut avoir. A cette occasion, nous pourrons constater que N. Drăganu, sûrement trompé par l'idée préconçue qu'il s'était faite de l'étymologie du verbe, n'avait pas donné tous les sens de întrumpcica et s'était contenté de relever uniquement ceux qui rapprochaient le mot de într'un chip, întruchipa.

Premier exemple :

Quand un habitant de Zagra se rend au marché, généralement dans les villes voisines, Năsăud ou Bistritza, il le fait avec l'espoir că-i va pcica (lit. pica "càdea") ceva spre cumpărare "qu'il trouvera (lit. qu'il lui tombera) quelque chose (dont il a besoin) à acheter". Dacă-i pcică şi omul se poate întrumpcica la pret cu negustorul, atunci el cumpără marfa, "s'il trouve (s'il lui tombe sous la main ce qu'il cherche) et s'il peut se mettre d'accord avec le vendeur quant au prix, alors il achète la marchandise". (1) On emploie comme synonymes de întrumpcica dans cette phrase, les expressions a se ajunge la preț, a se lovi la preț, a se înțelege, a cădea la învoială, ce qui indique clairement que ce verbe signifie "tomber d'accord, se mettre d'accord, s'entendre, s'accorder".

Deuxième exemple :

Si une personne rend un service à une autre, en obligeant celle-ci par ce service, la personne à qui on a rendu le service așteaptă să-i pcise (pice, cadă) imprejurarea ca să se întrumpcise cu binefăcătorul, "elle attend le moment favorable pour s'acquitter du bien faiteur ou le récompenser". On s'exprime dans les mêmes termes en s'adressant à un malfaiteur : Las' că

(1) Cotoc Tănase, 75 ans, Zagra; Fetti Leon, 68 ans, Suplai.

mni pcica tu'n mână s'atunşi ne-om întrumpcica noi ! "Attends donc, l'occasion se présentera (lit. tu tomberas entre mes mains) et je te payerai de la même monnaie !" (2) Dans ces exemples, le verbe întrumpcica peut être remplacé, dans la première variante, par a se împăca, avec le sens de "payer, s'acquitter, rendre un service, recompenser" et dans le second par a plăti, ou a răsplăti, "payer, rendre la pareille", mots avec lesquels întrumpcica forme une parfaite synonymie.

Troisième exemple :

Nous avons attesté le verbe dans le langage des diseuses de bonne aventure qui jettent les grains (dau cu bobii). Voici une brève description de cette pratique magique, avec la terminologie essentielle qu'on y rencontre : pour connaître les chances de réussite d'une entreprise, d'un voyage, etc..., mais surtout pour savoir les chances qu'ils auront en amour, les gens s'adressent aux cătătoare în bobi. Celles-ci prennent une poignée de grains, généralement de maïs ou de haricots et après avoir prononcé une formule secrète, lancent les grains sur une table, en en séparant au hasard trois tas. Ensuite, en prenant chaque tas séparément, les diseuses comptent les grains quatre par quatre. Les groupes de grains qui restent les derniers dans chaque tas, quand la cătătoare a fini de les compter et qui peuvent être au nombre de 1, 2, 3 ou 4 grains, sont rangés sur un tableau : masa. L'opération est faite par trois fois, de sorte que la masa présente trois rangées de grains de trois groupes chacune.

D'après la disposition du nombre de grains dans les rangées de la masa, les diseuses savent si les grains au pcicat la gând ou s'au întrumpcicat "sont tombés de manière favorable à la pensée (au désir dont on cherche à connaître les chances de réussite)." (3) Dans cet exemple, întrumpcica ne peut être remplacé que par l'expression a pcica la gând, donc le sens qui s'en dégage est celui de "tomber, échoir de manière favorable". Nous faisons remarquer en passant que le fait de rencontrer le verbe întrumpcica dans la terminologie d'une pratique magique, constitue une preuve directe de son ancienneté, constatation très précieuse, puisque chip (hongr. kép "image" CADE s.v.) radical de base du verbe întruchipa et de l'adverbe într'un chip est par son origine un mot relativement récent en roumain.

En résumé, après avoir analysé les différents emplois du verbe întrumpcica, il nous a été possible de délimiter les sens suivants : "tomber d'accord, se mettre d'accord, s'entendre, s'accorder, payer, s'acquitter, rendre un service, recompenser, rendre la pareille, tomber ou échoir de manière favorable (en parlant des grains)". Il est clair que ces sens n'ont rien de commun avec ceux du vb. întruchipa, "construire, incarner, etc.." (v. D.A. s.v.), ni avec celui de l'adv. într'un chip "de la même manière, d'une façon quelconque".

Quelle est donc l'origine de ce mot ? N. Drăganu a très bien vu quand il l'a mis en liaison avec l'adverbe întrumpcic, courant dans la vallée de Zagra, mais il s'est trompé quand il a rattaché cet adverbe à într'un chip qui aurait subi la métathèse dont nous avons parlé au début de cet article (v.l.c.). N. Drăganu s'était également trompé sur l'accent tonique de l'adverbe întrumpcic, qu'il plaçait sur le i final, alors qu'en réalité nous l'avons partout attesté accentué sur le u, întrúmpcic. Cela le rapprochait davantage de într'un chip, qui lui aussi porte l'accent sur le i de la dernière syllabe, alors que l'accent réel s'oppose à ce rapprochement. A notre

(2) Ibid.
(3) Maria Cute, 50 ans, Zagra.

avis, l'adv. întrumpcic est formé sur le subst. pic "peu" (lat. + pikk "klein"; megl. pică "ein wenig", calabr. pikka "wenig" REW 6494) et signifie "dans le détail, dans le moindre détail". Ce stade sémantique a été atteint par une expression intermédiaire până intr'un pic = până la ultima picătura "jusqu'à la dernière goutte". Ce sens ressort d'ailleurs même des exemples cités par N. Drăganu : am împărtit lucrurile întrumpcic "nous avons partagé les choses jusqu'au plus petit détail", c'est-à-dire "d'une manière égale". Ce dernier sens que nous retrouvons dans le second exemple donné par N. Drăganu : locurile moştenite sunt întrumpcic "les propriétés héritées sont égales (à tous les points de vue)", a été obtenu par extension. Nous ajoutons encore un dernier exemple assez fréquent, qui fait ressortir le sens d'origine "jusqu'à la dernière parcelle" : i-am plătit întrumpcic "je lui ai payé jusqu'au dernier sou" (pâna la ultimul ban).

De întrumpcic "dans le détail, d'une manière égale", nous sommes loin des sens "se mettre d'accord, acquitter, récompenser", etc. du vb. întrumpcica, mais cette évolution sémantique, à première vue considérable, est facile à expliquer. Elle a été favorisée par le fait que l'adverbe întrumpcic a supplanté, au point de vue sémantique, les verbes qu'il déterminait, dans des phrases cristallisées en expressions comme celles que nous avons analysées. Lors de la création du vb. întrumpcica, les sujets parlants ont attribué à ce dernier le sens général de l'expression. Ainsi, on est passé de la phrase ne-am înţeles întrumpcic la preţ, à celle de ne-am întrumpcicat la preţ "on s'est mis d'accord, on s'est entendu sur le prix; de i-am plătit întrumpcic à ne-am întrumpcicat, "nous nous sommes acquittés l'un envers l'autre" et de bobii au picat întrumpcic à bobii s'au întrumpcicat "les grains sont tombés de manière favorable, etc.... (4)

La transformation de l'adv. întrumpcic en verbe a été certainement facilitée par le verbe pica (pron. pcica) "tomber, choir", qui est lui-même un dérivé verbal du subst. pic (cf. REW 6494). Le fait de rencontrer ce verbe en expressions cristallisées dans les exemples concernant la pratique magique des grains, utilisées parallélement avec le vb. întrumpcică, constitue une preuve suffisamment évidente par cette hypothèse. On a dû dire tout d'abord bobii au pcicat întrumpcic et plus tard par une fusion des deux derniers mots, s'au întrumpcicat. L'innovation întrumpcica a fini par comprendre à la fois l'idée de "tomber" "et celle de "dans le détail" ou en un mot "coïncidence dans le détail". L'influence du vb. pica dans la formation du vb. întrumpcica est corroborée par une forme verbale que nous avons rencontrée dans la vallée du Someş : a întrucica (lit. întrupica) qui est un dérivé du vb. pica "tomber" avec le préfixe întru-. Le sens de cette forme est le même que celui du verbe întrumpcica, mais elle est d'un emploi plus restreint et ne se rapporte pas à căţatul in bobi.

Il nous reste à discuter le problème de l'accent. N. Drăganu accentue întrumpcică, à la 3e pers. sing. de l'ind. pr. du verbe et întrumpcic pour l'adverbe, alors que nous avons rencontré cet accent une seule fois dans les vers suivants :

Lelea tătse le'ntrumpcică
Ne dân nimărui nemnică. (5)

"Ma belle s'acquitte de tout, sans rien donner à qui que ce soit".

(4) Comp. au point de vue sémantique pour la pratique des grains le français chance (lat. cadentia, Bloch Dic. Et. s.v.)

(5) Etant donné que ces deux verbes présentent des particularités phonétiques, telles que la disparition du -d au part. pr. devant un mot commençant par consonne, qui peuvent produire des confusions ou faire penser à des erreurs, nous les transcrivons en langue littéraire : Lelea toate le' întrumpică, Ne dând nimănui nimic.

Dans tous les autres exemples, aussi bien l'adverbe que le verbe portaient l'accent sur le u. L'accent rencontré dans les vers précités paraissant donc être, à première vue, une licence poétique. Cependant, si nous prenons en considération que le verbe întrumpcica est formé sur le subst. pic et qu'il a été influencé par le dérivé pica, il nous semble que l'accent sur i doit être le vrai. Par la suite, le vb. întrumpcica, suivant la règle des verbes composés d'un préfixe long et d'un radical court, qui dans la région de la vallée de Zagra ont subi un déplacement de l'accent du radical sur le préfixe (comp. împreuna, ind. pr. 3e pers. sing. împréună - lit. împreúnă - <lat. inperunare; strecurà, prés. strécură, lit. strecoàră, < lat. extracolare CDDE s.v.) a été soumis au même traitement et a changé d'accent. Plus tard, il a communiqué cet accent également à l'adverbe întrúmpcic. L'accent rencontré dans les vers cités plus haut serait plutôt une cristallisation de l'accent d'origine, qu'une licence poétique. (6)

Le vb. întruntsica que N. Drăganu a considéré également comme une variante de întrumpcica et întruchipa, contrairement aux principes de géographie linguistique suivant lesquels la coexistance dans la même région de plusieurs variantes d'un même mot est impossible, est employé dans la langue des bûcherons et plus spécialement des fabricants d'échandoles de la vallée de Zagra. N. Drăganu a entendu le mot, mais il n'a pas situé avec précision son champ d'application. Pour que les échandoles soient de longueur égale, les bûcherons întruntsică butucii "coupent des bûches de longueur égale", afin d'obtenir des échandoles uniformes quand ils les fendront. (7)

La présence d'un n à la place d'un m dans ce verbe nous indique que cette forme n'a rien de commun avec le verbe întrumpcica. Le sens de "couper un tronc d'arbre en bûches de longueur égale" nous conduit au radical trunchiu "tronc d'arbre (lat. trunculus "kleiner Stamm. Strunk" REW 8955) qui à l'aide du préfixe in- et du suffixe-icare aurait pu donner naissance à un verbe intrunchica (pron. întruntsica - întruncica). Une variante de ce radical : întrunchia est attestée ailleurs avec le sens de "jetter un sort, rendre malade" (sens qui s'explique par l'acception trunchiu "corps humain", à côté de trunchiu "tronc d'arbre"); mais à l'origine cette variante paraît avoir eu le sens de la forme de Zagra, puisque l'adj.part. întrunchiat -ă, signifie "injumătătit", "coupé en deux parts égales" cf. DA s.v. întrunchia. Le suffixe -icare de la variante de Zagra peut remonter directement au latin, ou être le résultat d'une contamination avec întrumpcica rapproché de întruntsica au point de vue formel. (8) D'ailleurs la contamination de întruntsica avec

(6) Ce changement d'accent a provoqué un bouleversement général des accents des formes verbales de trois syllabes ou plus. Citons le cas de frământà, ind. pr. 3e pers. frământă pour fràmântă et îngenunchia (pron. înzenuntsè) pr. înzénuntse pour îngenuncheazà.

(7) Ioan Pop, surnommé Moș Puiu, 75 ans, Zagra.

(8) Il est possible que întrunchica ait influencé à son tour l'accent du verbe întrumpica, car la façon d'accentuer au présent indicatif 3ème personne întrunchică est nominale pour le premier.

d'autres verbes n'est pas sans analogie. La variante întrulpica rencontrée dans les villages de Hordou (Coşbuc) et Telciu avec le même sens qu'întruntsica n'est que le résultat d'une contamination de întruncica avec le subst. tulpină "tronc d'arbre" (d'origine slave), car le groupe -lp- ne peut pas être expliqué par une dissimilation à cause de la prononciation fortement nasalisée du n suivi par une consonne.

Telle est l'explication que nous donnons des verbes întrumpica, întrulpica, întrucica (întrupica), întruntsica (întruchica) à la suite d'une enquête poussée dans les régions où ces formes sont employées et par l'application rigoureuse de quelques principes de géographie linguistique. Qu'on l'accepte ou non, nous pensons, en tout cas, après l'exposé que nous venons de faire, avoir au moins le droit d'exiger que les sens du verbe întrumpcica (întrumpica) soient complétés dans le DA par ceux révélés à la suite de notre enquête et l'introduction d'un nouvel article consacré au verbe întrunchica (întrutsica) que ce dictionnaire ignore complètement.

D. Maniu

LES ETUDES DE PHONOLOGIE ROUMAINE

Nous nous proposons de commenter brièvement dans cette note les études de phonologie roumaine et les contributions apportées par les linguistes roumains à la solution des problèmes théoriques posés par cette nouvelle discipline linguistique. Précisons dès le début que nous prenons le terme "phonologie" dans l'acception qui lui a été assignée par l'Ecole de Prague (plus ou moins synonyme de la "phonémique" américaine), et même dans un sens plus large, comprenant d'une manière générale les études poursuivies dans l'esprit structuraliste de la linguistique moderne. Dans ce sens - impropre, il faut le dire - "phonologie" n'indique pas un domaine de recherches, la phonie, mais plutôt une méthode, la méthode fonctionnelle et structurale. Ainsi, on peut dire - et on dit effectivement - phonologie du mot, phonologie de la phrase, phonologie du style, etc...

Avant d'aborder l'examen des études de phonologie roumaine proprement dite, il n'est peut-être pas sans intérêt de préciser le sort des doctrines linguistiques nouvelles en Roumanie. La tâche est aisée car, parmi les écoles "phonologiques", "phonèmiques" et autres, seule l'école de Prague a exercé une certaine influenco sur les linguistes roumains. En effet, après avoir fécondé la pensée linguistique de Troubetskoy et de Jakobson, l'Ecole de Genève s'est presque éteinte : depuis la mort de Sechehaye et de Bally, seul M. Frei défend encore l'orthodoxie saussurienne. Quant à l'Ecole de Copenhague, sa doctrine - la Glossématique fondée par M. Hjelmslev - est de date relativement trop récente (l'Omkring sprogteoriens grundloegelse, Copenhague, Munksgaard, 1943, 116 p. remonte à peine à 1943 et sa rédaction danoise n'a pas été pour faciliter les choses) pour qu'elle pût avoir des échos jusqu'en Roumanie. Il suffit de remarquer qu'elle est fort peu connue même dans des pays scientifiquement plus privilégiés, comme la France, l'Angleterre ou l'Allemagne. Bien que plus accessible dans sa terminologie et dans ses principes, la situation de l'Ecole de Londres, fondée par Daniel Jones, n'est pas meilleure. Le "phonologique" renfermé dans sa doctrine a eû assez de mal à se dégager de son "écorce phonétique" pour pouvoir exercer une influence décisive en tant que courant linguistique moderne et, d'autre part, l'ouvrage fondamental qui la représente, The Phoneme : its nature and use, Cambridge,

Heffer, 1950, XVI + 268 p., vient à peine de paraître. Pour ne plus parler des écoles structuralistes américaines descendant de Bloomfield et de Sapir, qui commencent à peine à pénétrer dans les milieux linguistiques européens plus larges. Ici encore, les ouvrages théoriques d'ensemble ont fait défaut jusqu'ici. Les Methods in Structural Linguistics New York, 1951, de Harris, présentant surtout la doctrine de l'Ecole de Yale, sont parues l'année dernière. A côté de Prague, il n'y a que le "structuralisme sémantique" de Brøndal qui se reflète en quelque sorte dans le psychologisme phonologique d'un Rosetti. Et de nos jours, les circonstances font que seule l'école phonèmique dite "de Moscou" (remontant à Baudouin de Courtenay par l'intermédiaire de Scerba, et à Troubetskoy par l'intermédiaire de Polijvanov), si décriée par feu les "marristes", pourrait encore exercer une certaine influence sur la linguistique roumaine (voir par exemple, l'article de Budagov, cité plus bas).

Quelques mots sur les linguistes roumains qui, ayant subi ces influences, ont diffusé et "vulgarisé" les principes de l'Ecole de Prague, tout en apportant dans certains cas des contributions personnelles à la problèmatique de la doctrine phonologique. Une fois de plus, c'est notre Puşcariu qui fait figure de pionnier. En effet, ce fut lui qui, le premier, prit position vis-à-vis des principes de cette nouvelle discipline linguistique et essaya de les exploiter au profit de la linguistique roumaine. Bien qu'il ne fut jamais un discipline avoué et conséquent de l'Ecole de Prague, ce furent ses articles publiés dans la Dacoromania à partir de 1932 qui attirèrent l'attention des spécialistes roumains sur cette nouvelle conception des faits linguistiques. Ses études représentent, d'autre part, les premiers essais d'application conséquente de certains principes phonologiques au roumain. - Après Puscariu, Al. Rosetti fut l'un des premiers et des plus actifs partisans de la phonologie. Ses efforts s'orientèrent aussi bien dans le sens de l'élaboration des principes de base de la nouvelle doctrine que dans le sens de l'application de ces principes au roumain. Malheureusement, ses études théoriques n'ont jamais réussi à dépasser le psychologisme stérile des tout premiers débuts de l'Ecole de Prague et sa fameuse définition du phonème -"l'idée qu'on se fait du son" - n'a pas cessé de faire les délices des structuralistes. - Les phonologistes roumains devaient recevoir peu après un renfort d'une toute autre envergure dans la personne de Eugen Seidel. Fort d'une solide préparation philosophique et connaissant à fond la phonologie psychologique de Karl Bühler et la doctrine pragoise (il avait fait un long séjour en Tchécoslovaquie), Seidel influença heureusement ses collègues de Bucarest et quelques jeunes linguistes qui suivaient attentivement ses interventions aux séances de la "Societatea Română de Linguistică". Les fruits de son ouvrage principal, Fonologia si problemele ei actuale (voir plus bas) furent malheureusement compromis par la guerre et par des circonstances "extra-linguistiques" ultérieures. - Notons également parmi les diffuseurs des principes de la "néophonologie", comme l'intitulait Grammont, Iorgu Iordan, qui publia deux solides études de vulgarisation. - Quant aux autres, que nous citerons en cours de route, leurs contributions remontent plus ou moins à l'influence des précédents. Ainsi, les études plus ou moins phonologiques de Petrovici, Procopovici ou Macrea sont dues probablement à l'enseignement ou à l'influence de Puscariu, Graur fut entraîné dans la phonologie par Rosetti, tout comme I. Seidel-Slotty le fut par E. Seidel, qui provoqua d'autre part la réaction "anti-phonologiste" de G. Ivănescu. Quant à l'auteur de cette note, il fut orienté vers la phonologie par le "Traité de ... Phonétique" de Grammont et, par la suite, il eut la chance de tomber sur les deux premiers fascicules des "Acta Linguistica", égarés on ne sait trop comment dans un fond de tiroir de la bibliothèque d'Académie Roumaine.

Enumérons d'abord les travaux de présentation de la doctrine pragoise et les études théoriques consacrées aux nouveaux principes. Leur intérêt n'est

pas seulement d'ordre "vulgarisateur" : en effet, la plupart des exemples invoqués à l'appui et destinés à illustrer les diverses thèses d'un Troubetskoy, d'un Jakobson ou d'un Mathesius sont empruntés au roumain. C'est le cas notamment de l'excellent ouvrage de Eugen Seidel, Fonologia si problemele ei actuale, Societatea Română de Linguistică, seria I, memoriul 2A, Copenhague - Bucarest, Munksgaard - Institutul de Linguistică Română, 1943, 82p., dont la version allemande parue chez les mêmes éditeurs et dans la même collection sous le titre Das Wesen der Phonologie (1943), reste encore aujourd'hui le meilleur manuel d'introduction à la doctrine pragoise. Paru en pleine guerre, le mémoire de Seidel est resté inconnu à la plupart des linguistes et il y a peu d'espoirs qu'une nouvelle édition mise à jour puisse paraître dans les circonstances actuelles. On pourra toutefois consulter utilement les comptes-rendus, tous favorables, de E. Fischer-Jorgensen, Acta Linguistica, 1942-43, 142-144, P. Trost, Slovo a Slovesnost, 1947, 122 et A. Martinet, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 1947-48, 27-29). Solide et bien documenté, mais de portée beaucoup plus limitée est le mémoire de Iorgu Iordan, O disciplină linguistică nouă : Fonologia, Analele Academiei Române, seria III, tomul IX, memoriul 7, Bucuresti 1942. Une brève étude, claire mais un peu sommaire, est celle de Al. Graur, Linguistica cehoslovacă, Viata Românească, XXI, 1939, 65-67. A noter à titre de curiosité, le mauvais article informatif de Al. Piru, Fonologia, paru en Novembre 1944 dans le quotidien "Tribuna Poporului" (je ne puis donner la référence exacte). L'introduction de notre Bibliographie critique de la linguistique fonctionnelle et structurale, th. complémentaire, Paris, Bibliothèque de la Sorbonne, 1951, LVII - 261 p. (exemplaires dactylographiés) est aussi à ranger parmi les études de présentation des nouveaux courants linguistiques. Il s'agit d'uneétude visant à définir les traits caractéristiques des écoles structuralistes modernes en essayant en même temps de jeter les bases d'une classification génétique de ces écoles. (cf. op. cit., I-XXXIII). Enfin, dans son cours de linguistique générale intitulé Teoria Limbajului, Bucuresti, Facultatea de Litere, 1951, 160 p., in-4º, Al. Graur a consacré à ces problèmes un long chapitre intitulé Linguistica Structurală, cf. op. cit., 72-84 (voir plus bas).

Quant au classique problème des rapports de la Phonétique et de la Phonologie - outre les études citées dans le paragraphe précédent et qui devaient nécessairement l'aborder (voir surtout le chapitre Fonetică şi Fonologie dans Seidel, Fonologia, 37-39) - sont à enregistrer : Sextil Puşcariu, Phonetisch und Phonologisch, Volkstum und Kultur der Romanen, III, 1929, 16-24, repris sous le titre Phonétique et Phonologie dans ses Etudes de Linguistique Roumaine, Cluj - Bucureşti, Monitorul Oficial şi Imprimeriile Statului, 1937, VI+508 p., 125-134, sans compter les articles où Puşcariu applique ces distinctions aux faits roumains (voir plus bas). A noter également la brève étude de Al. Rosetti, Phonétique et Phonologie, Bulletin Linguistique publié par Al. Rosetti, II, 1934, 5-8 et celle de Iorgu Iordan, Fonetică şi Fonologie, paradoxalement publiée dans le périodique "de choc" du "marrisme" militant en Roumanie, Cum Vorbim, I, 3, 1949, 3-6. Enfin, la communication de A. Juilland, Objet et Méthode en Phonétique et Phonologie, Ecole Pratique des Hautes Etudes, Chaire de Phonologie, le 11.4.48.

Quelques études sont consacrées aux problèmes de base de la linguistique pragoise. La dualité "Langue" - "Parole" est présentée par Seidel, Fonologie, 13, et indirectement par Rosetti dans le chapitre Les changements phonétiques dans la Langue et dans la Parole de son mémoire Les changements phonétiques, 7-23 (voir plus bas). Le même problème est étudié par A. Juilland, Langue et Système fonctionnel, BSLP, XLIV, 1947-48, XV-XVI, qui renvoit les variantes stylistiques et combinatoires à la Parole. - Le problème de la "morphonologie", fondée par Troubetskoy, est traité par Sextil Puscariu dans son article Morfone-

mul Si economia limbei, Dacoromania, VI, 1933, 211-243, repris sous le titre Le morphonème et l'économie de la langue dans ses Etudes, 261-290. Le paragraphe consacré à cette discipline par Seidel, Fonologia, 27-28, mis à part, il faut retenir l'article de doctrine de Rosetti, Sur la Morphonologie, BLR, I, 1933, 9-11. - La définition du phonème a été discutée par Seidel, Fonologia, 19-21, et par Rosetti, Sur la définition du phonème, Bulletin Linguistique, VII, 1939, 102-104. - Les mêmes auteurs ont consacré quelques pages à l'interprétation phonologique de la syllabe : Seidel, Fonologia, 33-34 et Rosetti, Sur la théorie de la syllabe, BLR, III, 1935, 5-14 et Sur le problème de la syllabe, BLR, VI, 1938, 242 s.

Le problème si épineux de la conception structurale du changement de phonèmes et des systèmes phonologiques a été abordé par Puşcariu, Despre legile fonologice, Dacoromania, II, 1932, 19-87, traduit en français sous le titre Sur les lois phonologiques, Etudes, 135-202, mais le véritable sens de l'enseignement pragois a échappé à l'auteur; encore plus manqué, le mémoire de Rosetti, Les changements phonétiques, aperçu général, Société Roumaine de Linguistique, série I, mémoire 7, Copenhague - Bucarest, Munksgaard - Institutul de Linguistică Română, 1948, 31 p., où le problème de la diachronie aurait dû être nettement posé au moins dans le chapitre déjà cité, Les changements phonétiques dans la Langue et dans la Parole, op. cit., 7-23. Dans le chapitre consacré à la phonologie diachronique, Seidel, Fonologia, 39-40, fait preuve d'une bien meilleure compréhension de l'évolution des systèmes linguistiques et de la solidarité des éléments qui les constituent. A noter enfin les paragraphes dédiés par A. Juilland au problème des changements phonétiques et phonologiques dans l'introduction de l'Essai pour une histoire structurale du phonétique français, Paris, Klincksieck, 1949, XIV + 148 p, en collaboration avec A. G. Haudricourt. Les auteurs distinguent trois types de changements phoniques : 1) les changements phonétiques 2) les changements phonétiques phonologisés et 3) les changements phonologiques. On pourrait également rappeler la thèse de I. Seidel-Slotty, Zur Geschichte der Teleologie in der Sprachwissenschaft, Dissertation Breslau, 1935, 38 p., qui fait une large place à la conception finaliste des changements phonologiques tels qu'ils étaient conçus par R. Jakobson dans ses premières études pragoises, (voir le compte-rendu de Debrunner, Indogermanische Forschungen, LIII, 1935, 313-314.)

A considérer la liste des contributions roumaines à la phonologie que nous venons de dresser, on pourrait croire que la doctrine de l'Ecole de Prague n'a eû que des partisans en Roumanie. Ce qui n'est pas tout à fait exact. Car, dans son étude Constitutrea uneifonetici care să nu fie fiziologie şi acustică, Buletinul Institutului de Filologie Română "Alexandru Philippide" (BIFR), V, 1938, 55-143, G. Ivănescu prit violemment à parti l'enseignement pragois (voir le compte-rendu de Guiter, Revue des Langues Romanes, 1947, 333-334). Fondées cependant sur une connaissance plutôt vague et sentimentale des nouveaux principes, ses critiques manquèrent de consistance et Seidel eut la partie belle dans la mise au point intitulée Bemerkungen zur Phonologie des "Cercle Linguistique de Prague", BIFR, VI, 1939, 114s. Une nouvelle intervention de Ivănescu, Discuţiile asupra unei fonetici nefiziologice si neacustice, BIFR, VII-VIII, 1941, 309-327, ne fit que renforcer cette impression. Et puisque nous en sommes aux adversaires roumains de la phonologie pragoise, citons également le nom de .... Al. Graur, que nous venons justement de ranger parmi ses partisans les plus marquants en Roumanie. Mais les années passent et, hélas ! la science évolue.... Assez récemment, dans son Curs de Teoria Limbajului, Universitatea C. I. Parhon, Facultatea de Filologie, Bucureşti, 1950, 167 p. miméographiées, in-4º, M. Graur consacrait trois chapitres, Formalismul în linguistică (54-61), Structuralismul (82-89) et Fonolo-

gia (139-143), à la linguistique nouvelle. Avec une rigueur toute dialectique, il définit d'un ton péremptoire : "Structuralismul e coloana cea mai reacționară și mai agresivă a lingvisticii burgheze." - "... structuralismal este un curent combativ formalist pus în intregime in serviciul luptei contra marxismului" (p. 87). S'il renonce de temps en temps à manier les foudres définitoires, ce n'est qu'en faveur de l'exhortation, d'un pacifisme charmant : "Structuralismul trebuie combătut si distrus." - "Distrugerea acestei teze reacționare (le structuralisme) ar fi unul dim factorii distrugerii reacțiunii internaționale si ar avea o însemnătate internațională" (p. 87). Si ce n'est pour chanter les louanges "... față de victoria în U.R.S.S. a teoriei lui Marr, față de victoria marrismului în lingvistica sovietică" (p. 87). Les précisions d'ordre chronologique sont superflues ! Soyons charitables, n'insistons pas ! D'autres "critiques" à l'adresse de la linguistique structurale, d'une candeur équivalente, sont consignées dans les pages du périodique de vulgarisation des théories de Marr (aujourd'hui supprimé), "Cum Vorbim."

Après avoir signalé les contributions des linguistes de Roumanie à la solution des problèmes théoriques et généraux posés par la phonologie, passons brièvement en revue les études ayant pour objet l'application de ces principes au roumain. Il va de soi que la plupart des études sont consacrées à la "phonologie" dans le sens propre du terme, c'est-à-dire à la description du système phonologique de notre langue et à l'inventaire des phonèmes qui le constituent. Signalons d'abord les ouvrages de caractère plus ou moins général. Pour respecter l'ordre chronologique, commençons par l'importante étude de Puscariu, Considératiuni asupra sistemului fonetic si fonologic al limbii române, Dacoromania, VII, 1934, 1-54, version française Considérations sur le système phonétique et phonologique de la langue roumaine, Etudes, 203-259. Une étude plus sommaire mais plus systématique est celle de Graur et Rosetti, Esquisse d'une phonologie du roumain, BLR, VI, 1938, 5-29, qui est la réponse des auteurs au questionnaire phonologique diffusé par Troubetskoy (voir le compte-rendu de V. Brondal, Acta Linguistica, I, 1939, 143). D'autres considérations d'ordre général sont renfermées dans l'étude de Mme I. Seidel-Slotty, Bemerkungen zur Struktur der Rumäni schen Sprache, BIFR, IX, 1942, 81-86.

Voici maintenant les quelques études consacrées au vocalisme roumain. Citons avant tout le paragraphe ayant trait au système vocalique du roumain par Troubetskoy dans sa fameuse étude Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, I, 1929, 39-67, repris ultérieurement dans ses Grundzüge der Phonologie, Travaux du Cercle Linguistique de Prague VII, Prague 1939, 271 p. Le système vocalique du roumain est considéré dans ses rapports avec les systèmes vocaliques des langues balcaniques par B. Havranek, Zur phonologischen Geographie. Das Vokalsystem des balkanischen Sprachbundes, Actes du 1er Congrès International de Phonétique, 1938, 28-34, et dans L'union linguistique balcanique, Actes du III. Congrès International des Slavistes, 1939, et par M. Malecky, Systemy wokalne jezykow balkanskych, Sprawozdania z czynnosci i posiédzen Polskiej Akademii Umiejetnosci, XXXVIII, 1933, 3-6, repris dans Osservazioni sull'unione linguistica balcanica, Actes du III. Congrès International des Linguistes, 1935, 72 s. Le système vocalique du roumain a été considéré par rapport aux autres systèmes vocaliques romans par M. Lausberg, Zum romanischen Vokalismus, Romanische Forschungen, LX, 1947, 295-307, et par F. Schurr, Die Stellung des Rumänischen, Vokalismus innerhalb der Romania, Cahiers Sextil Puşcariu, I, 1, 1952. Du point de vue diachronique, le vocalisme roumain a été examiné dans ses rapports avec les vocalismes des autres langues romanes par Juilland et par Haudricourt et Juilland dans les ouvrages qui seront cités plus bas (voir le paragraphe réservé aux études de phonologie historique). Des problèmes isolés ayant trait au vocalis-

me ont été examinés par Procopovici, Despre ă si â, probleme de fonetică si fonologie, chestiuni principiare, Dacoromania, IX, 1936-38, 56-91, où, malgré la netteté du titre, l'auteur n'arrive pas à distinguer convenablement le phonétique du phonologique; et par Al. Graur, Roum. ia et ea - phonologiquement identiques ? BLR, VI, 1938, 56-91.

Beaucoup plus rares sont les études réservées à l'examen phonologique du consonantisme. C'est le problème des palatales et des palatalisations qui a surtout préoccupé les spécialistes. Roman Jakobson, dans son étude Über die phonologische Sprachbünde, TCLP, IV, 1931, 234-240, a parlé en passant de la corrélation de mouillure que les palatales roumaines présentent en commun avec certaines langues slaves septentrionales. Le même problème a été traité plus amplement par E. Petrovici et il sera repris par I. Popinceanu dans un large compte rendu qui paraîtra dans l'un des prochains fascicules des Cahiers Sextil Puşcariu. Le problème des palatalisations roumaines a été abordé du point de vue diachronique et encadré dans le système des palatalisations romanes par Haudricourt et Juilland, Essai, 81-82.

Mais l'inventaire des phonémes d'un système et des oppositions qui les définissent ne suffit pas pour rendre compte de la véritable configuration phonique d'une langue : interviennent d'une manière décisive les problèmes de fréquence des phonémes, la statistique. Sur ce terrain, les quelques travaux dont on dispose sont insuffisants. A noter, dans l'ordre chronologique, l'article de I. Siadbei, Din estetica limbii române : proporţia fonemelor, Anuarul Liceului National din Iaşi, 1932-34, mais l'auteur ne distingue pas assez nettement entre son et phonème, d'une part, entre phonème et variante, d'autre part. Le problème a été repris avec plus de rigueur par Macrea, Frecventa fonemelor în limba română, Dacoromania, X, 1941-43, 39-49. On attend avec beaucoup d'impatience les résultats des travaux de M. Paul Miron, élève de M. Menzerath, qui prépare une thèse dont l'objet sera formé par une statistique plus poussée des phonèmes du roumain.

Quittons le terrain de la synchronie pour aborder les problèmes diachroniques. Ici, les études roumaines ne sauraient que refléter la situation de la linguistique générale où les travaux diachroniques accusent un grand retard sur la synchronie. Le problème des changements phonologiques a fait l'objet de plusieurs études dont la plupart n'ont pas très bien saisi le véritable sens de l'enseignement de Roman Jakobson. C'est le cas notamment de Puscariu, Despre legile fonologice, Dacoromania, II, 1928, 19-57, repris dans la version française des Etudes, 203-259, ainsi que de l'étude déjà citée, Phonetisch und Phonologisch (voir ci-dessus, le paragraphe réservé aux études théoriques et générales). Des exemples de changements phonologiques sous la nomenclature de "changements phonétiques dans la Langue" sont présentés par Rosetti dans son mémoire déjà cité Les changements phonétiques, aperçu général, 7-23. Une fois de plus, la distinction entre phonétique et phonologique n'est pas saisie avec toute la netteté désirable. Une interprétation "diachroniste" plus rigoureuse du système vocalique roumain, plus conforme à l'enseignement des "Prinzipien" de Jakobson est donnée par A. Juilland, La disparition de la quantité en latin vulgaire et les systèmes vocaliques romans, BSLP, XLIV, 1947-48, LVs, qui oppose une zone de romanité orientale à une zone de romanité occidentale, séparées par une zone de romanité intermédiaire. L'auteur s'attaque également au problème de la diphtongaison ancienne e ie, et propose une solution basée sur le principe de l'équilibre des systèmes phonologiques. Le problème est traité par Haudricourt et Juilland dans l'Essai, 23-25 du point de vue roman et il sera situé dans le cadre plus strictement roumain dans notre étude Vocalisme roumain et roman du point de vue de la phonologie diachronique, qui paraîtra dans l'un des prochains fascicules des C.S.P.

Les mêmes auteurs, Haudricourt et Juilland, se sont attaqué du point de vue fonctionnel à l'épineux problème des palatalisations roumaines dans le chapitre consacré aux palatalisations romanes dans l'Essai, 81-82.

Quel que soit le point de vue adopté, synchronique ou diachronique, les études citées jusqu'ici ont pour objet les phonèmes ou le système des phonèmes du roumain. Abordons maintenant les quelques études d'interprétation structurale des faits roumains de grammaire. Notons en premier lieu l'étude de Puscariu, déjà citée, Morfonemul si economia limbei, en considérant que les oppositions de "morphonèmes" se laissent aisément interpréter comme des oppositions grammaticales.

L'étude fonctionnelle et structurale des diverses parties du discours est un peu plus favorisée. Il y a, tout d'abord, l'étude de E. Seidel, Zu den Funktionen der Vergangenheitstempora im Rumänischen, BLR, VII, 1939, 65s. Pour le pronom, l'analyse fonctionnelle a été entreprise par P.A. Budagov, Funkciji licnych mestojimenij v sovremennom rumynskom jazyke, Izvestija Akademiji Nauk SSR, otdelenije literatury i jazyka, VII, 1948, 429-443, dont la version roumaine intégrale Funcţiunea pronumelor personale în limba română modernă, a paru dans les Studii si Cercetări, I, 1950, 35-56. Pour l'article, nous avons depuis peu l'excellente thèse de M. A.R. Hansen, Artikel Systemet i Rumensk, Copenhague, 1951, avec un résumé français. Et nous sommes heureux d'avoir amorcé aux Cahiers Sextil Puscariu un travail d'interprétation structurale des faits roumains de grammaire qui s'annonce prometteur. En effet, ce premier fascicule comprend deux études d'une importance méthodologique capitale : il s'agit de l'étude de M. C.E. Bazell, dont la réputation en matière d'analyse structurale n'est plus à faire, Has Rumanian a third Gender ? CSP, I, 1, 1952, et, d'autre part, de l'étude de M. K. Togeby, auteur de la si riche, si nouvelle et si ardemment débattue Structure immanente du français, TCLP, VI, 1951 - qui nous donne une interprétation structurale du Problème de l'article en roumain, CSP, I, 1, 1952. Après M. Bazell, M. Togeby s'attaquera à son tour au problème de l'"ambigène" roumain, CSP, I, 2, 1952 et M. A.R. Hansen reviendra sur Le problème de l'article en roumain, dans une étude-réponse aux remarques de M. Togeby.

Pour conclure, un mot sur un problème d'une importance capitale dans la linguistique moderne et qui, dans les circonstances actuelles, revêtit une signification toute particulière pour les études roumaines. On sait que sous l'impulsion de l'Ecole de Prague (Roman Jakobson en premier lieu), la linguistique moderne, synchroniste, structurale et descriptive, oppose la classification typologique des langues à la classification génétique de la linguistique traditionnelle, atomiste et historique. Dans cette controverse, le roumain - langue d'origine incontestablement romane mais isolée dans une masse slave devait être un "cobaye" idéal : son mot devait être décisif pour trancher le débat. Autrement dit, en adoptant les critères typologiques, le roumain devait-il - contre la généalogie - être arraché à la "romanité" pour être incorporé dans la masse des langues slaves environnantes ? La partie n'était que trop belle pour les "slavisants" de fraîche date en quête d'arguments toujours rébarbatifs : ils pouvaient ainsi justifier leurs nouvelles théories par la typologie, c'est-à-dire en utilisant justement les principes et les arguments d'une discipline linguistique essentiellement formaliste, décadente et bourgeoise. C'eût été faire preuve d'objectivité dans le sens "occidental" du terme et, ce qui plus est, vaincre l'adversaire par ses propres armes. L'échec fut cuisant car sur ce terrain, censé idéal, la typologie ne donne presque rien. Même les très maigres résultats obtenus auparavant par des recherches honnêtes s'avèrèrent inutilisables dans des buts de propagande scien-

tifique : en effet, les études déjà citées de Havranek (Zur Phonologischen Geographie. Das Vokalsystem des balkanischen Sprachbundes et L'union linguistique balcanique) et de Malekky (Systemy wokalne jezykow balkanskych et Osservazioni sull'unione linguistica balcanica) tirant vers le bulgare et vers les langues balcaniques, l'étude de P. Oltenu (K fonetickemu suvisu medzi rumuncincu a zapadnou slovancinou, Jazykovedny Sbornik, Casopis jzykovedneho odboru Matice Slovenskej, Turciansky Sv. Martin, I-II (1939-40, 69-106) tirent vers le slovaque et vers les langues slaves occidentales, et la seule étude typologique qui oriente le roumain vers le russe (E. Seidel, Studie zur Sprachtypologie : rumäno-russische Kriterien, BLR, XIII, 1945, 53-96) s'appuie sur des matériaux empruntés le plus souvent au roumain d'Ukraine. Quelques vagues tentatives, discrètement réfugiées dans les périodiques "locaux" (souvent dans les quotidiens ou dans les revues littéraires) échouèrent lamentablement : le peu de prise dont la typologie faisant preuve sur un terrain en principe favorable finissait par prouver exactement le contraire et on eut vite fait de revenir, en matière de "Slavisme", à l'inusable et peu encluant lexique; quant à la grammaire, on dut se contenter des laborieux efforts de Rosetti qui, avec l'aide des réputés grammairiens Feuerbach, Engels et Marx (qu'il cite scrupuleusement et presque exclusivement), se dépense inlassablement à la recherche de quelques bribes morphologiques d'influences slaves assez discutables. L'échec de la typologie dans le domaine du roumain - ou plutôt la victoire de la généalogie - prouve une fois de plus, non pas l'échec d'une méthode dont la valeur et l'utilité ont été maintes fois prouvées, mais le caractère essentiellement roman du roumain et la tenace résistance qu'il oppose aux influences des langues slaves environnantes.

A. Juilland

UN NOUVEAU TOPONYME LATIN DU DEFRICHEMENT EN ROUMANIE

La toponymie roumaine, malgré son ancien fonds thrace et la couche slave relativement récente, revêt un aspect manifestement latin, surtout dans la région plus conservatrice des Carpates, et, par conséquent, dans le lexique du défrichement.

Un toponyme qui pose depuis longtemps un curieux problème aux philologues, est Secătura (avec ses variantes : Secăturile, Secarul, Secul, Seaca), très fréquent en Roumanie. En effet, il a toujours été considéré un déverbatif de roum. secare "sécher" SICCARE, et cela à l'encontre des réalités locales, puisqu'il s'agissait constamment non pas d'endroits asséchés et privés d'eau, mais, bien au contraire, de régions presque toujours arrosées par des cours d'eau, et toujours boisées.

L'apparente contradiction entre la philologie et la toponymie disparaît et le problème se résout parfaitement si, au lieu de partir de SICCARE "sécher", l'on part, comme nous le proposons, de SECARE "couper", dont Secătura est un déverbal normal en roumain (cf. le toponyme Curătura < CURARE "nettoyer"), et dont nous trouvons encore trace dans l'expression populaire a seca la inimă "fendre (couper) le coeur", synonyme de a tăia la inimă (Nic. Gane), ou encore de a despica (aroum. disica) inima "fendre le coeur" et de a sfâșia inima "déchirer le coeur" - toutes des expressions qui ne s'expliqueraient point par l'homographe secare < SICCARE "sécher". L'expression roumaine se retrouve du reste en portugais : desgraças que cortam o coração "des malheurs qui fendent

Résumé de la communication présentée au IVème Congrès International des Sciences Onomastiques (Uppsala, 18-21 Août 1952).

le coeur" (Candido de Figueiredo, s.v. cortar "couper"); cf. aussi, encore en portugais, uma dor cortante "une douleur lancinante", littér. "qui coupe". Et ce sens figuré de SECARE est bien connu en latin : Si quem podagra secat... "si quelqu'un est tourmenté par la goutte..." (Catulle).

De plus, l'étymon latin SECARE est représenté en roumain par le dérivé secure "hache" SECURIS; cf. aussi secere "faucille" SICILIS, influencé probablement par SECARE. A cela, on pourra y ajouter roum. secuire "couper un arbre", vocable régional recueilli par nous dans une poésie populaire d'Olténie.

Le toponyme Secătura < SECARE vient s'insérer ainsi dans la série Curătura < CURARE "terrain defriché servant de pâturage"; Runc < RUNCARE "partie d'une forêt dont les arbres ont été arrachés ou brûlés et qui est transformée en pâturage" (cf. roum. aruncare "jeter" littér. "arracher pour jeter"); Arsura < ARDERE "région de forêt endommagée ou détruite par le feu"; etc.

Le sémantisme est clair : pour défricher un terrain boisé et le transformer en pâturage ou en terrain agricole, la forêt était "coupée" (=Secătura), ensuite "arrachée" (=Runcul) ou le plus souvent "brûlée" (=Arsura); évolution qui explique aussi pourquoi le verbe par nous identifié secare < SECARE a dans l'expression roumaine précitée non seulement le sens étymologique de "couper", mais parfois aussi celui de "brûler", vu que a seca la inimă se rencontre quelques fois dans la littérature populaire sous la variante a arde la inimă (où il ne faudra plus voir une impossible variante sémantique de secare "sécher", et encore moins de son synonyme d'origine slave uscare).

Une autre preuve nous est fournie par l'italien, qui connaît lui aussi le terme segatura (A.I.S., III 554) de segare (ibid., III 555; cf. R.E.W., 7764), à côté du nom seccatura "vaurien" < SICCARE, ce dernier vocable existant aussi en roumain comme parfait synonyme et homophone : secătură.

Pour conclure : loin d'avoir été éliminé en roumain par son homonyme secare < SICCARE (comme l'affirmait en 1940 S. Puşcariu, Limba Română, p. 202), le verbe secare < SECARE est bien attesté par des expressions populaires très vivantes, et se trouve corroboré sans conteste par la toponymie roumaine.

Laquelle, de ce fait, voit un de ses problèmes se clarifier, tout en nous permettant d'enrichir désormais le fonds latin du roumain d'un verbe fondamental, "bien représenté dans les langues romanes, ... notamment dans la langue de l'agriculture" (Ernout-Meillet, s.v. seco).

V. Buescu

NOTERELLA FILOLOGICA : rom. CINE.

I

Sulla etimologia del romeno cine i pareri furono e sono ancora discordi. Il Gartner ammetteva come etimo il latino QUI (1), il Bihan e il Weigand partivano de QUEM + NE, particella negativa latina (2); già prima, però, il Meyer-Lübke aveva sostenuto l'etimo dalla sola voce pronominale QUEM (3), che manteneva anche nella sua Grammaire des langues romanes e nel R.E.W. (4), etimo che fu accettato dal Tiktin, nel Rumänisch-deutsches Wörterbuch, e dal Candrea (5). A questo etimo accennava il Puşcariu nel noto Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache (6), dubitando dell'etimologia data dal Bihan, escludendo che potesse essere un calco dall'albanese, ed emettendo l'ipotesi che la particella - NE possa essere un fenomeno epitetico prelatino, sopravvissuto nell'Italia meridionale e orientale, nell'albanese e nel romeno. In

Dacoromania, III, il Puşcariu notava poi la difficoltà di ammettere che la particella negativa latina -NE possa essere usata anche non nel suo primitivo senso, difficoltà alla quale passava sopra con molta disinvoltura lo Scholtz (7); ancora in Dacoromania, IV, il Puşcariu accennava allo stadio intermedio QUENE, che si deve postulare per il passaggio di QUEM a cine (8). Di parere simile al Puşcariu è il Lacea, che, nel Dictionarul limbii române dell'Accademia Romena, dando l'etimo di cine, dice : "dal lat. QUEM, accusativo di QUI, che nel latino volgare sostituì QUIS, e penetrò in romeno, come nelle altre lingue romanze anche nel nominativo; il monosillabo tonico QUEM si pronunciò QUEN e poi QUENE" (9). Il Rosetti nella sua Istoria limbii române, partendo dallo stesso etimo QUENE dice : "cine QUENE (QUEM con m>n nella finale -cfr. alog. ken, camp. kini, sp. quien, port. quem, come in cum>cun, con, tam>tan, ed -e analogico; cfr. mine, tine, ecc." (10)

All'etimo dato dal Bihan, QUEM+NE, ritornava lo Scriban (II), rigettando quindi le etimologie precedenti, in compagnia, per quel che mi consta, nel ripudio con il Thomas (12); lo Scriban, infatti, parte da QUEM-NE, dal quale si passò a QUENE, a cene e infine a cine; veramente non vi era bisogno di pensare a cene come a voce ricostruita, poiché è attestata come antica voce romena nel D.A.R., s.v. cine;

La questione non è di poco conto, perché, se si postula l'etimo QUEM e poi QUEN, QUENE, ecc., si riallaccia il romeno cine ad un fenomeno che appartiene alla romanità occidentale e che si riflette nello spagnolo quien, nel portoghese quem, nel logudorese ken, mentre invece se si postula l'etimo QUEM+NE lo si riferisce alla romanità orientale, che, come si sa, abbraccia l'Italia centro-meridionale e la Dacia, restando, pertanto, nella norma generale del romeno.

Cerchiamo di dimostrare la verità di questa seconda ipotesi.

Intanto possiamo osservare che la m latina finale di parola si conserva con maggior frequenza nei monosillabi delle lingue romanze del gruppo occidentale : lat. REM, fr. rien, prov. ren, aport, rem; lat. QUEM, sp. quien, port. quem; lat. SUM, prov. son, aport. som; lat. MOM (per MEUM), TOM, fr. mon, ton; lat. TAM, sp. tan, aport. tam; lat. QUAM, sp. cuan; ecc. (13); nelle lingue del gruppo orientale il fenomeno è meno esteso : lat. IN, it. in, rom. în; lat. CUM, it. con; ma l'italiano antico conosceva anche le forme i e co,,mentre in romeno cum vive solo in qualche composto : COMPLEO, cumplu; COMPARO, cumpăr, COMPITU, cumpăt.

Appare, pertanto, poco probabile che il romeno cine possa derivare da QUEM e riallacciarsi alla romanità occidentale.

Non ci si puo, ancora, nascondere che s'incontra una difficoltà non lieve per trovare la ragione della presenza della e finale di cine, se derivasse da QUEM; non si puo trattare di un semplice fonema in funzione eufonica (16), né basta spiegarla con l'analogia con mine, tine, sine, come fa il Rosetti, poiché bisognerebbe prima provarne la loro antecedenza cronologica nei confronti di cine, mentre è piu probabile che tutte queste voci siano coeve ed inscindibili nella loro genesi.

Non si puo neppure, come fa il Puşcariu (17), accostare QUEM, QUENE cine, a SPEM it. spene, perché lo svolgimento dei due fenomeni non è identico, poiché diversa è la legge eufonica che governa la sillaba finale delle parole nelle due lingue, volendo sempre l'italiano, eccetto in qualche monosillabo, la vocale finale, il che non avviene nel romene con la stessa rigorosa generalità.

Pare, pertanto, più facile postulare l'etimo di cine da QUE(M)+NE. Questo -ne epitetico, come si sa, non è isolato in romeno, poiché lo si trova anche in ME+NE, mine, TE+NE, tine, SE+NE, sine, etimi postulati dal Bihan e dal Weigand, come abbiamo visto, e combattuti dal Puscariu (19),

per il valoro negativo che essi davane alla particella latina NE. Eppure che l'etimologia data dai due filologi, a parte quel valore negativo che è da scartare, sia la gusta tanto per cine, quanto per mine, tine, sine, appare dal confronto con voci uguali degli antichi dialetti italiani centromeridionali.

Gli esempi sono abbastanza numerosi; per cine ne ripartiamo solo due.

Troviamo, infatti, in Iacopone da Todi, vissuto in Umbria fra il 1230 e il 1306, la voce chine, esattamente parallela al rom. cine, per la quale non si puo che postulare l'etimo QUE(M)+NE >* QUENE:

La Misericordia non posa
la necessitate ademandare:
Meser, ordenate questa cosa
per chine si se deggia dispensare.
(Laude XLIIIJ,vv. 377-80). (20)

Un altro esempio lo troviamo in una antica lauda dei Disciplinati umbri della seconda metà del secolo XIIIº, riportata da due codici, il Vallicelliano A.26, f. 23 v., e il Perugino Giust. 5, f. 58 v., la lezione del quale è pubblicata dal Valli, in un primo tempo, e riprodotta dal De Bartholomaeis poi (21):

CHRISTUS.... dicit :

Andate vie, voie vendetore
e de buove e de palombe,
e de monete adunatore!
Andate a casa, a vostre turbe,
casa de mercatantare !

IUDEI ad Christum:

Quegne segne ci ha'mustrate
per lo corregger c'hai mo fatto ?

CHRISTUS :

El vostro tempio eradicate,
el terzo di l'averai arfatto.

Il fatto che in questa lauda la voce quegne abbia valore interrogativo non mi pare abbia importanza per il fatto morfologico, che qui ci interessa, tanto più che in Iacopone ha anche valore relativo.

I soli due esempi che ho riportato non escludono che, e a Perugia, per la lauda, e civè all'rembria fosse in origine più ampia; si tratta, in fondo, di ulteriori ricerche linguistiche da farsi nel campo, non completamente esplorato, dei nostri monumenti antichi, che possono riserbarci ancora qualche ghiotta scoperta.

Ben più numerosi sono gli esempi che ci offrono i dialetti centro-meridionali di mene per me, tene per te, per i quali non si puo, a ragion veduta che riallacciarci alla etimologia data già dal Bihan e dal Weigand, salva fatta sempre la precedente pregiudiziale sul valore della particella NE. Dei moltissimi esempi che si possono portare, per amore di brevità, daro solo alcuni :

Como da tene a mene fo spicciato amore,
semo reiuncti in pene con eterno sciamore.
(Iacopone, Laude XV, vv. 19-20)

O dolce patre mio de reverenza,
ne lo tuo pecto sempre so morato,
et la vertute de la ubidenza
per mene si sera exercitato.
(id., Laude XLIII, vv. 113-116)

O figliol mio, sommo sapere,
en tene iace lo sutigliamento.
(id., Lade XLIII, vv. 107-108)

Mene e tene sono comunissimi anche in Guittone d'Arezzo; cito solo un esempio:

Amor, merzé, per Deo, merzé, merzede
del gran torto, ché più v'amo che mene.
(Le rime di Guittone d'Arezzo, a c. di F. Egidi, Bari, 1940, p. 144)

Ma si possono portare altri esempi dell'Italia centrale:

Como fillioli Cristo li amava e la sua mamma aracomandava
Kell'o perduta molto lo grava, non meno a mene k'el m'abraçava.
(Lauda dei Disciplinati d'Urbino, in Monaci, Crestomazia, p. 470)

Pregamo tene che cie conforte, Cristo, che n'è gran besongno.
(Lauda dei Disciplinati di Perugia, in Monaci, c.c., p. 462)

Esistono anche esempi abbruzzesi:

Frate, tu hai ditto a mine
che non c'è pena tanto terribile
quanto che è a vedere
lo demonio visibile.
(Detto dello inferno, in De Bartholomaeis, c.c., IIº, p. 21)

A tale santo omo fo revelato
cio que mai scrisse, credate a mine.
(La legenna de Santo Tomascio, in ib., IIº, p. 64)

Si trovano anche esempi d'ell'Italia meridionale:

Dolze meo drudo, e vatene;
meo sire, a Dio t'acomando
ché ti diparti da mene.
(Canzone di Federico IIº di Hohenstaufen, in Menaci, o.c., p. 72)

Saci cha, se despreçilo, per certo a tene ledi.
(Ein Altneapolitanicher Regimen Sanatatis) (22)

Di sene, sine per sé posso portare solamente due esempi trovati nel De Bartholomaeis: il primo è tratto da une didascalia della rappresentazione sacra orvietana dal titolo "Come Santa Anna concepette la Vergine" :

Anna in fra sene.
(Laude drammatiche e sacre rappresentazioni, 1º, p. 364)

Il secondo si trova nelle già citata leggenda di S. Tommaso:

Stete tre di fore de sine.
(ib. IIº, p. 94)

Accanto a questi esempi bisogna collocare la voce campidanese kini, che è da considerare con gli esempi dei dialetti centro-meridionali piu che con l'alog. ken.

Bisogna considerare ancora che le voce mene, per me, è tuttora viva in Toscana, nel Pisano, nell'alto Pistoiese, nella Valdinievole e nei dintorni di Pescia (23); né è da dimenticare la bella attestazione che di mene ci ha lasciato lo scrittore Giuseppe Giusti (1809-1850) in una sua lettera non datata, ma forse del 1840, che riporta un dialogo nel dialetto toscano di Pescia, con la seguente battuta! "Saltare agli occhi ? e chie ? Io, per mene, non ho nimo", nella quale è anche da osservare la bella conservazione della voce latina NEMO, che interessa per i riflessi romeni.

Le voci che ci interessano si rifanno, perciò, ad un ti o QUENE, MENE, TENE, SENE, di cui la seconda parte è epitetica. Che si tratti di un fenomena diffusissimo di epitesi, frequentissimo nei monosillabi, è provato dalle antiche voci dei dialetti italiani centro-meridionali fone (fu), hone (ho), hane (ha), dane (dà), dene (de' = deve), la dine (il giorno), sune (su) che si trovano in Iacopone (24), e perciò sono umbre, le toscane ine (i = ivi); hone (ho), pone (puo), fone (fu), cione (cio), le marchigiane ene, sone (so'= sone), stane, fane, pone, mone (mo = ora), la romana ene, l'aquilana fone, la campana ene, che traggo dallo spoglio del Monaci, (25) mentre altre simili se ne possono trovare nel glossario della citata raccolta del De Bartholomaeis.

Il fatto che l'epitesi di -ne si osservi negli antichi dialetti italiani centro-meridionali anche in forme verbali plurisillabiche ossitone, come seràne (sarà), verràne, conservaràne, aiutone, ensignone, recordone, retornone, e in altre che per amor di brevità tralascio (26), ci prova che il fenomeno era dovuto alla forza dell'accento tonico che, non esaurendosi nella vocale finale, acquietava il suo ictus nell'epitesi, permettendo cosi alle voci ossitone di assumere l'eufonico accento trocaico, cosi comune nel latino e nelle voci che in italiano e in romeno dal latine provengono.

Ora, ricapitolando, se il romeno ha avuto, e mantione ancor oggi, le voci cine, mine, tine, sine, che i dialetti italiani centromeridionali conservarono, per quanto io conosco, fino al secolo XIV, e perdettero, ad eccezione in parte del toscano; poi in seguito, è evidente che la voce cine va riallacciata all' umbro chine, quegne, che si rifà al latine *QUE(M)+NE, e non si puo metterlo in relazione con lo spagnolo quien, il portoghese quem e il logudorese ken, e che, pertanto, mine, tine, sine non hanno bisogno di essere pensate come rifatte su cine, ma, per le corrispondenti voci italiane, postulano direttamente *MENE, *TENE, *SENE, in cui il comune secondo eleme to è dovuto alla forza dell'accento e all'eufonia. Che questo secondo elemento sia latino non vi possono essere dubbi, come è indubbio che dovette aver tanta forza da rezistere nel latino volgare d'Oriente, anche qua do furono rotte le comunicazioni con l'Italia, sino a sopravvivere nell'area più isolata. Trattandosi di una epitesi nella quale si sfoga l'eccesso di forza dell'accento tonico, è da escludere che si possa trattare della particella interrogativa latina NE. E' vero che questa è, come il -NE epitetico che ci interessa, di natura enclitica, ma la sua funzione fu diversa; lo stesso posto che -NE interrogativo aveva nella proposizione ci induce ad escludere che la sua origine sintattica fosse eguale a quella del NE epitetico. Mentre, infatti, la particella interrogativa -NE unita al pronome personale ci appare attestata solo nell'uso poetico, sempre al principio della proposizione e di scarso uso (27), il che quindi rende difficilmente plausibile il suo passaggio all'uso popolare che solo avrebbe potuto favorirne la fortuna, il -NE epitetico dovette essere adoperato nel latino volgare dell'Italia centromeridionale con una larga fortuna, minore ma più salda resistendo nel tempo, fin dai secoli II-IVd.C.; unito ai monosillabi QUE(M), ME, TE,

SE, adoperati nei casi obliqui, e perciò nell'interno della proposizione, dette ad essi piena autonomia tonica e, con essa, ne assicuro la continuità nel tempo nell'area più isolata.

N O T E

1) Gartner, Darstellung der rumänischen Sprache, Niemeyer, Halle, 1904, p. 174, par. 104.
2) Cfr. Jahresbericht des instituts für rumänische Sprache, pp. 11-12.
3) Meyer-Lübke, Zur Kenntnis des Altlugoresischen, p. 70.
4) id., Grammaire des langues romanes, Paris, 1890-1906, Iº, p. 551; IIº, p. 107; IIIº, pp. 515, 629, 692; R.E.W., III-a ed., 6953.
5) Tiktin, Rumänisch-deutsches Wörterbuch, Bucuresti, 1895, Iº, p. 352; Candrea şi Adamescu, Dicţionarul enciclopedic ilustrat, s.v.; non mi è stato possibile vedere il Dicţionar etimologic al limbii romîne di Candrea şi Densuşianu.
6) Cfr. Nº 366.
7) Puşcariu, in Dacoromania, III (1923), Cluj, 1924, p. 401; Gunther Scholtz, Rumänisch und Spanisch, Edelmann, Leipzig, 1929, p. 31.
8) Dacoromania, IV (1924-26), Cluj, 1927, p. 1371.
9) Academia Română, Dicţionarul limbii române, t. I, partea II, C, Bucureşti, 1940, p. 420.
10) Al. Rosetti, Istoria limbii române, III, Bucuresti, 1940, p. 144.
11) A. Scriban, Dicţionarul limbii româneşti, Iaşi, 1939, p. 279.
12) Il dubbio risulta da un punto interrogativo, riferito alla parola cine a margine della penultima riga di p. 393 della Grammaire des langues romanes del Meyer-Lübke, già di proprietà di A. Thomas ed ora in mio possesso.
13) Meyer-Lübke, Grammaire, II, par. 86; Anglade, Grammaire de l'ancien provençal, Paris, 1921, p. 183; Menéndez Pidal, Manual de gramatica historica espanola, Madrid, 1934, p. 137; Huber, Altportugesisches Elementarbuch, Heidelberg, 1933, p. 117; Nunes, Compendio de gramatica historica portuguesa, Lisboa, 1930, p. 153. Per il romeno cine il Densuşianu osserva che esso non puo provare nulla a riguardo della m finale latina; cfr. Densusianu, Histoire de la langue roumaine, I, Bucarest, 1929, par. 121.
14) Monaci, Crestomazia italiana, glossario, s.v.; Wiese, Altitalienisches Elementarbuch, Heidelberg, 1928, par. 101.
15) Cfr. Graur-Rosetti, Bulletin Linguistique, IV, pp. 183-84.
16) Il romeno conosce soltanto la -a epitetica, quasi sempre dopo vocale; cfr. Philippide, Originea Românilor, Iasi, 1928, II, pp. 34-35.
17) Puşcariu, in Dacoromania, IV II, p. 1371.
18) Meyer-Lübke, Grammaire, II, par. 75; Scriban, Dicţionarul, p. 810, s.v.; Tiktin, Rum.-deutsch. Wört., s.v. eu, tu, sine; Rosetti, Ist. limbii rom., I, p. III; Candrea, Dict. enc.il., s.v. dà l'etimo ME, TE, SE.
19) Weigand u. Bihan, in Jahresber. citato, pp. 11-12; Puscariu, in Dacoromania, III, p. 401.
20) Società Filologica Romana, Laude di Frate Iacopone da Todi, a cura di G. Ferri, in Roma, presso la Società, M.DCCCC.X, p. 68.
21) Galli, I Disciplinati dell'Umbria e le loro Laudi, in G.S.L.I., Suppl. 9º, Torino, 1906, pp. 95-95; è ripubblicato in Laude drammatiche e rappresentazioni sacre, per cura di V. De Bartholomaeis, Firenze

22) Riprodotto dal Wiese, o.c., p. 220; era stato pubblicato prima dal Mussafia in Sitz. d. phil.-hist. Classe d. kais. Akadem. d. Wissenschaft. Wien, Bd. CVI, S. 578-80, v. 517-82. Di sene parla anche il Wiese, parr. 58 e 187.

23) Me lo attestano per Pisa e dintorni e Pescia il soldato Remo Pini del 21º Reggimento Fanteria, di stanza a Torino, di anni 22, nato a Pisa da padre pisano e madre di Pescia; Mons. Ugo Mori della Prepositura di S. Maria della Fontenuova di Monsummano, il quale attesta che il fenomeno va scomparendo tanto nella sua città che nella Valdinievole, e il canonico D. Davide Vita, arciprete di Vellano per l'Alto Pistoiese.

24) Laude, già cit., p. 95 del prospetto grammaticale; se ne trova esempio anche nel Laudario Orvietano e in Buccio da Ranallo : cfr. Percopo, Laudi e devozioni della città di Aquila, in G.S.L.I., 7-20.

25) Monaci, Crestomazia, pp. 588-89.

26) Se ne trovano molte elencate tanto dal Ferri, o.c., p. 195, quanto dal Monaci, Crestomazia, p. 618.

27) Ne conosciamo solo pochi esempi : Mene incepto desistere victam ? (Virgilio, Aen., I, 37); Men' moveat cimex Pantilius ? (Orazio, Satirae, I, 10,86); Men' vivo ? (id., ib., II, 3, 151); Min' tu istud ais ? (Persio, I, 2).

M. Ruffini

C O M P T E S - R E N D U S

Sever P O P . La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques. Louvain, chez l'auteur, s.d. (1950). (=Université de Louvain; Recueil de travaux d'histoire et de philologie . 3e série, fascicules 38 et 39). 2 volumes; LV, 1334 pages; 77 planches, dont 6 hors texte; prix des deux volumes : 1.000 francs belges.

Herr Pop, der hochverdiente Verfasser des ALR I und der zahlreicher theoretischer Abhandlungen über die Methodologie der Dialektforschung, war wie kein anderer dazu berufen, das vorliegende Werk zu schaffen, das eine unschätzbare Enzyklopädie der dialektologischen Forschung geworden ist. Das Werk zerfällt in zwei Teile: der erste, umfangreichere, ist der romanischen Philologie, der zweite den nicht romanischen Philologien, der Forschung auf dem Gebiete der germanischen Philologie in Deutschland, in den nordischen und angelsachsischen Ländern, sowie der Dialektgeographie der Keltischen, finnisch-ugrischen, slavischen Sprachen, ferner des Neugrichischen, Albanesischen, Arabischen, Chinesischen und Koreanischen gewidmet. Im Mittelpunkt der Untersuchung steht die Dialektgeographie, insbesondere die Herstellung von Sprachatlanten. Das Werk Pops ist der zur Zeit vollständigste Bericht über alle bisher hergestellten Sprachatlanten, sowie über den Stand aller weiteren auf der ganzen Welt in Angriff genommenen dialektologischen Kartenwerke. Pop gibt bei jedem Sprachatlas die Geschichte seiner Entstehung, sowie eine genaue Beschreibung ihrer technischen Ausführung und der wissenschaftlichen Kriterien, welche bei der Materialsammlung und der Darbietung des gesammelten Materials befolgt wurden. Ausserdem aber gibt Pop, besonders ausführlich bei den romanischen Sprachen, für jede Sprache eine Bibliographie der wichtigsten dialektologischen Monographien. Ferner wird über die Phonogrammarchive und die Literatur über die mechanischen Regiestrierungsverfahren berichtet.

Allein schon als Bibliographie ist dieses Werk eine wahre Fundgrube und für den Dialektforscher geradezu unschätzbar. Aber der Wert des Werkes erschöpft sich nicht hierin. Es stellt zugleich eine Geschichte der Dialektforschung dar, und es bringt eine kritische Erörterung methodologischer Fragen. Am ausführlichsten und im Hinblick auf diesen beiden Gesichtspunkten am ergiebigsten ist der erste, den romanischen Sprachen gewidmete Teil, denn auf diesem Gebiet hat die Forschung ihre ersten und entscheidenden Schritte getan; hier ist auch der Verfasser am besten zu Hause. Dieser erste Band ist nach Sprachen aufgegliedert. Jedem Abschnitt ist eine Übersicht über die mundartliche Gliederung, die Grenzen des Sprachgebiets, die Zahl der Sprecher (alles mit neuester Bibliographie) vorangestellt. Dann kommt der historische Gesichtspunkt zur Geltung. Nachdem der Verfasser in der Einleitung eine allgemeine Geschichte der dialektologischen Forschung von der Descriptio Cambriae (1194) bis zum Jahre 1948 (unter Nennung der wichtigsten Arbeiten) gegeben hat, gibt er dann bei den einzelnen Sprachen einen Bericht über das betreffende Gebiet in der Zeit vor den Sprachatlanten gemachten Untersuchungen; daran schliesst sich eine kritische Bibliographie der wichtigsten Mundartstudien, der die

Beschreibung der fertiggestellten und der in Arbeit befindlichen Sprachatlanten folgt, einschliesslich der regionalen. Eine eingehende Würdigung erfahren auch das FEW v. Wartburgs und das Glossaire des Patois de la Suisse Romande. Veranschaulicht werden die Ausführung noch durch Faksimilewiedergaben von Probeseiten der Atlanten, aber auch der beiden ebengenannten Wörterbücher.

Es ist damit ein wichtiges Kapitel der Geschichte der neueren Sprachforschung geschrieben worden. Auch manches menschlich Interessante und Denkwürdige wird vor der Vergessenheit bewahrt, so die Selbstlosigkeit und Opferfreudigkeit Gilliérons. Pops Augenmerk ist besonders auf die Diskussion der methodischen Fragen gerichtet. In seiner persönlichen Stellungnahme hierzu, sei es bei der Erörterung der Studien, die den Sprachatlanten vorausgehen, wie bei der Darstellung und kritischen Wertung der Atlanten selbst, liegt der besondere Wert des Werkes. Man wird dem Verfasser besonderen Dank wissen dafür, dass er auf diese Weise eine Übersicht über alle mit der Herstellung der Atlanten verbundenen Fragen gegeben und oft durch längere Zitate illustriert hat. Von besonderem Wert ist seine eigene fachmännische Stellungnahme; es sei hier besonders verwiesen auf seine Kritik an Dauzats Atlas linguistique de la France par régions und auf seine Stellungnahme zu den Kritiken, die am AIS geübt wurden. E i n e s hat Pop nicht geben wollen: eine Darstellung der sprachwissenschaftlichen Ergebnisse der dialektographischen Methode. Doch hat er ganz beiläufig einen sehr wertvollen indirekten Beitrag dazu geliefert. In dem kleinen Unterabschnitt der Conclusion betitelt: "Quelques contributions des enquêtes dialectales à la linguistique générale" hat er dieses Thema wenigstens kurz berührt. Ein Blick auf das sehr umfangreiche und sorgfältig gearbeitete Sachregister zeigt aber, welche Fülle von Problemen durch die Sprachgeographie aufgeworfen wurde. Zugleich lehrt die Darstellung des Weges die die Forschung vom ALF bis zum ALR durchlaufen hat, wie in der allmählichen Entwicklung und Verbesserung der sprachgeographischen Methode sich der Wandel in der Auffassung vom Wesen der Sprache überhaupt spiegelt. Dieser Beitrag der Sprachgeographie zur allgemeinen Sprachwissenschaft verdiente eine erneute umfassende Darstellung. Denn hierin liegt der eigentliche Wert der Dialektgeographie, ihr wesentlichster Beitrag zur Erweiterung des menschlichen Wissens. Es sei freilich nicht geleugnet, dass in der Materialsammlung an sich, in der Regiestrierung und archivalischen Aufbewahrung mundartlichen Sprachgutes bereits ein nicht zu verkennendes Verdienst steckt, sei es als Leistung der Pietät gegenüber der Heimat, der "petite patrie", sei es als Bereitstellung von Material für künftige noch nicht absehbare Forschungsaufgaben. So sei beispielweise die Hoffnung ausgesprochen, dass das von Ugo Pellis für den ALEIC gesammelte Material für die künftige Forschung auf dem Gebiet der italienischen Etymologie (insbesondere bei der Abfassung etymologischer Wörterbücher) ausgewertet werden möge.

Der Romanist wird es besonders begrüssen, dass Herr Pop den zweiten Teil seiner Darstellung den nicht-romanischen Sprachen gewidmet hat. Anregung werden besonders bieten die Darstellung der anderen Wege, die die deutsche Mundartgeographie gegangen ist, und der Methoden, die in Schweden ausgebildet wurden. Einige chronologische Tafeln, sowie vorzügliche Personen- und Sachregister vervollständigen

das Werk und machen es leicht benützbar als Nachschlagewerk. Für die hierfür aufgewandte Mühe wird man dem Autor besonderen Dank wissen.

Wenn man das treffliche Buch aus der Hand legt kann man nicht umhin, nicht nur die Klarheit der Darstellung und die Abgewogenheit des Urteils des Verfassers zu bewundern, sondern auch seine ungeheure Arbeitskraft und seine Zähigkeit und Zielstrebigkeit unter widrigsten Verhältnissen. (Materialsammlung und Ausarbeitung fallen zum grossten Teil in eine Zeit, da der Verfasser durch die Ungunst der Zeitumstände gezwungen war, das harte Schicksal des Heimatlosen auf sic zu nehmen). Das glückliche Zustandekommen des Werkes enthält etwas Tröstliches: die Hilfe und Unterstützung, die der Verfasser bei seinen Landsleuten und bei ausländischen Kollegen gefunden hat, schliesslich auch die Unterstützung durch die UNESCO sind ein erfreuliches Beispiel internationaler Zusammenarbeit, das nicht umsonst gewesen sein möge. Es ist darum auch zu begrüssen, dass es der Initiative Herrn Pops gelungen ist, im Zusammenwirken mit der katholischen Universität in Loewen (Louvain) ein Centre International de Dialectologie Générale zu gründen, mit einem eigenen Organ ORBIS, bulletin international de documentation linguistique.

W. Theodor Elwert (München)

Th. C A P I D A N : Les Macédo-Roumains. Fundația Regală pentru Literatură și Artă. Bucarest, 1943.

Cet ouvrage constitue une sorte de somme en langue française de tout ce qui a été publié jusqu'ici sur les Macédo-Roumains. M. Capidan reprend les résultats de ses études antérieures sur les Macédo-Roumains, publiées sous les auspices de l'Académie Roumaine (1) et y ajoute les matériaux puisés dans les publications roumaines ou étrangères plus récentes. Son ouvrage qui s'adresse aussi bien aux philologues qu'aux ethnographes et aux historiens est plus qu'utile, car il fournit aux étrangers qui ne connaissent pas le roumain des informations et une documentation sans doute assez comprimées, mais comprenant néanmoins l'essentiel sur le sujet.

Les sections les plus riches de l'ouvrage sont celles consacrées à la vie sociale et économique, aux coutumes et à la civilisation des Macédo-Roumains (chap. 3, 4 et 7), ce qui marque sans doute le désir de M. Capidan de présenter aux étrangers une image aussi complète que possible des Roumains de la péninsule Balkanique, image

(1) Romanitatea Balcanica, Bucuresti 1925 ;
Megleno-Românii, Istoria si Graiul lor, Bucuresti 1925 ;
Fârserotii, Bucuresti 1931 ;
Românii Nomazi, Păstoritul Aromân, Viata și Îmbrăcămintea, Cluj 1926 ;
Elementul Slav în Dialectul Aromân, Bucuresti 1931 ;
Dialectul Aroman, Bucuresti 1932.

dont l'histoire n'est qu'un corollaire. On aurait souhaité que le chapitre concernant la langue des Macédo-Roumains eût plus d'ampleur et cela dans l'intérêt même du livre qui s'adresse également aux linguistes étrangers. On s'attendait aussi à ce que M.Capidan - certainement le plus grand connaisseur actuel des questions linguistiques du dialecte Macédo-Roumain - développât davantage les arguments philologiques pouvant être invoqués au profit de l'une ou de l'autre des deux théories sur l'origine et le lieu de formation des Macédo-Roumains (chap. 5) et qu'il précisât davantage sa position dans le débat.

Nous rappelons ces deux théories, afin de les commenter brièvement.

Tel qu'il a été posé, le problème de l'origine et du lieu de formation des Macédo-Roumains est intimement lié à celui de l'origine et du lieu de formation des Daco-Roumains.

Suivant Thunmann (1774), Schaafarik (1843) et Thomaschek (1881) les Daco-Roumains sont les descendants latinisés des Géto-Daces et les Macédo-Roumains ceux des Besses; les premiers se seraient formés au Nord du Danube et les seconds au Sud de ce fleuve, dans les régions septentrionales de la péninsule Balkanique. Les deux branches de la romanité orientale constituaient avant l'arrivée des Slaves un bloc compacte, comme le prouve leur langue unitaire, disloquée ultérieurement par ces derniers. Cette théorie rallie, avec des variantes peu importantes, les suffrages des historiens roumains tels que Xenopol, Onciul, Iorga, Giurescu, etc.

A cette thèse Sulzer (1771), F.Miklosisch (1826) et Roessler (1871), invoquant justement l'unité de langue des Daco-Roumains et des Macédo-Roumains et l'identité des éléments d'origine slave ancienne dans les deux dialectes, opposent une autre théorie suivant laquelle le lieu de formation des Daco-Roumains et des Macédo-Roumains serait au Sud du Danube. Le Sud du Danube est indiqué par suite de l'abandon de la Dacie par Aurélien au III-ième siècle. L'unité des deux dialectes et le fait que l'on y trouve les mêmes éléments slaves peuvent aussi bien être invoqués comme arguments en faveur de la formation de tous les Roumains en Dacie. Cette dernière hypothèse serait même plus logique, car le plus grand nombre de Roumains se trouve sur le territoire de la Dacie et surtout parce qu'il est impossible d'admettre des mouvements importants de population contre le courant des barbares qui se dirigeaient soit vers Byzance soit vers Rome.

En ce qui concerne l'argument de l'abandon officiel de la Dacie par Aurélien, après 150 ans d'occupation latine, il n'est pas difficile de prouver sa faiblesse. L'abandon officiel d'un pays par les occupants n'entraîne pas nécessairement le départ en masse de la population, mais uniquement des milieux administratifs. Citons à titre d'exemple le cas des Philippines et celui du Canada, abandonnés respectivement par les Espagnols et les Français, pour rester dans le cadre de la romanité.

Nous ne voulons pas dire par là que la Dacie a été le seul berceau de tous les Roumains, car nous estimons que la théorie de Thunmann est de loin la plus logique.

Quoiqu'il en soit, personne ne conteste que les Macédo-Roumains

se soient formés au Sud du Danube, mais il semble qu'il ne faille pas limiter le lieu de formation uniquement dans les régions septentrionales de la péninsule Balkanique. Le fait que les Macédo-Roumains conservent dans leur dialecte l'ancien nom de la ville de Salonique, Salona, devenu suivant les lois phonétiques roumaines Sărună, prouve que ceux-ci se trouvaient dans les environs de cette ville bien avant l'arrivée des Slaves, car le rhotacisme était un fait accompli en roumain avant les premières apparitions de ces derniers.

Il faut admettre d'autre part qu'une partie des Roumains des Balkans sont originaires de Dacie, probablement des régions transylvaines ou avoisinantes d'où ils sont partis, sans doute poussés par les Hongrois. Cette descente est signalée par l'historiographe byzantin Kekaumenos du XII-ième siècle qui affirme avoir rencontré dans les régions des monts du Pinde des Valaques qui "sont ceux que l'on appelle des Daces et Besses et à l'origine ils habitaient près du Danube et du cours de la Sau" (p.170). Le fait que Kekaumenos parle des Daces en plus des Besses, lesquels habitaient autrefois près du cours de la Sau (il s'agit de Sava, affluent du Danube en Yougoslavie), indique clairement qu'il s'agit des Roumains venant des régions Ouest de la Dacie. Le renseignement de Kekaumenos est d'ailleurs renforcé par une très frappante analogie entre les parlers transylvains et certains dialectes roumains sud-danubiens.

Ce problème mérite donc une étude plus approfondie dans laquelle les arguments linguistiques pourront être renforcés par des arguments ethnographiques. Nous signalons en passant que nous avons été frappés par de nombreuses analogies de coûtumes macédo-roumaines avec des coûtumes transylvaines. Tel est le cas de la prédiction de l'avenir par le métal fondu jetté dans de l'eau froide (p.85), de même que la plupart des coûtumes pour le mariage, notamment la flambură (p.93-95) appelée steag en Transylvanie.

Ajoutons enfin que si les dialectes Roumains des Balkans ne possèdent pas d'éléments d'origine hongroise, cela ne constitue pas une infirmation de cette hypothèse, car la descente de ces peuplades vers le Sud a été provoquée justement par l'arrivée des Hongrois.

D. Maniu (Paris)

Geza BLEDY : Influența limbii române asupra limbii maghiare. Thèse de doctorat, Sibiu, Dacia Traiana. 1942.

Cette thèse, faite à la suggestion de Monsieur G.Giuglea, ancien titulaire de la chaire de Philologie Romane de l'Université de Cluj, devait combler une importante lacune dans les études de philologie roumaine. Les quelques rares études qui ont éffleuré les échanges linguistiques roumano-hongroises et spécialement l'influence du roumain sur le hongrois, sont dûes pour la plupart à des linguistes hongrois. Leurs auteurs, fidèles avant tout à la thèse politique contestant la continuité des Daco-Roumains en Transylvanie, n'ont pas traité la matière avec toute lobjectivité nécessaire. Soucieux de

nier la continuité des Roumains, sinon dans toute la Dacie, du moins en Transylvanie, les Hongrois ont délibérément évité d'approfondir les emprunts linguistiques contractés par leur langue auprès du roumain; obligés parfois de les reconnaître, ils se sont efforcés à leur fixer une date aussi récente que possible. Pourraient-ils faire autrement, sans être obligés d'admettre que les Roumains se trouvaient en Transylvanie avant leur établissement dans ces lieux ?

Il faut pourtant reconnaître que l'absence de documents écrits concernant la période qui s'étend entre l'arrivée des Hongrois en Europe et le 16-ième siècle constituait uns circonstance particulièrement favorable pour une telle interprétation. Il est tout à fait significatif de voir à cet égard comment les linguistes hongrois traîtent les emprunts de mots roumains d'origine slave qu'ils considèrent comme ayant pénétré dans leur langue directement des langues slaves, et cela malgré des preuves phonétiques (certaines palatalisations connues uniquement en roumain) et morphologiques (par exemple des mots slaves entrés en hongroïs avec des terminaisons de pluriel spécifiquement roumaines) indiscutables.

Le seul travail vraiement sérieux concernant les rapports linguistiques roumano-hongrois est l'étude de N.Drăganu : Românii în veacurile IX - XIV pe baza toponimiei si a onomasticei (Bucarest 1933), car il réunit un grand nombre de documents et de découvertes concernant la toponymie et les noms de personne d'origine roumaine, non seulement de la Transylvanie, mais aussi de la Hongrie et des autres voisins, documents qu'il discute avec beaucoup d'objectivité et de sens critique.

La thèse de M. Blédy devait faire dans le domaine de la langue ce que N. Drăganu avait fait dans la toponymie hongroise : soumettre à un examen critique tous les mots hongrois d'origine roumaine et déterminer autant que possible sur la base des preuves phonétiques et sémantiques l'époque approximative où ces emprunts ont été faits. M. Blédy, tout en apportant quelques mises au point de détail précieuses notamment en ce qui concerne certains mots roumains d'origine slave empruntés par les Hongrois, sur des preuves de palatalisation et de flexion normale, n'a pas atteint ce but. Au lieu d'orienter ses recherches dans le même sens que N. Draganu, qui était la seule façon de faire oeuvre utile et qui lui aurait permis d'apporter du nouveau en tranchant la discussion roumano-hongroise, M. Blédy s'est contenté tout comme les linguistes de Budapest, de s'en tenir aux attestations écrites fournies par des documents relativement récents (à partir du XVI-ième siècle) et d'établir un répertoire des mots roumains entrés d'un côté en hongrois commun et de l'autre dans la langue hongroise parlée en Transylvanie. En ce qui concerne ces derniers, ils les divise en deux groupes : mots de circulation générale et mots de caractère local.

Si l'on jette un coup d'oeil sur ces listes, nous releverons parmi les termes entrés en hongrois commun, des mots comme berbécs, brinza, càp, csoma, esztrenga, tokàny, etc... et parmi les mots de circulation transylvaine des termes comme : esztena, gulasztra, gusa, kusztura, kirlan, mamaliga, miora, merinda, orda, pakulàr, turma, etc... pour ne citer que les plus importants qui sont tous des mots

de la terminologie pastorale. On sait d'autre part, que les Hongrois ont appris le métier de l'élévage des moutons en Europe. Qu'il nous soit donc permis de demander à M. Blédy s'il est vraiement convaincu que ces emprunts ne sont pas antérieurs, dans la langue hongroise, au XVI-ième siècle. Une étude sur les débuts de l'élévage chez les Hongrois (le travail précité de N.Drăganu lui fournissait des bases trés solides car son auteur a découvert des noms de lieux d'origine roumaine provenant de la terminologie pastorale roumaine d'origine latine ou pré-romane dans toutes les régions montagneuses de la Hongrie) aurait permis à M. Blédy de conclure que les attestations écrites étaient insuffisantes et qu'il fallait chercher ailleurs les documents nécessaires pour déterminer les relations roumano-hongroises antérieures au XVI-ième siècle.

Nous pensons que M. Blédy aurait pu tirer un meilleur parti des particularités phonétiques présentées par les multiples variantes des éléments roumains existant en hongrois : les aligner purement et simplement ne suffit pas. En examinant ces formes à la lumière des lois phonétiques historiques du hongrois, M. Blédy aurait pu découvrir des indications sur l'époque approximative où ces emprunts ont été effectués. Les lois phonétiques roumaines ne sont pas utiles à cet égard, car le roumain était déjà formé à l'arrivée des Hongrois en Europe.

Citons à titre d'exemple les mots suivants : berbécs, berbecs, börbécs, börbecs, berbe, (p.23).

Brindza, bronza, brondza, boronza, borondza, boroncsa, boronca, brinza, brinca, breńca, brence, brenza, berenza, (p.27).

Esztena, esztina, észtena, isztina, (p.42).

Esztronga, sztronga, esztronga, isztronga, sztrenga, eszterenga, esztringa, esztrunga, eszterunga, sztrunga, avec ses dérivés esztrangàl, eszterengàl, isztringàl, isztrongàl, sztrongàl, sztrongàs et esztrengàs, (p.42-43).

Gulàsztra, guràszta, gulàszta, (p.48).

Les altérations subies par ces mots en hongrois à cause de la loi de l'harmonie vocalique et par suite de l'intolérance que manifeste cette langue pour les groupes consonantiques sont certainement susceptibles de fournir des indications à cet égard. Ces mots devraient être étudiés comparativement aux emprunts faits par les Hongrois d'abord à l'ancien slave et ensuite aux langues néo-slaves.

Un mot comme esztrenga roum. strungă qui a donné naissance en hongrois à toute une famille de dérivés, inconnus en roumain, dont certains sont attestés au XVII-ième siècle, nous autorise à supposer que ce mot est entré en hongrois beaucoup plus tôt que ne l'indique son attestation écrite du XVI-ième siècle.

On remarque, enfin, pour d'autres mots des développements sémantiques considérables. Tel est le cas de càp, cap, capf et caf roum. țap, "bouc" (p.32) qui, outre le sens roumain, désigne en

hongrois "un bélier castré, un boeuf castré ou un vieillard qui a eu une jeunesse débauchée". Ces grands écarts sémantiques peuvent être considérés comme des preuves formelles de la vitalité et de l'ancienneté du mot hongrois qui, lui aussi, n'est attesté qu'au XVI-ième siècle.

Pour terminer, nous reprocherons à M.Blédy de ne pas avoir détaché les variantes attestées les premières : en premier lieu parce qu'elles sont de loin les plus intéressantes et ensuite pour faciliter le travail et le contrôle de ceux qui voudraient s'attaquer à ce sujet à l'avenir.

D.Maniu (Paris)

Acad. Al. ROSETTI, Contribuţie la o istorie ştiinţifică a limbii române. Influenţa limbilor slave meridionale. Bucureşti, Editura de Stat 1950. 98 pages.

Le nouveau livre d'histoire "scientifique" de l'académicien Rosetti est en somme la reprise du 3-ième volume de son "Histoire de la langue roumaine". Etant donné la date de sa parution, ce livre est, comme l'auteur le déclare expressément, un essai de réconsidération et de mise au courant avec la doctrine des classiques du marxisme-léninisme sur le langage et surtout avec la doctrine du génial Staline, cité dans le livre à côté de S.B.Bernstein, Derjavine et de Roller, tandis que N.Iorga, S.Puşcariu et Th.Capidan ne figurent nulle part.

Dans l'introduction, l'auteur déclare que le mérite d'avoir montré que "la structure grammaticale de la langue change plus lentement que le fonds principal des mots" revient à Staline, et il continue avec l'un des fameux syllogisme du grand génie de l'humanité : "...des centaines d'années les assimilateurs turcs ont essayé de défigurer, de détruire et d'anéantir les langues des peuples balcaniques.... , mais elles ont résisté et ont survécu. Pourquoi ? Parce que leur structure grammaticale et le fonds principal de mots de ces langues se sont conservés en essence...." Les langues balcaniques ont donc survecu.... parce qu'elles se sont conservées.

Rosetti reprend la thèse qu'il avait soutenue dans son 3-ième tome de l'histoire de la langue roumaine, à savoir que les Slaves sont connus sous le nom de Venedi, bien que Th.Capidan ait démontré que Venedi n'est que le nom d'une branche de Slaves de la Vistule (voir le compte-rendu de Capidan dans "Langue et litt." vol.I.nr.2 1941, pages 308-312). Dans ce compte-rendu, Capidan montre les erreurs commises par Rosetti dans le 3-ième tome de son histoire de la langue roumaine. Rosetti neglige ce compte-rendu, car il reprend le tout dans son récent livre. Il croit toujours, en parlant du bilinguisme slavo-roumain, que seuls les Slaves ont appris et parlé la langue roumaine et non inversément. Capidan affirmait que les éléments phonétiques slaves du roumain ont pu être introduits par des bilingues slaves dénationalisés ou par des Roumains connaissant le

bulgare. Rosetti souligne que les Slaves sont venus comme vainqueurs dans les provinces danubiennes et non comme des colons paisibles. Cela pourrait être vrai, si l'on pense que le mot roumain pace (paix) est d'origine latine, tandis que războiu (guerre) est slave.

Suivant Rosetti, Cyrille et Méthode ont été des Grecs, lorsque les Bulgares soutiennent qu'ils ont été des missionnaires byzantins, originaires de la Macédoine peuplée à l'époque par des Slaves.

R. se donne la peine de démontrer, dans le sens actuel, que l'influence slave sur le roumain ne se limite pas au lexique, mais qu'elle s'est manifestée aussi en phonétique et en morphologie. L'influence slave n'est pas étrangère ni à la palatalisation des labiales en roumain parlé ... (p.37). La graphie du ъ (u) après consonne, en fin de mot, dans les textes roumains écrits en caractères cyrilliques est une habitude graphique transmise par l'écriture des textes slaves: u n'a, par conséquent, aucune valeur phonétique dans ces cas. C'est pourquoi la voyelle suivie d'une consonne n'a pas été altérée par cette dernière. La règle est respectée dans les mots d'origine slave du roumain : rană < rana etc. (p.38). Cette hypothèse, soutenue par R. n'a nullement été approuvée : entre autres, Puşcariu, Densuşianu et Capidan l'ont combattu (voir Grai şi Suflet, V, p.177; Dacoromania VIII, p.377 et Langue et Litt. I, 2, p.204). Il reste toujours que ъ pouvait avoir la valeur d'un u latin, qui existait encore sporadiquement en ancien roumain, et que les éléments slaves comme rană, mană, ont pénétré en roumain après l'accomplissement du processus phonologique par lequel un a, e, o, devant n ou m + consonne passent à â. Les plus anciens éléments slaves du roumain sont ultérieurs au passage de -l- à -r- (milă, silă) et de cl, gl, ă, k', g' (clin, cleşte). En effet si mana > mână, pourquoi pas rana > rână, ou blana > blână ? D'après R. la palatalisation du f en ţ est due également au slave, le roumain ne possédait pas jusqu'à l'arrivée des Slaves le phonème h. Mais comment expliquer alors, sans le slave, cette palatalisation dans les dialectes italiens méridionaux ?

R. explique les verbes roumains en les comparant aux verbes slaves. D'après lui il y aurait en roumain un aspect imperfectif : a căuta (chercher) et un aspect perfectif: a găsi (trouver). Mais les langues slaves, comme l'admet l'auteur lui-même, utilisent des préfixes pour exprimer ces aspects, ce qui n'est pas le cas du roumain. A raisonner ainsi, on trouvera ces deux aspects dans presque toutes les langues du monde. Quant aux verbes réfléchis, l'influence slave serait, d'après R., aussi évidente. "La classification d'après le sens de la flexion réfléchie des langues slaves peut être appliquée aussi au roumain" (p.42). Mais les langues slaves ont un système réfléchi primitif, avec le même pronom se aux trois personnes du singulier et du pluriel, tandis que le réfléchi roumain, hérité du latin vulgaire est, par conséquent, identique à ceux des autres langues romanes. Ce qui est vrai, c'est que le roumain a transformé en réfléchis d'après le modèle du slave, quelques verbes qui en latin ne l'étaient pas, comme par ex. a se teme, a se râde (dialectal), a se gândi, a se jura, a se ruga etc. J.Vendryès, cité par R., a expliqué les formes réfléchies du roumain sans recourir à l'influence du slave, en invoquant le principe des nécessités communes créant des outils grammaticaux semblables (Bull.Soc.l.de Paris, XLIV 1948 : Une catégorie

verbale : le mode de participation du sujet).

Quant au genre neutre, R. persiste à croire que le roumain l'a conservé grâce au contact avec les Slaves. Nous mentionnerons d'abord que le neutre n'existe pas en roumain; s'il existait, les adjectifs et les pronoms devraient le connaître et l'on devrait pouvoir employer au singulier le masculin, comme pour les noms, et non le féminin : ţi-o spun (je te le dis), ce e aceasta? (qu'est cela?), ai facut una bună (tu as fait quelque chose de bon). En second lieu, R. ne peut pas expliquer pourquoi, ayant emprunté le neutre au slave, le roumain a transformé en féminins des mots slaves neutres comme suta, grebla, etc. D'après R., le passage de ces noms à la catégorie des féminins a été causé par la désinence -ă, car le roumain ne connaissait pas de neutres en -ă. (Rosetti, dans "Studii şi cercetări linguistice" I 1950 p.235). Mais les mots slaves n'avaient pas de ă, mais un o (greblo, suto), qui aurait pu passer à u ou disparaître. Le neutre roumain apparaît, d'après R., comme un genre grammatical en plein développement. On ne peut pas dire qu'il continue le neutre, car celui-ci ne comprenait que des choses (inanimées), tandis qu'en roumain il y a quelques noms de chose masculins ou féminins. Mais nous ne croyons pas non plus à l'origine slave du neutre, car il comprend aussi des êtres (animés) comme dans les langues germaniques. La disparition du neutre latin serait due, d'après R., au remplacement de l'ordre de l'esclavage par celui de la féodalité (Studii şi cercetări linguistice I, 1950, p233). L'emploi du vocatif en -e, dont l'auteur ne peut pas nier l'origine latine aurait été renforcé par le vocatif slave en -e. Quant au vocatif féminin en -o, qui est d'origine slave, on sait qu'il est limité à une partie restreinte du territoire roumain, surtout aux parlers méridionaux. La Moldavie et une grande partie de la Transylvanie ne connaissent que le vocatif latin en -ă : mamă, fată, Ileană, etc. La conservation des cas s'explique en roumain, d'après R., par le bilinguisme slavo-roumain : le roumain a renforcé sa déclinaison sous l'influence d'une langue slave qui possédait la déclinaison à sept cas (p.44). Etant donné que le roumain n'a pu venir en contact qu'avec le bulgare, il se peut qu'il ait gardé la déclinaison latine à deux cas et que ce soit le bulgare qui, sous l'influence du roumain ait abandonné le système slave à sept cas pour adopter la déclinaison roumaine. Le vocatif bulgare en -le paraît être aussi d'origine roumaine, car ce vocatif roumain en -le apparaît dans la plupart des noms terminés en -u(l): omule, baiatule, domnule, souvent à côté du vocatif en -e simple, avec une différence de sens : doamne et domnule, ţigane (à un tsigane véritable) et ţiganule (avec une nuance d'ironie ou d'insulte), doctore - doctorule. Quelques noms ne connaissent que le seul vocatif en -le: omule frumosule, prostule, desteptule. Parmi les soi-disant calques linguistiques que R. explique par le slave, il y en a dont l'origine est plus ancienne et il se peut aussi que les Slaves les aient empruntés au roumain ou à une autre langue des Balkans. Ainsi carte pour livre et lettre, a înşela pour mettre en selle et tromper, limbă pour langue et nation et surtout răscruce, carrefour, (connu probablement par les Roumains avant la christianisation des Slaves). R. revient au système commode - dont il n'est pas l'initiateur!- d'expliquer par le slave

chaque mot et chaque forme rencontrés en roumain et dans l'une des langues slaves. Il n'a pas l'air de se douter que le contraire aurait pu se passer !

R. trouve aussi dans l'accent du roumain des influences slaves. Ainsi un nom comme cotet n'est pas accentué d'après l'analogie de nutret (Skok), mais d'après l'analogie des noms en -et, empruntés au slave (p.50).

R. constate que devant un a (ă), ea s'est monophtongué en a : izmană vsl. izmena, nevastă vsl. nevesta, pomană vsl. pomenu, vadră vsl. vedro. Mais les exemples cités nous montrent clairement que la monophtongaison ne s'est pas produite sous l'influence du a (ă) suivant, mais sous l'influence de la labiale précédente. Le phénomène n'est pas général, car il y a aussi des formes comme clipeală, pribeag, scrobeală, que R. cite à son appui. Dans le dialecte moldave on dit clipală, scrobală, pribag, car ici la réduction de ea à a est plus répandue et elle s'est produite aussi après des consonnes autres que labiales : sară, sfârşască, şadă, şauă, etc.

A la page 58, R. revient sur les voyelles nasales du roumain et affirme que l'occlusive nasale n'a pas nasalisé la voyelle précédente ne se trouvant pas dans la même syllabe. Ainsi le a des vsl. rana, hrană, n'a pas modifié son timbre sous l'influence de l'n, parce que l'n faisait partie d'une autre syllabe. R. ne dit pas que ce phénomène est de date plus récente; il dit seulement qu'il est différent de celui appliqué à un a latin (canem > câne et aussi bene > bine, longu > lung, campu > câmp, à côté de poclon > pogon). D'après R. le cas de pană < peană < pinna ne démontre pas l'influence du n sur la voyelle précédente, parce que la voyelle ne faisait pas partie de la même syllabe; elle a eu ainsi la liberté de se diphtonguer (peană). Mais on sait que devant un n double la voyelle ne s'est pas fermée comme devant un n simple : annu > an, mais canem > câne, penna > peană, mais vena > vâna. Quant à la diphtongaison de e et o, elle s'est produite en roumain comme en espagnol, aussi devant deux consonnes: terra > teară > ţară, directa > dreaptă, forte > foarte, nocte > noapte. R. considère comme une exception le passage du a à â dans les mots : jupân, smântână, stăpân, stână et stâncă, qu'il déclare d'origine slave, bien qu'il affirme que jupân apparaît en moldave avec un ğ (ğupân), ce qui est anormal pour un élément slave (p.59). La cause de l'innovation, dit R., réside dans le fait que, dans ces mots l'n était en fin de syllabe ; d'ici son action sur le a. Mais comment explique-t-on alors român-ă, bătrân-ă, păgân-ă où la situation est la même ? Comment expliquer stână et smântână ? "Dans smântână < smentana < vsl. sumentana, n était aussi implosif, comme final de syllabe". On se demande si le Rosetti version 1950 est le même phonéticien des années d'avant guerre ou bien un étudiant débutant qui n'arrive pas encore à définir la nature de sons différents. A la page 38, R. affirme qu'en vieux slave chaque mot doit se terminer par une voyelle, pour dire ensuite que dans stopan, stan, jupan, n se trouvait en fin de syllabe et par conséquent en fin de mot. Même Skok, le grand philologue de Zagreb, n'insiste pas à expliquer comme slaves ces mots, comme le fait R. Pour être juste, il faudrait dire qu'il y a quelques années R. non plus n'insistait pas. D'après Skok stăpân serait un mot

préroman (thrace) en roumain, et jupân serait aussi très vieux.

Les mots baltă et gard, très difficiles à expliquer par le slave, ne présentent pas de difficultés pour R.

Au chapitre consacré au vocabulaire l'auteur donne une série de mots, classés par catégories, ayant leur origine dans les langues slaves méridionales. Il admet que les termes agricoles du roumain qui sont d'origine slave ne paraissent pas remonter au delà du 12-ième siècle. Pour une fois il semble ne pas vouloir s'encadrer dans l'opinion générale actuelle, qui veut que les Roumains aient appris l'agriculture des Slaves comme ils apprennent aujourd'hui l'agrotechnique. Crăciun, colindă, Rusalii et troian sont des formes slaves méridionales et non pas latines (R.). Même les mots d'origine grecque, comme liturghie, icoană, monah, sont slaves. Quelques toponymes comme Dunăre, Iaşi, Mureş, Nistru, Olt, Prut et Timiş sont empruntés également par l'intermédiaire des Slaves (R.). Mais il reconnaît que "ces noms topiques mettent des problèmes d'autre nature que les noms d'origine slave et c'est à cause de cela qu'ils doivent être étudiés dans un chapitre à part" (p.80). Le fait que le nom de la rivière Târnava de Transylvanie est d'origine slave prouve, d'après R., que les Roumains ont trouvé dans cette région une population de langue slave installée là-bas depuis longtemps. D'après cette théorie, ce sont donc les Roumains qui ont envahi les Slaves et non inversement! Quelques préfixes et suffixes latins du roumain ont pu s'identifier avec des suffixes slaves, de sorte qu'il n'est pas absolument nécessaire de les expliquer, comme le fait R., par le slave. Ainsi par exemple le préfixe pre- et les suffixes -ar(-ari) et -aş..

Il résulte de ce petit livre,- comme de tous ceux qu'on écrit en Roumanie d'aujourd'hui sur le roumain,- la tendance évidente à isoler cette langue des autres langues romanes, et à la présenter comme une langue dont le caractère roman est négligeable et ayant subi une influence slave écrasante, aussi bien dans la grammaire que dans le vocabulaire. Pour affirmer de telles choses, il faut que les philologues de la Roumanie renient leur oeuvre antérieure pour la refondre et l'encadrer dans le système et dans le régime qui dominent aujourd'hui leur pays. En cherchant à se débarasser de tout ce qu'ils ont acquis à l'école des grands savants roumains, français et allemands, des linguistes comme Rosseti, Graur etc. font preuve d'une mauvaise foi indigne de notre science et de leurs anciens maîtres.

I.Popinceanu (Berlin-Wilmersdorf)

Toute corespondance concernant la rédaction des C.S.P. sera adressé à Alphonse JUILLAND, 17, Rue Malebranche, Paris 5, France.

Toute corespondance concernant l'administration des C.S.P. sera adressé à Grigore MANOILESCU, 1, Kobelstrasse, Stockdorf bei München, Allemagne.